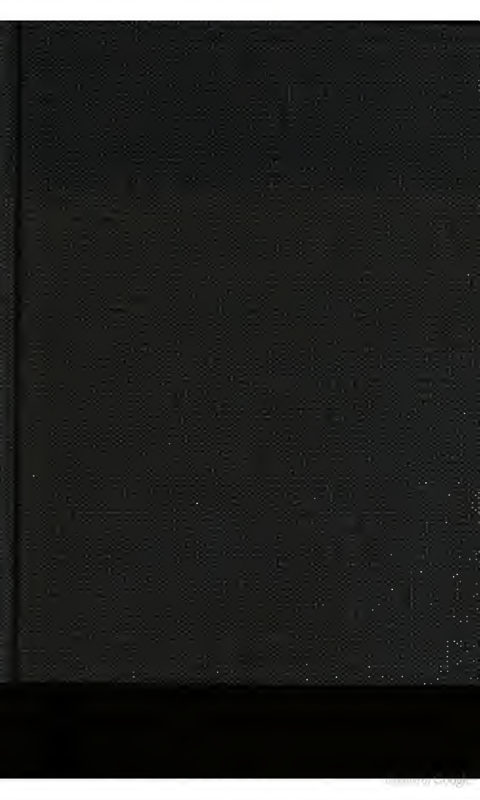


PAGANISME

ET

JUDAÏSME

OU

INTRODUCTION

A

L'HISTOIRE DU CHRISTIANISME,

Par Jean Jos. Ign. Döllinger,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR J. DE P.

TOME PREMIER.

BRUXELLES

H. GOEMAERE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

LYON
J. B. PÉLAGAUD ET Cie, IMP.-LIB.
Grande rue Mercière, 50.

PARIS
J. B. PÉLAGAUD ET Cie, IMP.-LIB.
Rue des Saints-Pères, 57.



3

).2.92

PAGANISME

ET

JUDAÏSME.

TOME I.



APPROBATION

DE L'ARCHEVÊCHÉ DE MALINES.

Ayant fait examiner la traduction de l'ouvrage : *Paganisme et Judaïsme, par J. J. Döllinger,* faite à Bruxelles et publiée par H. Goemaere, Nous en permettons l'impression.

Malines, le 17 mai 1858.

J. B. VAN HEMEL, Vic. Gén.

PAGANISME

ET

JUDAÏSME

OU

INTRODUCTION

A

L'HISTOIRE DU CHRISTIANISME,

Par Jean Jos. Ign. Döllinger,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR J. DE P.

TOME PREMIER.



BRUXELLES

H. GOEMAERE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE DE LA MONTAGNE, 52.

1858

9. 2. 92.

AVANT-PROPOS.

C'est pour la première fois, je pense, que dans cet ouvrage on expose un tableau que je me suis efforcé de rendre aussi complet que possible du Paganisme des temps antérieurs au Christianisme, tableau qui embrasse à la fois l'essence du Paganisme, les croyances, les opinions, la philosophie, la vie sociale, les mœurs païennes, et qui détermine leurs rapports avec la religion, en indiquant leurs conséquences et les réactions qu'ils exercèrent à leur tour sur elle. Le titre même de ce livre indique suffisamment le point de vue auquel je me suis placé pour l'entreprendre. En effet, l'histoire du Christianisme a pour introduction nécessaire, celle du Paganisme et du Judaïsme, ne fût-ce même que pour la simple intelligence des faits. — Sur quels éléments s'éleva le Christianisme? à quelles doctrines, à quelles opinions pouvait-il se rattacher? Quelles conditions lui frayè-

rent la route et facilitèrent ou hâtèrent son développement? Quels obstacles, quels préjugés, quels sophismes eut-il à vaincre? quels adversaires à combattre? quelles plaies à guérir? comment le Paganisme réagit-il sur le Christianisme? — Ce sont là des questions de l'importance desquelles il serait superflu de discuter ici, et qui ne peuvent se résoudre d'une manière satisfaisante, que par un examen plus ample et plus approfondi des circonstances historiques auxquelles elles ont trait. — Ce sont les circonstances qui déterminent les limites tant chronologiques que géographiques du présent ouvrage. A ce dernier point de vue, le Paganisme de l'Asie orientale, le brahmanisme et le bouddhisme eussent dû rester hors de cause, puisque tous deux sont encore, après plusieurs siècles d'existence, si complétement étrangers à l'Eglise chrétienne qu'il n'y a pas lieu de rechercher s'ils ont pu laisser des traces de leur action sur l'époque chrétienne. — Quant au temps, il m'a paru non-seulement conforme au sujet, mais nécessaire même pour arriver à une solution satisfaisante de la question, de ne pas m'arrêter à la période d'Auguste et du fondateur de la religion chrétienne, mais d'étendre jusqu'à l'époque d'Antonin (env. 150-160 ap. J.-C.) le tableau du paganisme Gréco-Romain, dont nulle pression extérieure n'avait entravé jusqu'alors le développement. Ce n'est qu'au

milieu du deuxième siècle ap. J.-C. que les influences chrétiennes commencèrent à devenir perceptibles: à dater de cette époque le paganisme grec n'enfanta plus qu'un système digne de remarque, celui de Plotin, dont les modifications formèrent l'école des modernes Néoplatoniciens; mais déjà cette école et ses doctrines ne furent plus un produit du paganisme pur, et le christianisme auquel elle emprunta ses éléments altérés, fut loin d'être complétement étranger à ses progrès. Il est à remarquer en effet, que l'extension du Néoplatonisme eut en grande partie pour cause l'antagonisme que suscitait de toutes parts le Christianisme naissant. Si je cite ce fait, c'est qu'il vient parfaitement à l'appui de mon assertion que la fin de l'histoire intime du paganisme antique, jusqu'au jour où parurent les symptômes palpables de la complète désorganisation, coïncide précisément avec l'époque que je viens de rappeler. Il me semble qu'on ne peut méconnaître une sorte de légitimité dans cette suprême agitation de l'esprit païen, forcé dans ses derniers retranchements, et qu'il est permis de considérer la plupart des grands événements qui se succédèrent depuis le commencement du siècle qui précéda la naissance du Messie, jusqu'au milieu du deuxième siècle ap. J.-C., comme la manifestation non douteuse de ces derniers efforts de plus en plus comprimés dans leur action.

A cette époque, le génie de l'antiquité essaie tous les systèmes, fait arme de tout, épuise pour ainsi dire toutes les combinaisons possibles et consume toute la force plastique qui réside en lui, pour raffermir ses bases ébranlées de toutes parts et qui lui manquent toutes à la fois. Et ce n'est enfin, qu'après s'être complétement assimilé avec le corps social, après avoir éprouvé et assuré la vitalité de chacune des doctrines de ses formes et de ses institutions, que la grande révolution pressentie seulement par le petit nombre, et qui échappait à la conscience des masses contemporaines, se révèle au grand jour, ouvrant sur l'ère des Antonins, une des plus glorieuses pages des annales de l'esprit humain.

Telle est la perception vive et claire qui s'offre à mon âme comme la récompense de mes longues investigations: conviction sincère et profonde que j'espère faire partager au lecteur, si je ne suis pas resté trop au-dessous des hauteurs de ma thèse et trop en arrière de ses mille exigences.

Munich, 6 avril 1857.

J. DÖLLINGER.

PAGANISME ET JUDAISME.

INTRODUCTION

A L'HISTOIRE DU CHRISTIANISME.

Préliminaires.

LE MONDE PAIEN ET LE JUDAISME A L'ORIGINE DE L'ÉGLISE.

I

LE MONDE PAIEN.

LIVRE PREMIER.

APERÇU GÉNÉRAL. — ÉTAT DE L'UNIVERS.

I. — L'EMPIRE ROMAIN.

1. — Vingt et un siècles s'étaient écoulés depuis le grand cataclysme à l'issue duquel le genre humain avait repeuplé le monde. La plus belle portion du globe, ces riches contrées qui reliaient dans un vaste rayon trois continents, pour embrasser la Méditerranée tout entière, se trouvaient alors fondues en une immense monarchie, l'empire Romain ; une chétive bourgade fon-

dée au bord du Tibre, et longtemps méprisée ou dédaignée du reste du monde : tel avait été le berceau de cette puissance colossale, qui s'étendait après sept siècles d'existence de l'Océan Atlantique à l'Euphrate, des côtes septentrionales de la Gaule et du Danube germanique aux déserts de l'Afrique et aux cataractes du Nil, embrassant dans telle vaste domination une population de plus de 100 millions d'hommes.

2. — Cependant le royaume avait trouvé ses limites tracées par la nature elle-même. Les entreprises, les conquêtes nouvelles qu'il eût pu rêver semblaient devoir échouer de toutes parts contre des difficultés physiques presqu'insurmontables. Au midi s'étendaient, comme une barrière infranchissable, les vastes déserts de l'Afrique : au sud-est l'Ethiopie et l'Arabie présentaient ainsi que le nord et le nord-est des plaines d'un accès difficile, outre que la conquête et l'occupation de villes dépleuplées et de régions habitées par une population généralement pauvre, eussent entraîné des sacrifices hors de toute proportion avec les avantages qu'elles eussent pu procurer. Reléguée aux confins extrêmes de l'occident, l'île d'Hibernie n'avait rien qui pût tenter l'esprit de conquête. De l'autre côté, au-delà des frontières orientales, les Parthes occupaient une position que rendaient imprenable l'assiette même du pays et une habileté dans l'art de la guerre qui fut souvent funeste aux légions romaines. Aussi Octave avait-il déjà pour maxime, que Rome ne devait plus étendre les limites de son empire, et la plupart des successeurs de ce prince se bornèrent, en effet, à maintenir l'état des choses existant, ou à soutenir des guerres purement défensives, renonçant, même parfois, soit spontanément, soit de force, à l'occupation permanente de conquêtes antérieures.

3. — L'empire Romain ne reposait pas sur les élé-

ments de force et d'ensemble que puise un grand peuple dans le sentiment de sa nationalité: à l'époque qui nous occupe, tout comme aux jours de sa naissance, il s'appuyait sur la population d'une seule ville qui accusait des tendances de plus en plus significatives, non-seulement à devenir le siége du gouvernement, mais encore à accaparer et à concentrer à son bénéfice exclusif toute la puissance de l'état. Mais Rome elle-même, fatiguée de ses longues guerres intestines, épuisée par les proscriptions et les sanglantes exécutions qui la désolaient depuis tant d'années, aspirant à la tranquille jouissance de ses possessions, ne pouvait plus trouver ces éléments de paix et de prospérité que sous l'autorité d'un seul homme, d'un chef unique. Ce fut Octave, qui après avoir défait Antoine, le dernier de ses ennemis et de ses rivaux, s'appliqua à ménager une transition calme, entre la constitution républicaine dont il respecta les formes et le titre, et le nouvel ordre de choses, et réussit à élever d'une main ferme et sûre, l'édifice de sa puissance, sur les bases mêmes de la république.

4. — Octave investi d'un principat à vie, qui lui conférait le cumul de tous les pouvoirs, la république ne fut bientôt plus qu'une ombre qui s'affaiblissait tous les jours davantage. Commandant suprême d'une armée permanente de près de 340,000 hommes, devenue une force à la fois militaire et gouvernementale; premier d'un sénat sans volonté contre lui et descendu au simple rôle de conseiller et d'administrateur, Censeur, Tribun perpétuel et souverain pontife de la religion d'état, protégé par une garde particulière qui lui était dévouée et dont le Préfet était déjà, sous Tibère, le second personnage de l'empire, le monarque possédait une omnipotence sans bornes; aussi le successeur immédiat d'Auguste put-il impunément anéantir ou fouler aux

pieds les derniers restes de l'organisation républicaine.

Le peuple Romain se trouvait satisfait et flatté des largesses qu'on lui prodiguait: distributions d'argent et de blé, spectacles des théâtres et des cirques, combats de gladiateurs et d'animaux, rien n'était épargné pour lui plaire. Dans toutes les classes de la société était répandu un esprit de servilisme et d'adulation qui n'opposait aux caprices du maître que lâcheté et rampant égoïsme, et cette disposition hâtait avec une effrayante rapidité l'acheminement du principat à ce formidable despotisme qui, soutenu et alimenté par une multitude de femmes, d'affranchis, de flatteurs, d'espions et de délateurs, devait bientôt offrir aux contemporains effrayés, le spectacle d'un enchaînement d'horreurs inouïes, dont l'exemple, parti de haut, inspirait à des maîtres que ne retenait plus aucun frein de pudeur ni de crainte, tous les délires de l'orgueil, de la soif du sang et d'un souverain mépris de l'humanité.

5. — La ville de Rome déjà enrichie et somptueusement ornée dans les derniers temps de la république, des trésors ravis aux pays conquis, reçut un nouveau lustre sous Auguste. L'éclat du champ de Mars couvert par lui d'édifices publics, accrut encore la magnificence de la ville aux sept collines, et le monarque put, à juste titre, se vanter de laisser de marbre une ville qu'il avait trouvée de briques (1). Chaque année les rives du Tibre tendaient de plus en plus à devenir le rendez-vous de toutes les nations du globe. Les esclaves recrutés dans tous les pays, introduisaient au sein des familles leurs mœurs étrangères, agissant au même temps par leur aspect bizarre sur l'esprit et les idées des générations croissantes. Quant aux étrangers libres, ils n'y

(1) Suét. Aug. 29.

étaient pas en moindre affluence: ils accouraient des trois parties du monde dans la Capitale de l'univers, pour y mener une vie plus agréable et plus féconde en jouissances, soit pour s'y établir à demeure, soit pour regagner plus tard leur patrie, avec les richesses qu'ils avaient acquises à Rome. Des nuées de Grecs, de Syriens, d'Asiatiques, d'Egyptiens s'étaient abattus sur la ville, les uns pour y professer les lettres ou la philosophie, les autres pour y importer tous les raffinements du luxe, de l'intempérance, de la débauche: d'autres encore, instruments de superstition, pour y propager le culte des idoles étrangères: aussi les poètes qui ont tracé le tableau des mœurs de cette époque ne tardèrent-ils pas à déplorer que Rome fût devenue une ville toute grecque par la langue et les usages, et que l'Oronte Syrien, semblât avoir déversé ses eaux dans celles du Tibre (1). Un siècle et demi après Auguste, Athénès pouvait dire sans être taxé d'exagération, que toutes les races de l'Orient avaient élu domicile à Rome (2).

6. — Aussi la population atteignit-elle dès Auguste même, un chiffre sinon égal au moins très-rapproché de celui qui forme la population actuelle de Londres; et qu'on peut évaluer de 1 1/2 à deux millions d'habitants; dont la moitié étaient des hommes de condition servile, tandis que la grande majorité des hommes libres se composait ou d'étrangers, qui avaient obtenu le droit de cité, ou d'affranchis avec leurs familles. A côté de l'incroyable opulence d'un petit nombre de maisons, il régnait une telle misère, que sous Auguste déjà les distributions publiques d'argent, de blé et de vivres défrayaient les besoins de plus de 200,000 indi-

(1) Juvenal. 3. Poss.
(2) Dipnosoph : 1. 36 Tome I. p. 75.

vidus, et que malgré la sollicitude qu'apportait ce prince à pourvoir à la subsistance des citoyens du vieux sang romain, on voyait s'éteindre tous les jours d'illustres familles, déjà décimées par les guerres civiles et les proscriptions. Un vice radical de cette époque, l'antipathie toujours croissante que tous les rangs de la société éprouvaient pour le joug matrimonial, ne contribuait pas peu à ce triste état de choses. En vain Auguste essaya-t-il de combattre par les lois Julia et Pappia-Poppéa, les progrès de ce célibat désorganisateur, plaie honteuse qui gagnait de plus en plus les classes riches et opulentes; la stérilité des unions légales elles-mêmes n'en suivait pas moins une progression si alarmante, que des immunités importantes furent attribuées, en vertu de la seconde de ces lois, à tout Romain qui justifierait de la paternité de trois enfants seulement.

7. — Il était donc inévitable que Rome devînt comme un vaste réceptacle où venaient s'engouffrer et se confondre tous les vices des contrées les plus éloignées, tous les errements et les excès de la société humaine; ville étrange, où la majorité de la population libre était représentée par une plèbe sans patrie, livrée à l'oisiveté et à la fainéantise, d'une pauvreté sordide et pourtant accoutumée à tous les besoins du luxe et dont les ressources de l'État suffisaient à peine à défrayer le misérable entretien (1).

8. — Dans les pays soumis, il n'était pas possible, même sous le régime impérial, que l'esprit public et le sentiment d'un patriotisme véritable cimentassent les liens de l'association; mais si étrangers que fussent toujours l'un à l'autre le Gaulois et le Syrien, l'Egyptien et l'Ibère, l'administration des Provinces fut cepen-

(1) Senec. Consol. ad Helv. 6. — Tacit. Annal. 14. 20.

dant meilleure, en général, qu'elle ne l'avait été dans les derniers temps de la république. Ce n'était plus le temps où un Volesus Messala pouvait faire exécuter, comme Proconsul d'Asie, 300 hommes en un jour, et s'écrier, avec une féroce admiration, en se promenant au milieu des cadavres : est-il un roi qui eût osé faire cela (1) ? Ce n'était plus le temps où les Provinces n'étaient dans la pensée de Rome que des mines d'or, dont l'exploitation facile devait enrichir promptement les gouverneurs qu'elle y envoyait coup sur coup, et faire la fortune des particuliers qui s'y rendaient pour y pratiquer un agiotage usuraire ou pour administrer les finances publiques. Auguste et ses successeurs introduisirent dans le gouvernement des Provinces des réformes qui le rendirent à la fois plus stable et plus supportable. Les Proconsuls furent soumis à un contrôle plus sévère : ils reçurent des appointements fixes et ne purent plus exagérer, suivant leur caprice, les impôts des tributaires : la surveillance qu'ils exerçaient sur la gestion des communes était un bienfait pour le peuple : la distinction qui séparait la bourgeoisie dominante de Rome de celle des provinces soumises ne tarda pas à disparaître : bientôt la législation romaine acquit partout une prépondérance marquée sur les institutions primitives du pays, et l'on vit cesser complétement sous l'influence de la domination Romaine, ces interminables démêlés de race et ces guerres intestines qui avaient porté tant de ravages dans les rangs de tous les partis. Enfin la tyrannie de ces souverains dont l'histoire a flétri la mémoire et qui sévissait d'une manière si directe sur l'aristocratie Romaine ne s'étendait pas jusqu'aux Provinces, ou ne pesait au moins, que très-légèrement sur elles.

(1) Seneca de Ira. 2. 5.

9. — Les liens qui rattachaient entr'elles et avec le centre du pouvoir toutes les parties de ce vaste empire, furent l'objet d'une réforme systématique : les voies et les moyens de communication se multiplièrent avec rapidité. L'empire entier se couvrit progressivement d'un réseau, savamment combiné, de routes militaires, de grands chemins, et le service des postes de l'État, organisé déjà par le premier Empereur, ne tarda pas à fonctionner d'une manière régulière à travers toutes les provinces.

10. — L'avénement de la centralisation monarchique fut donc un bienfait pour le plus grand nombre des peuples et des individus réunis sous le sceptre de Rome : plusieurs pays, tels que les Gaules, l'Espagne, l'Afrique et même l'Egypte et la Syrie, parvenus à une plus grande sécurité de possession et de droits, prirent une part active aux relations et à la vie intellectuelle qui commençaient à circuler entre les trois continents si admirablement groupés autour de la Méditerranée, et grâce à leur annexion à l'empire, ils entrèrent dans une voie de prospérité sans précédent dans leur existence.

11. — Mais déjà dans les parties centrales de l'Empire et de l'ancien monde en général, commencent à se manifester d'une manière alarmante des symptômes de dépeuplement qui présagent la prochaine désorganisation de la société actuelle. Depuis longtemps l'histoire des vieux Hellènes est comme la fin émouvante d'un grand drame dont le dénouement n'éveille plus que les émotions de la pitié. Les armées macédoniennes et après elles les légions romaines avaient couvert ce beau pays de ruines : des cités antiques et fameuses avaient disparu ou avaient été désertées par leurs habitants, ou déchues comme Thèbes et Megalopolis au rang de simples villages : nombre d'îles, naguères populeuses, n'étaient plus que des rochers abandonnés. Les tribus de l'Œta,

presqu'anéanties, l'Acarnanie et l'Etolie changées en déserts, les villes de Thessalie en pleine décadence, et le pays s'appauvrissant de jour en jour. L'Epire voisine, hors d'état de se relever des coups dont l'avait frappée Paul-Emile : ses villes rasées et les rares villages disseminés dans la campagne servant de refuge aux faibles débris de la première population : cinq des douze villes de l'Achaïe ruinées ou délaissées; l'Arcadie et la Messénie à peine habitées: la Laconie, couverte naguères de villes florissantes, ne comptant plus aujourd'hui qu'une trentaine de villages : tel est le tableau de la Grèce à cette époque, et quelques années après, Plutarque estime que la Grèce tout entière aurait peine à entretenir 3000 hoplites. Athènes conservait bien encore le prestige de sa vieille renommée, mais un ramassis d'étrangers y avaient remplacé les anciennes familles citoyennes, massacrées dans les boucheries de Sylla (1). Les colonies romaines de Patra, de Corinthe et de Nicopolis, sur le promontoire d'Actium, devinrent à la fois le point d'appui de la domination romaine et le noyau d'une jeune population, appelée à faire circuler une vie nouvelle dans ces contrées vouées à la désolation. Grâce à sa position entre deux mers, Corinthe vit bientôt refleurir son commerce et reparaître son ancien luxe; mais en somme l'oppression fiscale qui n'avait pas cessé de peser sur la Grèce, même sous le régime impérial, était un obstacle permanent à l'essor de la prospérité nationale et au mouvement de la population : aussi la Grèce peu habitée offrait-elle l'aspect d'une solitude couverte de plus de tombes que de citoyens, de plus de ruines que de cités, et où les sources de la vie étaient taries sans retour.

12. — L'affranchissement de la Grèce, proclamé par

(1) Tacit. annal. 2. 15

Néron ne subsista que jusqu'à Vespasien. Cependant l'existence de villes libres, jouissant de priviléges municipaux, de tribunaux indigènes et d'assemblées provinciales, le maintien de la plupart des lois et des institutions grecques, toutes ces concessions jointes au caractère officiel dont la langue grecque était restée en possession, offraient encore aux descendants des vieux Hellènes, abâtardis par le mélange des races étrangères, les apparences et les illusions consolantes d'une nationalité indigène. Ils voyaient encore leurs amphictyons se réunir, l'aréopage cherchant à ramener dans Athènes les anciennes coutumes, et les délégués des fédérations de l'Achaïe, de la Béotie et de la Phocide rassemblés pour délibérer en commun sur leurs intérêts. Il n'est donc pas étonnant que voués au culte de leur passé, méprisant les étrangers, admirateurs exclusifs de leurs produits, ils fussent toujours aussi jaloux de maintenir chez eux la fière et antique distinction des hommes en Grecs et Barbares : néanmoins tous ces Hellènes que l'amour du lucre poussait à Rome y furent accueillis avec un froid dédain, comme des aventuriers faméliques, et l'on s'empressa de les reléguer avec ces étrangers qui, venus des contrées de l'Égypte et de la Syrie, parlaient également la langue grecque.

13. — La prospérité et la population de l'Italie elle-même avaient reçu de profondes atteintes de l'oppression de Rome et de son influence destructive. Bien avant le commencement des guerres civiles, des peuples entiers avaient été exterminés dans les longues et sanglantes luttes dont l'Italie centrale et méridionale fut le théâtre, pendant les 10 années qui s'écoulèrent de 90 à 80 av. J.-C. La Péninsule vit de nouveau la fleur de sa population ravagée par d'immenses désastres. La guerre des Italiens contre Rome moissonna plus de

300,000 jeunes gens: il ne restait presque rien des habitants du Samnium et de l'Etrurie: les langues Sabine, Etrusque, Vénète étaient ou perdues ou sur le point de s'éteindre: l'ancienne population agricole, extirpée en quelque sorte du pays, était misérablement suppléée par des esclaves à qui leurs maîtres confiaient la culture de leurs Latifonds. Non moins funeste à la prospérité publique était le système des colonies militaires, dont Octave fit l'application sur une grande échelle, en combinant l'occupation du pays par ses 34 légions avec l'expulsion des anciens propriétaires: on lui reproche d'avoir livré presque toute l'Italie à ses vétérans (1). Ces masses de soldats transplantés dans un pays nouveau, sans goût, sans aptitudes pour la vie rangée et domestique, dépérissaient rapidement (2). Ils ne pouvaient d'ailleurs offrir aucune espèce de compensation pour ces soixante-trois villes, qui avaient perdu toute leur population, dans l'intervalle écoulé entre la dictature de César et les premières années d'Auguste, et qui, dépouillées de leurs possessions territoriales, marchaient à grands pas vers leur ruine. Indépendamment de ce fait, Auguste avait fait passer en une seule année 120,000 colons de l'Italie dans les provinces (3). Ajoutez à ces causes dévastatrices une émigration permanente qui poussait spontanément ou forcément vers Rome ou sur les points récemment incorporés à l'empire des masses d'individus: les uns affluant à Rome pour s'y faire nourrir aux dépens du trésor et participer aux distributions de blé, les autres allant exercer dans les provinces un état lucratif ou s'associer aux mille spéculations mercantiles qui y pullulaient. Les marchands

(1) Appian. bell. civ. 5, 12. ss. p. 728. — Suéton. Aug. 13.
(2) Tacit. annal. 14, 27.
(3) Monum. Ancyran.

italiens avaient des comptoirs dans toutes les villes, jusqu'en Arabie, jusque chez les Marcomans et les Chérusques (1). Néanmoins l'épuisement successif et toujours croissant de l'Italie, constituait pour tout l'empire, la cause fondamentale d'une imminente décadence.

14. — Une différence bien tranchée et toute en faveur de l'Italie septentrionale, distinguait celle-ci du Centre et du Midi. On y voyait s'élever ou s'agrandir des villes comme Padoue, Vérone, Ravenne, Milan, Aquilée, siéges florissants des Colonies romaines. La grande Grèce au contraire, avait perdu son ancien éclat (2). Rhegium, Brundusium, Bénévent et Tarente réduite à la moitié de sa première enceinte, étaient les seuls points qui conservassent encore un reste de vie: si vous voulez voir le désert, disait Sénèque, allez en Lucanie et dans le Brutium (3). Tandis que la Campanie et le golfe de Naples, ce paradis terrestre dont les riches de Rome même savaient apprécier les délices, n'avaient pas cessé de se maintenir dans un état prospère. Là s'élevaient Néapolis, séjour favori des grands de Rome, avec ses modes, ses arts, son érudition et ses mœurs toutes grecques: Baïes aux villas somptueuses et Pouzzoles, entrepôt du commerce d'Alexandrie et de l'Espagne.

15. — Dans la triangulaire Sicile, avec sa population sicule et celtique, avec ses cités grecques et ses colons romains, le caractère et le type hellénique continuaient à prédominer (4); mais les villes qui couvraient cette île, la plus belle et la plus fertile de la Méditerranée, ne pouvaient se relever de leurs ruines: toutes celles du littoral en face de l'Afrique, jusqu'à Agrigente

(1) Dio Cass 53. Tacit. annal 2, 62.
(2) Cic. de amic 4.
(3) De tranq. animi. 2.
(4) Apulei metamorph 11 p 259.

avaient été dévastées dans les guerres puniques (1). Dans l'intérieur, les guerres des esclaves et les brigandages des peuples pasteurs avaient semé de terribles désastres : Himera, Seline, Gela, avaient disparu ainsi que Naxos, Euboë et Callipolis, sur la côte Orientale. Enna n'était plus qu'une solitude et Tauromène gravement maltraitée par Octave, était complétement tombée. Auguste tenta sans succès de relever par l'envoi d'une colonie romaine, l'ancienne splendeur de Syracuse qu'avait éclipsée pour toujours la conquête de Marcellus. Catane, Panorme, Segeste et Lilybée se trouvaient cependant dans de meilleures conditions : à tout prendre, la Sicile redevenue le grenier de Rome et de l'Italie, grâce au rétablissement de l'ordre et de la paix qu'avait amenés l'empire, jouissait relativement d'une prospérité satisfaisante.

16. — Les îles de Corse et de Sardaigne, réunies en une seule province, avaient une population extrêmement hétérogène : des aventuriers tyrrhéniens, des émigrés Corses et Pelaris, c'est-à-dire fugitifs, y formaient le noyau d'une populace oisive et méchante, qu'étaient venues grossir des colonies phéniciennes et carthaginoises. Le pays passait pour insalubre, ce qui l'avait fait utiliser comme lieu de déportation pour les condamnés ; mais sa fécondité lui donnait autant d'importance que la Sicile pour l'approvisionnement de Rome : la population qui couvrait le sol âpre et inculte de la Corse, était un mélange de colons tyrrhéniens, liguriens et romains. Du temps de Strabon les Corses passaient encore pour un peuple grossier et barbare, presqu'exclusivement adonné à l'élève du bétail. Sous la domination romaine cependant, l'île comptait trente-trois villes.

(1) Strabo, P. p. 272.

17. — Dana la presqu'île de l'Asie Mineure, le fleuve Halys formait la ligne de démarcation de deux grandes divisions ethnographiques : les nations de la rive occidentale Lydiens, Cariens, Mysiens, Bithyniens appartenaient en général à la race des Thraces d'Europe : la langue grecque était la langue dominante du pays ; les idiomes indigènes, le Lydien entr'autres, avaient disparu sans laisser de traces (1). Sur la rive orientale de l'Halys habitaient des peuples d'origine Syro-Arabe, Cappadociens, Ciliciens, Pamphyliens et les Solymes ou Autochtones de la Lycie et de la Pisidie, bien que les Lyciens se fussent tellement assimilés aux Grecs, qu'ils passaient eux-mêmes pour Grecs d'origine. La partie septentrionale de l'Asie Mineure, baignée par la mer Noire formait les royaumes de Bithynie, de Paphlagonie et de Pont : la Bithynie anciennement appelée aussi Thrace d'Asie, était un pays extrêmement fertile qu'occupaient des tribus thraces, mêlées aux restes des populations primitives de la Mysie : sa capitale Nicomédie, parvenue à un haut degré de prospérité, était une des plus belles et des plus vastes cités du monde ancien. Cios, Chalcédoine, Nicée, Héraclée, presqu'entièrement composées de colonies helléniques, répandaient sur tout le pays l'influence de leur origine.

18. — Les Paphlagoniens différaient entièrement de langue et de mœurs avec leurs voisins Thraces de l'ouest et Celtes du sud : ils appartenaient à une souche Syrienne, et passaient, même chez les gentils, pour un peuple singulièrement impie : l'intérieur de ces régions nues et montagneuses était peu connu : la ville de Gangra, située sur les frontières de la Galatie, n'était du temps de Strabon, qu'un petit bourg qui plus tard

(1) Strabo p. 565. 631.

seulement prit quelqu'importance et devint la capitale de la province. Le long de la mer existaient des comptoirs grecs, et s'élevait Sinope, colonie milésienne, naguère place de commerce riche et puissante, qui était encore à cette époque une grande et magnifique cité.

19. — Tout le littoral de la mer Noire, couvert d'une foule de tribus d'origine très-diverse et d'établissements grecs sur les côtes, formait la contrée septentrionale de l'Asie Mineure, le Pont, réduit en province tributaire de Rome, après la mort de Polémon II, sous Néron. Le Pont s'étendait à l'Est jusqu'à la Colchide et la grande Arménie: plusieurs villes de l'intérieur de ce royaume paraissent n'avoir eu d'autre célébrité ou importance que celle qu'elles tiraient de leurs cultes religieux, comme Comane, Pontique et Cabire. Néocésarée devenue plus tard une brillante et vaste capitale, ne commença de fleurir que vers l'an 64.

20. — Au Sud de la Galatie et du Pont se trouvait la Cappadoce, qui réunie à la petite Arménie, formait une des plus vastes provinces de l'empire Romain, couvrant à peu près le tiers de toute la péninsule. Ce pays, d'un aspect rude et peu fertile, était occupé par des tribus d'origine Syrienne, que les Perses, pour les distinguer des habitants nègres de la Syrie, appelaient Leuco-Syriens ou Syriens blancs. Des villes fondées par la domination et surtout par l'établissement des colonies romaines avaient remplacé les anciens châteaux et les places ouvertes. C'est ainsi que s'élevèrent successivement Césarée, la capitale, Tyana et Comane. La petite Arménie et la Mélitène, déjà réduites en provinces romaines par Tibère, puis données tour à tour par Caligula au Thrace Cotys, et par Néron au roi juif Aristobule, retournèrent enfin à l'empire Romain sous Trajan.

21. — La Haute-Asie continuait d'être un des plus brillants joyaux de cette couronne de conquêtes. Plus favorisée qu'aucune autre contrée des dons de la nature, dotée d'immenses richesses, animée par une population nombreuse, la Haute-Asie était le grand centre industriel de l'empire. Là, dans la Carie, la Mysie, la Lydie qui formaient avec une partie de la Phrygie la province romaine d'Asie, s'élevaient cinq cents villes (1), toutes richement ornées de chef-d'œuvres artistiques, de monuments publics, d'édifices somptueux : plus tard même, le nombre s'accrut jusqu'à mille, indépendamment des moindres localités (2). Là encore, les idées et les mœurs grecques régnaient victorieusement sur les éléments étrangers : entouré de toutes les jouissances que peuvent procurer un commerce florissant, les arts, le luxe le plus raffiné, le peuple y menait une vie molle et sensuelle qui dispensa les Romains de recourir aux légions pour affermir leur pouvoir. Les villes se qualifiaient sur leurs monnaies du titre d'Autonomes, allusions aux franchises municipales que leur avaient libéralement octroyées les Romains : Smyrne, la plus belle ville de l'Asie et l'une des plus splendides capitales du monde ancien, ravagée à diverses reprises par les tremblements de terre ou par les armes de ses ennemis, se relevait toujours de ses ruines, grâces à l'excellente situation de son port : Ephèse la première et la plus grande métropole de l'Asie, comme elle s'intitulait dans ses inscriptions, et que Pline surnommait l'œil de l'Asie (3) s'enorgueillissait à juste titre de son temple de Diane, l'édifice le plus vaste et le plus somptueux du monde grec.

(1) Philotrat. Vitæ Sophiot. p. 56. 21. Joseph. bell. jud. 2-16.
(2) Statius Silv. 5. 2. 56.
(3) Pline H. N. 5. 29. 31.

22. — Dans l'intérieur du pays la civilisation grecque avait également laissé de profondes empreintes: les villes Lydiennes, Sardes, Thiatire, Tralles, Magnésie, se l'étaient assimilée si complétement, qu'à l'époque de Strabon, la langue mère avait totalement disparu. En Mysie s'élevait Cysique, une des villes maritimes les plus florissantes, dans une position délicieuse, qui en faisait la résidence favorite des grands de Rome: la superbe Alexandrie de Troade, où César avait voulu naguères transférer le siége de l'empire. Pergame, bien qu'elle eût déjà perdu sa fameuse bibliothèque, conservait encore l'éclat dont l'avaient entourée ses rois, et Pline la cite entre les villes les plus illustres de l'Asie (1). Parmi les villes de la Carie, brillait au premier rang Alabanda, la patrie des mimes et des chanteuses, enthousiaste admiratrice des Romains, qui se glorifiait d'avoir la première érigé un temple à la déesse Rome (2). Halicarnasse, sans s'être complétement relevée de la ruine dont l'avait frappée Alexandre, jouissait en compensation de cet avantage si rare et si précieux pour les villes d'Orient, d'être assurée par son assiette contre les tremblements de terre. Les ruines actuelles de Cnide, attestent encore la splendeur et l'étendue de cette ville.

23. — La Lycie, dont la population paisible était régie par des institutions empruntées aux Crétois et aux Cariens, possédait 23 villes qui, malgré la domination de Rome, avaient conservé leur constitution fédérale. Les plus fameuses d'entr'elles, Patara et Telmesse étaient fort tombées déjà, et Xanthes, la capitale de la Lycie, n'avait pu se relever de sa destruction par Brutus. A l'est de la Lycie s'étendait la Pamphilie, côte étroite

(1) Plin. H. N. 5 30. 33.
(2) Tacit. ann 4 56.

dont les villes principales Side et Aspendus, étaient habitées par des descendants de colons Grecs.

24. — Au centre de l'Asie Mineure, presqu'entourée d'un cercle de montagnes, s'étendait la fertile Phrygie, avec ses vastes cités, dont les annales chrétiennes devaient encore signaler plus tard l'importance : Apamée, Colosse, Laodicée, Hiérapolis ; le peuple, accoutumé depuis 600 ans à porter le joug des dominations étrangères, tour à tour Lydienne, Perse, Grecque, Macédonienne et Romaine depuis la mort du roi de Pergame Attale III, se souvenait néanmoins d'avoir formé jadis un puissant royaume, et se donnait pour Autochtone de ce pays, le premier, d'où, suivant les traditions locales, s'étaient retirées les eaux du déluge. Grâces à la supériorité intellectuelle des Grecs, qui n'avaient pas tardé de s'installer au cœur de ce royaume qu'ils cernaient de toutes parts, le type phrygien se trouvait pour ainsi dire absorbé par l'élément étranger, et le pays dont la langue originale n'était plus usitée que dans les campagnes et parmi les esclaves des villes, avait pris une physionomie toute grecque. Ce peuple descendu des hauteurs de l'Arménie pour fixer ici sa résidence, et qui offrait beaucoup d'affinités avec les races Arméniennes, avait formé dans l'antiquité la population prédominante des populations de l'Asie Mineure et laissé des souches importantes dans la Thrace, la Macédoine et l'Illyrie. Depuis la période perse, il était néanmoins tombé dans un avilissement général et il passait pour grossier, lâche et perfide.

Les villes du pays les plus remarquables étaient Synnada, encore peu importante du temps de Strabon, devenue plus tard la capitale de toute la Phrygie salutaire et Celène que le voisinage d'Apamée nouvellement bâtie avait reléguée au second rang. Tandis que cette Apamée Kibotys, était devenue la première ville de Phrygie

par son commerce, Colosse au contraire, n'était plus qu'un bourg insignifiant. L'opulente Laodicée sur le fleuve Lycus put être rebâtie par ses propres ressources, à la suite d'un tremblement de terre qui la détruisit de fond en comble sous Tibère.

25. — La montagneuse Galatie, réduite en province romaine après la mort de son dernier prince, était habitée par trois races Celtiques, les Trocmers, les Tectosages et les Tolistoboges, qui avaient quitté leur pays, situé entre le Danube et les Alpes, en l'an 278 av. J.-C. Ces tribus avaient passé longtemps pour les plus courageuses de l'Asie Mineure, et conservaient dans toute leur intégrité, la langue et les mœurs Gauloises (1). On y remarquait Pessinus, enfoncée dans les gorges, et Ancyra, capitale florissante peu éloignée de la première, où aboutissaient les grandes voies de communication entre Byzance et la Syrie, et qui était le point d'arrêt des caravanes de l'Orient.

26. — Les tribus montagnardes de la partie S. E. de l'Asie Mineure, comprenant la Pisidie, l'Isaurie et la Cilicie, liées entr'elles par une origine commune et longtemps adonnées à la piraterie et au trafic des esclaves, n'étaient pas complétement assujetties à la puissance Romaine. Dans le cœur de la Pisidie et de l'Isaurie, on ne rencontrait pas un établissement ou une colonie Romaine. Une ceinture de forteresses pouvait seule mettre les pays limitrophes à couvert des incursions désastreuses de ces hordes, protégées par d'inaccessibles retranchements, ce qui n'empêcha pas les Isauriens de former depuis le 3e siècle, avec les farouches habitants de la Cilicie, une ligue qui faisait la terreur de tous leurs voisins. Dans les marais avoisinant la mer, s'épanouissait un petit groupe de villes

(1) Strabo. p. 566.

florissantes, où la langue et les institutions grecques étaient en vigueur. C'était entr'autres l'antique Tarse, la métropole de la Cilicie, jadis résidence des rois Suzerains de la Perse. Ses écoles fameuses lui assignent dans l'histoire une grande importance: dans l'âpre Cilicie, que Vespasien ne réunit qu'en l'an 74 à la province de Cilicie, se trouvait Seleucie Trachée, ville libre et en même temps si belle et si vaste, qu'Ammien l'appelait au 4e siècle la mère des cités (1).

27. — Les îles de la mer Egée et de l'est de la Méditerranée formaient un des éléments les plus remarquables du grand empire : l'opulente Chypre, la rivale de l'Egypte pour la fertilité et la richesse de ses productions, s'était divisée d'abord en neuf petits états, occupés par une population mêlée, où dominaient les Phéniciens. Mais ils ne purent conserver leur individualité et se trouvèrent bientôt absorbés par l'influence des colonies grecques qui s'y étaient établies de bonne heure. Les villes fondées par les Phéniciens, entr'autres Sicyone, Salamine, Amathonthe, étaient devenues toutes grecques. L'ancienne Paphos était renommée, dans tout l'univers, par son culte d'Aphrodite, et la nouvelle Paphos, distante de l'autre de 3 lieues, était un port où s'élevaient des temples magnifiques.

28. — Pour subjuguer la Crète avec sa population mi-grecque et mi-asiatique il ne fut guère besoin d'armée: il suffit de la présence d'une colonie romaine à Cnossus, pour que l'île entière devînt une province sénatoriale. On y retrouvait, comme partout, ce contraste qui distinguait les Grecs des Asiatiques; mais la mauvaise réputation des Crétois, que tout l'univers accusait d'un penchant instinctif à la fourberie, au mensonge, à la cupidité, à l'intempérance et à la luxure la

(1) Ammian. 14. 2.

plus effrénée, s'étendait à toute la population sans acception d'Hellènes ou de barbares.

Les habitants de l'île de Rhodes, voisine des côtes de la Carie, jouissaient d'une renommée beaucoup plus favorable : c'était un mélange de Cariens, de Phéniciens, de Crétois et de Doriens, le peuple le plus avancé de la Grèce. Bien que les guerres civiles, après la mort de César et les traitements barbares de Cassius, eussent considérablement réduit ce petit peuple industrieux et actif, on y voyait encore régner, surtout dans la capitale qui portait le même nom, une certaine animation entretenue par l'art et la science. Ainsi il y avait à Rhodes une école d'éloquence et une école spéciale des arts indigènes, instituées l'une et l'autre par Charès de Lindos. Des trois îles de Lesbos, Chios et Samos, situées sur la côte d'Asie et favorisées de tous les dons de la nature, la dernière ainsi que sa capitale, l'une des plus belles du monde ancien, ne fit que déchoir et s'effacer sous la domination romaine. Les habitants de Chios, autrefois les plus riches des Grecs (1), menaient encore une vie dont la mollesse et la magnificence étaient proverbiales. Lesbos, fameuse par son luxe et sa dépravation, revendiquait la gloire d'avoir donné le jour à une longue suite de savants, d'artistes et de poètes Grecs.

29. — La plus heureuse des provinces romaines, eu égard à son étendue, était l'Égypte, étroite vallée située sur la côte N.-E. de l'Afrique, resserrée entre les montagnes et le désert et que fécondaient chaque année les crues du Nil, débordant depuis ses sept embouchures de la Méditerranée jusqu'aux cataractes de Syène. La fertilité extraordinaire de cette contrée, sa position stratégique qui permettait aux maîtres, de la convertir

(1) Thucyd. 8. 4. 5.

en une forteresse, menaçant à la fois l'Afrique et l'Arabie, la haute renommée dont jouissait Alexandrie dans le commerce du monde entier ; tout contribuait à faire de l'Égypte la possession la plus importante de Rome. Aussi le pays tombé en décadence sous la méprisable et inintelligente incurie des derniers Lagides, ne tarda-t-il pas à reprendre un nouveau lustre, grâces aux institutions politiques d'Auguste et à l'administration aussi ferme qu'économe de ses successeurs : bientôt le chiffre de la population dépassa 7,800,000 habitants (1), composés d'Autochtones, (Cophtes), deGrecs et de Juifs. Les efforts des Lagides pour helléniser l'Égypte et fondre en un seul peuple les Égyptiens et les Grecs, n'étaient pas restés sans produire des résultats, qu'accuse amplement la prédominance des noms grecs, à une époque où les Égyptiens formaient encore la partie la plus nombreuse de la population, et où Philon lui-même, était induit à supposer la population du pays formée seulement d'un simple mélange de Juifs et d'Égyptiens (2). Ce peuple le plus anciennement civilisé de l'Empire avait vu disparaître presque toutes ses anciennes institutions sous les six siècles de domination étrangère que les Perses et les Grecs avaient fait peser sur lui. La distinction des Castes était abolie; mais la religion nationale avait conservé tout son ascendant sur l'esprit public, et comme les Romains, plus habiles en cela que les Perses, ménageaient prudemment les convictions du peuple, il en résulta que l'Égypte fut une des provinces les plus sûres et les plus tranquilles de l'empire. Plus qu'aucun autre peut-être, ce peuple était enclin à un respect et à une vénération outrée de la puissance suprême. Après avoir déifié

(1) Josephi bell. Jud. 2. 16. 14.
(2) In Flacc. 523. 28.

d'abord ses rois indigènes, puis les Lagides, il se laissa insensiblement aller à regarder aussi les empereurs romains comme des dieux nouveaux, et moins de dix ans après la mort de Cléopâtre, on put voir le nom d'Auguste figurer dans les inscriptions hiéroglyphiques du temple d'Isis à Philoe, sous le titre pompeux de fils du soleil et roi de la Haute et de la Basse Égypte (1).

30. — En somme, si ce peuple avait mieux résisté qu'aucun autre de l'Orient aux influences helléniques, il était d'un autre côté le plus avili et le plus descendu dans l'estime des grandes nations de l'univers : soit à cause de son culte zoolatrique, méprisable même aux yeux des Gentils, ou des odieuses extravagances de sa théogonie, soit pour être devenu sous le joug d'un despotisme de 2,000 ans, une race fourbe, rampante et lâche, quoiqu'une admirable constance à supporter les maux qui les frappaient, fût le partage des Égyptiens (2) et trahît chez eux une force de caractère qui se fut ennoblie en s'appliquant à de grandes choses.

31. — Sur l'isthme entre la Méditerranée et le lac Maréotide, s'élevait isolée et presqu'indépendante du pays, la superbe Alexandrie, la reine des cités, le centre du commerce de l'univers : son port pouvait abriter plus de vaisseaux qu'aucun port du monde : ses temples et ses palais couvraient un quart de son enceinte où s'agitait une population de 800 mille âmes. C'était comme Rome, le rendez-vous de toutes les nations : on y voyait affluer toute l'année des hommes de toute couleur, venus des contrées les plus lointaines, Grecs, Italiens, Syriens, Arabes, Lybiens, Ciliciens, Ethiopiens,

(1) Sharpe. Histoire d'Egypt, III. London 1852, II, 85.
(2) Ammien. Marcell. 22, 16-23.

Bactuens même, Scythes, Perses et Indiens (1). Aussi ce contact perpétuel d'éléments étrangers avait-il développé chez les Alexandriens un caractère tout particulier, tout local et essentiellement différent de celui des autres Égyptiens. Ils étaient fort industrieux et fort habiles, (l'empereur Adrien s'étonnait lui-même de n'y voir personne d'oisif), mais d'un autre côté frivoles, amis du plaisir et du bruit, prompts à s'emporter et à se livrer au tumulte et à la violence.

32. — Memphis, avec sa population hétérogène, offrant plus d'un rapport avec celle d'Alexandrie, était devenue la capitale du pays, après la décadence de Thèbes. C'était encore une grande ville qui ne le cédait qu'à Alexandrie pour la multitude de ses rues, de ses temples et de ses palais, et qui devait, comme métropole du culte égyptien, conserver son importance jusqu'au 4e siècle. Thèbes, la grande cité de Jupiter, Diospolis, la ville la plus antique de l'univers, au sentiment des Égyptiens, n'était plus, comme Abydos, qu'un misérable village : Héliopolis, l'ancienne ville sainte, qui possédait un temple célèbre du soleil, était presqu'abandonnée. En revanche Ptolemaïs, simple campement des soldats grecs dans la haute Égypte, s'était élevée au rang des plus illustres cités du pays : c'était une ville presqu'aussi grande que Memphis, bâtie entièrement par les Grecs et régie par leurs lois.

33. — Les villes égyptiennes de l'intérieur n'avaient pour ainsi dire d'importance que celle que leur donnaient leurs monuments, restes effacés d'un passé brillant : il n'en était pas de même en Syrie, où malgré la domination perse, la constitution civile et les dynasties régnantes s'étaient maintenues dans un état florissant. Ce pays, accru plus tard sous les Séleucides par

(1) Dio Chrysosth. ad Alexand. 252.

l'annexion de l'élément grec-macédonien et la fondation de beaucoup de villes nouvelles, devint le centre et le boulevard de l'Hellénisme dans son action contre la nationalité syrienne; de sorte que la langue et les mœurs grecques gagnant toujours plus de terrain, la langue indigène en partie disparue, finit par n'être plus qu'un dialecte obscur, parlé seulement chez le bas-peuple. La nation syrienne, divisée en une foule de petits états ennemis ou indépendants, ne pouvait opposer à l'invasion étrangère ni une nationalité fermement constituée, ni une unité de mœurs suffisamment consolidée par l'unité de religion: tout conspirait donc à favoriser chez elle le succès des innovations étrangères: aussi subit-elle à un bien plus haut degré que la nation égyptienne l'influence de l'action hellénique (1).

34. — Après que la longue agonie de la dynastie des Séleucides, eut mis au pouvoir des Romains tout le pays compris depuis la Cilicie, entre la Méditerranée et l'Euphrate, jusqu'aux déserts de l'Arabie et aux confins de l'Egypte, ils se virent en possession d'une riche et magnifique contrée, où prédominaient la langue et la civilisation grecques. Car la Syrie était alors mieux cultivée et plus fertile qu'aujourd'hui, et vers l'Est, elle possédait jusqu'au-delà de Palmyre, des villes florissantes, ensevelies depuis sous le sable des déserts. Le peuple qu'une origine commune reliait à la souche araméenne, ainsi que les Assyriens et les Mésopotamiens, les Leuco-Syriens et les Cappadociens était naturellement doué d'un esprit vif et ingénieux. Mais dégénéré sous la triple influence du despotisme, du luxe et d'une religion corruptrice, il se distinguait entre tous les autres par une avarice et une cupidité,

(1) Polyb. 22-26.

qui poussait les marchands syriens dans toutes les régions de l'univers et leur faisait affronter tous les périls, au milieu de tous les raffinements de la mollesse (1).

35. — Dans la Syrie supérieure, jusqu'au pied du Liban, s'élevaient Laodicée, la première ville maritime de Syrie, Hiérapolis, qui devait sa grandeur et son importance au culte de la déesse Atargatis : puis Apamée et Emèse sur l'Oronte. Antioche, l'œuvre de Séleucus, était la capitale du royaume, elle n'avait de rivale en grandeur et en beauté que Rome et Séleucie sur le Tigre, et elle surpassait encore Alexandrie pour la somptuosité de ses monuments. Cette ville riche et voluptueuse, avait dans les entrailles même du sol sur lequel elle reposait un ennemi redoutable et acharné : dix fois en sept siècles, elle fut bouleversée par des tremblements de terre, plus d'une fois ruinée de fond en comble, et Libanius affirmait du temps de Julien, que c'était la quatrième ville qui s'élevait sur les substructions d'Antioche, successivement détruites par la même cause. Les Antiochiens alliaient à l'éducation grecque toute la dissolution des mœurs syriennes : ils étaient légers, turbulents, orgueilleux ; et tandis qu'un empereur les accusait de n'être propres qu'à railler avec élégance, un autre ajoutait : il y a plus de comédiens à Antioche que de citoyens (2). Dans la Syrie inférieure ou Cœlésyrie brillait l'antique Damas, ville contemporaine d'Abraham, qui, négligée par les rois syriens comme une possession peu sûre, se releva sous la domination romaine. Ensuite Héliopolis du Liban (Balbek), où Antonin le pieux bâtit plus tard le temple de Jupiter, un des édifices les plus fameux de l'antiquité.

36. — A l'époque dont nous parlons, la Phénicie,

(1) Fragment de Savaron, dans les notes à Sidon. Apollin p. 61.
(2) Herodian. 2'0 Julien Misopogon p 344.

étroite langue de terre qui longeait la côte sur une longueur de 30 milles à peine, était une province Syrienne. Le caractère Phénicien portait des traces profondes de cette altération hellénique que la domination des Séleucides avait communiquée à tous les Syriens : l'histoire nationale n'était plus qu'un lointain souvenir : les Phéniciens asservis tour à tour aux Assyriens, aux Chaldéens, aux Perses, aux Macédoniens, aux Ptolemées d'Egypte, puis aux Romains, avaient conservé peu d'individualité ; leur langue, éteinte dans la mère patrie dès le milieu du 2e siècle après J.-C. fut cependant jusqu'au 6e siècle en vigueur dans les colonies africaines (1) : ils n'avaient toutefois rien perdu de leur ancienne renommée : ils continuaient à être les plus habiles trafiquants du monde, et à exceller en même temps dans l'architecture et les arts plastiques. L'antique Sidon, la cité mère, Tyr, bâtie dans une île, étaient encore des villes très-commerçantes, et Béryte, saccagée naguères par le conquérant syrien Tryphon, puis relevée sous Auguste et érigée en colonie militaire, devint plus tard le siége d'une école de droit florissante.

37. — La côte méridionale de la Palestine, qui avait d'abord porté seul le nom de Palestine, avait été primitivement occupée par les Philistins sortis de l'Egypte. Mais depuis longtemps ce peuple avait perdu son individualité politique, dans les guerres fréquentes qui surgirent entre ses puissants voisins d'Egypte et les conquérants asiatiques. Le peuple juif, son ennemi juré, avait achevé de consommer sa ruine : ses villes étaient renversées : Gaza surtout avait eu beaucoup à souffrir du roi juif Alexandre Jannée en 96 avant J.-C. et Jonathas Machabée avait complétement saccagé

(1) Hamaker. Miscell. phœnic. p. 114.

Ascalon. A dater de cette époque il n'est plus question de la population indigène que sous le nom d'Iduméens. Cependant les Romains, Pompée et après lui Gabinius, y avaient fondé de nouvelles villes: on vit s'élever une nouvelle Gaza et une autre Ascalon: puis Authédon et Raphia. Toutes ces villes avaient reçu des populations mixtes, chez qui dominait le type grec.

38. — Entre la Phénicie, l'Arabie-Pétrée et le grand désert Syro-Arabique qui s'étendait du Nil à l'Euphrate, se trouvait la Palestine, ou Judée propre, que les Romains possédèrent dès l'an 93 avant J.-C. Lorsqu'ils y pénétrèrent pour la première fois sous Pompée, après ses victoires de Syrie, ils y trouvèrent établi un peuple qui portait le nom de juifs, depuis le retour d'une petite fraction de ses ancêtres de la captivité de Babylone et de celle d'Assyrie, sous Cyrus. Les juifs possédaient un royaume puissant et prospère sous le règne des vaillants héros de la famille sacerdotale des Machabées, et particulièrement sous Hircan I. Mais les dissensions intérieures qui éclatèrent sous les successeurs de ce prince, amenèrent la ruine du pays et le mirent bientôt au pouvoir des Romains. Pompée, réunit la partie septentrionale à la Syrie, et César, nomma l'iduméen Antipater, gouverneur de toute la Judée, en récompense de ses services. Cependant Antigone, le dernier des Machabées, profitant de la domination momentanée des Parthes en Syrie, réussit à se faire réintégrer par eux sur le trône de Jérusalem; mais ce ne fut qu'un court intermède: les Romains, à l'instigation d'Antoine et d'Octave, déclarèrent Antigone ennemi du peuple Romain, et proclamèrent roi de Judée Hérode, le fils d'Antipater, en l'an 39 avant J.-C. Depuis lors cet étranger, fils d'un Iduméen et d'une Arabe, fit pendant trente-sept ans peser un joug

de fer sur ce peuple qui se distinguait, entre tous les autres, par son horreur de la domination étrangère : servile courtisan de Rome, il sut se concilier tour à tour la faveur de Cassius, d'Antoine et d'Auguste : soutenu par ce dernier, il s'éleva toujours plus haut et put braver impunément l'aversion et la haine qu'il inspirait aux juifs en favorisant l'introduction des mœurs Romaines, en se livrant à des concussions et à des déprédations dont il prodiguait ensuite le fruit aux étrangers et en se signalant surtout par une impitoyable cruauté. Après sa mort, le royaume demeura partagé entre ses descendants, jusqu'à ce que son petit-fils, Hérode-Agrippa, réunit de nouveau sous un sceptre unique la Palestine entière ; mais cet état de choses eut peu de durée, et à sa mort, survenue inopinément en l'an 44 après J.-C., tout le pays devint une province romaine, administrée par des procurateurs.

39. — Sous la domination romaine, toute la région comprise en deçà du Jourdain fut divisée en trois parties : la Galilée, la Samarie et la Judée. La grasse et fertile Galilée qui formait la partie septentrionale du pays, et où l'on comptait selon Josèphe, 204 villes et bourgs dont les moindres n'avaient pas moins de 15,000 habitants (1) était occupée par une population entreprenante et hardie, mêlée d'Israélites, de Phéniciens et de Syriens. Parmi ses villes on remarquait Tibériade, élevée par Hérode Antipater en l'honneur de Tibère, à qui elle devait son nom, qui devint le chef-lieu de la Galilée inférieure. Le même prince convertit Séphoris en une forteresse puissante, sous le nom de Diocésarée, capitale de toute la Galilée, qui devint en même temps le siége d'un des cinq grands Sanhédrins juifs.

(1) Bell. jud. 3. 3. 2.

40. — Au Sud de la Galilée, au Nord et à l'Est de la Judée, se trouvait la Samarie : c'était un pays peu étendu et montagneux, mais offrant de beaux sites et surtout d'une fertilité remarquable, entretenue par une excellente culture. Les habitants moitié israélites, moitié infidèles, formaient un peuple schismatique, que les Juifs tenaient en horreur comme étranger et apostat. Toute l'histoire de la Samarie avait eu pour théâtre ses deux villes de Néapolis et de Samarie. La première n'était autre que l'antique Sichem, saccagée dans les guerres juives, située entre les monts Ebal et Garizim et adossée à celui-ci. Samarie qui n'avait pas tardé à se relever des ruines qu'y avait amoncelées Hyrcan, fut agrandie par Hérode, à qui Auguste en avait fait présent. Il l'embellit de constructions magnifiques, y dédia un temple à Auguste et la nomma Sébaste en l'honneur de ce prince, après y avoir installé une population mixte d'indigènes et de vétérans romains.

41. — La Judée, tout aussi fertile et aussi peuplée que la Samarie, était située à l'est du Jourdain et de la mer morte, bornée au sud par le désert, habitée par des juifs et des juifs unis ou Iduméens circoncis, et des juifs parlant grec. Sur la frontière septentrionale, au bord de la mer, s'élevait Césarée qui porta d'abord le nom de Fort de Straton et ne fut exclusivement habitée que par des Grècs et des Syriens, jusqu'à ce qu'agrandie par Hérode et ornée d'un magnifique temple dédié à Auguste, elle accueillit aussi les juifs qui vinrent s'y établir. Déjà résidence du gouverneur de la Judée, elle devint plus tard, après la destruction de Jérusalem, la capitale du pays. L'ancienne ville Cananéenne de Jéricho était encore, à cette époque, habitée par un grand nombre d'Arabes et d'Egyptiens.

Tout au centre du pays s'élevait Jérusalem, tant de fois conquise et saccagée : la ville bâtie sur trois, ou

plutôt sur quatre collines, comptait dans son enceinte plus de 150 mille âmes. La partie située sur la montagne de Sion, s'appelait la haute-ville ou cité de David. C'est là que s'élevaient les édifices les plus remarquables, la ville basse était bâtie sur la colline d'Acra. Sur le mont Moria s'élevait le temple fameux bâti par Salomon. C'était la merveille du pays: construit entièrement de marbre d'une blancheur éblouissante, il offrait à ceux qui arrivaient de loin l'aspect d'une montagne de neige: la citadelle Antonia y était attenante: les Romains en avaient fait une forteresse qui dominait à la fois le temple et toute la ville. Sur une montagne plus au Nord qu'Hérode Agrippa réunit plus tard à la ville, s'élevait la ville neuve de Bezetha, où était venu s'agglomérer l'excédant de la population urbaine.

42. — Rien ne peut donner une idée du contraste frappant, qu'offre le double aspect de l'Afrique Septentrionale sous la domination romaine et sous le joug musulman. La nouvelle Carthage ne tarda pas à acquérir le développement et l'importance d'une cité de premier ordre. Les ruines des autres villes comme Utique, Hippone, Tagaste, Cirté, Lambessa, portent encore l'empreinte de la magnificence et de la grandeur de ces villes. Les cinq cents évêchés qu'on comptait au 4e siècle dans l'Afrique occidentale, témoignent éloquemment de la prospérité et de la population de ce pays, dans les villes duquel on parlait jusqu'en Macéranie, la langue latine, tandis que la langue punique resta longtemps répandue dans tout le pays parmi les descendants des colonies phéniciennes.

43. — A l'ouest de l'Egypte se trouvait la Marmarique, soumise à la domination romaine, pays sablonneux, aride et stérile, mais cependant loin d'offrir comme aujourd'hui une plaine nue et déserte. Ses habitants étaient nomades et n'avaient point de villes im-

portantes. Puis venait la Pentapole d'où la vie s'est retirée aujourd'hui, mais où se pressaient autrefois sur un terrain fertile de nombreuses populations, mélange de race grecque et juive. Elle formait déjà avec la Crète une province romaine. Sur la côte s'élevait Ptolémaïs, ville superbe: dans l'intérieur Cyrène, qui grâce à son heureuse situation était devenue le foyer du commerce, des arts et de la science, la plus vaste et la plus belle ville de l'Afrique septentrionale après Carthage.

44. — Héritiers de Carthage réduite et du royaume de Numidie, les Romains étaient maîtres de toute l'Afrique septentrionale, depuis la Pentapole jusqu'à l'Océan occidental. L'Afrique proconsulaire, séparée de la Numidie comme province, depuis l'an 39, avait pour centre Carthagène; après que l'emplacement de l'ancienne Carthage eût été maudit et converti en pâturage, la colonie civile de 3,000 familles italiques qu'Auguste avait envoyée dans les environs, s'accrut si rapidement, que sous Tibère la nouvelle ville, redevenue déjà la première de l'Afrique, disputait à Alexandrie le second rang dans l'empire. A l'Est, dans les Syrtes, s'élevait la ville de Leptis, place de commerce encore très-peuplée dans le courant du 4e siècle. Utique illustrée par la mort de Caton, égale en grandeur à Carthage: dans l'intérieur des terres, Cyrte, perchée sur un roc escarpé, déjà occupé par les Grecs du temps du roi Micipsa, érigée plus tard en colonie romaine, la plus belle et la plus opulente cité de la Numidie.

45. — Ce fut seulement sous le règne de Claude que la partie occidentale du nord de l'Afrique, la Mauritanie, (Fez et Maroc actuel avec un coin de l'Algérie), fut annexée à l'empire romain et divisée en deux grandes provinces. Le témoignage unanime de l'antiquité s'accorde à peindre sous les couleurs les plus

défavorables le caractère des deux peuples d'origine commune qui habitaient ce pays, les Numides et les Maures, hommes rusés, de mauvaise foi, trompeurs, enclins à la violence et à la colère, mais intrépides et ne reculant ni devant le danger, ni devant la mort : une longue série de révolutions plus ou moins étendues, mais où l'acharnement était toujours le même, avait préparé de bonne heure la décadence de l'Etat. Outre la langue punique qui s'y conserva longtemps, on en parlait encore une autre dans les contrées méridionales, la langue Lybique. Les villes, où la colonisation avait introduit la langue et les mœurs romaines étaient, dans la Numidie surtout, le foyer d'une éducation scientifique très-avancée ; tandis que Sicca, Cirta, Césarée, Madaure, Tagaste, Tubursique, cultivaient les sciences avec éclat, la littérature romano-africaine avait développé un genre d'éloquence particulier, dont le caractère saillant était la chaleur et l'enthousiasme, mais dégénérant souvent en emphase et tombant parfois dans l'affectation et l'abus des tours guindés.

46. — Après une lutte de deux siècles, l'Espagne venait enfin d'être conquise par les armes et la politique de Rome : tous les peuples de la Péninsule avaient été subjugués l'un après l'autre : les derniers, les Cantabres, ne furent soumis que l'an 19 après J.-C. Du mélange, accompli au cœur de l'Espagne, des habitants Ibériques avec les Celtes qu'y avait attirés l'appât de la conquête étaient issus les Celtibères, chez lesquels cependant, le caractère Espagnol l'emportait sur le type gaulois. Les cinq grandes races des Cantabres, des Astures, des Basques, des Galliciens, et des Lusitaniens, qui occupaient le nord et l'ouest étaient exclusivement celtiques. Le peuple le plus remarquable de l'Espagne méridionale, par sa bravoure et sa civilisation étaient les Ibères Turdetars, sur le Bétis. Ils avaient possédé une littéra-

ture propre, des poésies, des chants populaires très-anciens, des lois écrites sous une forme métrique, mais dès le temps de Strabon, ils s'étaient si complétement assimilé l'élément romain qu'ils avaient oublié les traditions de leur passé et jusqu'à l'usage de leur idiôme national. Jusqu'à l'arrivée des Romains, les Lusitaniens, peuple artificieux et inconstant, avaient négligé la culture de leur riche pays pour vivre du fruit de leurs rapines et de leurs brigandages, dans un état permanent d'hostilité vis-à-vis des autres races. Les Celtibères du S. O. de l'Aragon, le peuple le plus guerrier de la Péninsule, se façonnèrent promptement après les défaites de Sertorius au langage et aux mœurs de Rome. A un esprit à la fois fier, ombrageux et rusé, ils alliaient une grande sobriété, une infatigable persévérance et une admirable constance à souffrir la douleur. C'étaient là les traits saillants du caractère ibérique, grec et romain (1).

47. — Auguste divisa la Péninsule en 3 grandes provinces, la Tarragonaise au N., la Bétique au S. E. et la Lusitanie au S. O. Il donna à l'Espagne ce qui lui avait manqué jusqu'alors, l'unité de gouvernement et des villes nombreuses, ornées d'édifices, et des monuments superbes, dont les ruines actuelles donnent encore une haute idée de la prospérité et des ressources du pays. Les aqueducs romains, comme on en voit encore à Ségovie, à Mérida, à Tolède, à Sarragosse, les vastes théâtres tels que celui de Sagonte, les cirques et les thermes, les ponts, comme celui qu'on admire à Alcantara, les arcs de triomphe et les magnifiques routes stratégiques qui sillonnaient l'Espagne dans tous les sens; tous ces grandioses travaux montrent quelle énergie et quel sentiment artistique avaient puisés au con-

(1) Strabo 3 p. 115. — Justin. 44. 2. — Valer max. 3. 3.

tact des Italiens, ces populations Ibériques qui n'avaient encore pour demeure, un peu auparavant, que des huttes de paille ou de misérables cabanes d'argile (1).

48. — Les vingt-cinq colonies romaines, peuplées les unes par des citoyens romains, les autres par des légionnaires, occupaient le premier rang parmi les villes, en même temps qu'elles devenaient autant de foyers d'où rayonnait, sur tout le pays, l'influence des mœurs, des idées et du langage de Rome. Telle fut l'origine de Léon (Legio) résidence de la 7e légion, d'Emerika Augusta (Mérida), où Auguste établit après la guerre cantabrique les soldats licenciés des 5e et 6e légions: de Pax Julia (Béjà) et de Césaraugusta (Sarragosse). Dès l'année 171 avant J.-C. on comptait à Carteja 4,000 soldats dont les mères étaient espagnoles. 49 municipes, sans jouir de tous les droits des colonies, avaient cependant le privilége d'autonomie. Puis venaient les villes placées sous le régime du droit latin, dont les habitants devenaient aptes à acquérir le droit de citoyen romain par l'exercice des charges publiques. Ensuite six villes dites libres ou autonomes, et quelques autres encore formées en confédération et jouissant du même droit, et enfin les villes tributaires, sur lesquelles pesait principalement le lourd fardeau des impôts publics. Ces distinctions finirent par s'effacer avec le temps. Bientôt Vespasien étendit le droit latin aux villes espagnoles qui en avaient été exclues jusqu'alors, et Caracalla compléta son œuvre, en accordant à toutes le droit de cité.

49. — A Rome, on considérait l'Espagne comme une source intarissable qui alimentait la capitale des riches produits de ses mines et de son terrain d'une extraordinaire fécondité. Elle fournissait à Rome le vingtième

(1) Plin. H N. 35 48. — Vitruv. de archit. 2. 1.

de ses approvisionnements de blé : aussi la richesse de la péninsule était devenue proverbiale : dans une seule ville, à Cadix on comptait 400 chevaliers dont chacun devait justifier d'une fortune d'au-moins 400,000 sesterces. En littérature, il s'y était formé une école nationale, l'Hispano-Romaine qu'illustrèrent les poètes Lucain et Martial, le philosophe Sénèque, les historiens Florus, Mela et Columelle. Cette école qui se distinguait surtout par une enflure sentencieuse et l'abus de l'antithèse oratoire, exerça une puissante influence sur la littérature et le goût de Rome.

50. — En deçà des Pyrénées, bornée par elles, par les Alpes, l'océan Atlantique, la Méditerranée et le Rhin s'étendait la Gaule, mère-patrie des races Celtiques, que César ne parvint à soumettre à la puissance Romaine qu'en sacrifiant environ un million d'hommes. La race celtique, autrefois la plus puissante et la plus nombreuse de l'Occident, se divisait en deux grands rameaux, — les Galls et les Kimris. Les Galls, répandus de très-bonne heure dans les Gaules, la Bretagne et une partie de l'Italie, et qui avaient jeté de profondes racines dans la péninsule pyrénéenne, où ils s'étaient en partie mélangés aux Ibères, avaient au 7e siècle avant J.-C. cédé la moitié des Gaules aux Kimris, qui s'avançaient de la Germanie : plus tard, au commencement du 4e siècle, les Belges, tribu Kimrique restée jusqu'alors en Germanie, pénétrèrent dans les contrées de la Gaule septentrionale qui s'étendaient entre le Rhin, la Meuse et la Seine, et qui prirent de leurs nouveaux habitants le nom de Belgique. Ainsi, à l'époque de l'invasion romaine la population gauloise se composait des Aquitains, entre la Garonne et les Pyrénées, peuple tout différent des Gaulois et des Belges par l'origine, la langue et la physionomie, et qui se rapprochait beaucoup du type ibérique : des Gaulois

ou Galls proprement dit, qui formaient la masse du peuple, depuis la Garonne jusqu'à la Seine et la Marne, entre la mer Atlantique et les Vosges, et enfin des Belges dans le Nord.

Puis venaient encore les Ligures, vraisemblablement d'origine Ibérique et qui habitaient le long de la Méditerranée, le pays compris entre les Pyrénées orientales et les Alpes.

31. — La soumission de l'Espagne avait coûté deux siècles d'efforts : la conquête des Gaules fut l'ouvrage de quelques années. Le génie supérieur de César explique en partie ce rapide succès : d'un autre côté, il ne faut pas perdre de vue que l'esprit national se prêtait fatalement aux circonstances qui amenèrent l'asservissement des Gaules et qui facilitèrent l'action du despotisme étranger. La discorde était dans toutes les classes : des haines de partis, des rancunes héréditaires déchiraient jusqu'à l'intérieur des familles : ce fut le premier avantage des Romains : ils trouvèrent le pays morcelé en petits états, en rivalité permanente, les plus faibles se groupant autour des plus puissants, quelques-uns formant des ligues indépendantes, liées par des traités sans consistance et sans sûreté, et les confédérations isolées presque constamment armées les unes contre les autres. Mais pendant que cette organisation en clans détachés, constitution particulière aux tribus celtiques, exerçait dans le pays une action qui tendait à désunir les esprits plutôt qu'à les rapprocher, on voyait fermenter dans les villes un mouvement démocratique, ouvertement hostile à la division des classes et à la domination absolue des nobles. Les Gaulois avaient la monarchie en telle horreur, que la mort ou l'exil menaçait quiconque eût osé y aspirer. Aussi le pays manquait-il d'un centre politique, et la classe sacerdotale des Druides, devenue élective d'héréditaire

qu'elle était dans l'origine, tombait elle-même dans l'impuissance de conjurer efficacement la rupture politique de la nation et les guerres intestines qui renaissaient chaque année. Ces tiraillements incessants consommèrent la ruine du pays: ce ne fut que dans les dernières années de la conquête de César, que les populations les plus considérables de la Gaule songèrent à se rapprocher et à agir de concert; mais alors il était trop tard.

52. — Les Romains tenaces, sévères, disciplinés, ne pouvaient se lasser d'admirer en toutes circonstances le caractère gaulois, qui réunissait à beaucoup de qualités non moins de défauts. Braves, calmes, dociles, doués d'une aptitude et d'une activité d'esprit remarquables, sociables, enjoués et surtout très-curieux, ils se montraient d'un autre côté frivoles, inconstants, amis de la nouveauté, irritables jusqu'à l'emportement et la fureur, aussi enflés et orgueilleux dans le succès que découragés et abattus dans les revers, et se faisant un jeu, disait-on, de manquer à leur parole. On rencontrait chez eux un singulier mélange de civilisation et de barbarie: ainsi du temps de Strabon, 50 ans après la conquête, la plupart d'entr'eux couchaient encore sur la terre nue, quoique César fasse la remarque qu'ils vivaient moins simplement et moins pauvrement que les Germains. Les femmes dont la condition avait été primitivement plus digne et plus égale à celle des hommes, étaient tombées dans une profonde abjection. Le mari avait droit de vie et de mort sur sa femme et ses enfants, et comme il était interdit aux garçons de demeurer sous le toit paternel, on peut s'imaginer ce qu'était chez eux la vie domestique. Ils étaient fort enclins à l'ivrognerie. La coutume de suspendre le crâne des vaincus à la selle du cheval ou à la porte des huttes, ou de s'en servir en guise de coupe dans les ban-

quets, ne tomba en désuétude que sous la domination romaine. Les villes ouvertes de toutes parts, n'étaient que de grands villages, que ne protégeaient ni murs d'enceinte ni fortifications régulières. On se servait pour les actes publics de l'écriture grecque. Bien que les Druides possédassent un système coordonné de doctrines, qu'ils se transmettaient par une tradition purement orale, on ne croit pas qu'il ait jamais existé de littérature nationale chez les Gaulois des premiers âges.

53. — L'incorporation à l'empire opéra dans un temps relativement très-court, une révolution complète chez ce peuple qui se distinguait entre tous ceux que Rome avait soumis, par une ardente soif de liberté et d'indépendance : on eut à réprimer jusque sous le règne de Vespasien des tentatives d'insurrection : peu à peu ces agitations se calmèrent : cependant on voit encore dans le courant du 3e siècle, sous Gallien, les Gaulois se gouverner par un chef indigène. Malgré cet esprit d'insubordination, la cause de la Romanisation des Gaules faisait de sûrs et rapides progrès : après l'apparition des colonies Romaines dans le midi, les bourgs et les villages gaulois se transformèrent en villes bien bâties, et déjà Josèphe citait l'état florissant avec ses 305 peuples et ses 1200 villes(1). Les marchands italiens, les banquiers et les fermiers de l'état, venaient s'abattre en foule sur le pays, y apportant et y propageant la langue et les institutions civiles de l'Italie. Cicéron n'exagérait pas en disant qu'il ne se comptait pas un denier dans la Narbonnaise, qui n'eût passé par les mains d'un Romain. Ils y étaient cependant bien détestés et le massacre des étrangers, comme

(1) Bell. Jud. 2. 16.

cela arriva à Genabum (Orléans) (1), était ordinairement le prélude et le signal des soulèvements ; mais l'influence Romaine subsistait, et les institutions et la langue nationale tombaient insensiblement en désuétude.

54. — Déjà César avait introduit d'illustres Gaulois de la Narbonnaise au sein du sénat. Claude décréta que ceux des trois autres provinces y seraient également admis : les uns se ralliaient aux mœurs et aux idées romaines par l'obtention du droit de cité ou de la dignité de chevalier, les autres par le service militaire dans les légions : la rivalité des classes disparaissait devant le gouvernement et cette législation dont les habiles efforts tendaient à niveler en quelque sorte toutes les conditions. Les empereurs travaillaient à détruire la prépondérance des Druides. Outre les villes de la Narbonnaise, celles d'Autun, de Lyon et de Bordeaux s'enorgueillissaient, à juste titre, des écoles romaines qui s'érigeaient dans leur sein, pour l'enseignement de la rhétorique, de la grammaire, de la médecine et de la philosophie ; mais avec la civilisation s'insinuait aussi la mollesse : les Belges, portion la plus forte et la plus brave de la population, ne purent s'y soustraire, et déjà Tacite signale les Gaulois comme un peuple riche et peu aguerri, qui avait perdu sa vaillance en perdant sa liberté (2).

55. — Sous Auguste, Agrippa divisa la Gaule en quatre provinces : la Narbonnaise, nommée jusqu'alors la Province, comme étant la plus ancienne possession romaine avant César, et qui embrassait le Languedoc, la Provence et le Dauphiné actuels, avait pour capitale Narbonne, vaste et belle colonie romaine. Arles sur le

(1) Cæs. Bell. Gall. 7. 3.
(2) Tacit. Ann. 11. 18. Germ. 28. Agric. 11.

Rhône, celle de toutes les villes de France qui possède encore aujourd'hui les restes les plus considérables de la splendeur et de l'architecture romaines, avait été bâtie par les vétérans de la 6e légion. Les nombreuses antiquités de Nîmes (Nemausus), attestent la grandeur et la beauté de cette ville qui rivalisait de magnificence avec la précédente.

56. — L'antique cité grecque de Marseille (Massilia), fondée par les Phocéens, avait développé, dans une longue prospérité, sa puissance qui s'étendait à la fois sur le continent et sur la mer. Après avoir été longtemps l'alliée et l'auxiliaire fidèle de Rome, elle fut réduite par César, et tomba depuis au simple rang de ville de la province romaine. Elle avait cependant conservé tant d'importance aux yeux des Gaulois et Italiens eux-mêmes qui la regardaient comme le foyer de la civilisation et des arts grecs, que les plus illustres Romains choisissaient cette ville de préférence à Athènes, pour aller y étudier la philosophie (1). On admirait à bon droit, chez les Marseillais, cette merveilleuse souplesse de l'esprit grec, toujours vivace et toujours jeune, bien qu'éloigné de la Grèce et relégué au milieu des barbares (2), et conservant, sous un climat étranger, un attachement inaltérable aux mœurs et aux traditions de la mère-patrie. Tacite lui-même vantait encore de son temps, cette heureuse alliance qui se rencontrait à Marseille, de la subtilité grecque et de la rusticité provinciale, conditions si favorables aux études de la jeunesse. La capitale du pays qui forma depuis le Dauphiné avec une partie de la Savoie et qu'occupaient les Allobroges, hordes belliqueuses que la domination romaine avait transformées en un peuple

(1) Strabo p. 181.
(2) Cicero pro Flacco 26.

agriculteur, était Vienne, colonie romaine, la rivale et la voisine de Lyon avec qui elle avait de continuels démêlés.

57. — La plus grande des quatre provinces, la Gaule Lyonnaise, embrassait tout le pays entre les Cévennes et la Loire, le Rhône, la Saône et la Seine. La capitale Lyon, au confluent du Rhône et de la Saône, (Arar), était une colonie romaine, qui prit un si rapide accroissement que, peu d'années après sa fondation, elle était déjà la ville la plus peuplée de ce pays, après Narbonne, et qu'elle ne tarda pas à devenir le centre d'une industrie très-active et très-variée, où les Gaulois et les Romains possédaient, en même temps que de nombreux ouvriers de la Grèce et de l'Afrique septentrionale, une foule d'ateliers et de manufactures. Patrie de deux empereurs, Claude et Caracalla, elle fut favorisée, par le premier surtout, de priviléges très-étendus. Réduite en cendres, sous Néron, en une seule nuit, elle se releva rapidement de ses ruines et surpassa sa première prospérité: plus d'un empereur se plut à y faire de longs séjours. Déjà amollie du temps de César, Augustodunum, (Autun), que les Eduètes abandonnèrent aux Romains, était la ville la plus importante de ces contrées et devint, plus tard, le siége d'une école très-fréquentée. Lutèce, la capitale des Parisii, construite sur une île de la Seine, était encore loin de faire pressentir sa grandeur actuelle et son importance historique: il n'en est pas fait mention une seule fois dans l'histoire, depuis César jusqu'à Julien.

58. — César avait fait réduire par Crassus, son légat, la province d'Aquitaine, région peu connue des Romains et dont la conquête ne lui paraissait pas offrir assez de difficultés pour qu'il s'en occupât personnellement. En effet, la division de l'Aquitaine en plus de 20 petits peuples, rendait impossible une résistance

sérieuse: une insurrection, sous Auguste, fut rapidement étouffée par une nouvelle et complète soumission. Les Aquitains se distinguèrent après leur incorporation à l'empire, par une éducation scientifique très-avancée (1), mais la division qui régnait entr'eux, fut toujours un obstacle au développement de cités importantes: la plus considérable était Burdigala, la capitale des Bituriges, unique rameau celtique de l'ancienne Aquitaine, mêlé à des tribus ibériques. C'était une place de commerce dont la renommée s'accrut plus tard par les écoles fameuses dont elle devint le siége.

59. — La réduction et l'asservissement de la province Belgique, offrit aux Romains bien plus de difficultés: le pays n'embrassait pas seulement la Belgique proprement dite, mais en outre, tout le pays compris entre l'Océan du nord à l'ouest, le Rhin au nord et à l'est, la Seine, le Rhône et la Saône au midi. Dans les provinces actuelles de Hainaut et de Namur avec une partie du Luxembourg, habitaient les derniers descendants de ce peuple Nervien, dont la puissance et la valeur avaient brillé jadis d'un si vif éclat, mais qui décimé par César, ne possédait plus que de petits cantons insignifiants. A l'est de ceux-ci demeuraient les Ménapiens, au milieu des bois et des marécages qui avoisinent l'embouchure du Rhin. Au nord, jusqu'au bord de l'Océan, confinés dans une île formée par l'embouchure du Rhin et de la Meuse, habitaient les Bataves, peuples d'origine teutonique, incorporés à l'empire comme alliés et auxiliaires, puis réunis à la Gaule Belgique, et dont la formidable sédition de Civilis consomma plus tard la ruine. Au sud des Nerviens, séparés d'eux par la forêt des Ardennes entre la Meuse et le Rhin, s'étendaient les Tréviriens, simples alliés des Romains, et qui formaient

(1) Auson. de Clar. urb. 14. 1-3 Sulpic. Sever. Dial. 1. 20.

d'après Méla, la race la plus illustre de la Belgique. Les Tréviriens et les Nerviens aimaient, suivant la remarque de Tacite, à se faire passer pour une branche germanique (1). Cependant César les cite toujours comme Gaulois, et en effet ils vivaient en guerre continuelle avec les Germains. Leur capitale Trêves, bâtie sur la Moselle, prit comme colonie romaine le nom d'Augusta Trevirorum, et devint une des villes les plus florissantes et les plus considérables de la Gaule, grâce à l'étendue de son commerce et à la renommée de ses écoles publiques. Plusieurs empereurs y firent successivement leur résidence.

60. — Toutes les contrées, situées sur la rive occidentale du Rhin et dont la plupart étaient occupées par des races germaniques furent divisées, sous Tibère, en deux provinces, Germanique supérieure et Germanique inférieure. La première, entre les Vosges et le Rhin, était peuplée par les Vangions, les Triboques et les Némètes, peuples d'origine germanique qui avaient envahi bien avant César, tout le pays autour de Strasbourg, de Worms et de Spire, dont ils avaient chassé les anciens habitants celtiques. Leurs villes, qui ne se développèrent que plus tard, étaient Argentoratum (Strasbourg), Borbetomagus (Worms), Mayence et Noviomagus, qui prit dans la suite le nom de Spire. La Germanique inférieure embrassait tout le pays compris entre les Vangions, le long du Rhin et les Nerviens belgiques près de l'Escaut laissant toutefois les Tréviriens et les Nerviens annexés à la province Belgique. C'est là que demeuraient les Ubiens, transférés par Agrippa, sur la rive gauche du Rhin, en 37 av. J.-C. et qui occupaient tout le littoral du fleuve depuis Beugen jusqu'à Gelduba (Gelb). Claude ayant envoyé en cet en-

(1) Tacit. Germ. 28.

droit, où sa femme Agrippine avait vu le jour, une colonie romaine, les habitants retinrent le nom d'Agrippiniens, de la ville de Cologne, nommée en mémoire de cet événement Colonia Agrippina. Ils avaient pour voisins les Tongres, dont la capitale portait le nom de Tongres, et que Pline range au nombre des races non germaniques.

61. — La grande île occidentale, presqu'inconnue des anciens, toujours étrangère au continent Européen, à peine explorée par un petit nombre de navigateurs aventureux, fut seulement indiquée par César à l'esprit conquérant de ses concitoyens. Claude n'entreprit qu'en l'an 43, la réduction sérieuse de la Bretagne. La conquête ne faisait que des progrès très-lents, quand une grande insurrection, éclatée en 61, amena le sac des colonies romaines de Camulodunum, Verulamium et Londinum et le massacre de 70,000 Romains. Les armes romaines se relevèrent cependant de cet échec, et Agricola acheva de subjuguer la Bretagne jusques dans l'Ecosse méridionale. Bien que Strabon fasse un médiocre éloge de son importance et de sa fécondité, cette île passa plus tard pour une des provinces les plus favorisées de l'empire (1). Les habitants étaient Celtes, partie Galls, partie Kimris: les Belges des côtes, les Atrébates sur la Tamise, les Cénomans sur le Stour, les Parisii sur l'Humber, avaient emprunté ces noms à leurs homonymes du continent Gaulois, auxquels ils étaient alliés par le sang: ils paraissent d'ailleurs avoir dû leur origine à une émigration antérieure des Gaulois du Nord. Les Bretons et les Gaulois étaient étroitement unis par la communauté de religion: il paraît même que le dessein de poursuivre et de détruire le

(1) Strabo 2. 116. — Eumen Paneg. Const. II.

Druidisme dans son dernier asile et dans son dernier retranchement, fut en grande partie le mobile des entreprises de Claude contre la Bretagne.

62. — A l'époque de l'invasion romaine, les Bretons se trouvaient, malgré la puissante organisation du Druidisme, dans un état de civilisation fort arriéré: ils n'avaient pour villes que des bois entourés d'un boulevard et de fossés: ils avaient l'usage de se peindre le corps et s'habillaient de la dépouille des animaux sauvages. Si César n'a point été induit en erreur, la communauté des femmes, entre parents (1), existait chez ce peuple, qui, dans l'intérieur du pays surtout, méprisait l'agriculture et se nourrissait exclusivement de viande et de lait. S'ils enchérissaient sur les Gaulois en rudesse et en grossièreté, ils les surpassaient aussi en probité et en franchise (2). Du reste, le caractère national de ces deux peuples que liait une commune origine, offrait beaucoup de points de ressemblance. Comme les Celtes gaulois, les Celtes bretons s'empressèrent d'adopter les mœurs et la langue de leurs vainqueurs, et grâce à la douce et habile politique d'Agricola, cette transition s'accomplit sans secousse et sans réaction; il en résulta, suivant l'expression de son gendre, que les Bretons dans leur inexpérience, appelaient civilisation ce qui n'était que l'ombre de la servitude (3). Aussi la séparation n'en devint que plus profonde, et elle subsista bien des siècles, entre les tribus indomptées de la Bretagne septentrionale, les Calédoniens et les Pictes, également d'origine Celtique, et les Bretons du midi soumis à la domination romaine. Sous l'influence de celle-ci, l'île vit s'élever à la fois dans son

(1) Cæs. B. G. 5. 31. — Herodian. 3. 14. Dio. Cass. 76. 12.
(2) Diod. 5. 21. — Dio. Cass. 62, 7. Tacit. Agric. 13. 19.
(3) Tacit. Agric. 21.

sein 28 cités, dont deux municipes ; Eboracum (Yorck), le pivot de toutes les entreprises de Rome, contre les hordes du Nord, et où l'empereur fit souvent sa résidence, puis Verulam, et neuf autres colonies. Londres, déjà regardée comme la capitale de la Bretagne, avant l'invasion romaine, puis saccagée dans une émeute sous Boadicée, se releva et reprit, sous Antonin le Pieux, le rang important qu'elle occupait d'abord.

63. — Les deux gendres d'Auguste, Drusus et Tibère, avaient conquis à l'empire toute la portion de l'Allemagne moderne, comprise entre la chaîne des Alpes et le Danube, qui forma trois provinces désignées sous le nom de Rhétie, de Norique et de Pannonie. Les Romains ne regardaient pas ces pays comme faisant partie de la Germanie proprement dite, mais comme appartenant avant leur conquête à l'Illyrie. La Rhétie embrassait à proprement parler, le pays des Grisons, le Tyrol et une partie de la Lombardie. Elle paraît avoir possédé anciennement une population étrusque, mais à l'époque où les Romains la connurent, elle était occupée par des peuples d'origine Celtique. La Vindélicie, confondue depuis la fin du 1r siècle avec la Rhétie dont elle faisait partie, fut érigée plus tard en province séparée sous le nom de Rhétie 2e : elle comprenait une partie de la Suisse, de Bade, du Wurtemberg et de la Bavière. Les tribus Celtiques qui l'habitaient furent transférées par les vainqueurs dans d'autres contrées. L'état de décadence dans lequel était tombée depuis longtemps la population indigène, autorise à supposer peu d'importance aux villes de ce pays, telle que Trente, Cappodunum, Brigantium, Augusta et Reginum. Cependant Tacite fait mention d'Augusta (Augsbourg), comme d'une colonie très-florissante de la province Rhétique. Le Norique embrassait la haute et la basse Autriche actuelle, comprises entre l'Inn, le Donau et le Wiener-

wald : la plus grande partie de la Syrie et de la Carinthie et le cercle de Salzbourg étaient encore habités à l'époque romaine, par une population Celtique, les Taurisques. La ville de Laureacum, sur le Danube, qui joua plus tard un rôle si important dans l'histoire politique et religieuse du pays, ne fut bâtie que sous Marc-Aurèle. Noreja en Styrie, était la vieille capitale du pays, le centre du commerce d'or et de fer du Norique : du reste, ces contrées, vaste champ de bataille où s'étaient succédé, presque sans interruption, les ravages des Teutons et les sanglantes représailles des légions romaines, ne pouvaient espérer aucune prospérité durable. Le riche et beau pays qui s'étend entre l'Inn et le Wienerwald, portait alors le nom de désert des Boïens, à cause de cette tribu celtique, qui y avait été subjugée et exterminée par les Gètes.

64. — Plus à l'est, au sud du Danube, la Pannonie embrassait la partie orientale de l'Autriche, de la Syrie, de la Carinthie et la Carniole, toute la Hongrie entre le Danube et la Save et une partie de la Croatie et de la Bosnie. Cette vaste plaine qui s'étendait entre le Danube et les Alpes, divisée en Haute-Pannonie à l'ouest et en Basse-Pannonie dans la partie orientale, était occupée par un peuple nombreux et guerrier, mais rude et barbare, de race illyrienne mélangée avec quelques petits rameaux celtiques. A l'époque même qui nous occupe, les Romains commandés par Tibère ne parvinrent à soumettre de nouveau les Pannoniens révoltés, qu'au prix de longs et sanglants efforts qui durèrent plusieurs années. A côté des anciennes villes indigènes de Nauportus, Siscia, Sirmium, les Romains en élevèrent de nouvelles : c'est ainsi que devint florissante, Vindobona (Vienne) place de guerre importante, d'origine celtique, érigée plus tard en municipe romain et qui se maintint longtemps dans une haute prospé-

rité. L'antique capitale des Boïens, Sabaria (Stein am Amger); puis Pétovio sur la Drave, (Pettau en Styrie), Ségeste ou Siscia (Sissek) la ville la plus importante de toute la Pannonie sous Auguste, éclipsée plus tard par l'élevation de Sirmium, sur la rive gauche de la Drave, ancienne cité des Torisques celtiques qui dut à sa position stratégique, de devenir la capitale de la Pannonie, lors des expéditions contre les Daces et les autres peuples du Danube.

65. — A l'Est de la mer Adriatique, couvrant la Dalmatie actuelle, la Bosnie et une partie de la Croatie et de l'Albanie, s'étendait l'Illyrie des Romains qu'occupait, d'après le témoignage des anciens, un peuple descendu primitivement d'une souche Thrace, mais modifié chez les Japides surtout, par de nombreuses alliances avec les races Celtiques. Le pays était dépourvu de villes importantes. L'Illyrie grecque, nommée plus tard nouvelle Epire, embrassait la plus grande partie de l'Albanie moderne. C'était, à l'époque dont nous parlons, un pays fort dépeuplé par les longues guerres dont il avait été le théâtre. Sur la côte seulement florissaient quelques villes, telles que Dyrrachium, place de commerce importante, et Apollonia, dont les Romains de distinction aimaient à fréquenter les écoles célèbres.

66. — La Macédoine, dont le peuple et les souverains avaient formé, moins de 300 ans auparavant, ce vaste empire qui fut comme le précurseur de l'empire Romain, était incorporée depuis un siècle et demi à ce dernier: déjà affaiblie par l'étendue de ses conquêtes et par les longues migrations qui les accompagnèrent, la Macédoine s'était complétement épuisée, sous les successeurs d'Alexandre, en efforts simultanés, pour résister aux barbares du Nord et pour contraindre les Grecs à accepter leur joug. La défaite de Persée livra tout le pays aux Romains, et ceux-ci, le trouvant trop petit et trop peu



important pour en former une province détachée, le réunirent à l'Illyrie et à la Thessalie, réservant à la Thrace les régions à l'est du Nestus. Sous l'empire, la Macédoine s'étendait donc de la mer Adriatique à la mer Egée. Les belliqueuses tribus de la Macédoine propre, fournirent à Brutus deux légions, dans la guerre des Triumvirs. Les Romains retranchés derrière les chaînes de montagnes qui entouraient cette contrée, comme un quadruple rempart, en avaient fait une sorte de citadelle, d'où ils pouvaient, à la fois, tenir en échec les hordes turbulentes et pillardes de la vallée du Danube. Tandis que la plaine restait fidèle aux traditions grecques, les redoutables peuplades d'origine illyrienne, qui occupaient les plateaux élevés du N. et du N.-O. et que Rome n'avait pu réussir à dompter, conservaient encore leurs mœurs et leur langage barbares. Thessalonique à peine fondée, commençait à acquérir de l'importance, comme chef-lieu d'un des quatre districts de la Macédoine, et elle devint en peu de temps une des plus vastes cités marchandes de l'ancien monde. La colonie Athénienne d'Amphipolis, Philippes, érigée par Auguste en colonie Romaine, et Pella, ancienne résidence des rois macédoniens et patrie d'Alexandre, qui s'était organisée de bonne heure en bourgade : telles étaient les villes principales des trois autres districts.

67. — A l'est de la Macédoine, s'étendait la Thrace : nom sous lequel on désignait, à cette époque, un pays beaucoup plus restreint que ne l'entendaient les Grecs, et qui ne comprenait plus que la partie située au Sud-Est de l'ancienne Thrace, au Midi de l'Heinus (Balkan) : à l'exception d'une grande plaine entre l'Hémus et le Rodope, tout le pays était fort montagneux. Immigrés dans les temps antéhistoriques, et divisés en une foule de peuplades diverses qui obéissaient chacune à des chefs

particuliers, les Thraces appartenaient avec les Gètes ou Daces et les Bithyniens de l'Asie-Mineure, à une seule grande race, dont les mœurs offraient la plus grande analogie avec celles des Germains et des Celtes : la répugnance que l'on avait remarquée chez eux, dès la plus haute antiquité, pour l'agriculture et les industries paisibles, avait déjà fait place, bien avant la domination romaine, à des goûts agricoles et industriels. Mais on n'en continua pas moins à leur attribuer longtemps encore, une préférence marquée pour les rapines et la guerre, le mépris de la mort et l'ivrognerie. Le contact des races Celtique et Scythe, et les nombreuses villes que les colonies grecques auraient fondées sur la côte, avait notablement modifié la population indigène. Les rois des Odryses, le plus puissant des peuples Thraces, étaient déjà vassaux de Rome ; mais ce royaume tomba en dissolution après l'assassinat de Rhemetalcès et fut annexé sous Claude à l'empire Romain. Ce ne fut toutefois que sous le règne de Vespasien, que ce pays fut régulièrement constitué en provinces.

68. — Il ne paraît pas qu'à cette époque, il y ait encore eu de villes dans l'intérieur du pays. Le peuple central de la Thrace, les Besses, n'avaient été réduits par les Romains, qu'après une sanglante résistance : la guerre et l'oppression fiscale que le vainqueur fit peser sur eux, les avaient forcés à mener une vie nomade qui leur faisait donner, du temps de Strabon, le nom de voleurs, par les voleurs eux-mêmes (1). Au bord de la mer Propontide était assise l'antique colonie Samienne de Perinthe, qui devint plus tard, sous le nom d'Héraclée, la capitale de la province : tandis que sur la Corne d'or, entre la Propontide et le Bosphore, s'élevait Byzance, dont les premiers fondements furent jetés par

(1) Strabo. p 3:8.

des colons mégariens et milésiens. Les Romains en lui laissant ses lois propres et sa juridiction étendue sur les côtes du Pont, en avaient fait une des villes les plus fortes du monde.

69. — Entre l'Hémus et le Danube, au nord de la Thrace, se trouvait la Mœsie, qui embrassait la Servie et la Bulgarie actuelles et qu'habitaient de nombreuses populations appartenant à la race Thrace : elle n'est citée dans l'histoire des guerres de Rome, que comme un vaste champ de carnage, et ses villes mêmes, comme Singidunum (Belgrade) et Dorostorum, n'avaient d'importance que comme quartiers des légions : il ne reste plus aujourd'hui de ces fameuses et puissantes peuplades Thraces, qui couvraient la Péninsule Thrace-Illyrienne et l'Asie-Mineure, que quelques restes épars dans l'Epire et la Macédoine (Albanes ou Arnautes).

70. — Les Daces et les Gètes qui ne formaient, à proprement parler, qu'un peuple sous différents noms, appartenaient également à la souche Thrace. Leur pays, séparé de la Mœsie, par le Danube, embrassait la Hongrie à l'est de la Theiss, la Transylvanie, la Bukowine, la Moldavie à l'ouest du Pruth et la Valachie, et formait du temps d'Auguste, un puissant royaume Gète-Thrace, gouverné par un prince indigène, Byrebiste. Cet heureux parvenu avait, avec l'aide d'un jongleur étranger, déifié par les Gètes, non-seulement soumis et réduit à la domination tout son peuple, mais encore formé une armée permanente de 200,000 guerriers, devant laquelle se courba toute la vallée du Danube, depuis le Pont jusqu'au Norique (1).

La Bessarabie et la Moldavie méridionale actuelles n'étaient alors qu'une immense solitude qu'on appelait

(1) Strabo. 7. p. 304. 16. p. 762.

le désert des Gètes (1). Le peuple celtique des Boïens, sur le Haut-Danube, dans l'Autriche actuelle, était soumis depuis l'an 48 av. J.-C. à la domination des Daces ; mais ce grand royaume Dace déclina rapidement après la mort de Byrebiste, et le dernier roi, Décébal, succomba sous les armes de Trajan. La Dacie devint et resta province romaine, jusqu'au règne d'Aurelien (275).

71. — La politique constante des empereurs, en s'appliquant à rompre le lien des nationalités, et à en user peu à peu les éléments les plus saillants et les plus disparates, avait été couronnée d'un succès complet. En orient comme en occident, l'antique et intime cohésion qui reliait les populations et qui cimentait leur nationalité, allait s'effaçant de l'esprit public. En laissant de côté les Germains, dont les races primitives étaient moins accessibles aux effets ordinaires de cette action romaine qui tendait à absorber et à confondre toutes les individualités, on ne trouve que deux peuples qui aient résisté à cette tendance, les Juifs, et jusqu'à un certain point, les Egyptiens. De la mer Adriatique à l'Océan, tout tendait à s'approprier le langage et les mœurs de Rome. En orient, au contraire, de l'Euphrate à la mer Adriatique, prédominaient de toutes parts la langue et les usages de la Grèce. Là, l'hellénisme avait tout envahi, semblable à un large et rapide torrent sorti de son lit. Le Grec était compris jusques dans les régions reculées de la Bactriane, jusqu'aux rives de l'Indus. L'éducation et l'écriture grecques subsistaient encore dans les premiers siècles après J.-C. : les rois parthes faisaient représenter les drames d'Euripide : avec la rhétorique et la philosophie grecques, le goût des Hellènes pour les discours publics, les discussions et les exer-

(1) Ib. p. 294. 305.

cices oratoires en général, s'était répandu dans les villes d'Asie. Dans toute l'étendue de l'empire la langue grecque restait pour les lettrés, le mode préféré de communication écrite et orale. C'est au point qu'au cœur de l'Afrique romaine, Apulée professait la philosophie en Grec. En revanche, la connaissance de la langue latine n'en était que plus rare chez les Grecs et les orientaux Hellénistes. On eût dit qu'ils partageassent tous l'opinion, émise par Strabon entr'autres (1), que la littérature romaine fût trop hétérogène pour mériter une étude sérieuse; et que ce fût une oiseuse curiosité que de s'occuper d'un idiôme qui avait puisé la plus large et la meilleure part de ses éléments aux sources grecques. On remarque, à l'appui de cette supposition, que depuis Denis jusqu'à Libanius, il n'est pas un seul critique grec qui ait seulement nommé Virgile ou Horace. C'était, du reste, une opinion universelle et inhérente aux progrès de l'Hellénisme, que tous les peuples qui n'étaient pas grécisés par la langue et les mœurs, n'étaient, au fond, que des Barbares: et encore qu'on se gardât de l'exprimer ouvertement en présence des vainqueurs, les Romains eux-mêmes n'échappaient pas à cette tacite déconsidération.

72. — Les Romains de leur côté, ne négligèrent aucun moyen de contraindre les nations orientales à oublier la langue grecque pour adopter la langue latine; c'était la langue officielle qu'employaient les préteurs et les magistrats, pour rendre leurs édits et publier leurs ordonnances; ils forçaient leurs administrés à se servir d'interprètes, dans leurs rapports avec eux (2), et l'on vit très-rarement des hommes d'état romains se déterminer à employer la langue grecque dans le maniement des affaires.

(1) Géogr. 3. 166.
(2) Valer. Max. 2. 22.

Le latin était la langue de l'administration, comme des tribunaux et de l'armée. L'empereur Claude priva du droit de citoyen romain, un député Lycien, très-illustre et très-haut placé; l'ignorance de la langue latine lui parut honteuse pour un homme de cette condition (1). Aussi l'extension du latin avait fait tant de progrès, que Plutarque pouvait affirmer, sans exagération, que tous les hommes se servaient de cette langue (2). Pline la vantait en termes pompeux, en disant qu'elle accordait, dans une noble unité, les idiômes discordants de tous les peuples, et qu'elle développait ainsi l'humanité parmi les hommes, en agrandissant le cercle de leurs relations. Cependant les anciennes langues indigènes se conservaient en beaucoup de lieux, parmi les classes inférieures de la société. Un édit de l'empereur Alexandre, de l'an 230, laisse à supposer que les langues celtique et Carthaginoise étaient encore parlées et écrites, l'une en Gaule, l'autre en Afrique (3). Cette fusion intellectuelle devait bientôt établir un lien entre les peuples isolés, et leur faire partager en commun, un bien-être universel, dont l'un et l'autre des idiômes régnants étaient le véhicule actif.

73. — Le point culminant, le centre d'attraction vers lequel gravitaient à la fois tous les talents, toutes les ambitions, toutes les cupidités, toutes les industries du monde, c'était Rome et toujours Rome. C'est là que devaient converger tous les regards de l'univers dont elle était en quelque sorte l'abrégé. Dès l'époque de Strabon, Rome fourmillait déjà de savants d'Alexandrie et de Tarse: le jugement, l'appréciation du public Romain, réagissait sur le goût et réglait la marche des esprits,

(1) Sueton. Clau. 16.
(2) Quæst. plat. p. 1010. x. 198. Reisk. Plin. H. N. 3. 6.
(3) Dig. liv. 32. t. 1. 11.

en Asie comme en Grèce. Les heureux de la province, à qui il était accordé de s'arrêter à Rome, transmettaient à leurs compatriotes, des aperçus littéraires sur les écrits nouveaux, sur les discours éloquents, sur les travaux des célébrités contemporaines : en même temps les édits et les actes émanés de la cour impériale, tenaient les contrées les plus éloignées au courant des mœurs de la ville, des événements, des causes remarquables, des chefs-d'œuvre d'éloquence et de littérature que la capitale voyait éclore dans son sein.

74. — Pour étendre son influence dominatrice dans tout l'intérieur de son empire, Rome n'avait point recours aux précaires expédients d'un despotisme militaire ou bureaucratique, tutelle inquiète et ombrageuse, qui scrute les actes les plus intimes de la vie privée, et qui fait peser sur la société un joug insupportable. Sa puissante armée était presque toute répartie dans les camps frontières, où elle protégeait la capitale contre ses ennemis du dehors. C'est ainsi que dans tout l'intérieur des Gaules on comptait à peine 1200 hommes de garnison : l'Asie-Mineure n'avait point de troupes permanentes : les villes, en général, n'avaient aucune garnison. Les contemporains pouvaient donc s'enorgueillir, à juste titre, de cette paix romaine, dont Pline célébrait l'imposante majesté : ils étaient en droit de regarder la domination de Rome comme la sauve-garde du repos de l'univers : repos assuré d'ailleurs, par d'excellentes voies stratégiques, destinées à faciliter les relations de tous les points de l'empire, entre eux et avec la capitale, et qui ne fut sérieusement troublé, que lors des guerres sanglantes suscitées après Néron et Commode, par d'ambitieux rivaux. L'autorité suprême, soutenue d'une main ferme et puissante, ne dégénérait pas en oppression : bien loin de prétendre jamais imposer aux peuples soumis le joug d'une loi capricieuse ou d'une

ombrageuse tyrannie, les vainqueurs s'étaient fait un principe de laisser aux villes et aux corporations la gestion de leurs propres intérêts.

—

II. — PEUPLES ET PAYS NON COMPRIS DANS L'EMPIRE ROMAIN.

75. — Au-delà des frontières de l'empire Romain, s'étendait tout un autre monde: c'était l'Arménie, le royaume Parthe, les Indes, la Chine, l'Arabie, l'Ethiopie, les Germains du nord, peuples puissants, dont deux entre autres, les Arabes et les Germains, tenaient entre leurs mains les destinées de l'orient et de l'occident, sans le pressentir encore eux-mêmes.

76. — La grande Arménie était un pays richement doté par la nature: son étendue égalait à peu près la moitié de celle de l'Allemagne: le terrain, montagneux en général, offrait de grands marécages entre la mer Noire et la mer Caspienne: il était borné au nord par les peuples du Caucase, et par la Mésopotamie et l'Assyrie au sud. Quoique sa position entre deux empires tout-puissants, celui des Romains et celui des Parthes, semblât devoir inévitablement amener son asservissement à l'un, tandis que la politique ordonnait qu'il demeurât en bonne intelligence avec l'autre, le peuple qui l'habitait, put néanmoins, malgré quelques irruptions partielles, se maintenir libre à l'intérieur et conserver intégralement sa nationalité. Dans les siècles suivants, il fut souvent le champ de bataille, où vinrent se heurter les grandes puissances de l'orient et de l'occident qui se disputaient la possession de l'Asie orientale, et souvent aussi livré en proie à de sauvages vain-

queurs. Les anciens ne savaient rien de bien certain touchant ses origines. L'opinion d'Hérodote, que les Arméniens descendaient des Phrygiens, n'est basée sur aucun indice, et Strabon, en les faisant dériver des Thessaliens, semble n'avoir fondé son assertion que sur l'observation de quelques analogies fortuites et purement apparentes. Eux-mêmes se disaient Autochtones et descendants du Japhétide Haïk ; leur langue avait beaucoup d'affinité avec les souches Indo-Germaniques. L'esprit mercantile que leur dispersion en diverses contrées développa chez eux, fut la conséquence des conquêtes qu'ils eurent à subir dans la suite. L'Arménie ne devint que passagèrement une province Romaine sous Trajan. Artaxate sur l'Araxe, belle ville fortifiée, où les rois arméniens faisaient leur résidence, ayant été brûlée par Corbulon, sous Néron, le roi Téridate osa la relever sous le nom de Néronias. Tigranocerta, fondée et embellie par Tigrane, était une ville remarquable que Lucullus avait tenté de ruiner à la fois par le fer et par l'expulsion en masse des colons. Cependant elle paraît avoir recouvré son rang sous Néron, et Tacite (1) en fait mention comme d'une place très-forte. Du reste, l'Arménie était un pays extrêmement dénué de villes, eu égard à son étendue.

77. — Les anciens ne possédaient en général que des notions très-incomplètes sur les peuples montagnards qui occupaient le plateau Caucasique, entre la mer Noire et la mer Caspienne. La situation du pays et l'esprit du peuple était incompatible avec une soumission régulière et une organisation romaine. Les Colques, habitants de la Colchide, chez lesquels Hérodote crut reconnaître les traces d'une origine égyptienne, à cause de quelques analogies fort vagues, habitaient les provinces russes

(1) Tacit. annal. 15. 4

actuelles de Guriel, Iméréthi et Mingrélie. Ces peuples s'étaient morcelés en une foule de tribus séparées, qui parlaient des idiômes si variés et si nombreux, que les Romains devaient entretenir dans la ville maritime et marchande de Dioscura, (Sébastopol), cent trente interprètes publics (1), chargés des négociations commerciales. Après la défaite de Mithridate, ils cédèrent ce royaume à Polémon : plus tard cependant, il fut considéré comme possession romaine, et Trajan y éleva des forteresses le long des côtes ; mais Rome n'y exerçait qu'une autorité fictive, et se bornait à lever les tributs imposés à quelques princes du pays.

78. — L'Ibérie, (Géorgie moderne), plaine fertile de l'Isthme Caucasien, resserrée entre les montagnes, était occupée par des peuplades agricoles et pacifiques qui partageaient les mœurs arméniennes et médiques, et qui ne furent soumises, qu'après Trajan, à la puissance romaine. Dans l'Albanie, frontière orientale de l'Ibérie, (Shirian actuel et partie méridionale du Daghestan), habitait un peuple indolent et pauvre, d'origine Scythe, et chez lequel l'agriculture négligée se trouvait réduite aux plus grossiers éléments ; malgré les 26 dialectes qui se partageaient le pays, au rapport de Strabon, il obéissait à un souverain unique.

79. — Le royaume Parthe avait commencé obscurément en 250 av. J.-C. avec la dynastie des Arsacides ou Ascaniens. Arsace, qui se prétendait issu des anciens rois perses, avait pénétré dans la Parthie, à la tête d'une horde d'aventuriers du nord, profitant des dissensions intestines, et de l'affaiblissement croissant du royaume syrien des Séleucides, pour y fonder une monarchie indépendante. Dès l'an 189, les races Zend avaient secoué le joug des Séleucides, tandis que les

(1) Plin. H. N. 6. 10. 11.

Mèdes et les Perses reconstituaient leurs nationalités respectives : le royaume d'Arsace, insignifiant jusqu'alors, acquit sous ce prince un développement considérable (174). Bientôt il eut pour tributaires les rois mèdes, perses et élyméens, et il s'accrut encore, vers l'an 145, des satrapies de Mésopotamie et de Babylone. Dès l'an 130, la domination des Parthes était parfaitement établie et consolidée sur toute l'Asie occidentale : ils renversèrent, au commencement de l'ère chrétienne, l'empire des Mèdes et, un peu plus tard, la dynastie royale des Perses. La possession de l'Arménie et des pays situés entre le Tigre et l'Euphrate, alluma entre les Romains et les Parthes, des guerres fréquentes, qui, sans profiter à aucune des parties, ne laissaient pas que d'affaiblir insensiblement les Romains et bien plus encore leurs adversaires. Cependant, au sein de l'empire, commençaient à se manifester comme les symptômes précurseurs d'une ruine imminente, les rivalités naissantes des compétiteurs au trône et l'insubordination bruyante des Satrapes.

80. — Le grand plateau de l'Asie occidentale, qui embrassait la Mésopotamie, la Babylonie et l'Assyrie, borné au nord par l'Arménie, à l'est par la Médie et la Susiane, à l'ouest par la Syrie et les déserts de l'Arabie, s'étendait jusqu'au golfe persique, arrosé par l'Euphrate et le Tigre. Ces contrées avaient subi jusqu'alors des destinées communes : annexées d'abord à l'Assyrie, puis à la Perse, et passées après la conquête d'Alexandre au pouvoir des Séleucides, elles étaient actuellement partagées entre les Romains et les Parthes, qui en avaient fait le théâtre et le prix de leurs luttes.

L'Adiabène cependant, grande plaine arrosée par le Tigre et province principale de l'Assyrie, s'était constituée en état séparé, indépendant des Parthes. Sous Claude, deux princes de ce pays, Monobaze et Izates,

embrassèrent la religion juive en même temps que leur mère Hélène (1).

81. — Ninive, bâtie sur le Tigre, l'antique capitale assyrienne, ville de luxe et de plaisirs, qui disait dans son cœur, suivant les paroles du prophète hébreu: moi et nulle autre que moi! — Ninive n'était plus depuis 600 ans qu'un monceau de ruines, que Xénophon trouva désertes lors de sa mémorable expédition à travers l'Asie. Toutefois, si l'on en croit Tacite et Ptolomée, une nouvelle ville, Ninus, doit s'être élevée plus tard dans ses environs, sous les auspices des princes d'Adiabène, encore soumis à la domination Parthe (2). L'Assyrie paraît du reste, avoir été très-dépeuplée déjà du temps du Christ, et Xénophon même, avait trouvé les villes primitives du pays, Mespila et Larisse, entièrement ruinées et inhabitées, sans qu'on en cite de nouvelles qui eussent acquis depuis quelque importance.

82. — La Mésopotamie, située en deçà du Tigre, était mieux garnie de villes: le Chaboras la partageait en deux principautés: l'Osrôène, à l'occident, fondée lors de la décadence des Séleucides, vers 146 av. J.-C., par le chef d'une tribu d'Arabes Nomades, et la Mygdonie, à l'orient, surnommée à cause de sa fertilité, le pays fleuri, Anthemusia. Edesse, la capitale gréco-syrienne de l'Osrôène, située sur l'extrême frontière des empires Parthe et Romain, était alors la résidence du roi Abgar. Ravagée plus tard par l'armée de Trajan, elle recouvra bientôt sa première opulence. Non loin de là s'élevait l'antique Charrés, (Haran de la bible), célèbre par le séjour d'Abraham, et qui devenue plus tard colonie Macédonienne, venait d'être le théâtre de cette sanglante défaite, où la fleur des armées romaines périt avec Crassus. Hellénopolis, que les chrétiens de Syrie

(1) Joseph. Ant. Jud. 20. 1. 4.

(2) Tacit. annal. 12-13. Ptolom. 6. tab. 1.

surnommèrent la ville des gentils, avait été d'après eux, le berceau de l'idolâtrie qu'elle avait répandue par toute la terre (1). Nisibis ou Antioche de Mygdonie, ancienne résidence des rois Arméniens, était encore habitée, au rapport de Plutarque (2), par des descendants directs des Spartiates. Conquise une première fois par Lucullus, malgré sa réputation d'imprenable, elle retomba ensuite au pouvoir des Parthes à qui Trajan la reprit de nouveau. Depuis cette époque et jusqu'à Jovien, elle fut en quelque sorte pour l'empire un boulevard, contre lequel vinrent se briser, plus d'une fois, les efforts des Parthes et des Perses.

83. — La Babylonie qui se prolongeait au sud de la Mésopotamie, depuis l'endroit où l'Euphrate et le Tigre se rapprochent, jusqu'au Golfe persique, (Sinear de l'Ancien Testament), était devenue une satrapie du royaume Parthe: cette contrée, très-peuplée dans une haute antiquité, à cause de la fertilité de son terroir, que protégeait, contre les crues annuelles des deux fleuves, un ingénieux système de canaux, n'est plus aujourd'hui qu'une plaine aride, que les inondations changent en un vaste lac pendant six mois de l'année, laissant en se retirant le sol imprégné d'une croûte saline qui détruit toute végétation. Une foule de ruines remarquables et de noms de villes aujourd'hui disparues, attestent encore l'antique prospérité de ce pays ruiné par l'indolence de ses derniers habitants et par la mauvaise administration de ses maîtres. Les anciens distinguaient les Chaldéens, race sémitique, établie au S.-O. sur l'Euphrate, des prêtres babyloniens auxquels on donnait vulgairement le même nom. Il est à présumer que ces derniers étaient issus de colons égyptiens

(1) Assemani, Bibl. orien. I, 51-210. II, 170-260.
(2) De ser. num. vind. 21.

immigrés dans les temps antéhistoriques. Ils étaient divisés en une foule de sectes qui professaient des systèmes très-variés, et s'adonnaient principalement à l'astronomie.

84. — La plus ancienne ville du monde, la gloire de l'univers, l'orgueil de la Chaldée, le marteau du monde (1), Babylone, voyait s'accomplir sur elle les jugements divins si longtemps prédits: déjà la vengeance de Darius l'avait considérablement affaiblie: la construction de deux capitales voisines, Séleucie et Ctésiphon, acheva sa décadence, encore accélérée par la double émigration des Juifs qui y étaient restés en grand nombre jusqu'au règne de Claude (2). Au rapport de Strabon, la ville était presque inhabitée de son temps (3), et l'empereur Sévère la trouva, un peu plus tard, entièrement déserte: suivant Pausanias il n'en restait plus que les murailles (4). Les quatre villes qui s'élevèrent l'une après l'autre en cet endroit, Séleucie, Ctésiphon, El-Madaïn et Kufa, furent en grande partie construites avec les matériaux provenant de ses ruines. C'est ainsi que se vérifiaient à la lettre les prédictions des prophètes et que Babel était réellement devenue un monceau de pierres et un repaire d'animaux vénimeux, où l'Arabe lui-même ne venait plus dresser ses tentes (5).

85. — Séleucie au contraire, fondée sur le Tigre par Séleucus Nicator, était encore à cette époque, en pleine prospérité et comptait une population de 600,000 habitants. Cette capitale peuplée par la translation des habitants de Babylone et par une affluence considérable de Grecs, rivalisait, comme centre du commerce asia-

(1) Jerem. 50. 23. 51. 41. — Isaïe 13-19.
(2) Joseph. antiq. Jud. 18, 9-8.
(3) Ib. 13. p. 678.
(4) Dio Cass. 75-9. — Pausan. 8-38.
(5) Jerem 51-37. — Isaïe 13 19 et ss. 14. 4-12.

tique avec Alexandrie elle-même. C'était une ville libre régie par des institutions grecques. Les Parthes en faisaient déjà beaucoup de cas, et elle fut appelée, dès son origine, à jouer un rôle important dans l'histoire de l'Asie Occidentale. C'est là qu'étaient venus se réunir les restes des premiers établissements grecs fondés sur le Tigre et l'Euphrate : trois ou plutôt quatre nations, fréquemment en guerre entr'elles, formaient la population. C'étaient les Babyloniens et les Syriens, confondus par Josèphe sous ce dernier nom, les Grecs et les Macédoniens, et enfin une foule de Juifs qui résidaient surtout en Mésopotamie et en Babylonie. En l'an 50 av. J.-C., les Grecs et les Syriens coalisés répandirent à torrents le sang des Juifs qui leur étaient devenus odieux, et ils en massacrèrent 50,000 (1). Séleucie avait une rivale redoutable dans Ctésiphon, située en face et non loin d'elle, sur la rive orientale du Tigre. Cette ville, qui prit un rapide accroissement, n'était encore du temps de Strabon, qu'un gros bourg qui servait de campement aux troupes et de résidence d'hiver aux rois Parthes : on peut juger du développement qu'elle avait pris par ce fait, que lorsque Sévère eût emporté la ville d'assaut, et qu'il l'eût horriblement ravagée et remplie de sang, on fit encore 100,000 prisonniers parmi les habitants échappés au carnage.

86. — Retranchés derrière les inaccessibles remparts que la nature avait élevés autour de leur pays, les habitants de l'Arabie intérieure ne s'étaient point encore trouvés mêlés aux événements de l'histoire. Les Perses, les Macédoniens, les Romains avaient reculé devant leurs déserts : Ælius Gallus essaya d'y pénétrer sous Auguste ; mais sa tentative échoua complétement et ne fut point renouvelée depuis. La contrée dont

(1) Joseph. Ant. Jud. 18, 9-9.

Trajan forma une province d'Arabie et qui avait pour capitale Bostra, ne faisait point partie de l'Arabie propre. Si les relations commerciales des habitants des côtes avaient introduit chez eux des mœurs et des cultes étrangers, la plus grande partie de la Péninsule n'en était que plus fidèle au caractère national des races sémitiques. Il était réservé aux siècles futurs de révéler à l'univers surpris, l'énergie et la puissance encore vierges des fils de Jocktan et d'Ismaël, fanatisés par une religion nouvelle. Les Romains d'orient eux-mêmes savaient déjà, par expérience, qu'on ne peut user le diamant qu'avec le diamant et combattre les Arabes que par les Arabes.

87. — Au sud de l'Égypte, au milieu des Ethiopiens ou Nègres de l'Afrique orientale, existait un vaste état théocratique et commercial, le Méroë, grande Péninsule baignée par les sources du Nil, et qui étendait sa puissance sur toute l'Ethiopie septentrionale ou Nubie moderne. Sa capitale, située dans les pays de Schendy actuel, portait également le nom de Méroë et possède encore de nos jours, des ruines magnifiques de temples, de tombeaux et de pyramides. La civilisation s'y était développée de meilleure heure et y avait pris un essor plus élevé que dans le reste de l'Ethiopie. Si l'on en croit Pline, Méroë possédait 4,000 artistes en renom (1). Mais vers 284 à 246 av. J.-C. le roi Ergamène, imbu des idées grecques, mit fin au pouvoir sacerdotal, en massacrant tous les prêtres et en réduisant le pays en une autocratie absolue (2). L'opulente Méroë paraît avoir peu joui des fruits de cette révolution : à l'époque du Christ, et plus tard encore, elle était divisée en deux royaumes : celui du nord ou Nubien dont la capitale

(1) Hist. nat. 6 29. 35.
(2) Diod I 178. 3. 7.

était Napata : le pays était gouverné par des femmes, et la reine portait toujours le nom générique de Candace (1). Napata conquise en l'an 24 av. J.-C. par Pétrone, proconsul d'Égypte, était le point le plus méridional où les Romains eussent pénétré. Vers la même époque se formait au S. E. du Méroë le grand royaume Auxumitique (Abyssinie), cité par Ptolemée et Arrien, et dont la domination s'étendait au-delà de l'Arabie sur le pays des Homérites et des Sabéens. La langue et les idées grecques s'étaient fait jour jusques dans ces parages reculés, grâce au commerce d'Adulé et d'Axume, l'une, ville maritime fondée par des esclaves égyptiens fugitifs, et dont Strabon ignora l'existence : l'autre, capitale du pays, ville opulente et peuplée, devenue un centre commercial des plus importants. De 76 à 99 ap. J.-C. il y régnait un certain Zoskal, qui se signala par son éducation et ses tendances toutes grecques (2).

88. — Les contrées extrêmes du midi de l'Asie, comprenant tout le pays entre l'Himalaya, l'Indus et la mer, de Cachemyr au Cap Comorin, des bouches de l'Indus aux montagnes situées à l'est du Bramaputra, et partagées aujourd'hui par les monts Vindhya en deux régions distinctes, l'Hindostan au N. et le Deccan au S. étaient fort peu connues des anciens avant la conquête d'Alexandre, bien qu'ils regardassent déjà ce pays comme un des plus importants et des plus remarquables de la terre. Le conquérant macédonien n'avait fait qu'indiquer la voie : ses successeurs visèrent dès lors à soumettre les Indes à la domination du monde occidental. Le bruit de la naissance et de la chute depuis longtemps accomplie des grandes monar-

(1) Strabo p. 820. Act. Apost. 8. 27.
(2) Peripl. Mar. Erythr. Ap. Hudson. Geogr. Min. 1. 3.

chies Asiatiques, qui s'étendirent cependant de bonne heure jusqu'aux rives occidentales de l'Indus, semble n'être point parvenu dans les Indes. Alexandre ne s'avança point au-delà du fleuve Hypasis, dans le Pendjab, et fut loin, par conséquent, d'avoir atteint l'Inde proprement dite. Un peu plus tard le Grec Mégasthène, ambassadeur de Séleucus Nicator, auprès du roi Indien Sandracottus, séjourna plusieurs années à Palibothra, où ce prince tenait sa cour. La plupart des récits postérieurs sont tirés de ses relations, presque toujours d'accord avec les traditions locales des Indiens. C'est là qu'existait à cette époque le grand royaume de Magadha, qui s'étendait depuis l'Indus à l'ouest, jusqu'au golfe du Bengale et les embouchures du Gange à l'est, et dont la capitale Palibothra, aujourd'hui Patna, construite au confluent du Sone et du Gange, au-dessus de Bénarès, formait un parallélogramme régulier, flanqué de 64 tours et se développant sur une longueur de 2 milles allemands. C'est une ville célèbre dans les antiques épopées de l'Inde. Le roi Sandracottus, en indien Tshandragupta, (312-288 av. J.-C.), fit un traité d'alliance avec Séleucus vers 300 av. J.-C. Son royaume, agrandi par de glorieuses conquêtes, avait atteint un développement et une puissance considérables. Le Dekkan cependant continua à posséder plusieurs petites dynasties indépendantes. Cette vaste monarchie s'éteignit vers l'an 173 av. J.-C. par la fin de la dynastie Maurja, qui avait régné 137 ans depuis Tshandragupta.

89. — Vers l'an 250 av. J.-C. le grec Diodote, ayant soustrait la Bactriane (Khanat de Balk), à la domination Syrienne, en fit un état indépendant, dont les limites ne tardèrent pas à s'étendre aux dépens de l'Inde, sous les rois grecs qui le gouvernaient. C'est par la Bactriane, que Démétrius et après lui Ménandre, péné-

trèrent dans les Indes vers le milieu du 2e siècle. Ils poussèrent leurs conquêtes plus avant qu'Alexandre et les autres Grecs, et reculèrent les limites du pays jusqu'à Barygaza, aujourd'hui Baroatch, au sud, et jusqu'au Gange à l'est. La conquête du pays par les Parthes et l'irruption des hordes nomades du nord, Scythes ou Tartars, amenèrent peu de temps après le démembrement de l'Empire Gréco-Bactrien, qui forma vers l'an 126 av. J.-C. le grand royaume Indo-Scythe des Saces, qui embrassait la Bactriane, le Kaboulistan, le pays de l'Indus, le Pendjab et une grande partie du Radshputan actuel: ce royaume renversé en l'an 56 av. J.-C. par Vicramaditya, « l'ennemi des Saces, » se morcela pour former le Pendjab et les autres états de l'Est. Vicramadithya, qui paraît avoir reculé son royaume jusqu'à l'Indus, vers l'ouest, brille, dans les traditions indiennes, comme le héros d'une foule de mythes et de légendes. Son règne, contemporain de la naissance du Christ, fut l'âge d'or des sciences et des arts de l'Inde. Un peu plus tard, vers 60 ap. J.-C., quand toutes les côtes de la mer rouge eurent été explorées, il existait encore un empire Parthe-Jubien, qui s'étendit peu à peu jusqu'à Dshellalabad, et qui embrassait presque tout le circuit de l'Indo-Scythie, mentionné par Ptolemée. Les Hu-tchi, peuple nomade venu de l'Asie centrale, fondèrent à sa place, un peu avant la naissance de J.-C. un royaume nouveau, dont la durée et l'étendue sont restées enveloppées d'épaisses ténèbres. Pline même, dans son dénombrement des états de l'Asie, relevé sur des notions exactes, ne donne aucun détail sur l'existence et l'organisation d'un grand empire Indien. Ptolemée au contaire, connaissait, vers l'an 140 ap. J.-C. un royaume formé par les Caspires, (Cachemyr), qui s'étendait vers l'est jusqu'au Gange, et qui s'était vraisemblablement agrandi de ce côté et vers le

Sud aux dépens de l'Indo-Scythie alors fort restreinte. Le même géographe énumère au Sud du Gange, une suite de peuples et de souverains, dont aucun ne paraît avoir exercé de suprématie absolue, et qui semblent plutôt avoir formé des états indépendants.

90. — Le peuple Indien qui se rattachait à la race Indo-Germanique et en particulier au grand rameau Aryen, avait de profondes affinités de langue et d'origine avec le peuple Perse-Zend. Sorti du pays élevé d'Iram, dans les temps antéhistoriques, il avait descendu le versant oriental et méridional de l'Hindou-Kouch et de l'Himalaya, envahissant la péninsule de toutes parts, refoulant dans les montagnes une partie de la population noire indigène et réduisant aux plus viles fonctions de la servitude, le reste des vaincus relégués dans une caste vouée au mépris et dont le simple contact est encore regardé comme une souillure. Déjà Ctésias faisait une distinction entre les Indiens blancs et les noirs, et il existe encore des descendants de ces races noires ou cuivrées le long de l'Indus, dans l'Himalaya et le pays du Gange. La religion dominante, l'état politique, toute l'organisation et l'éducation morale de l'Inde, sont l'œuvre du peuple Aryen ou Sanscrit.

91. — Le trait le plus caractéristique des institutions indiennes, la distinction des Castes, a été signalé par les Grecs (1), d'une manière qui concorde parfaitement avec les traditions indigènes actuelles : chez aucun peuple de l'antiquité, cette organisation, qui d'ailleurs existait aussi en Egypte, ne fut aussi constante et aussi fidèlement maintenue que chez les Indiens. Le premier ordre était composé des sages ou Brahmanes, que les Grecs regardaient plutôt comme des philoso-

(1) Strabo p. 703. 15. — Diod. 11-40. — Arrien. Ind. 10-11. — Porphyr. de abstinent. 4. 17. 18.

phes que comme des prêtres: ils étaient l'âme du corps social: leur personne était sacrée et inviolable; ils étaient à la fois docteurs et tuteurs spirituels du peuple, dépositaires de toutes les sciences, juges et interprètes de la Loi, devins et médecins, conseillers des rois, gardiens de la religion et chargés de présider aux sacrifices. Les uns s'occupaient de l'enseignement en menant une vie errante; d'autres se retiraient dans les forêts, pour s'y livrer aux pratiques de l'ascétisme le plus austère et le plus dur.

92. — Mégasthène connaissait déjà le schisme religieux des Indiens: il rapporte que les sages sont divisés en deux sectes, les Brahmanes et les Sramanes, ou dompteurs des sens, nom des Ascètes Bouddhistes vivant d'aumônes, des Bhiksus. Clément d'Alexandrie (1) cite expressément ces derniers comme Bouddhistes; mais les Brahmanes eurent toujours plus de crédit parmi le peuple, même sous les princes puissants qui favorisaient le Bouddhisme de tous leurs efforts, et leurs longues persécutions finirent par l'entière expulsion du Bouddhisme et de ses partisans hors de la Péninsule.

93. — Les Grecs portaient à sept le nombre des quatre Castes qui partagent en réalité les Indiens: c'est qu'ils comptaient pour des classes distinctes divers états qui ne sont que des subdivisions des Castes Brahmanes ou Ksatryas, tels que l'ordre des fonctionnaires, dans lequel les rois choisissaient leur conseil suprême, les juges et les généraux d'armée: celui des ministres de la police qui, chargés d'épier et de rapporter tout ce qui se passait au souverain ou à des fonctionnaires compétents, semble avoir formé une police secrète très-nombreuse (2). La Caste des Ksatryas, que Mégasthène

(1) Clem. Alex. p. 359. Potter.
(2) Strabo 707 et 6.

appelle les guerriers et dont il exagère un peu la vie oisive, joyeuse et indépendante, était fort nombreuse, surtout dans l'Inde méridionale, mais moins estimée que celle des Brahmanes: le souverain appartenait à cette catégorie: comme aux Brahmanes, il leur était permis de cumuler diverses industries pour pourvoir à leur subsistance. Le corps des marchands, des laboureurs et des artisans, formait la 3e Caste, celle des Vaïsjas. La 4e enfin, se composait des Soudras, descendants des habitants primitifs, réduits en servitude par les vainqueurs du pays; pour eux, l'aveugle soumission aux volontés du maître, est un devoir religieux: si le Soudra n'est pas né esclave, il est tenu de servir un Brahmane, au besoin même, un Ksatrya ou un Vaïsja.

94. — Les Grecs remarquaient déjà avec étonnement la compacte population des Indes: ils n'avaient vu, du caractère national, que le côté le plus avantageux: ils vantaient hautement leur amour de la vérité: le vol, disait-on, y était excessivement rare, et les rois passaient presque toute la journée à rendre la justice au peuple. Le royaume de Magadha, sous le premier successeur de Tshandragupha, était non-seulement florissant, mais les disputes, la violence, le vol et la rapine y étaient inconnus. Les compagnons d'Alexandre furent surtout frappés de la frugalité et de la sobriété des Indiens: le suicide y était d'autant plus fréquent, que la mort n'est pour eux que la naissance à une autre vie (1) et que la destruction spontanée de la vie actuelle constitue un acte religieux. La coutume existait déjà chez les Cathernes, au N.-O. des Indes, et chez quelques autres races, que la veuve dût se brûler sur le bûcher de son mari, sous peine de déshonneur (2).

(1) Strabo p. 715.
(2) Arrian. Ind. 10. 2.

95. — Parmi les 118 peuples de l'Inde, énumérés par Mégasthène, il y avait des tribus libres, sans roi. On les rencontrait surtout à l'Est, depuis Irawady jusqu'à Vipasa. Chez plusieurs autres il n'y avait ni Brahmanes, ni distinction organisée des Castes : les Brahmes de l'Inde actuelle regardent encore ces derniers avec mépris et répugnance, comme des rebelles exclus de la loi (1). Cependant, les doctrines et les lois brahmaniques faisant toujours plus de progrès dans l'Inde, elles finirent par dominer complétement la vie intellectuelle et sociale du peuple: souple et condescendant dans son système dogmatique, tolérant pour le penchant qui entraînait le peuple au polythéisme et au culte des dieux nouveaux, le Brahmanisme s'attacha, avec d'autant plus de ténacité, à maintenir l'organisation des Castes et à perfectionner, en les multipliant à l'infini, les rites et les cérémonies du culte.

96. — Mais au moment même qu'il acquérait son développement le plus complet, un antagoniste redoutable naissait dans le sein du Brahmanisme. 4 ou 5 siècles avant J.-C. s'éleva le Bouddhisme, qui, tout en établissant son système cosmogonique, sur les bases mêmes du Brahmanisme, en fit surgir des doctrines tout opposées. Tandis que le Brahmanisme ne regardait son Dieu éternellement immobile et seul doué, par rapport au monde matériel, de la réalité de l'existence que comme un être chargé de l'anéantissement et de la destruction de toutes choses, (ce qui, soit dit en passant, est une illusion monstrueuse et une absurde chimère,) la doctrine de Bouddha montrait l'être primordial divin (Brahma), comme la cause du monde, circulant dans la matière à travers d'innombrables transmigrations, et n'ayant point eu de commencement. Le Boud-

(1) Lassen. Antiq. Ind. I, 821-823.

dhisme enseignait que le but suprême de la vie est, de triompher, par l'anéantissement le plus complet du monde et de soi-même, des misères inhérentes à la condition humaine : d'après lui, la douleur et l'existence sont inséparables, et comme la passion ne produit qu'un accroissement et un renouvellement continuel de l'existence, c'est par la répression de la passion, qu'il faut arriver à l'anéantissement de l'existence et par conséquent de la douleur. En promulguant sa morale de quiétisme et d'une compassion universelle qui s'étend jusques sur les animaux, en renversant les barrières qui parquaient la société civile, en proclamant que tout membre d'une caste quelconque, pourrait être admis dans la classe ou l'ordre des pauvres (Bhiksus), en renonçant par le fait de cette agrégation au mariage et à la famille, le Bouddhisme se créa beaucoup d'adhérents parmi le peuple. D'ailleurs ce système, né sans culte et sans théologie déterminés, et qui paraissait ainsi laisser le champ libre aux dieux et aux cultes nationaux, n'affectait pas la prétention de s'ériger en religion nouvelle, hostile au Brahmanisme : il se présentait, plutôt, comme une école philosophique, telle qu'il en existait chez les Grecs, et c'est à ce titre qu'il exposait ses doctrines cosmogoniques auxquelles il rattachait une morale et un ascétisme en accord avec ses principes. Aussi, put-il au commencement se développer sans entraves : les Indo-Scythes l'accueillirent avec ardeur : dans le grand royaume de Magadha on vit le prince Asoka, oncle de Tshandragupha, passer ouvertement au Bouddhisme et travailler à sa propagation avec le plus grand zèle et le plus brillant succès. Le nom de ce souverain est fréquemment cité dans les traditions bouddhistes. Un édit émané de lui, vers l'an 236 avant J.-C. et gravé sur la pierre, mentionne un traité par lequel deux rois de l'occident, Ptolémée-

Evergète et son fils Magas en Egypte, permettent l'entrée de leurs états à des missionnaires bouddhistes (1). Mais plus tard, il surgit entre le Brahmanisme et le Bouddhisme une guerre acharnée, qui, après avoir duré plusieurs siècles, se termina par le triomphe complet du Brahmanisme et par l'expulsion totale du Bouddhisme, des lieux qui l'avaient vu naître.

97. — L'influence grecque, secondée par la longue domination des princes grecs qui régnèrent sur une partie des Indes septentrionales et occidentales, devint plus sensible et plus importante pour ce pays, lorsqu'il entretint des relations commerciales plus étendues et plus régulières avec les régions orientales de l'empire Romain et surtout avec Alexandrie. Cette influence n'altéra cependant jamais les religions ni les institutions politiques et sociales. En revanche, l'architecture indienne, et plus encore l'astronomie, dont les principes scientifiques étaient empruntés en entier aux traductions d'ouvrages grecs, accusaient, avec d'autant plus d'évidence, l'action des influences helléniques. Les pièces du théâtre grec, qu'on représentait à la cour des rois grecs, paraissent même fort loin d'être restées étrangères à la création du drame indien.

98. — L'île de Taprobane ou Ceylan, était regardée dans l'antiquité, à cause de l'ignorance où l'on était de son circuit, comme un monde nouveau et si bien cultivé, que Pline parle de 500 villes qu'on y trouvait. Déjà, dans le dernier siècle avant J.-C., l'élément Indo-Brahmane y avait été étouffé par l'irruption triomphante du Bouddhisme. Les îles de l'Archipel indien, Java, Bornéo, Celèbes, Sumatra, que les anciens connaissaient à peine de nom et dont ils ignoraient la po-

(1) Ritter. Asia. IV. 2. 1130. — Benfey. Encyclop. II. sect. XVII. 71.

sition exacte, étaient occupées par des races indiennes, qui s'y étaient fixées, après en avoir expulsé les hordes nègres aborigènes. L'Occident ne possédait que des notions très-bornées et très-obscures sur l'Indo-Chine, grande péninsule située à l'Est et peuplée par des races d'origine mongole. On croyait encore, du temps d'Alexandre, que le monde se terminait exactement au Gange : plus tard, les marchands grecs reconnurent qu'il existait au-delà une riche contrée où abondaient l'or et l'argent : on lui donnait les noms de Chrysé et d'Argyre, mais on ignorait si elle formait une île ou un continent. Pline et Méla ont crédulement accueilli et répété, que le sol de Chrysé était d'or et celui d'Argyre d'argent. Ptolémée le premier fournit des notions plus exactes et cita le nom de quelques villes.

99. — Ce gigantesque empire de l'Est, que la nature a complétement isolé de l'occident, en élevant d'un bout à l'autre de ce côté d'immenses chaînes de montagnes couvertes de neiges et de glaciers, et qui était déjà à cette époque le plus ancien et le plus populeux des états, après l'empire Romain, la Sérique ou Chine, n'était guère connue des Grecs et des Romains que de nom. Cependant l'histoire positive de la Chine remonte jusqu'au 9e et même au 11e siècle av. J.-C., et il y régnait déjà une civilisation très-ancienne et bien supérieure à celle de l'Europe.

100. — Le peuple Chinois était issu de cent familles alliées par d'étroites affinités et qui formaient le rameau le plus ancien des grandes souches autochtones répandues dans toute la basse Asie. Descendus des plateaux arides du N. O., ils étaient venus s'établir dans le Chen-Si actuel, s'assimilant une partie des populations primitives, expulsant ou exterminant les habitants sauvages et barbares qu'ils y trouvèrent lors de leur invasion et dont le reste, Miao, sont aujourd'hui relégués dans les

montagnes. Les barbares de la Chine méridionale ne furent soumis que vers le milieu du 3e siècle av. J.-C. Tout le système politique du pays était déjà organisé dans son état actuel 1100 ans av. J.-C. L'empire Chinois se persuadait qu'il était appelé à étendre sa domination sur le monde entier: tout ce qui est sous le ciel devait lui appartenir; l'univers et la Chine être confondus un jour en une suprême et unique monarchie. Comme la Chine jetait du haut de sa civilisation et de sa sagesse un regard dédaigneux sur tous les autres peuples, et que d'ailleurs, le caractère chinois était loin d'être guerrier, elle ne croyait pas que les grossiers barbares qu'elle avait expulsés, fussent dignes d'une conquête uniquement achetée au prix de son sang. Les maximes fondamentales et les principes de l'existence sociale et politique des Chinois, sans cesse ébranlés par des catastrophes intestines et par l'instabilité des dynasties, se consolidèrent néanmoins avec une ténacité et une persévérance sans exemple dans l'histoire. Toute découverte, tout progrès qui offrait seulement les dehors d'une innovation, était à l'instant repoussé ou réprimé, et il n'était pas d'influence exotique qui ne vînt échouer contre cette inflexible immobilité. Les conquérants étrangers eux-mêmes adoptaient bientôt, en se les appropriant, les mœurs et les lois du pays. Aussi la Chine restée isolée et indépendante derrière ses infranchissables clôtures, devint un monde à part qui se figure occuper plus de place dans l'histoire du genre humain que si elle se fût signalée par de vastes et brillantes entreprises: il n'arriva qu'une seule fois dans la guerre contre les races Turkes, en l'an 94 ap. J.-C. qu'un général chinois Pan-Tsaho, reculât jusqu'à la mer Caspienne le théâtre de ses opérations.

101. — Dès le 3e siècle av. J.-C. les princes de la dynastie Tsin avaient renversé la puissance des rois

feudataires, et usurpé, au détriment de la dynastie Tschéou, l'autorité suprême. Le monarque le plus puissant de cette dynastie, Shi-Hoang-Ti (246-209 av. J.-C.) réunit sous son empire plus de la moitié de la Chine actuelle, et construisit la grande muraille qui sépare la Chine de la Mongolie. Il entreprit ensuite de refondre complétement l'organisation politique du pays en y érigeant une monarchie absolue, illimitée, administrée par des fonctionnaires révocables, et non content de ces réformes, il voulut encore anéantir une autorité spirituelle qui entravait ses desseins : c'était la secte et la doctrine de Kong-Fu-Tsé. La morale de ce célèbre législateur était en grande vénération chez le peuple chinois : elle reparaît sous les antiques bases du système gouvernemental : son essence était toute politique : c'était l'art de gouverner transformé en système religieux. Ses nombreux adeptes, les lettrés, ardents panégyristes des anciens usages, critiquaient amèrement la nouvelle organisation de l'état. Le monarque ordonna que, sous peine de mort, tous les monuments littéraires de l'antiquité fussent livrés au feu, les Schu-Kings de Kong-Fu-Tsé en particulier, et il fit enterrer vifs 400 lettrés. Mais après sa mort, la dynastie des Tsin ayant été exterminée, un homme de naissance obscure devint le fondateur d'une dynastie nouvelle, celle des Han, (206 av. J.-C. jusqu'à 263 ap. J.-C.) et depuis lors, la doctrine de Kong-Fu-Tsé recouvra son ancien lustre et régna désormais sans obstacle. Kong-Fu-Tsé ne fut pas un réformateur : il ne fit que rétablir l'ancienne religion de l'empire : dans cette religion l'Esprit du ciel, l'Esprit de la terre et l'Esprit du genre humain, forment une trinité divine ; mais on y joignait aussi le culte des éléments, des astres, des montagnes, des mers, des fleuves et des vents. Les Schin surtout, génies immatériels qui résident dans tous les êtres de la nature, étaient

l'objet d'un culte universel (1), qui n'avait ni prêtres, ni temples, ni cérémonies: l'empereur seul était prêtre et offrait les sacrifices à l'Esprit du ciel : le peuple était surtout resté fidèle au culte des morts, qui consistait à honorer comme des génies bienfaisants les mânes des ancêtres de la famille et particulièrement ceux de Kong-Fu-Tsé et des aïeux de l'empereur.

102. — Bien que l'empereur fût l'unique ministre de la religion et revêtu par le fait de toute l'autorité spirituelle qui en émanait, sans que cette autorité fût contre-balancée ou limitée par aucun pouvoir ecclésiastique ou sacerdotal, il était encore, en sa qualité de fils du ciel, entouré d'honneurs divins, et les hommages qui lui étaient décernés, portaient tous les caractères d'une adoration religieuse. Dans ce pays, où le respect et l'obéissance dus aux parents sont une tradition héréditaire et la première de toutes les vertus, je dirai même le principe de toutes les institutions morales, l'empereur était en outre, comme père commun de tout son peuple, dépositaire d'une autorité paternelle et patriarcale des plus étendues, sous laquelle tous les citoyens étant confondus dans une soumission égale et absolue, comme enfants d'une seule et même famille, il ne pouvait se former ni corporation d'état, ni noblesse, ni aristocratie héréditaire.

L'autorité des lettrés et des fonctionnaires qui ne parvint à se constituer que beaucoup plus tard, vers le 7e siècle ap. J.-C. après de longues luttes et de profondes secousses, cette autorité, dis-je, n'entravait et ne limitait aucunement l'omnipotence impériale : elle ne faisait que la tempérer et la maintenir dans des règles fixées, en l'astreignant aux formalités puériles d'une minutieuse étiquette.

(1) Grosier. descript. de la Chine IV. 368.

103. — Grâce au caractère exclusif et mesquin d'une religion d'état, qui ne souffrait aucun élan d'imagination, ni aucune tentative d'examen de la part de ses adeptes, et qui ne laissait dans le cœur que vide et inquiétude, les gouvernants ne purent, en dépit de toutes leurs interdictions, empêcher des doctrines étrangères de s'insinuer dans le pays. Non-seulement la doctrine du Tao, dérivation obscure et affaiblie du Bouddhisme, avait passé de très-bonne heure des Indes en Chine, mais juste 33 ans après la naissance du Christianisme, la doctrine de Fo ou de Bouddha envahit l'empire et s'y implanta de toutes parts, malgré la résistance que lui opposèrent les partisans de Kong-Fu-Tsé, qui proclamaient la religion nouvelle une monstrueuse superstition.

104. — En l'an 57 av. J.-C. le Daïri ou roi de Japon, envoya spontanément à l'empereur de la Chine, une ambassade chargée de lui présenter ses hommages et de lui offrir des présents : à la suite des relations étroites qui se nouèrent dès lors entre les deux états, il se forma dans le pays des établissements chinois, et le Japon, encore barbare, se vit bientôt initié aux institutions civiles et politiques de la Chine.

105. — Au cœur de l'Europe, entre le Rhin et jusqu'à son embouchure, depuis le lac de Constance et le Danube, depuis sa source jusqu'à l'endroit où il reçoit la Theiss ; au nord, jusqu'aux côtes des mers du nord et de l'est, depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à celle de la Duna : vers l'est, jusqu'à la Vistule, et dans les régions qui se prolongent vers le sud jusqu'aux basses plaines de la mer Noire et de la mer Caspienne, habitaient les Teutons, mélange de races et de populations variées, qui offraient entr'elles beaucoup d'affinités de physionomie, de langage, de caractère et de mœurs. Il n'est peut-être pas exact de qualifier du nom de peu-

ple, ces tribus isolées, que ne rattachait l'une à l'autre aucun lien extérieur : chez toutes, cependant, régnait le sentiment d'une nationalité commune, qui malgré leur dispersion et les guerres sanglantes où elles s'entredéchiraient, leur prêtait néanmoins une sorte d'existence nationale. Au nord, la Germanie s'étendait plus loin qu'aujourd'hui, puisque le Jutland avait une population teutonne : à l'ouest et au sud, elle était plus restreinte au contraire, car toute la rive gauche du Rhin appartenait à la Gaule, bien que la plus grande portion des peuples qui l'occupaient fût d'origine germanique, tandis que le pays, compris entre le Danube et les Alpes, formait une province romaine possédant une population celtique. Mais à l'est, de la Vistule à la mer Noire et à la mer Caspienne, il existait des races teutonnes au milieu des tribus finnoises, tartares et slaves qui peuplaient ces régions, et en partie même mélangées avec celle-ci. Le pays couvert de vastes forêts et de marécages, avait à cette époque un climat plus rigoureux qu'aujourd'hui, et les Romains le regardaient comme une terre sombre et inhospitalière. Il y existait encore peu de villes : seulement çà et là, quelques bourgs ouverts comme des villages, et une foule de domaines privés.

106. — Il s'écoula longtemps avant que les Romains pussent distinguer les races Teutonnes des races Celtiques, qui leur parurent toujours parfaitement identiques : Strabon lui-même (1), croyait encore que les Germains, qui avaient d'ailleurs avec les Celtes une grande conformité de civilisation, de mœurs et d'usages domestiques, ne différaient de ces derniers, que par un naturel plus sauvage, une stature plus élevée et la couleur plus ardente de leur chevelure. Tacite re-

(1) Strabo 7. 290. — 4. 195. 196.

garde le mot Germani, comme ayant désigné primitivement une simple peuplade, (les Tongres), qui avait transmis plus tard son nom à tous les Teutons indistinctement ; mais on a voulu expliquer aussi ce mot par la signification de frères, ou compagnons, (des Gaulois), qu'il possède également dans les langues Celtique, Persane et Latine. Les Teutons eux-mêmes paraissent ne pas avoir employé d'abord cette appellation, mais l'avoir reçue et adoptée plus tard, des Romains et des Gaulois.

107. — Selon d'antiques traditions indigènes, les Teutons se divisaient en 3 grands rameaux, les Ingévons, les Itœvons et les Herminones, dérivés de trois héros éponymes, issus d'une souche commune, Mannus, lui-même d'origine divine. Mais à l'époque où se connurent les Romains et les Teutons, ces trois grandes divisions nationales se trouvaient fractionnées en une foule de petits états détachés en indépendants, chacun se gouvernant sans se préoccuper des autres, jusqu'à ce que plusieurs d'entre eux formassent une confédération, soit pour attaquer, soit pour se défendre dans une cause commune, soit pour se grouper autour d'un plus puissant. Une race devenue prépondérante, se mettait à la tête de la ligue ou du mouvement, et imposait son nom à toutes les tribus qui y prenaient part, soit volontairement, soit de force, jusqu'à ce qu'un échec ou la dissolution du pacte fédéral vînt la replacer dans l'obscurité ou confondre son propre nom dans celui d'une tribu plus heureuse. C'est ainsi que se développèrent successivement sur le Haut-Rhin les confédérations des Suèves, des Marcomans, et des Alemans, et sur le Bas-Rhin celles des Sicambres, des Chérusques et des Franks.

108. — Dans le pays qui comprend aujourd'hui la Bohème et la Moravie, la Franconie et la Thuringe, la

Basse-Saxe et la Marche, avec la plus grande partie de la Pologne, habitaient les peuples Suèves. Le peuple central était les Senons, placés entre l'Elbe et l'Oder, sur l'Elster et la Sprée. C'est à cette race qu'appartenaient les Lombards, qui occupaient le bas de l'Elbe, au Sud de Hambourg jusqu'auprès de Salzwedel. Ils avaient pour voisins au Nord, les Angles : puis venaient les Cattes, dans la Hesse, les Hermundures dans la vallée de la Werra, jusqu'à l'Elbe, vers l'Est ; les Sudètes, au Nord : les Marcomans, qui s'emparèrent de la Bohème après la soumission et l'expulsion des Celtes-Boïens ; et enfin les Quades, qui avaient à la même époque, fait irruption dans la Moravie actuelle et dans le N. O. de la Hongrie. Vers le commencement de l'ère chrétienne, le prince marcoman Marbod, qui avait reçu une éducation toute Romaine, conçut le dessein de fondre tous ces peuples dans une vaste monarchie suève. Ce royaume ou cette confédération, dont le centre était la Bohème, qui venait d'être presqu'entièrement conquise, et le lieu dit Marobudum, voisin de la ville actuelle de Budweiss, paraît s'être étendu du Moyen-Danube au Bas-Elbe et à l'Est, jusqu'à la Vistule. Les Romains ne tardèrent pas à s'apercevoir du péril qui les menaçait de ce côté.

109. — Il s'organisait à la même époque dans le N. O. de l'Allemagne, une ligue ouvertement hostile à la puissance Romaine, et dont les Chérusques du Wéser, conduits par leur chef Arminius, formaient le noyau principal. Bientôt vinrent se grouper autour d'eux les Bructères qui habitaient entre le Rhin et le Wéser, jusqu'à la mer : les Sicambres, peuple autrefois très-puissant, entre la Sieg et la Lippe : les Marses qui résidaient aux environs de Munster et de Hamm, et plusieurs autres nations considérables. En l'an 9 de J.-C., ces bandes taillèrent en pièces les trois légions

de Varus, dans les montagnes du Teutoburgerwal, et cette défaite mémorable, qui anéantissait, pour les Romains, le fruit de vingt années d'efforts, les força d'évacuer complétement tout le territoire en deçà du Rhin. Mais les deux grandes ligues que commandaient Arminius et Marbod, en vinrent bientôt à se faire la guerre entr'elles: ce dernier, proscrit et méprisé des siens se jeta dans les bras des Romains: peu de temps après, Arminius lui-même, ayant été mis à mort par ses compagnons, les deux ligues furent dissoutes et les Romains finirent par mettre dans leur dépendance les races Allemandes du Haut-Rhin, bien que l'empereur Claude eût rappelé toutes les troupes romaines de la Germanie libre.

110. — Les Germains des races alliées à Rome, aimaient à entrer au service des armées romaines, et comme leurs qualités physiques et morales les y faisaient accueillir facilement et sans défiance, on vit bientôt dans le conflit d'Othon et de Vitellius, les légions germaniques faire dans Rome une apparition triomphale et disposer un moment du trône et de l'empire. Aussi, dès le commencement du 2e siècle ap. J.-C., le regard profond d'un romain célèbre découvrait déjà dans ce peuple le germe d'une vie nouvelle et les éléments d'une révolution complète; le vœu même qu'il exprime: « puissent les discordes qui déchirent « ce peuple ne jamais avoir de terme, car son union « menacerait l'existence de tout l'empire Romain, » ce vœu, dis-je, atteste quelle idée il concevait déjà des forces qui couvaient encore dans le sein de la nation allemande (1).

111. — A l'époque où ils font leur entrée dans l'histoire, les Teutons paraissent, en général, appartenir à

(1) Tacit. Germ. 33.

une race nomade, qui cherchait à passer de la vie errante à un établissement fixe : peu attachés au sol natal, il se décidaient aisément à le quitter pour aller chercher, surtout vers le midi, un climat plus doux et des terres plus fertiles, et ces pérégrinations, qu'ils n'entreprenaient point par caprice ou par inconstance, cessaient dès qu'ils avaient trouvé un emplacement convenable, où ils se fixaient ensuite à demeure. Du temps de Tacite, ils avaient déjà des demeures fixes et une agriculture assez développée (1), différents en cela des peuples Sarmates, qui passaient leur vie à cheval et sur des chariots ; mais ils avaient de la répugnance pour les villes emmuraillées et leurs maisons n'étaient, à proprement parler, que des cabanes construites en bois : il était d'ailleurs interdit aux simples particuliers de se bâtir des demeures plus commodes : cette défense avait pour but de proscrire la mollesse et d'empêcher que rien pût entraver la marche des migrations (2).

112. — L'inviolabilité du mariage avec les égards et le respect pour la femme, qui en sont les conséquences naturelles, était un des plus beaux titres des Germains : c'était à peu près les seuls barbares qui ne fussent point polygames. Chez beaucoup de tribus même, les veuves ne pouvaient pas convoler en secondes noces (3) : la continence dans la jeunesse et le mariage dans l'âge mûr étaient fort en honneur chez eux : les excès contre nature étaient punis de mort. Civilement organisés en prêtres, nobles, libres, affranchis et serfs, ils n'accordaient de voix dans les délibérations publiques, qu'aux propriétaires de biens fonds ; leurs princes étaient élus par acclamation. Les prêtres jouissaient d'une grande in-

(1) Tacit. Germ. 16.
(2) Cæs. Bell. Gall. 6 22.
(3) Tacit. Germ. 18. 19.

fluence, et leur pouvoir, qui allait jusqu'à trancher des questions de vie et de mort, était beaucoup plus étendu que celui des princes. L'ivrognerie, l'emportement dans l'ivresse, et surtout une passion effrénée du jeu, qui les poussait à engager jusqu'à leur propre liberté, tels étaient les vices les plus saillants des Teutons.

113. — Au-delà des contrées occupées par les Teutons, dans la direction du N. E. s'étendait un pays que les anciens désignaient sous le nom de Sarmatie, embrassant une partie de la Russie moderne, le N. E. de la Galicie, et les provinces de la Russie et de la Pologne, situées à l'est de la Vistule, et se prolongeant vers le sud, jusqu'aux Palus-Méotides (mer d'Azoff), et au Tanaïs, (Don). Ces peuples, appelés anciennement Scythes, portaient actuellement le nom de Sarmates : cependant ces deux appellations restèrent longtemps confondues ou employées indifféremment. Les Sarmates proprement dits, issus des Médo-Perses et mélangés aux Parthes, habitaient principalement au-delà du Don, dans les steppes qui s'étendent entre les Palus-Méotides, le Caucase et la mer Caspienne. Des rameaux secondaires se rattachaient à la même souche : c'étaient les Roxolans, les Jazyges, les Alains et les Jaxamates. Les Sarmates, qui occupaient primitivement les plaines comprises entre le Don et le Dniéper, s'étaient progressivement avancés jusqu'au Dniester et au Danube, d'où ils inquiétaient l'empire par de fréquentes irruptions. Vers l'an 50 av. J.-C. ils avaient pénétré en Hongrie, entre la Theiss et le Danube, mais Asinius Galles leur fit essuyer une rude défaite en l'an 15 av. J.-C. C'étaient des hommes farouches, indisciplinés, menant une vie errante sur leurs chevaux et leurs chariots : guerriers, au point que les femmes et les mères combattaient à côté de leurs maris, mais plus propres toutefois à entreprendre de rapides incursions dans

un but de rapine, qu'à soutenir le choc d'une bataille rangée.

114. — Dans le pays compris entre la mer de l'est et la mer Noire, entre les Carpathes, le Don et le Haut-Volga, habitaient les Windes et les Serbes, peuples d'origine Slave, dont une partie avait été refoulée ou subjuguée par les Sarmates : le reste était demeuré indépendant, au milieu de ces derniers, qui les avoisinaient de toutes parts. Personne ne pouvait pressentir encore à cette époque le rôle important que ces races étaient appelées à remplir un jour dans l'histoire du monde : les Grecs et les Romains ne les connaissaient pas, avant que Pline eût signalé les tribus qui demeuraient au pied des Carpathes : après lui, Tacite, sans être bien fixé sur leur véritable nationalité et ne sachant s'ils étaient Sarmates ou Germains, crut devoir leur assigner une origine Teutonne, fondant uniquement son assertion sur ce que, contrairement aux Sarmates, ils se bâtissaient des maisons, portaient des boucliers et se distinguaient surtout par leur agilité à la course. Ces peuples témoignaient peu de penchant pour la guerre, et s'adonnaient, paraît-il, de préférence, aux rudes travaux de l'agriculture et aux soins de la vie domestique. Les Finnois, repoussés à l'extrémité septentrionale de l'Europe, occupaient déjà le littoral du golfe de Finlande et le Haut-Volga. Les Lithuaniens enfin, vraisemblablement issus dans les temps antéhistoriques du mélange des races slaves avec des nations étrangères, s'étaient rangés de bonne heure sous la domination germanique : ce peuple, encore faible et peu nombreux, habitait déjà au commencement de l'ère chrétienne les contrées que devaient occuper plus tard leurs descendants, les Prussiens, les Lithuaniens, les Cures et les Lettes.

—

LIVRE DEUXIÈME.

RELIGIONS.

I. — LA RELIGION HELLÉNIQUE.

I. — ORIGINES DU POLYTHÉISME GREC.

1. — La déification de la nature et de ses forces, ou même de simples emblèmes, fut le fondement de toutes les religions ethniques, telles qu'elles subsistaient, transmises de race en race, chez les peuples unis à l'Empire romain. Les éléments, la lumière, le ciel, les astres, les singularités naturelles, les phénomènes physiques, devinrent les objets d'une adoration religieuse et donnèrent naissance aux religions polythéistes. Dès que la connaissance originelle de Dieu se fût obscurcie chez l'homme déchu, par sa propre faute, de l'heureux état qui le rapprochait de son Créateur, du Dieu vivant et unique, l'homme resté sous l'aiguillon tyrannique de la sensualité et des jouissances charnelles, lésé par conséquent dans sa liberté morale, devint totalement incapable de concevoir la divinité comme un être purement spirituel et surnaturel, distinct du monde physique, supérieur, infini. Trop à l'étroit dans les limites de la nature qui bornaient et resserraient de

toutes parts l'horizon de son intelligence, il sentit alors le besoin de suppléer, par la déification de la nature matérielle, à cette nécessité innée chez lui, de la connaissance et de l'adoration d'une divinité suprême. Dans cet abaissement même, l'idée de la divinité qu'il n'était plus capable de connaître, mais qu'il ne laissait pas que de pressentir encore, survivait en lui à l'obscurcissement de l'esprit, et il n'était pas en son pouvoir de se soustraire complétement à cette vérité d'un être suprême et divin, manifestant dans la nature entière son ubiquité et son activité universelle. La nature elle-même se déroulait aux yeux de l'homme, comme une puissance infinie, animée par une invisible plénitude de forces incommensurables et sans nombre, qui ne relevait d'aucune autre puissance. De toutes parts, elle offrait à ses yeux des mystères impénétrables, là même où il avait scruté, avec le plus d'attention, le mécanisme de sa vie intime pour se rendre compte de ses sensations externes. Mais il se développait en même temps dans le cœur de l'homme, une sympathie et une attraction, quelquefois passionnée, pour ce prestige incessant qui fascinait ses regards et l'invitait à se livrer, avec d'autant plus d'abandon, à l'empire et aux penchants de la nature. De plus en plus captivé par ses charmes et accablé de son poids, l'homme ne s'apercevait pas que sa conscience morale s'émoussait tous les jours davantage, et bientôt il tomba dans un asservissement complet à la fougue de ses instincts physiques.

2. — Mais comment l'Apothéose païenne de la nature eût-elle pu s'accomplir, sans multiplier à l'infini ses divinités et ses cultes? En effet, les différences géographiques des climats et des lieux, la diversité des impressions produites par telle ou telle manifestation de la nature, sur des races plus ou moins sensibles,

plus ou moins impressionnables, réagissaient sur l'imagination humaine, et la disposaient à se créer une divinité concrète, dont elle empruntait la substance aux objets qui la frappaient le plus vivement dans les différents règnes de la nature. Le cours des siècles et l'instinct naturel qui poussait l'homme à se forger des dieux, devaient nécessairement porter son imagination à revêtir l'idéal divin de symboles et de formes aussi multiples et aussi fantastiques que les circonstances mêmes qui leur avaient donné lieu. Il fallait en somme, que les dieux fussent des êtres finis, soumis à toutes les lois du temps et de l'espace, assujettis à tous les besoins de la nature. Or, en raison du caractère ou du degré de civilisation du peuple, ces dieux naturels formaient une transition, entre l'agent simple, considéré comme une force physique agissante, et la personnalité individuelle ; ou bien, ils étaient regardés comme personnalités réelles, parfaites, ayant conscience d'elles-mêmes. Dans le dernier cas, ils étaient aussi, dans l'idée de leurs adorateurs, soumis en partie aux conditions de l'existence humaine, partageant les affections, les passions et les intérêts des hommes, et ne différant de ceux-ci que par une sorte de graduation.

3. — De cette déification de la nature, naquit d'abord le culte élémentaire : une divinité de l'Ether ou de la voûte céleste, ou encore, si l'Ether était considéré comme ne formant qu'un tout avec les astres, une divinité du ciel surgissait en regard d'une divinité de la terre : le feu comme puissance échauffante et nourricière de la nature, ou aussi comme puissance dévorante et dévastatrice, fut honoré de bonne heure comme une divinité particulière. L'Apothéose se développant, on distingua plus tard l'élément humide ou aqueux de l'élément terrestre, qui fournit ainsi un quatrième dieu élémentaire.

4. — Dans l'Orient, où les astres brillent d'un éclat plus vif, sous un ciel toujours pur, et où les hommes subissent une impression plus profonde à l'aspect de ces corps célestes, se développa l'astrolâtrie, le culte des astres qui éclairent la terre. Les hommes se sentirent tout d'abord irrésistiblement attirés vers le soleil, ce grand ressort de la nature, foyer et force dominante du monde visible, source universelle de la lumière et de la vie : dans l'élan d'une sensibilité élevée, encore surexcitée par les impressions qu'éveillait l'aspect de la nature et du système cosmique, on se livra avec une aspiration ardente et passionnée aux puissances sidérales du ciel. On se sentit dominé par elles, comme par une influence magique : le culte qu'on leur rendit, leurs rapports avec toutes les forces intellectuelles, la sympathie et la corrélation de leurs phases, leur déclin, leur disparition, leur retour, et surtout cette idée dominante dans toute l'antiquité, que les corps célestes n'étaient pas des masses inertes de feu ou de terre, mais des êtres vivants et animés, — toutes ces causes contribuèrent à donner à la déification et à l'adoration un caractère plus général et plus complet : la religion devint l'astrolâtrie.

5. — Là, au contraire, où l'aspect du firmament causait une impression moins vive, où l'homme entouré d'une végétation splendide et de l'opulence d'un sol richement orné, se rattachait à la terre, attiré par cette nature vivace qui captivait tous ses sens et toutes ses affections, là, dis-je, naquit la Géolâtrie. La terre, mère nourricière, aux puissantes mamelles d'où jaillissent des trésors de forces bienfaisantes, et où viennent tour à tour s'engloutir tous les êtres vivants, la terre fut adorée comme la grande divinité : de la déification de ses forces naturelles, naquit un polythéisme complexe et systématiquement coordonné. On avait observé que tous les actes

de la nature exigeaient le concours de deux forces ou substances, l'une mâle, active, procréante ; l'autre femelle, passive, concevante : qu'ainsi le ciel et la terre, le soleil et la lune, le jour et la nuit agissent de concert par la reproduction des êtres : cette observation conduisit à partager et à répartir les divinités par couples et par sexes. On avait commencé par regarder la Divinité comme un être androgyne, réunissant en soi les deux sexes : on finit par distinguer l'être femelle de la divinité mâle, en le subordonnant à cette dernière. C'est après être fécondée dans son union avec le Dieu du ciel, que la déesse de la Terre engendre ses productions variées : on en vint même à personnifier et à diviniser les cours d'eaux qui alimentent la fécondité du sol, et qui assurent la nourriture de ses habitants.

6. — La religion grecque dérivait naturellement du développement et de l'histoire de la nation ; le peuple grec, issu du mélange de races très-variées, formait, en quelque sorte, la ligne de démarcation entre l'orient et l'occident : cependant le type occidental prédominait en Grèce, mais tempéré et modifié considérablement par les colonies, par les migrations alternatives et par les relations suivies, en un mot, qu'échangeaient entre elles la Haute-Asie et l'Hellade. Placé dans ces conditions, le peuple grec n'eut pas de peine à faire passer dans sa vie sociale, les mœurs asiatiques et à adapter les idées religieuses et les cultes de l'Asie et de l'Egypte à ses convictions morales. Comme dépositaires des éléments épars, dont l'ensemble devait former la religion grecque, nous voyons apparaître dans les temps antéhelléniques, les Léléges, les Cariens, les Thraces et les Pélasges.

7. — Les Léléges étaient un peuple primitif, habitant le littoral de l'Asie et de la Grèce d'Europe, mais répandu aussi dans presque toute la Grèce centrale et les

îles de l'Archipel, et dont les anciens eux-mêmes ne connaissaient pas l'origine. Ils paraissent s'être unis aux Cariens, peuple maritime, apparenté aux Lydiens et aux Mysiens, et qui s'était établi dans les Cyclades et sur les côtes du continent Grec, Attique et Mégare. Ces deux peuples se fondirent plus tard avec les Hellènes. Les Thraces d'origine phrygienne, peuplaient outre la Macédoine et une partie de la Thessalie, toute la Phocide et la Béotie, jusqu'aux confins de l'Attique : d'autres tribus de cette grande nation, beaucoup moins civilisées, s'étaient répandues au loin dans les montagnes du nord, ce peuple contribua le plus à l'organisation religieuse de la Grèce primitive, et au développement de sa civilisation. La poésie religieuse, la musique sacrée, les rites et les mystères de Déméter, naquirent chez les Thraces : Hérodote leur attribue même l'invention des divinités d'Hermés, d'Arés, de Dionysos et d'Artemis. On comprenait sous le nom de Pélasges, aussi vague que le furent plus tard ceux de Saxons et de Franks, une masse de populations grecques, qui s'étaient répandues, bien avant la période hellénique, dans le Péloponèse, l'Attique, la Béotie, l'Epire, l'Arcadie, l'Argolide et une partie de la Thessalie, et dont le siége principal était l'Arcadie, l'Argolide et la Perrhébie.

8. — Au rapport d'Hérodote, les Pélasges qui avaient déjà un centre religieux dans l'oracle de Dodone, adoraient des dieux sans nom, c'est-à-dire, des puissances cosmiques, immatérielles, qui présidaient à l'arrangement de l'univers, astres et éléments : ils les désignaient sans doute par des noms génériques, comme ciel, terre, soleil, etc., mais ils ne les revêtaient cependant pas encore d'une nature humaine ni d'une existence personnelle limitée par l'individualité, et ne leur donnaient par conséquent, point de noms propres qui exprimassent l'idée de la personnalité anthropomor-

phique. Aussi ne trouvait-on chez eux ni temples ni idoles figurées sous une forme humaine, ce qui fit que plusieurs divinités passèrent plus tard pour Autochtones chez les Arcadiens et les Béotiens pélasgiques, qui les disaient nées ou élevées dans le pays. Zeus, Héra, Poséidon, Hermès, Athéné, étaient, disait-on, nés en Arcadie. Pan et Jupiter y avaient été nourris et élevés, l'un par Sinoë, l'autre par les nymphes du Lycée. Mais les Béotiens affirmaient de leur côté, qu'Hermès avait vu le jour dans leur pays, théâtre aussi des aventures de Kronos et de Rhée, et première demeure d'Athéné. C'était impliquer la conviction que ces dieux et leur culte n'étaient pas une importation étrangère, mais qu'ils étaient un produit primitif, inhérent à la race, des forces naturelles amorphes, devenues plus tard des individualités personnifiées sous une forme humaine. Les grossiers fétiches auxquels on rendit bien longtemps encore des hommages divins, sont un monument du culte primitif des Pélasges. Héra était adorée à Samos et à Thespie sous la forme d'un ais : Athéné Lindia était représentée par un globe poli et irrégulier, Pallas attique par un pieu grossier, et l'Artémis icarienne par une motte de terre. Le Jupiter Meilichios de Sycione avait une forme pyramidale : le Jupiter Casios était un rocher : l'Apollon Œgien, avait la figure d'un triangle allongé : les idoles des grâces à Orchomène, étaient des aérolithes bruts, et Hermès était figuré par un simple phallus. Cependant, comme Hérodote ajoute plus loin : — les Pélasges n'ont appris à connaître les noms et les attributs des dieux, que par leur commerce avec les pays étrangers, l'Egypte surtout, (nous comprenons ici les Phéniciens et les autres asiatiques), et ils ont ensuite, sur l'autorité, adapté à leurs propres divinités et transmis aux Grecs, ces noms et ces attributs traditionnels. — On doit croire que le contact d'étrangers, beaucoup plus

avancés dans la figuration et la personnification des forces de la nature, développa chez les Pélasges l'idée d'appliquer à leurs dieux nationaux des traditions analogues, et les engagea à leur donner des noms particuliers.

9. — Au berceau des âges antéhistoriques, il existait, paraît-il, deux divinités supérieures, une mâle et une femelle, un dieu du ciel et une déesse de la terre, divinités auxquelles les Pélasges vouaient un culte exclusif. Le Jupiter Pélasgique, n'était pas seulement fils de Kronos et oncle d'Uranus: c'était encore un dieu primitif qui, suivant les hymnes de Dodone (1), a toujours existé en cet endroit: on lui consacrait partout les cimes élevées, et on se plaisait à lui offrir des sacrifices sur les hauteurs et les montagnes: il était le dieu de l'atmosphère, portant pour emblèmes la foudre et le chêne, et faisant tomber à son gré les pluies qui devaient donner à la terre la fécondité et la vie. Dans son sanctuaire de Dodone, il révélait sa présence, par le bruissement du vent dans les branches supérieures du chêne qui lui était consacré, et dont les prêtres, Tomures et plus tard Selles, interprétaient ensuite le murmure. En Arcadie, il possédait sur la plus haute cîme du mont Lycée, un autel placé entre deux colonnes surmontées d'aigles, que Lycaon, fils de Pélasge, premier roi du pays, lui avait érigé et qu'il avait dû consacrer par l'offrande d'un enfant. Du temps de Pausanias, on sacrifiait encore sur cet autel avec des cérémonies emblématiques et mystérieuses qui rappelaient l'ancien sacrifice humain (2). A Argos, on vit longtemps debout le Jupiter Triophthalme, figure sculptée, qui avait un 3e œil dans le front, et qui symbolisait le dogme antéhellénique sui-

(1) Pausan. 10, 12, 5.
(2) Ibid. 8. 38. 7.

vant lequel la triade divine se partageait les trois règnes du monde, sous un Dieu suprême et unique (1).

10. — Le culte d'une divinité suprême femelle était aussi ancien que le culte du Dieu primitif mâle: Géa apparaît, même dans les théogonies les plus récentes, comme la mère de tous les vivants. Le culte primitif et pélasgique de Géa se conserva fidèlement à Athènes, à Sparte, à Patia, à Olympie, à Delphes: c'était une de ces divinités pélasgiques qui n'avaient point de nom ni de forme, la plus ancienne peut-être, car même dans Eschyle et Sophocle, Jupiter est appelé son fils (2). A Phlié, elle s'appelait la grande déesse: elle avait des oracles à Delphes et à Olympie, et à Gaïon, près d'Egée, sa prêtresse devait boire du sang de taureau pour son initiation. A Dodone, on l'appelait Dioné, et ce ne fut que plus tard, qu'elle fut regardée comme l'épouse de Jupiter. Cette déesse de la nature ou de la terre, fut donc aussi regardée et vénérée comme la grande mère dont le sein avait porté et enfanté les dieux eux-mêmes, et tous les êtres qui ont reçus le jour. Comme l'auteur femelle de la vie naturelle, on l'unit à Jupiter, tantôt comme épouse, tantôt comme mère: la terre, l'air et la lune étaient considérés, tous trois, comme gynides, concevant et enfantant, en opposition aux agents procréateurs mâles, le ciel, l'éther et le soleil, et tous trois symbolisant l'idée d'une divinité mère primitive commune. C'est toujours la mère des dieux apparaissant comme Rhée dans les récits Crétois, comme la Cybèle de la Haute-Asie, adorée à Pessinus sous la forme d'une pierre quadrangulaire, honorée chez les Pélasges d'Arcadie et d'Argos, comme l'antique déesse de la lune et de la terre (Héra), et plus tard à Samos, où elle n'était

(1) Ib. 2. 24. 4.
(2) Eschyl. suppl. 901. Sophocl. Philoct. 392.

originairement qu'un tronc informe, personnifiée sous une figure humaine: reproduisant enfin le type oriental de la déesse de la nature Uranie aphrodite, qu'on rencontrait encore dans les jardins d'Athènes figurée par l'Hermès quadrangulaire des anciens Pélasges.

11. — Le principe mâle fécondant, qu'accompagnait la mère des dieux sous la figure du Phallus, du Serpent ou du Bélier, fut insensiblement déplacé par Zeus, ou dégagé, comme démon pélasgique anonyme, du symbole actif de la force naturelle, le Phallus, pour revêtir la forme personnelle et stable d'Hermès, le dieu de la fécondation et de la croissance naturelle: les anciennes représentations de ce dieu étaient des tas de pierres brutes ou de pilastres nommés Hermès, portant une tête barbue et le phallus. Ces Hermès en tas, ainsi que les Hermès quadrangulaires, abondaient surtout dans l'Arcadie pélasgique; à Cyllène, cependant, port d'Elis, on l'adorait encore sous la figure primitive d'un simple phallus.

12. —Le culte du soleil, Hélios, remonte aussi haut que le précédent: on retrouve dans Hélios comme dans Géa, même à une époque plus avancée, un des dieux anonymes des Pélasges: ainsi du temps de Pausanias, on l'adorait encore en beaucoup d'endroits, simplement comme Hélios, c'est-à-dire, sans le confondre avec Apollon, comme on le faisait ailleurs, en mêlant leurs noms et leurs cultes. Il est à remarquer que ces endroits étaient précisément ceux où les traditions et les cultes pélasgiques s'étaient conservés dans toute leur pureté; à Elis il avait auprès de Séléné, une statue de marbre, dont la tête était entourée de rayons: près de Thalame, en Messénie, et à Mégalopolis, dans le temple d'Aphrodite, il avait aussi des statues, tandis qu'ailleurs, à l'Acropolis de Corinthe, à Argos, à Mantinée, à Trézène, on ne lui avait élevé que des autels, comme



à un dieu qui n'avait point eu primitivement d'image, et qui par sa présence toujours sensible, paraissait ne pas nécessiter, comme les divinités élémentaires, l'érection d'un symbole ou d'une image anthropomorphique (1).

13. — A mesure que les Grecs primitifs de l'époque antéhellénique se formaient en corps de nation, ils se créèrent parmi les simples puissances et les phénomènes de la nature, des divinités qui ne furent, que beaucoup plus tard sans doute, reliées théogoniquement au premier couple divin: une divinité du feu, très-ancienne, s'offre avec son culte bien caractérisé dans Hestia, dont Hésiode, d'après les récits Crétois, fait la fille aînée et toujours vierge de Kronos et de Rhée. Protectrice du feu de l'âtre et de l'autel, elle le devint aussi du foyer et de la vie domestique dont il est l'emblème: dans beaucoup de villes grecques, un brasier perpétuel brûlait en son honneur. Longtemps représentée par la pierre et les flammes de l'âtre, elle ne s'identifia pas directement avec une personnabilité concrète: elle n'eut pas d'histoire mystique, et paraît n'avoir possédé de statues qu'à Athènes et à Ténéos, ainsi qu'à Naucratis en Egypte. Bien qu'elle fût invoquée, avant tous les autres dieux, dans les sacrifices, et qu'on lui en offrît la première victime, ses temples étaient peu nombreux et on ne lui dédiait que fort peu de solennités particulières (2).

14. — Venait ensuite le culte des divinités chtoniques et des puissances souterraines. Ce culte né en Grèce à l'époque la plus reculée, se retrouve de préférence, dans les contrées qui passaient encore dans la

(1) Paus. 6. 21. 3. 8 31. 4. 3. 26. 1. 2. 18. 3.

(2) Pind. Nem. 11. 1. ss. Hom. Hymn. 29. Paus. 1. 18. 3—2. 35. 2—2. 89—2.

suite, pour avoir été occupées par les races antéhelléniques. Hadés, le dieu du monde inférieur, n'était point encore à cette époque, comme il le devint beaucoup plus tard, le dispensateur des moissons et de la prospérité des champs: il ne portait pas le nom de Pluton qui lui fut donné pour la première fois, par les poètes tragiques : c'était le redoutable Aïdonée, le souverain du royaume des ombres, le dominateur sombre, sévère, inexorable, que ne figurait encore aucune image: son culte semble avoir disparu de beaucoup d'endroits où il existait primitivement, et l'on pourrait même affirmer qu'il n'était plus célébré qu'à Pylos et à Elis (1). La divine compagne qu'on lui avait assignée, n'était point encore Cora, la fille chérie de la déesse de l'agriculture, Déméter; c'était Perséphone, suivant l'étymologie de son nom, l'exterminatrice, la redoutable déesse de la mort, dévorant tous les vivants, et qu'Homère lui-même, n'appelle encore que l'effroyable. Déméter elle-même était vénérée en Arcadie, à Phigale, comme une divinité sombre, hostile, vêtue de noir, ayant une chevelure de serpents et habitant une caverne. A Thelpusa, on l'honorait comme Déméter Erinnys. Ce n'est que plus tard, paraît-il, et dans les régions pélasgiques hellénisées par l'influence des mystères d'Eleusis, que le culte de Déméter devint celui d'une divinité souterraine, et que Déméter, transformée en une déité amie, Perséphone (fille d'une divinité qui n'avait point eu de mère, ou, suivant une autre version, née d'une fille du Styx (2),) s'identifia avec Kora, la fille de Déméter, et devint ainsi l'enfant d'une mère céleste et même une déesse issue de l'éther lumineux ou du ciel. De là ce

(1) Eustath. p. 7. 44. 3.
(2) Apollod. 1. 31.

grand nombre de sanctuaires de Déméter Eleusinique qu'on rencontrait en Arcadie (1).

15. — C'est également à l'époque antéhellénique, qu'il faut rapporter le culte des Cabires, les dieux forts, les dieux grands, puissances suprêmes de la nature, honorées d'abord sans noms spéciaux. Ce culte était vraisemblablement d'origine phénicienne : il fut apporté à Thèbes par la race phénicienne des Cadméens, d'où les Pélasges Thyrrènes, qui s'étaient mêlés à eux, l'importèrent dans l'île de Samothrace. La divinité mère créatrice qui les présidait, Axiéros, fut comparée plus tard, suivant l'usage des Grecs, à Déméter, Rhée, ou Cybèle. Le couple divin qui complétait la triade chtonique, Axiokersos et Axiokersa, n'était, suivant l'explication de Mnaséas (2), que Hadés et Perséphone ou Dionysos et Cora : quelques traditions admettaient cependant un quatrième Cabire, Hermés Cadmilus, qui fut adjoint au groupe primitif, comme Dieu souche des Pélasges Thyrrènes, probablement à la suite d'une descente de ce peuple en Samothrace. D'après Varron cependant, Cadmilus n'aurait été ajouté que comme servant des grands dieux (3) : au contraire, dans l'île volcanique de Lemnos, où existait le culte du feu, le groupe des Cabires se composait du couple divin d'Hephestos et Cabeïro, et de leurs trois fils, qui étaient regardés, à cause des attributions de leur père, comme les dieux protecteurs des arts métallurgiques (4).

(1) Pausanias 8. 14. 8. — 25. 2. 29. — 4. 29. 31, etc.
(2) Schol. Paris. Apollon. Rhod. 1. 917.
(3) Strabo p. 472.
(4) Ling. lat. 6. 88.

II. — DIEUX, DÉMONS ET HÉROS HELLÉNIQUES.

16. — L'envoi prolongé de colonies lointaines, depuis le commencement du 11e siècle av. J.-C.: les déplacements et les migrations sans nombre qui s'opérèrent du nord au midi, dans le cours de dix siècles, et surtout l'invasion des Doriens et des Etoliens en 1104 av. J.-C., l'événement le plus fécond de l'histoire grecque, en conséquences importantes; toutes ces causes amenèrent de profondes perturbations dans la condition politique de la race hellénique: presque tous les peuples se virent dépossédés ou chassés de leur première demeure: un nouvel ordre de choses allait commencer. Les Pélasges, sur leur déclin, et réduits à l'Arcadie, ne pouvaient vivre qu'en un petit nombre d'endroits en contact avec les nouveaux conquérants: les races rudes et guerrières du nord l'emportaient de toutes parts: quelques tribus isolées de la grande famille hellénique avaient émigré au loin, et fondé des établissements dans les îles de la Méditerranée, sur les côtes de l'Asie et de l'Afrique, dans les Gaules et en Italie, propageant dans un vaste circuit de la mer Noire à la Méditerranée, la langue, les mœurs, la civilisation et les idées religieuses de la Grèce.

17. — De ces migrations, de ces mélanges de races et de ces réformes politiques, s'était dégagée la religion grecque, telle qu'elle existait actuellement et qu'elle subsista jusqu'à sa chute. Les familles en se ramifiant pour former les peuples et les associations nationales et civiles, avaient aussi contribué au développement des idées religieuses qui, nées au foyer domestique, s'érigèrent ensuite en cultes publics, communs à

toute une cité ou à tout un pays. Bien que les envahisseurs eussent importé avec eux leurs cultes, ils en trouvaient cependant de plus anciens, déjà établis dans les villes dont ils se rendaient maîtres : parfois, ils les méprisaient ou les réprimaient avec énergie : plus souvent encore, ils se les appropriaient : d'autres cultes introduits du dehors, par des races isolées, venaient s'ajouter à ceux déjà existants. Les colonies, tout en conservant les traditions de la mère-patrie, ne dédaignaient cependant pas d'introduire dans leurs systèmes religieux, les cultes qu'elles trouvaient établis dans leur pays d'adoption. Grâce à l'absence d'un caractère exclusif et bien tranché, qui eût trop vivement heurté l'accord qui régnait entr'eux, tous ces dieux et ces cultes se toléraient avec assez de complaisance, et laissaient le champ libre à tous les accommodements et à toutes les interpolations. Telle divinité venait familièrement et librement s'installer à côté de telle autre, et cette simple adjonction lui procurait une forme mieux déterminée, ou des attributions plus précises et plus claires. Souvent aussi, il arrivait qu'on honorât une même divinité sous divers noms, sans qu'au fond l'idée fût différente, ce qui résultait de l'annexion aux dieux primitifs du pays, de divinités nouvelles, d'origine étrangère ; mais alors l'imagination et le génie inventif des Grecs avaient soin d'attribuer à chacune, un caractère particulier et des attributions spéciales.

18. — Les Grecs inaugurèrent ainsi les temps historiques, avec un système religieux coordonné et une théogonie complète, dont toutes les races nées ou établies dans la Grèce, avaient rassemblé les matériaux, contribuant, chacune pour sa part, à l'édification de l'œuvre commune. Tel fut le rôle que jouèrent successivement les Pélasges, l'antique race des Myniens, les

Thraces de la Piérie et de la Béotie, qui possédaient déjà des poètes renommés avant Homère, les Léléges et les Cariens, les Dardaniens et les Teucriens, ceux-ci dans l'Attique, ceux-là dans l'Arcadie, puis les Pélasges thyrrènes, habitant les îles septentrionales de la mer Égée, l'Attique et l'Argolide, les Cadméens venus de la Phénicie et les Aônes de la Béotie, qui chassèrent les Cadméens après les avoir vaincus, et finalement, les Achéens, les Ioniens et les Doriens. Le culte grec mélangé avec celui des dieux Assyriens, Phéniciens, Phrygiens, presqu'identifiés eux-mêmes avec les dieux nationaux, florissait dans toutes les îles de la mer Égée et de la mer Ionienne, sur les côtes de l'Asie-Mineure, de la Macédoine et de la Thrace, dans la basse Italie et la Sicile, en Crète, à Chypre et à Cyrène.

19. — Suivant Hérodote, ce fut d'Homère et d'Hésiode que les Grecs reçurent leur Théogonie et les premiers éléments d'une religion nationale : quoi qu'il en soit, ces deux poètes épiques, et leurs prédécesseurs, rassemblèrent en un corps de doctrines, les traditions confuses des peuples et des cultes locaux. De la connaissance universelle de leurs œuvres, (de celles d'Homère surtout, que des Rapsodes ambulants récitaient dans toutes les parties de la Grèce devant le peuple assemblé), et de leur action sur la mémoire et sur l'imagination des Grecs, il résulta que les fictions qui caractérisaient dans les conceptions des poètes, l'existence et le ministère des dieux, finirent par dominer la conscience publique, et donnèrent naissance à une religion toute populaire. L'ancien culte des divinités abstraites de la nature disparut pour faire place aux dieux anthropomorphiques de la cosmogonie d'Homère : êtres accessibles aux sentiments de l'homme, représentés eux-mêmes comme des hommes idéalisés, surnaturels, immortels, mais sujets aux faiblesses, aux passions de

l'homme, astreints aux lois de l'Espace, aux besoins de la nourriture et du repos, aimant ou haïssant, suivant leur faveur ou leur caprice ; souvent en désaccord entr'eux et allumant de grandes querelles. Dieux, chez qui les vieilles idées physiques de mariage et de génération, de combat et d'alliance, se retrouvaient enveloppées dans une foule d'aventures extraordinaires et d'événements anthropopathiques : qui avaient entretenu, dans les temps primitifs, de fréquents et intimes rapports avec les hommes, leurs fils, leurs proches, leurs favoris, et qui s'étaient plus d'une fois interposés personnellement dans des questions humaines, pour des motifs, tantôt d'affection, tantôt de haine ou de jalousie.

20. — Mais si Hérodote signale Homère et Hésiode comme les auteurs de la théologie grecque et comme les Théomythologues de la Grèce, on ne peut méconnaître déjà dans leur système théogonique, un manque frappant d'unité et d'harmonie. Comment, en effet, l'union et l'harmonie eussent-elles pu régner dans cet amas de lambeaux disparates, empruntés à tous les cultes, à toutes les nations, à toutes les colonies ? Si l'on compare la théogonie d'Homère et celle d'Hésiode, on trouve que ce dernier prête une bien plus grande somme d'antagonisme et d'hostilité aux dieux que rattachent entre eux des affinités généalogiques. Ce qui provient en grande partie de ce que les formules généalogiques, d'abord variables et inconstantes, revêtirent chez Hésiode un caractère constant et dogmatique : aussi, ses fictions ont-elles, comme sources et règles de la religion hellénique, une importance qui leur permet de prendre rang à côté des conceptions d'Homère. Sa cosmogonie, s'élevant jusqu'à la théogonie, n'a rien de commun avec le ton et l'esprit qui règnent dans les poésies d'Homère : les premières forces distinctes de la

nature, enfantées par Géa, et se dégageant du chaos, dans une longue suite de formes gigantesques : les Titans, fils de Géa et d'Uranus, qui après avoir présidé à la formation de l'univers, furent aussi les auteurs du crime, des haines, des luttes qui le désolent: enfin, une nouvelle génération de dieux, arrivée au pouvoir après avoir triomphé de son aînée: tels sont les événements retracés par Hésiode. Kronos a mutilé Uranus ; mais quand aura commencé la longue lutte des nouveaux et des anciens dieux, il sera vaincu lui-même par Jupiter, son plus jeune fils, et les Titans seront précipités avec Kronos dans le Tartare. Typhée vaincu et foudroyé, les six Kronides commencent à régner en paix sur l'univers partagé entr'eux, et les nouveaux dieux dont Jupiter s'entoure, en sa qualité de père aussi bien que pour la sécurité de sa puissance, complètent le cycle des divinités olympiennes.

21. — Un système de douze divinités constituait, pour la Grèce, la république de l'Olympe : ce système, qu'on pourrait qualifier exclusivement de grec, avait insensiblement prévalu sur tous les autres : le culte des douze dieux remontait, suivant les traditions vulgaires, à Deucalion ou même à Héraclès : c'étaient en réalité des dieux de souches diverses, ramenés dans un but politique à une unité tout extérieure et soutenus par le crédit des Amphictyons : ils portaient les mêmes noms à Athènes et à Rome : Zeus ou Jupiter, Héra, Poséidon, Déméter, Apollo, Artémis, Hephestos, Athéné, Ares, Aphrodite, Hermès et Hestia.

22. — La vie religieuse des Grecs n'offre que des indices très-rares des dieux antérieurs à la théogonie d'Hésiode : Uranus paraît n'avoir jamais eu de culte spécial, mais Eros, dont la patrie d'Hésiode vénérait une grossière image de pierre, passait pour le plus ancien démiurge antékronide. Les Titans cependant, forces

primitives de la nature, supplantés par l'usurpation des Kronides, et devenus des puissances souterraines, conservaient encore un culte en beaucoup d'endroits: ainsi à Titane, dans le Péloponèse septentrional, on adorait Titan et Hélios: Athènes, avait un sanctuaire, où l'on vénérait Rhéc et Kronos, bien que depuis le triomphe de Jupiter, ce dernier fût plongé dans le Tartare et gardé par les Hécatonchires: on lui offrait des sacrifices sur la colline de Kronos près d'Olympie: il jouissait des mêmes honneurs en Crète et à Lébadée (1). Dans Hésiode déjà, il figure comme chargé du gouvernement des âmes vertueuses, après la mort.

23. — Jupiter resta donc le dieu suprême, investi de la plénitude de la force et de la puissance: ce caractère monothéiste, déjà nettement accusé dans la théologie d'Homère, se dessine avec plus de force et de précision encore, dans les poètes qui le suivirent, et Jupiter finit par être regardé comme le dieu par excellence, seul digne de ce titre. Le ciel ou l'éther était son domaine, et il fut toujours, ce qu'avait été dès le principe, le Jupiter de Dodone et d'Arcadie, le maître des variations de l'atmosphère, le dieu des éclairs, de la foudre et des nuages, chargé de rafraîchir la terre par des pluiès bienfaisantes et de lui donner la fécondité et l'abondance. Mais il était en même temps, le centre personnifié de tout l'univers; la vie et la santé des hommes dépendaient de lui, pour autant que les arrêts du destin ne missent point de bornes à son pouvoir: comme il était le roi de l'Olympe et l'auteur de l'ordonnance actuelle de l'univers, son influence s'exerçait même dans la sphère d'action des autres dieux, et on lui prêtait des attributions qui semblaient plus spécialement réservées à ceux-ci. Comme père de la plupart des dynas-

(1) Paus. 1. 18. 7. 6. 20. 1. — Dionys. Hal. 1. 34.

ties grecques, il était le protecteur et le patron des rois, des peuples et des cités : tout droit humain était une émanation de la justice, assise sur les marches de son trône : gardien du serment, vengeur du parjure, il veillait avec jalousie à sa propre dignité. Il était le dispensateur de tous les biens comme de tous les maux qui arrivent aux hommes, et son pouvoir se révélait dans toutes les conditions et dans toutes les circonstances de la vie humaine : la dispensation des richesses était un de ses attributs particuliers ; mais il était universellement regardé comme le bienfaiteur de l'humanité, et tous les peuples attachaient à son nom l'idée d'une Providence divine (1). Dans les fêtes et les cérémonies, les Grecs l'invoquaient tantôt comme l'arbitre du genre humain, tantôt comme le maître de la nature et de l'air.

24. — Mais à côté de ces fictions poétiques qui prêtaient au père des dieux et des hommes un caractère relativement élevé, que de contrastes dans les dogmes mythiques ! D'après ceux-ci, le dieu né en Crète et soustrait, par une ruse maternelle, à la voracité d'un père qui dévorait sa progéniture, ne possédait pas l'empire du monde à titre de propriété éternelle : pour le conquérir, il lui avait fallu combattre et vaincre des dynasties rivales, abdiquer ensuite l'omnipotence suprême et la partager avec ses frères, tout en subordonnant sa propre volonté à l'inflexible volonté du destin : on le voit ensuite, après avoir entretenu un commerce fréquent avec les filles des hommes et donné le jour à une foule de héros, se trouver en butte aux tracasseries de sa jalouse compagne.

25. — L'antique divinité pélasgique d'Héra, la déesse de la nature, existant d'elle-même, dans les temps antémythiques, ne fut associée que plus tard à

(1) Pind. Nem. 13. 55.

Jupiter, comme sa sœur et son épouse, et comme reine de l'Olympe et des dieux. Les récits et les traditions les plus récents conservent invariablement les traces de son caractère primitif: tantôt on lui attribuait l'empire des régions inférieures de l'air, par opposition à l'éther supérieur qui constituait le domaine propre de Jupiter, et dans ce cas on lui donnait pour fils Héphestos, le dieu du feu terrestre, et pour suivante, Iris, personnification divine de l'arc-en-ciel. Tantôt on en faisait une déesse de la terre, connue de Jupiter, identifiée avec la voûte céleste, et l'on célébrait, dans des solennités annuelles, son union sacrée avec le dieu du ciel, générateur et vivificateur des êtres (1). Dans la conception éthique, elle était la divine gardienne des femmes et la protectrice des mariages; elle tenait, suivant l'expression d'Aristophane, les clefs de l'hymen (2), et dans la république de Platon, ceux qui voulaient garder le célibat, étaient tenus de lui payer une amende pécuniaire (3). Héra trahit déjà l'influence que la prépondérance temporaire de certaines races grecques devait exercer sur la conception de l'Être divin. Dans les diverses contrées du pays, on avait associé à Jupiter telle ou telle déité: c'est ainsi que Dioné, Leto, Eurynome, Déméter, devinrent tour à tour des épouses du grand dieu; mais toutes s'identifièrent plus tard en un seul personnage, et lorsque les migrations des peuples eurent mélangé et fondu les races en une masse homogène, l'union de ces divinités avec Jupiter ne fut plus regardée que comme passagère, et l'antique déesse des Pélasges conserva, grâce à l'ascendant des tribus Achéennes, son rang d'épouse unique et constante du père

(1) Plut. fragm. p. 157. Aug. civ. Dei. 4. 10.
(2) Thesm. 985.
(3) Plat. leg. 6. p. 622.

des dieux et des hommes. Les villes principales de ce peuple, Sparte, Argos, Mycène, métropoles de son culte (1), sont appelées par Homère ses villes favorites; de tous les peuples Grecs, la race Achéenne était la plus fidèle au culte de Jupiter.

26. — Les divinités de l'eau et de la mer, furent adorées de bonne heure et en grand nombre, par les habitants d'un pays composé en grande partie d'îles et de presqu'îles, de toutes parts en contact avec la mer, et dont une multitude de golfes et de baies découpaient le littoral. Il n'existait cependant nulle part le culte du père des flots et des sources, du Titanide Océan. La déesse de la mer, Thétis, n'était adorée qu'en trois endroits, à Pharsale, à Sparte et en Messénie : Egée seule, rendait un culte aux Tritons : Nérée, le roi des profondeurs de la mer, ne fut également adoré qu'à Egée et à Gythéum dans le Péloponèse. La plupart des Grecs ne savaient que peu de chose touchant le dieu marin de la Béotie, Glaucus, et le mobile Protée. Nombre de localités, au contraire, avaient dressé des autels et des sanctuaires aux Néréides, filles de Nérée et Nymphes sacrées de la mer : Leucothoe, la déesse Mynienne était honorée à Corinthe comme la mère du dieu marin Palémon. Mais tous ces cultes et ces noms n'étaient au fond que les vestiges et les débris d'un culte plus ancien, le culte des eaux, complétement abandonné et tombé de bonne heure en désuétude.

27. — En revanche, le culte antique de Poséidon, se maintint et se développa : c'était originairement un dieu étranger, que des aventuriers Cariens et Phéniciens paraissent avoir apporté de l'Asie, et introduit les premiers sur les côtes de la Grèce. Son culte célébré dans les temps primitifs par des sacrifices de jeunes

(1) Schöman : l'Idéal de Héra, 1847. p. 21. (Allem.).

filles, était odieux en beaucoup d'endroits de la Grèce, et les tentatives faites en plusieurs lieux pour le naturaliser, échouèrent presque toujours contre l'antagonisme des autres dieux helléniques, et surtout contre la répulsion qu'inspirait son origine barbare (1). Toutes les eaux, douces ou salées, relevaient de son empire, mais on le regardait surtout, comme le souverain de la mer dont il habitait les profondeurs, et en même temps comme le protecteur et le soutien de la terre; car, supposant la terre soutenue par les eaux, les anciens attribuaient à tous les mouvements naturels qui étaient censés dépendre des unes, une réaction directe sur l'autre. On rencontrait le plus généralement son culte dans les îles, sur les côtes et dans les ports, plus fréquemment chez les Éoliens et les Ioniens que chez les Doriens et les Achéens, quoiqu'au témoignage de Diodore (2), il fût adoré dans la plupart des villes du Péloponèse, bien avant les autres dieux, et que beaucoup de races de la Béotie et du Péloponèse rattachassent au fils de Poséidon leur origine: ce n'est que postérieurement à Homère, que la Néréide Amphitrite devint l'épouse de Poséidon.

28. — Une étroite parenté liait Pallas Athéné au Dieu du ciel, Jupiter. C'était une des divinités les plus anciennes et les plus nationales des Hellènes: déesse pélasgique de la nature et des éléments, on lui consacra des cérémonies et des mythes locaux, symboles de son domaine physique, et on lui prêta des attributions et des caractères si nombreux et si variés, qu'il serait impossible de les ramener à une conception unique. Elle réunissait tous les attributs d'une déité suprême femelle; l'idée prédominante la représentait comme la

(1) Gerhard. De l'origine, de l'existence et de l'influence de Poséidon: dissertation à l'acad. de Berlin 1851. p. 172.

(2) Diod. 15-14.

fille et l'image de Jupiter, née sans mère, dans l'Empyrée, du dieu de l'éther, et comme la déesse du feu céleste ou éthéré et de la lumière, parfois aussi, regardée comme la maîtresse des nuages et la déesse des vents. Elle ne devint une déité puissante et guerrière, que lorsque les Ioniens se furent approprié son culte. Dans ce mythe de la Théogonie d'Hésiode montrant Jupiter dévorant sa femme, Métis, (la sagesse), qui portait Athéné dans ses flancs, et faisant naître ensuite la fille du cerveau paternel, germe déjà la conception éthique de la déesse liée au père par les rapports les plus intimes. Jupiter la doua de la plénitude de la sagesse, et ce don fut toujours son plus brillant apanage: tous les actes de l'intelligence et de la pensée humaine, étaient de son ressort: très-vénérée, comme Athéné Ergane, elle était la protectrice des artistes et des arts, et beaucoup de villes se vouaient à elle et l'adoptaient pour patronne: c'est elle qui donnait l'éloquence, la sagesse dans les conseils, les bonnes lois et généralement tout ce qu'on implorait de son père: le succès dans les combats et la prospérité dans la paix. Sa conception originelle se modifia suivant les phases historiques qu'eut à traverser Athènes, la plus célèbre et la plus influente des villes consacrées à son culte: à l'époque où florissait la république grecque, elle fut la déesse de la liberté et la redoutable ennemie des tyrans (1). Le type primitif s'idéalisant toujours davantage et tournant à l'abstraction, elle s'identifia avec Métis, et devint la pensée, la sagesse, la science hypostatique humaine, la très-haute déesse, assise, selon Pindare, à la droite de son père, pour transmettre aux autres dieux ses volontés suprêmes (2).

(1) Aristoph. Thesmoph. 1154.
(2) Pind fragm. t. III. 149.

29. — Le culte d'Apollon s'était largement développé dans les diverses branches de la souche grecque: ce dieu offre tant d'analogies avec Athéné, qu'on pourrait, sous plus d'un rapport, le regarder comme sa personnification masculine. De même que l'une est la fille de prédilection, intimement unie à son père, de même Apollon est dans Homère, le fils de prédilection et toujours docile de Jupiter, chargé de révéler aux hommes ses décrets. Son culte jouissait déjà d'une grande vogue, dans les temps anté-helléniques: à Amtracie et dans d'autres villes de l'époque pélasgique, il fut représenté sous la figure d'un cône, à Sparte et à Amyclée, sous celle d'une colonne: son culte, revêtu des formes les plus variées, avait pour principales métropoles: la Lycie, dont il était le dieu national par excellence; la Crète, des côtes septentrionales de laquelle son culte avait passé avec les cérémonies expiatoires et les oracles, dans les îles et sur les côtes de la Grèce et de l'Asie: Délos, aussi peuplée que la Crète, foyer principal du culte apollonien de l'Ionie et de l'Attique ; Delphes, enfin, pour les Grecs septentrionaux et les Doriens, qui même après la conquête du Péloponèse, recoururent à l'Apollon pythique de Delphes et à son oracle par de fréquentes consultations.

30. — Ni les traditions locales, ni les formes du culte ne permettent de regarder la personnification de ce dieu, comme fondée sur une conception simple: les principes d'un culte naturel primitif, se trouvent fondus en lui, avec des éléments qui se rattachent à une période plus avancée de la vie hellénique. Il apparaît dans les récits antiques comme le dieu de la mort, envoyant la peste et la contagion, et comme tel, armé d'arc et de flèches ; dans le culte asiatique de l'Ionie, il présidait aux fruits de la campagne et prenait soin du cours régulier des saisons; dans le Péloponèse, Apollon Carneïos, était à

la fois le dieu de la guerre et des bergers. Ainsi dans les Carnées doriques, on célébrait sous des tentes, des fêtes guerrières, en souvenir de la vie nomade des premiers Doriens: tandis que dans les Hyacinthies, on exprimait d'abord le deuil causé par la mort de la nature, puis la joie et l'espoir d'une résurrection prochaine: de même que Jupiter était adoré sous le nom d'Apomyios, (chasse-mouches), on invoquait Apollon sous ceux de Smintheus, destructeur des rats des champs; de Parnopios, qui éloigne les sauterelles; de Thargelios, qui mûrit les fruits de la terre; de Delphinios, qui commande à la mer et aux tempêtes, d'Erythibios, qui garde les blés de la rouille. En somme, on le voit intervenir et jouer dans tous les phénomènes de la nature, le rôle attribué communément aux dieux primitifs; en beaucoup d'endroits, il était honoré comme médecin et guérissant les maladies (Akésios), surtout les contagions et la peste que dardaient ses flèches, et dont sa protection devait en même temps garantir. Brillant lui-même d'une éternelle jeunesse, il était aussi le gardien et le protecteur des jeunes hommes, à qui il donnait la valeur guerrière; Platon lui avait assigné déjà quatre fonctions morales: la musique et la divination, l'art de guérir et celui de défendre (1). C'est lui qui inspirait les devins et les poëtes, et qui était l'arbitre suprême du chant et de la danse: il convenait que le Dieu pur et lumineux du jour, restât inaccessible aux souillures d'une morale corrompue: aussi le voit-on remplacer la vengeance sanguinaire par l'expiation du meurtre, et considérer comme un outrage à sa justice, une guerre injuste ou inhumaine. Il était surtout le représentant et le révélateur des principes du droit moral des Grecs: toutes les prérogatives qu'ils s'attribuaient, tout ce qui les dis-

(1) Cratyl. 405. A.

tinguait des barbares, était pour les Grecs comme une émanation et une action de son être.

31. — C'était surtout par son oracle de Delphes dont s'enorgueillissaient tous les Grecs, qu'Apollon exerçait une puissante influence sur la Grèce entière, et pesait de tout son crédit sur les événements et les institutions de quelque importance, qui eussent pu intéresser la religion, à quelque titre que ce fût : nul autre que lui n'avait pu inspirer à Lycurgue les lois de Sparte : toutes les prescriptions relatives au culte, dit Platon (1), doivent émaner de Delphes et être regardées comme des inspirations d'Apollon. Et en effet, toutes les institutions religieuses existantes, étaient revêtues, dans les croyances grecques, de la sanction d'Apollon ; il les avait ratifiées, soit par les décrets de la Pythie, soit par des réponses, toujours obtenues d'ailleurs, aux questions qu'on lui adressait, en posant en principe général, que tout citoyen devait honorer les dieux, suivant les traditions et les rites de sa patrie (2). La guerre et la paix elles-mêmes, l'envoi des colonies, la réunion politique d'états isolés, tout était remis à l'arbitre prophétique d'Apollon.

32. — Apollon, fils du Dieu du ciel et de la nuit (Léto), fut-il dans le principe, le Dieu de la lumière seulement, ou en même temps le Dieu du soleil ? c'est encore une question des plus vivement controversées sur le terrain des annales religieuses de la Grèce. Chez Homère, Hélios est absolument distinct d'Apollon : dans la religion grecque, ce n'était pas en général, l'élément sidéral qui dominait : le soleil, la lune, les astres, n'étaient pas l'objet principal des hommages du peuple, ou du moins, ils avaient cessé de l'être dans la période

(1) Legg. 6. 759. C.
(2) Xénoph. Memor. 1. 31. 4. 3.

hellénique: Sirius paraît être la seule constellation qui fut l'objet d'une vénération religieuse: Aristée avait conseillé aux habitants de l'île de Cos d'honorer cet astre, pour détourner d'eux un péril imminent (1). Le culte de la lune Séléné, ne se rencontre nulle part dans les temps primitifs: celui d'Hélios, au contraire, introduit de l'Asie dans la Grèce, se développa partout de très-bonne heure, parallèlement à celui d'Apollon, et sans jamais se confondre avec lui. C'est ce que les faits historiques démontrent à l'évidence: Rhodes, où florissait tout particulièrement le culte d'Hélios, à qui l'île entière était consacrée, honorait aussi Apollon sous divers attributs: dans plusieurs localités, il était Erythibios, (qui garantit les blés de la rouille); à Camire, il présidait aux troupeaux; à Lindos et ailleurs, il préservait de la peste. Tous deux figuraient, en même temps, sur le piédestal du Jupiter Olympien de Phidias. D'après l'assertion de Platon (2), les Grecs adressaient des prières quotidiennes à Hélios et pas à Apollon. Les philosophes physiques furent les premiers à identifier Apollon avec le soleil, et Euripide leur disciple, ne contribua pas peu à accréditer cette conception: c'est à bon droit que vous vous nommez Apollon, (corrupteur), vous qui connaissez les noms occultes des démons, dit dans une tragédie d'Euripide, la mère de Phaëton, à Hélios, son père, et ces paroles, comme on l'a judicieusement remarqué, ne sont pas une allusion à quelque dogme des mystères, mais un véritable emprunt à la Théocratie des philosophes. Du temps de Plutarque, cette identité d'Apollon et d'Hélios, était universellement reçue; il pouvait affirmer sans être taxé d'erreur, que le soleil avait fait oublier aux hom-

(1) Diod. 1. p. 325. Apoll. Rhod. 2. 525.
(2) Plat. legg. 10. p. 645.

mes Apollon, sa personnification et son symbole; bien qu'il n'établit lui-même d'autre différence entr'eux que celle qui existe entre l'âme et le corps (1).

33. — L'alliance harmonique dans tous ses rapports, d'Apollon avec Artémis, sa sœur jumelle, telle qu'on la retrouve chez Homère et les autres poètes, ne coïncide pas originellement avec le culte primitif des deux divinités; les premiers cultes locaux d'Apollon n'offrent aucune idée d'Artémis; celle-ci, à son tour, était honorée sans Apollon, dans les endroits où les caractères primitifs de son culte s'étaient conservés avec le moins d'altération. Leur parenté prit naissance à Délos et à Delphes: Artémis était une antique divinité naturelle des Pélasges; mais on lui prêta des attributs et des fonctions si variés, dans les divers endroits où florissait son culte, que lorsqu'on cherche à ramener toutes les conceptions à un type unique, on en est réduit, comme lorsqu'il s'agit d'Apollon, à des conjectures plus ingénieuses que solides et plus habiles que vraies. En Thrace, où elle était la divinité nationale la plus élevée, avait pris naissance le culte d'Artémis Tauropole, celui de Brauronia, et d'autres analogues, auxquels se mélèrent originairement des sacrifices humains, ainsi que le culte d'Orthia à Sparte, où ces sacrifices étaient remplacés par de sanglantes flagellations (2): Arthémis Eurynome, la déesse poisson de Phigalie, qu'on ne montrait, suspendue à des chaînes d'or, qu'une fois par an, trahissait une origine Asiatique. C'était également en Arcadie, où les traditions pélasgiques s'étaient conservées avec le moins d'altération que la déesse possédait le plus de sanctuaires: tout le pays, qui faisait descendre d'elle ses pre-

(1) De Pyth. Orac. VII. 575 Reisk. de orac. def. VII. 706.
(2) Pausan. 3. 16. 7.

miers habitants, lui était en quelque sorte consacré.

34. — Le grand nombre de surnoms tirés des montagnes et des eaux qu'elle fréquentait, et qu'on lui attribua à l'exclusion des autres divinités, indiquent amplement qu'elle n'était qu'une personnification des forces naturelles. Les montagnes et la chasse, étaient ses plus anciens attributs : elle fut souvent identifiée, comme Limnatis ou Héléia, avec les marais : Potamie et Alphéonie, avec les fleuves : Akria et Koryphéa, avec les cîmes des montagnes : dans ses rapports avec l'humanité, elle se montre habituellement terrible et cruelle. Il était peu de divinités à qui l'on prêtât plus d'actes de vengeance et de sanglantes fureurs : de là aussi, le caractère sanguinaire de son culte primitif : ce fut d'abord des sacrifices d'enfants, auxquels on substitua plus tard la flagellation : et l'on vit même à Patra, subsister dans son culte, jusqu'à une époque très-avancée, un trait de cruauté, qui n'entrait cependant pas dans les habitudes de la Grèce : une foule d'animaux vivants, grands et petits, étaient jetés dans des bûchers allumés tout autour de son autel (1). Les Grecs assuraient que le seul aspect de la statue devait inspirer la terreur, et sa présence dessécher les arbres et détruire les récoltes (2). Elle envoyait les maladies contagieuses ; la mort violente, celle des jeunes filles surtout, était aussi son ouvrage : bien qu'elle fût vierge, elle passait pour présider aux accouchements et aux naissances, et elle était la divinité tutélaire des enfants. Une foule d'autres surnoms lui attribuaient des qualités bienfaisantes et propices : c'est ainsi que nous la voyons honorée, çà et là, comme une déité secourable, dans la

(1) Pausan. 7. 18. 7.
(2) Plutarch. Arat. 32.

guerre et dans la paix et comme la protectrice des villes. Eschyle est le premier qui l'ait identifiée avec la lune: assimilation due vraisemblablement à une influence asiatique plus tardive.

35. — A Ephèse, Artémis était une sorte de divinité panthéologique, offrant un type plutôt asiatique que grec et réunissant en soi les attributs de presque toutes les divinités femelles: elle avait la plus grande analogie avec Cybèle comme génératrice du monde physique: elle était la grande déesse d'Ephèse, la Protothronia: son culte renommé dans l'univers entier avait pris tant d'extension, qu'il n'y avait presque pas de villes grecques, du temps de Pausanias, où elle ne fût adorée comme une puissante divinité. Souvent elle fut l'objet d'une invocation spéciale et son culte avait pénétré jusques dans l'intimité du foyer domestique. Son sanctuaire fut même le seul épargné par les Perses dans le désastreux châtiment qu'ils infligèrent aux Grecs de l'Ionie. Tous les états de cette confédération, ou autant dire la Haute-Asie tout entière, se côtisèrent pour édifier son temple; dans quelques-unes de ses statues, emmaillotées comme des momies et sculptées en bois noir, la partie supérieure du corps est couverte de mamelles d'animaux, tandis que le pied disparait sous des figures de bêtes fauves (1).

36. — L'antique souche des Pélasges Thyrrènes, le dieu Hermès, fils de Jupiter et de l'Atlantide Maja, se rattachait à Apollon par de si étroites analogies que presque toujours il semble s'identifier avec ce dernier et personnifier la même conception théogonique. Il était originairement adoré comme la force naturelle génératrice et fécondante, sous la forme d'un Hermès,

(1) Pausan. 10. 38. 3.—Callimach. Hymnus. Dian. 237. 250.—Strabo 14. 789.

c'est-à-dire, d'un pilastre ou d'une pierre surmontée d'une tête humaine et portant le phallus: à Cyllène, il était même honoré comme un simple phallus (1), emblème que les Athéniens avaient emprunté des Pélasges et qu'ils transmirent plus tard aux autres Grecs. On lui prêtait aussi les attributions ordinaires d'un dieu primitif de la nature: c'était un Dieu suprême qui présidait à la croissance physique: Nomios ou Epimélion il favorisait le croît des troupeaux; Trophonios, il protégeait les campagnes: les sources elles-mêmes étaient un de ses dons. Mais comme membre du Cycle Olympien et dieu anthropomorphique il représentait l'ordre pratique et le génie de l'invention et des affaires dans les choses humaines: il était le messager et le héraut des autres dieux, le dieu de l'éloquence, du trafic et du commerce, le fauteur du mensonge et du parjure et le précepteur du vol. Autolycus, qui n'accrut ses possessions que par le vol et le parjure est dans Homère le fils et l'élève d'Hermès (2). Hermès Dolios, le rusé, avait un culte très-en vogue dans les environs de Pallène: il avait la réputation d'exaucer promptement les prières qu'on lui adressait (3), et la fable s'empressa de recueillir avec complaisance les hardis larcins du roi des voleurs (4). Cependant elle ne lui prête aucun de ces traits méchants et vindicatifs ni de ces actes de violence dont les autres dieux se montrent si prodigues: c'était plutôt un génie bienveillant, ami des hommes. Il se faisait volontiers leur guide en voyage (5): (Pompaïos ou Agétor). Aussi ses images se rencontraient-elles fréquemment devant les portes des maisons, à l'entrée

(1) Pausan. P. 26. 3.
(2) Odyss. t. 39.
(3) Pausan. 9. 27. 1.
(4) Euripid. Rhesus: 217.
(5) Athén. 4. 23.

des jardins, dans les rues et sur les places. C'était en général un Dieu propice aux hommes et se plaisant à exaucer leurs vœux. Après le trépas c'est lui encore qui guidait les âmes aux enfers: (Hermès Psychopompos).

37. — A Hermès on associait souvent Hestia qui, quoique d'origine pélorgique, n'est encore citée comme déesse, ni dans Homère, ni dans Hésiode, mais seulement dans les hymnes homériques et chez les Lyriques. On la regardait en même temps comme la plus ancienne et la plus jeune fille de Kronos et de Rhée, et elle complétait le cycle des douze dieux supérieurs. La vénération craintive dont les anciens entouraient la mystérieuse essence du feu, avait enfanté plusieurs divinités. Hestia fut dans les temps historiques une personnification non de l'élément en général, mais seulement du feu sacré des autels et du foyer domestique: comme déesse du foyer, autel et sanctuaire de la famille, elle présidait aussi aux sacrifices: son invocation préludait à toutes les cérémonies religieuses, et suivant l'expression de l'hymne homérique, elle participait aux honneurs dés dieux dans tous leurs temples. Dans les Prytanées où l'on entretenait le feu sacré, perpétuellement allumé en son honneur, elle possédait comme Prytanités une enceinte séparée: peu de particularités signalent son histoire: Apollon et Poseïdon l'ayant recherchée en mariage, elle rejeta leur demande, et fit vœu sur la tête de Jupiter, d'une perpétuelle virginité. Elle n'avait, à très-peu d'exception près, ni fêtes ni statues et on ne célébrait l'anniversaire de sa naissance qu'à Naukratis, en Egypte.

38. — Arès était un Dieu Thrace, dont une tribu de ce peuple avait introduit le culte dans la Béotie et dans le Péloponèse, lors de l'envahissement de ces contrées; Thèbes en devint la métropole, et ce culte prenant plus d'extension, Arès finit par supplanter Apollon, que les



Hellènes adoraient spécialement comme le dieu de la guerre : complétement inconnu dans les îles grecques, il ne recevait d'hommages qu'en un petit nombre d'endroits de l'Asie-Mineure. C'était primitivement une puissance naturelle qui provoquait surtout les événements funestes et violents, les tempêtes, les épidémies : ces premières attributions furent remplacées plus tard par d'autres et le génie furieux qui présidait au désordre physique, devint le dieu de la guerre et des passions sauvages et meurtrières qui s'allument dans la mêlée : le carnage et l'effusion du sang étaient surtout l'œuvre d'Arès : l'aréopage d'Athènes lui était consacré comme tribunal criminel. Quoique fils de Jupiter et d'Héra, il était de tous les dieux, celui que son père haïssait le plus, comme on le voit par les expressions mêmes du Jupiter homérique : ce qui a fait dire à Sophocle qu'il est le plus méprisé des dieux (1). L'habitude qu'ont les poètes, d'accoler son nom à la discorde, au meurtre, à la fureur, aux maladies mortelles, dénote suffisamment qu'on était enclin à le regarder, au moins en poésie, comme l'auteur de presque tous les maux qui affligent l'humanité.

39. — Aphrodite était la synerèse d'un double culte d'origines très-diverses : d'une part celui de la déesse pélasgique de la nature, auteur de la vie et de la croissance, fille de Jupiter et de sa compagne Dodonéenne Dioné, et représentée dès Homère comme la déesse de Cypre : Aphrodite Aineias en Épire et en Acarnanie elle favorisait la croissance des troupeaux et était adorée comme déesse de la navigation dans les sanctuaires qu'on lui avait érigés sur les côtes de ces pays. D'une autre part l'Aphrodite indigène s'était identifiée avec une déesse venue de l'Asie à Cypre et qu'Hésiode fait

(1) OEd. Tyr. 214.

naître de l'écume de la mer fécondée par le sang d'Uranus : Uranie, déesse génératrice et nourricière, dont le culte était répandu sous divers noms chez les peuples Syriens, Phéniciens et Chananiens. Chypre peuplée en partie de Phéniciens avait reçu d'Ascalon, où l'on adorait Astarté, le culte de cette déesse : cette île était son séjour favori : c'est là qu'elle passait pour s'être révélée aux hommes : elle était représentée dans le temple de Paphos sous la forme d'une pierre conique : son culte y réunissait ainsi qu'à Amatonthe toute la licence de la volupté asiatique. De Chypre ce culte passa à Cythère, petite île au sud du Péloponèse, d'où il se répandit ensuite dans toutes les villes du littoral : même dans des temps plus avancés on retrouve encore sur le sol grec, par exemple à Égire en Achaïe, l'ancienne Aphrodite pélasgique et l'Astarté syrienne, honorées l'une à côté de l'autre dans des sanctuaires et avec des rites différents.

40. — On voit donc qu'Aphrodite était loin de revêtir dans le culte primordial les attributs dont se plurent à l'enrichir plus tard la poésie et les croyances populaires : elle offrait au contraire le type d'une conception beaucoup plus large : elle était la déesse suprême des trois règnes de la nature, ce qui variait à l'infini les formes quelquefois très-opposées de son culte. Ainsi on l'ornait à Sicyone des attributs de la suprématie universelle et les prêtresses qui la servaient, devaient être vierges et faire vœu de continence : à Corinthe, au contraire, la perfection de son culte consistait à l'emporter en impudeur et en débauche. On l'honorait à Athènes comme l'aînée des Parques et comme une divinité qui tenait entre ses mains la vie et les destinées humaines : elle avait dans les jardins de cette ville des images quadrangulaires, comme les Hermès : à Chypre les jeunes filles se vouaient à son

culte, en se vendant à prix d'argent, comme le faisaient les jeunes vierges de Babylone en l'honneur de Mylitta : il en était tout autrement dans les endroits où on la représentait armée à côté d'Arès : en beaucoup de lieux l'accès de son sanctuaire était interdit aux femmes : à Thèbes et à Mégalopolis en Arcadie, elle était adorée comme Uranie, Pandémos et Apostrophia, (qui détourne), dans trois statues fort antiques : il existait aussi en quelques endroits, une Aphrodite des tombeaux et de la mort, Melaïnis et Androphone.

41. — A une époque plus avancée et dans la conception de quelques penseurs isolés plus encore que dans la conscience publique, il existait un contraste marqué entre Aphrodite, Uranie et Pandémos. L'une déesse du ciel, que la statue de Phidias, à Elis, représente posant le pied sur une écaille de tortue, symbole de la voûte céleste, était la fille née sans mère d'Uranus et la déesse de l'amour le plus noble et le plus pur. L'autre au contraire, fille de Jupiter et de Dioné, provoquait et protégeait les instincts sexuels, les amours vulgaires, charnels et déshonnêtes : Platon et d'autres à son imitation établirent cette distinction confirmée par l'attribut d'Aphrodite Pandémos, le bouc ou le bélier. Xénophon lui-même fait remarquer, qu'Uranie et Pandémos étaient distinguées par des temples, des statues et des autels particuliers (1), et que les victimes offertes à la première devaient être plus saintes et plus nobles que celles offertes à la seconde. C'est ainsi qu'un héros de Théocrite, dans une invocation, où il demande le bonheur conjugal pour sa compagne, s'adresse expressément, non à Cypris Pandémos mais à Uranie (2). Bien que le nom de Pandémos offrit primitivement l'idée

(1) Conv. 8-9.
(2) Epig. 13.

d'une divinité publique, dont le culte réunissait diverses classes ou nations dans une alliance religieuse et politique, les Hétaïres ne laissaient pas que d'offrir indifféremment à Uranie ou à Pandémos les fruits mêmes de leur honteuse industrie (1).

42. — Comme déesse olympienne et dans tous les mythes qui se rattachent à elle, Aphrodite était la déesse de l'amour physique, des grâces et de la beauté; sa principale attribution était de préparer et de resserrer le lien des instincts sexuels : c'est elle qui donnait aux jeunes filles tous les agréments qui devaient séduire ou captiver le cœur et les désirs des hommes : tous les mouvements de l'âme excités par la passion de l'amour, tous les événements prospères ou fâcheux qui en dépendent, lui étaient attribués et exprimés par les divers surnoms qu'on lui donnait. Sur ce terrain elle exerçait un pouvoir irrésistible et la fable rapporte d'elle beaucoup de traits cruels, passions dénaturées, incestueuses qui égaraient les contempteurs de son empire et la vengeaient de leurs mépris. Comme Hermès était le dieu des voleurs, elle était la déesse des courtisanes et des Hétaïres et la protectrice née de l'impudeur : à Corinthe on regardait les Hétaïres comme ses prêtresses : dans l'excitation même des jouissances les plus brutales, les Grecs prétendaient reconnaître l'action et la volonté de la divinité : c'est ce qu'explique la présence des sanctuaires et du culte d'Aphrodites Hétaïris et Porné, à Abydos, à Samos, à Éphèse : le temple que Solon lui fit ériger à Athènes, fut bâti des revenus de la plus infâme vénalité (2). Comme le côté physique des relations conjugales rentrait aussi dans son domaine, on l'invoquait encore

(1) Lucien. Dial. Meretr : 7. Dioscorid. Epig. 12. Anthol. 1. 247.
(2) Athen. 13 15.

comme déesse des mariages, présidant aux naissances et à la fécondité des unions (Kolias).

43. — Héphestos, dont le culte s'était transmis des Thraces de Lemnos aux Grecs, avait acquis beaucoup d'importance à Athènes, sans que d'ailleurs son culte s'étendît au-delà : il existait entre lui et les autres dieux olympiens un contraste saillant. Tandis que le principe originel, physique et élémentaire, s'effaçait de la conscience publique, devant les conceptions qui le personnifiaient dans ceux-ci, Vulcain au contraire, l'identifia toujours davantage avec l'élément igné, et souvent même le langage usuel substituait son nom au mot de Feu. Il ne passait pas toutefois pour le maître du feu éthéré et primitif de l'univers, mais de l'élément comprimé, ayant besoin d'aliment du feu plus grossier, plus impie de la terre : les croyances populaires, lui assignaient une demeure et des forges dans le sein des montagnes Volcaniques, le Moychle à Lemnos et l'Etna, car il était aussi très-habile artiste et le dieu des forgerons : des fictions plus récentes lui donnent les cyclopes pour aides : à Athènes cependant son culte était étroitement lié à celui de Minerve, la déesse du feu éthéré et de la lumière sans flammes. Deux fêtes, les Chalcées et les Apaturies étaient consacrées aux deux dieux : en outre Héphestos fut quelquefois honoré avec Hestia comme dieu du feu domestique (1).

44. — Déméter, la déesse des moissons et de l'agriculture appartenait à l'ancien culte pélasgique : elle avait, disait-on, appris aux Grecs les premières notions de l'agriculture, du labourage et de la préparation du pain : l'agriculture étant regardée comme le fondement et le principe de toutes les institutions sociales et politiques et comme un élément indispensable de paix

(1) Plat. legg. 11 p. 190. D. Diodor. 5. 74.

et de prospérité dans la vie civile et domestique, on l'honorait sous le nom de Thesmophore, comme la législatrice de l'humanité et l'auteur de la civilisation et des lois : la plupart de ses titres faisaient allusion aux semailles, aux épis, aux moissons, au pain, à la farine : on la faisait de plus présider aux mariages et protéger les enfants qui en sont le fruit, (Kurotrophos): opinion fondée sur l'analogie qu'on croyait voir entre l'affouillement et l'ensemencement du sol et la cohabitation nuptiale. Ses fêtes et ses mystères figuraient le contraste qui existe entre l'état grossier où se trouvaient les hommes, avant qu'ils connussent le blé et la civilisation que l'agriculture introduisit plus tard dans l'humanité. Mais comme la même terre qui féconde le germe des plantes, engloutit aussi la dépouille des morts, Déméter était également une déesse de la mort : cet attribut lui faisait donner l'épithète de noire : les morts lui étaient consacrés sous le nom de Démétriens, comme on les appelait à Athènes, et douze jours après le décès d'un citoyen, on offrait à Déméter un sacrifice funèbre.

45. — Ce double attribut de la vie et de la mort offre un type plus frappant encore dans la fille de Déméter, Persephone Cora, qui formait avec sa mère un couple inséparable, que le culte associait d'une manière si intime qu'on les appelait simplement le couple divin, ou les honorables, les maîtresses et aussi les grandes déesses. Chez Homère elle n'apparaît que comme l'inflexible et redoutable déesse de la mort, la dominatrice du royaume souterrain des ombres. Elle a pour acolytes les Erynnies, dont le rôle est d'accomplir les malédictions et de venger les crimes: dans les traditions primitives de l'Arcadie, où elle s'appelle Despœma, la souveraine, elle est fille de Poséidon et de Déméter Erynnis, ainsi nommée de la fureur où la fit entrer l'outrage qu'elle avait eu à subir de ce Dieu :

d'autres versions la faisaient regarder comme fille de Jupiter et de Déméter, enlevée plus tard par le dieu de la mort, Hadès ou Pluton : de sorte qu'elle était tour à tour Cora, la déesse de la verdure et des fleurs dont le printemps émaille la terre, et Perséphone, l'épouse du sombre Hadès, la destructrice des vivants et la souveraine des morts : les voyages de l'inconsolable Déméter à la recherche de sa fille perdue, la disparition et le retour de la victime du sombre ravisseur, la proposition faite à Cora par Jupiter de résider tour à tour dans le monde supérieur et dans le monde inférieur, ces alternations de joie et de douleur, allusions symboliques à la semence qui n'est confiée à la terre que pour y pourrir et renaître ensuite à une vie nouvelle : Cora descendue dans le royaume d'Hadès et rendue ensuite à sa mère, comme le germe enfoui renaissant au jour ; — toutes ces fictions couvraient les mythes, les fêtes, les mystères d'un voile splendide où brillaient tous les trésors de l'imagination grecque.

46. — Hadès ou Pluton, sorte de Jupiter Chtonien, régnait à côté de Perséphone sur les ombres du royaume des morts, et possédait seul la clef de ces régions ténébreuses, maudites des dieux et des hommes; mais c'était en même temps un dieu de la terre et des champs qui couvrent sa surface, représenté quelquefois avec une corne d'abondance ou une touffe d'épis dans la main : Hésiode recommande au laboureur de l'invoquer dans ses travaux comme Déméter (1). Ce sont toutefois les poètes qui l'ont dépeint avec le plus de détail, car le peuple en général se préoccupait peu de cette divinité qui n'avait nulle part d'autels publics (2). On lui avait bien élevé une statue dans Athè-

(1) Op. et Dies v. 465.
(2) Eustath. ad Iliad. 744 5.

nes, mais son culte était fort restreint. Elis et Pylos lui rendaient seules quelques honneurs: il avait à Olympie un temple qui ne s'ouvrait qu'une fois l'an et dans lequel les prêtres eux-mêmes n'entraient jamais (1).

47. — Dionysos était le plus jeune des dieux grecs, et bien que son culte fût le dernier rameau important de cette religion, aucun autre n'avait contribué davantage à modifier profondément la civilisation, la poésie et les arts indigènes. Il n'en est aucun qui reflète une empreinte morale mieux caractérisée et qui résume d'une manière plus complète les tendances du paganisme: sympathie enthousiaste pour la nature et pour ses concupiscences: désir effréné de se les assimiler d'une manière vivace: abandon complet à la vie naturelle et à la frénésie des sens : conviction aveugle que les forces actives qui se révèlent dans les accidents de la nature ne sont qu'un mode de l'être divin et que par conséquent leur action sur l'homme renferme en soi quelque chose de divin et d'agréable à la divinité.

48. — Dionysos fut-il originairement un dieu Thrace, par conséquent indigène en Grèce, présidant aux vignerons et dont le culte Lydi-Phénicien de Cybèle et de Sabazios altéra plus tard le type primitif? ou bien était-ce un dieu étranger introduit de l'Orient en Grèce, avec la culture de la vigne? des arguments de poids semblent militer en faveur de cette dernière hypothèse. Dionysos est évidemment un dieu voyageur et conquérant dont le culte pénétra de l'Asie en Grèce après de nombreuses migrations: aussi poètes et mythographes s'accordent-ils à faire de ces contrées le théâtre de ses mystères. Les anciens monuments le représentent dans

(1) Paus. 6. 25. 3.

un costume tout oriental: ceux qui lui donnent une physionomie purement grecque appartiennent à une époque beaucoup plus récente: les animaux même qui lui étaient consacrés, l'âne et la panthère, dénoncent une origine asiatique. L'invention du vin étant née dans l'Asie Occidentale, ce serait une opinion fort hasardée que de faire venir le culte dionysiaque de la ville de Nysa à Thrace. On ne peut lui assigner pour patrie qu'une autre Nysa, située entre le Nil et la Phénicie, au nord de l'Arabie ou de la Cœlésyrie, et nommée plus tard Scythopolis par les Grecs et Bethsané par les Sémitiques. L'antique relation du médecin Philomide (1), qui montre Bacchus apportant le pampre de la mer rouge en Grèce, corrobore singulièrement cette conjecture. On s'explique en effet qu'à la faveur des relations fréquentes qui reliaient le littoral de la mer rouge avec les Indes, la renommée et le type du dieu, aient pu parvenir dans ces dernières contrées, dès l'époque d'Alexandre.

49. — Les cérémonies du culte de Dionysos, particulièrement aux fêtes triétérides offraient des vestiges frappants des rites orientaux: son surnom d'Omestes rappelle les omophages dont les cérémonies dégoûtantes ne sont qu'une reproduction des rites phrygiens: on a d'autant plus de raisons de considérer la manducation des viandes crues comme une réminiscence des anciens sacrifices humains, qu'on voit Thémistocle lui-même immoler trois prisonniers perses à Bacchus Omestes (2). Il est positif que le culte de Dionysos fut primitivement célébré par ces sortes de sacrifices, au moins à Potnia en Béotie et qu'ils subsistèrent beaucoup plus tard encore à Lesbos et à Ténédos; mais on

(1) Athen. 15. 5.
(2) Plutarch. Thémis. 13. Pélopid. 21.

n'offrit sûrement point de victimes humaines, même dans les temps les plus reculés, à un Dionysos grec, simple dieu du raisin et de la vigne.

50. — Les Hellènes reçurent le dieu et son culte des Thraces méridionaux, qui habitaient entre le Parnasse et l'Hélion: de là il passa en Béotie où il avait son siége principal: Thèbes revendiquait l'honneur de l'avoir vu naître. Il se propagea ensuite dans l'Attique, où il se confondit avec le culte de Déméter, puis dans le Péloponèse; et enfin à Delphes, où il s'identifia avec le culte d'Apollon. Toutefois les fabuleuses légendes de Thèbes, d'Orchomène et d'Argos, conservaient le souvenir des profondes répugnances qu'avait soulevées ce culte à son début: les Grecs en naturalisant le Dieu chez eux lui forgèrent une généalogie et une histoire en rapport avec ses attributions ; mais où les noms de Cadmus et de Phœnix trahissent encore une origine asiatique. Bien qu'Homère le cite rarement et sans l'assimiler jamais aux divinités olympiennes, il n'a pas laissé de dépeindre en quelques traits l'esprit et le culte de ce Dieu qu'il appelle le Dieu furieux.

51. — La santé des troupeaux, la culture de la vigne, la croissance et la fécondité des végétaux en général, furent les premiers objets pour lesquels la Grèce invoqua Dionysos, le dieu qui présidait non-seulement à la maturité du raisin, mais aussi à celle des arbres et des plantes: à Sparte il s'appelait Sycite, dieu des figues: on lui demandait le croît des troupeaux et la fécondité des jeunes filles: aussi le phallus, symbole de la force génératrice, figurait-il amplement dans les solennités dionysiques où il était porté en procession. Le dieu du vin passait en même temps pour l'auteur de la gaîté qu'il inspire et que provoquent la musique, la danse et la bonne chère.

52. — Dionysos conserva donc en Grèce le caractère

que prêtaient les conceptions asiatiques à la personnification du principe producteur, nourricier et mâturateur de la nature, et les phases diverses de celle-ci, la suspension de la vie végétative en hiver, sa résurrection au printemps, s'identifièrent avec le dieu lui-même qui en était la personnification, par une sorte de transmutation très-fréquente dans les conceptions ethniques. Les fêtes dionysiaques suivaient le dieu et les diverses transformations du raisin, dont il avait doté les hommes, dans un cycle annuel, où toutes les phases de la végétation, depuis la naissance jusqu'à la mâturité et la vendange, se trouvaient figurées dans une série de cérémonies allégoriques.

Des rites symboliques représentaient la double nature du dieu Joie et Deuil, revêtus l'un et l'autre de l'aspect orgiaque. Au son des flûtes phrygiennes et des cymbales retentissantes, les bacchants des deux sexes, en proie à des transports frénétiques et sauvages, tombaient dans une excitation voisine de la rage, qui se communiquait des acteurs aux assistants et qu'on regardait comme l'action immédiate du dieu lui-même. C'est en cette façon que les fêtes des Ménades, les Triétérides, se célébraient au solstice d'hiver, pendant la nuit et sur les montagnes.

53. — Comme dieu du monde inférieur, Dionysos portait dans les mystères surtout le nom de Zagreus; mais ce n'était point alors le fils de Sémélé, et Jupiter, sous la forme d'un serpent, l'avait engendré avec Perséphone. On en faisait même un fils de Déméter qui revenant au printemps de l'enfer, où elle avait retrouvé sa fille, ressuscita son Zagreus, que les Titans nés de la terre, avaient mis en pièces; le souvenir de la mutilation et de la régénération était célébré par un culte sombre et sanglant ; on lui offrit d'abord des victimes hnmaines: cet usage subit plus tard quelques adoucisse-

ments: à Aléa en Arcadie, on y substituait la flagellation des jeunes filles, tandis qu'à Outomène, aux fêtes des agrious, celles qui étaient vouées au sacrifice, pouvaient ordinairement s'y soustraire par la fuite: cependant du temps de Plutarque il arriva encore que l'une de ces malheureuses, saisie par le prêtre qui la poursuivait, fut réellement immolée. L'usage de déchirer des animaux, symbole de sa propre lacération, et la manducation des viandes crues faisaient partie de son culte. Le dieu était surtout figuré et invoqué sous la forme d'un taureau: « Digne taureau! » est le salut et l'invocation que lui adressent dans leur hymne les jeunes filles d'Elis, en entrant dans son temple avec le pied de taureau (1). Aussi était-il fréquemment représenté sous cette forme, à Cisyque entr'autres, ou bien, le taureau qui le représentait, était décapité, pendant que les Ménades appelaient à grands cris le dieu qui devait les visiter.

54. — Quelques divinités secondaires, telles que Eros, Pan, Priape, Asclépios avaient un culte beaucoup moins répandu et surtout moins influent sur les idées religieuses de la Grèce. Eros, dont Homère ne fait aucune mention, est représenté dans la cosmogonie d'Hésiode, comme le plus ancien des dieux, formateur du monde, n'ayant eu ni père ni mère, le plus beau et le plus irrésistible de tous les dieux, le premier auteur de l'harmonie de l'univers. Adoré d'abord à Thespie en Béotie sous la forme d'un bloc, suivant l'usage pélasgique, il conservait aussi un culte à Athènes, dans le Péloponèse et les îles: les Spartiates et les Crétois lui sacrifiaient avant le combat, persuadés sans doute que le dieu qui présidait au sentiment le plus puissant et le plus sympathique, ne manquait pas de favoriser aussi l'émulation et l'ensemble dans la bravoure: il ne

(1) Plut quæst. græc. VII 195. Reisk.

devint que beaucoup plus tard le fils d'Aphrodite, conçu de Jupiter, d'Arès ou d'Hermès. Phidias l'avait encore représenté comme un dieu primitif, conçu par Aphrodite lors de sa naissance (1). Mais au rapport de Pausanias, la plupart des hommes le regardaient comme le plus jeune de tous les dieux : on le représentait presque toujours sous les traits d'un bel enfant, avec un carquois, des flèches et une torche, personnifiant la passion de l'amour, lui empruntant divers surnoms tirés des effets et des impressions qui la caractérisent et exerçant un empire tyrannique sur les dieux et sur les hommes.

55. — L'Arcadie fut le berceau du culte de Pan, le dieu des troupeaux et des bergers, moitié bouc, moitié homme, habitant les vallons et les antres : il n'en est fait mention ni dans Homère ni dans Hésiode : son culte ne s'introduisit à Athènes que pendant la guerre persique, mais il était déjà célébré en Thessalie, à Thèbes et à Delphes. Par quelle sorte de transition le dieu aux pieds de bouc, joyeux ami de la danse et de la musique, devint-il le dieu de la lumière et du feu, honoré à la lueur des torches et sur les autels de qui brûlait un feu perpétuel? c'est une énigme qui n'est point encore résolue. Le dieu ithyphallique Priape, fils de Dionysos et d'Aphrodite, était adoré dans l'Hellespont, à Lampsaque, à Parium, à Cyzique et en beaucoup d'autres endroits comme favorisant la fécondité des troupeaux des champs et des jardins.

56. — Asclépios, le dieu de la médecine et de la santé était fils d'Apollon : celui-ci ayant tué par jalousie la mère d'Asclépios, sauva l'enfant, qui, honoré d'abord en quelques endroits écartés de la Thessalie, ne prit rang parmi les dieux helléniques que postérieurement

(1) Pausan. 5. 11 3

à Homère. Peu à peu ses temples couvrirent toute la Grèce : les principaux étaient à Tricca, en Thessalie, à Epidaure, son pélérinage le plus vanté, à Cos et à Pergame. On les élevait en général dans le voisinage des eaux thermales et ils étaient desservis par des familles sacerdotales, dans lesquelles se transmettait comme un héritage sacré, la connaissance de l'art de guérir : les oracles attachés à ses temples étaient consultés au moyen de l'incubation : on croyait que le dieu indiquait en rêve aux malades qui dormaient dans son temple, les remèdes qu'ils devaient employer pour se guérir, et il est probable en effet que les prêtres parvenaient souvent à concilier le songe avec la méthode curative applicable à la plupart des cas.

57. — Hébé, ou Dia, et Ganymède, personnification de la jeunesse florissante, était honoré à Phlie, à Sicyone et à Athènes. La déesse de l'aurore, Eos, dont le nom rappelle tant de légendes sentimentales et aventureuses, semble au contraire n'avoir jamais eu de culte réglé. Le culte oriental des planètes était aussi complétement étranger aux Grecs : Orion, Sirius, les Pleïades, les Hyades étaient des êtres célestes admis dans la fable et la poésie, mais sans être classés dans la religion. Parmi les dieux du vent, Eole, le roi des airs, ne fut apparemment créé par les poètes, qu'à une époque plus récente, et il n'était adoré nulle part. Borée, au contraire, avait un sanctuaire à Mégalopolis et les habitants de cette ville lui offraient chaque année des sacrifices, en mémoire de ce qu'il les avait délivrés des Spartiates (1). Zéphyre avait également un autel à Athènes : il existait aussi entre Sicyone et Titane un autel, sur lequel un prêtre sacrifiait aux vents en général, une fois par an et pendant la nuit. Iris, la déesse de

(1) Pausan. 8 36. 4.

l'arc en ciel et la messagère des dieux n'était honorée que par les Déliens de l'île d'Hécate, qui lui offraient des gâteaux et des fruits.

58. — Les Heures, génies des saisons, présidant aux travaux champêtres et préposées au service des divinités Olympiennes, étaient honorées en Attique, en Ocyolide et en Elide. On n'en connaissait que deux à Athènes, Thallo et Carpo, qui présidaient l'une au printemps, l'autre à l'automne. Hésiode en nomme trois, filles de Jupiter et de Thémis : Eunomie, Diké et Irene, à qui l'on attribuait le maintien de l'équilibre et de l'harmonie dans l'ordre physique et moral. Le rôle des Charites, ou Grâces, se rapprochait beaucoup de celui des Heures : leur culte qui datait de l'époque pélasgique, était cependant plus répandu et publiquement célébré en Arcadie. Honorées comme des divinités de premier ordre à Orchomène, elles avaient eu primitivement, comme on peut en juger par les noms que lui donnait Athènes, des fonctions physiques relatives aux phases de la durée et de la croissance; mais elles devinrent sous le pinceau des poètes, les divinités de la grâce et des appâts féminins.

59. — La personnification des idées abstraites donna naissance à un nouvel ordre de divinités, auxquelles les Grecs rendaient un culte, soit pour se les rendre propices, soit pour implorer leurs faveurs, soit pour appaiser leur ressentiment ou leur haine. Ainsi Tyché, la déesse du bonheur et de la bonne fortune, avait des temples et des statues dans plusieurs villes de la Grèce : Pindare, parmi les poètes, fut le premier qui l'invoqua comme déesse et la célébra comme la plus puissante des Parques (1). Elle fut adorée jusqu'à une époque très-avancée comme l'arbitre des événements publics et lo-

(1) Olymp. 12. 1. Paus. 4. 30; 7. 26.

caux ; mais la conception primitive et générale s'altérant à la longue, la déesse unique fut décomposée en une foule de divinités spéciales, de sorte que chaque famille et chaque individu finirent par avoir une Tyché personnelle. Thémis la mère des Heures, était adorée à Thèbes, à Athènes, à Olympie, à Trézène et à Tanagyre, comme bonne conseillère, protectrice de l'ordre et des lois et suivante de Jupiter. Némésis paraît avoir été dans l'origine une déesse de la nature, dont le culte n'était connu qu'en un petit nombre d'endroits, à Smyrne, à Cysique, à Patra dans l'Asie Mineure, et surtout à Rhamnonte, en Attique, où elle passait pour avoir eu Hélène de Jupiter. Après la guerre des Perses, elle revêtit un caractère purement éthique et devint la rétributrice de chacun, la déesse de la justice et de l'équité et la personnification de l'envie, que les anciens attribuaient parfois aux dieux, puissance souvent hostile et funeste pour les heureux, mais en même temps la vengeresse de l'orgueil et de l'impiété.

60. — Les trois parques Clotho, Lachésis et Atropos, déesses qui avaient pour emploi de filer les destinées humaines, distribuaient à chaque homme son lot spécial et immuable : elles étaient censées présider particulièrement à la naissance, au mariage et à la mort de l'homme, mais elles passaient aussi pour conservatrices de l'ordre physique et moral.

Delphes et Olympie adoraient, suivant Pausanias (1), un Jupiter mœragète, (guide des Parques), qui tirait son nom de ce qu'il connaissait d'avance le lot que les Parques réservaient aux mortels et ce que leur refusaient les arrêts du destin. Toutefois ces déesses jouaient un rôle plus important dans la poésie que dans la vie et le culte du peuple. Elles n'avaient de

(1) Pausan 5. 14. 4.

sanctuaires ou d'autels qu'à Olympie, Sicyone, Thèbes, Corinthe et Sparte : on peut rapporter au même ordre d'idées les Erynnies, sœurs des Parques, partageant en commun leur culte et leurs autels : ainsi il y avait à Sycione dans le bois des Euménides, un autel des Parques où les mêmes victimes étaient offertes aux unes et aux autres. Les Erynnies étaient des génies infernaux, présidant à la vengeance et au châtiment : Hésiode en fait des filles de la terre, nées des gouttes de sang qui y tombèrent lors de la mutilation d'Uranus. Ministres d'Hadès et de Perséphone, elles vengeaient primitivement toute violation de l'ordre naturel : de là ce mot d'Héraclite, que si le soleil venait à dévier de son orbite, il serait bientôt refréné par les Erynnies (1), et l'usage qui interdisait l'accès de leurs temples aux individus qui se réveillaient d'une mort apparente (2). Mais les poètes, et plus encore la sinistre influence qu'exerça sur l'imagination grecque la fable d'Oreste, contribuèrent largement à personnifier en elles la terreur et les supplices d'une conscience bourrelée de remords, et à les faire regarder comme d'implacables vengeresses des crimes qui inspiraient aux Grecs le plus d'horreur, tels que le parjure, le mépris de l'hospitalité, le meurtre, celui surtout dont les victimes étaient des parents ou des proches : on pouvait cependant les apaiser et détourner leur coups, et sous le nom d'Euménies, (bienveillantes), elles avaient un culte à Sycione, à Thèbes et à Athènes. Dans cette dernière ville elles étaient honorées, comme des déesses favorables à la terre, mais terribles et sévères en même temps pour les grands coupables : quelques-uns de leurs sanctuaires, entr'autres celui d'Arcadie, non loin

(1) Plutarch. de Exil. 11.

(2) Hesych v. δευτεροποτμοι.

de Mégalopolis et le temple de Kerinée en Achaïe, consacraient le souvenir des aventures d'Oreste.

61. — Les Muses furent originairement les nymphes des fontaines et des sources auxquelles on attribuait une action inspiratrice, soit à cause des substances minérales qu'elles contiennent, soit parce qu'on les regardait comme imprégnées des exhalaisons de la terre. La grande diversité de leurs noms, de leur nombre et de leur origine provient de ce que chaque contrée de la Grèce avait ses muses particulières, presque toujours adorés dans les sources qu'on leur assignait pour séjour favori: même en Lydie, on appelait muses les nymphes de la mer Gygée, qui passaient pour avoir inventé la flûte. Dans les endroits où leur culte était le plus florissant, sur l'Hélécon en Béotie et sur le Parnasse, près de Delphes, elles étaient adorées comme les génies de l'inspiration poétique, du chant et de l'harmonie ayant pour coryphées ou musagètes tantôt Apollon, tantôt Bacchus. Mais bien que les muses eussent des sources sacrées, des temples et des autels à Sycione, à Mégalopolis, à Thespie, à Corinthe, à Ambracie et à Athènes, et que Sparte même leur sacrifiât avant le combat, leur culte avait en général pénétré peu avant dans la vie du peuple.

62. — Le rôle d'Hécate, (qui agit au loin), se rattache aux conceptions les plus énigmatiques de la théogonie grecque. Homère ne fait d'elle aucune mention: elle est représentée dans la théogonie d'Hésiode, comme la fille du plus sage des Titans: Jupiter lui laissa toutes les prérogatives dont elle jouissait déjà sous le régime de la puissanee titanique. Son autorité exerce un triple empire sur les trois règnes de la nature, et s'étend à la fois sur la terre, dans le ciel et sur la mer: elle est la grande médiatrice entre les dieux et les hommes, la dispensatrice de tous les dons nécessaires ou

favorables aux diverses conditions de la vie humaine: c'est elle qui présente et invoquée dans tous les sacrifices transmet aux dieux les prières des mortels. Cette intervention d'Hécate dans les fonctions de la vie réelle et dans le culte des Grecs, subit des modifications si variées que l'Hécate hésiodique n'est en quelque sorte que la synerèse des attributions étendues dont les surnoms de la déesse offrent l'idée, et qu'elle-même n'est que la personnification de l'omniscience et de l'omnipotence de l'être divin, pour autant que cet ordre d'idées peut s'appliquer aux dieux anthropomorphiques de la Grèce.

63. — Hécate identifiée avec la lune, était une divinité étrangère qui s'introduisit de bonne heure en Grèce: elle était honorée à Egine comme déesse suprême et occupait une place importante dans les mystères cabiriques de Samothian: on la disait fille de la nuit et les flambeaux qu'elle portait, l'un dressé et l'autre renversé, faisaient allusion aux phases croissante et décroissante de la lune: on la représentait tantôt à trois corps, tantôt à trois têtes, soit comme emblème de la triple influence que l'astre de nuit exerce sur le ciel, sur la terre et sur la mer: soit comme allusion aux trois phases de la lune. Sous les noms d'Enodie et Triodite, elle était le guide nocturne des voyageurs et la déesse des chemins et des routes (1). C'était une déesse maritime qui présidait aux traversées. Ses statues se rencontraient fréquemment dans les carrefours et aux bifurcations de chemins, comme aussi devant les maisons, dans les rues des villes. A chaque néoménie, ou le trentième soir de chaque mois on y déposait des mets consacrés, dont une populace affamée se disputait souvent les restes. Il n'y avait pas loin de

(1) Mélanthius ap. Athen. 7. p. 325. c.

la déesse de l'astre au blême visage à la reine des esprits nocturnes et des spectres, qui venait, accompagnée de son sinistre cortége, voltiger autour des tombeaux, ou sous un aspect hideux, la main armée d'un glaive et d'une torche, les cheveux entrelacés de serpents et de couleuvres, et suivie de gros chiens noirs épouvanter le voyageur (1), et présider aux apparitions nocturnes et aux terreurs soudaines (2). Comme on croyait qu'il s'exhale de la lune une émanation magique, une influence secrète qui porte au délire, Hécate fut aussi la magicienne suprême invoquée dans la préparation des charmes, auxquels elle procurait leur efficacité et elle jouit d'une grande vogue dans la pratique des enchantements. On a prétendu que le surnom d'Artémise seul fit d'Hécate une divinité particulière: c'est une hypothèse toute gratuite: les poètes tragiques l'identifièrent en effet avec Artémis: mais par l'unique raison que celle-ci présidait aussi à cette époque, à l'astre des nuits. Comme déesse de la lune et de la nuit, Hécate appartenait encore au monde inférieur: on la mit au nombre des divinités Chtoniques et censée alors la fille de Déméter, elle s'identifia avec Perséphone, ou lui fut donnée pour sœur ou pour parèdre, ce qui explique comment elle se trouva confondue avec celle-ci dans la célébration des mystères Eleusiniques.

64. — Le culte sauvage, frénétique, orgiaque de Cybèle, regardée dans la théogonie Asiatique comme la mère des dieux, identique à la crétoise Rhée, se répandit de bonne heure en Grèce. On lui avait élevé dans Athènes, bien longtemps peut-être avant Périclès, un métroon particulier, destiné en même temps

(1) Lucian. Philopseud: 23. Schol. Apollon: 3. 86. 2.
(2) Hippocr. de morbo sacro p. 26.

au dépôt des archives de l'état. A Thèbes, Pindare lui avait bâti un sanctuaire devant la porte de sa maison: elle avait aussi des endroits consacrés près de l'anagyrèse en Attique, à Acrié en Laconie, à Dyme en Achaïe, à Sparte et à Olympie. Son culte était depuis longtemps naturalisé dans les villes Grecques de l'Asie Mineure. Elle était la divinité la plus vénérée à Smyrne, à Magnésie, dans l'Hellespont et la Propontide. Le culte phrygien du dieu des montagnes, Sabazios, se rattache étroitement au précédent: il symbolisait les forces productrices de la nature et ne faisait qu'un dans l'origine, avec l'Attis phrygien, dont il partageait les aventures. Les Grecs de l'école orphique le confondirent avec Dionysos : son culte était également accompagné de cérémonies bruyantes et d'extravagances burlesques: du reste Sabazios fut toujours pour les Grecs un Dieu étranger et de plus un dieu méprisé.

65. — Les démons venaient, dans la religion grecque, immédiatement après les dieux proprement dits, et ils occupaient dans le culte et plus encore dans les dogmes un rang important. Homère, à la vérité, n'admet dans ses conceptions aucun intermédiaire de ce genre, et le mot démon chez lui, n'est souvent qu'une expression synonyme de Dieu; mais Hésiode enseigne l'existence de toute une race immortelle de démons: d'après lui il existe entre les dieux et les hommes trois myriades d'êtres médiateurs: suspendus dans l'athmosphère ils sont comme les gardiens et les génies protecteurs des hommes, chargés de leur distribuer les faveurs célestes (1). Les Grecs donnant un sens plus large à la conception primitive, comprirent aussi ces héros parmi les démons, et le culte des uns et des autres offrait en effet une certaine analogie; mais il y

(1) Op. et dies. v. 109. 15.250 11.

avait une grande différence quant à l'être, entre le héros, qui avait d'abord vécu comme homme sur la terre, et le démon, être spirituel et subtil, représenté comme un génie d'origine divine et surhumaine. Les démons eux-mêmes furent souvent assimilés aux dieux, et plusieurs divinités comme Eros, Pan, les nymphes, ne sont en réalité que des démons (1).

66. — Les êtres subalternes adjoints aux dieux supérieurs en qualité de ministres et d'acolythes, formaient, suivant Platon (2), un ordre particulier de démons : on leur offrait une victime avant le sacrifice réservé à la divinité principale, et les Opontiens, assure-t-on, avaient des prêtres différents pour le culte des dieux et pour celui des démons (3). La croyance aux démons familiers veillant sur chaque individu, se rencontre de bonne heure dans l'antiquité : Phocilides déjà parle de génies préposés aux hommes : (Olymp. 8.) Pindare et Ménandre confirment la même croyance : l'un attribue à Jupiter le gouvernement des démons qui veillent sur les hommes unis par des liens d'amitié : l'autre assure que chaque homme a près de lui un démon, qui est comme le mystagogue bienveillant de sa vie (4). Les écoles philosophiques se plurent à systématiser ces idées, mais elles laissèrent peu de traces dans la vie et la conscience du vulgaire, sortout lorsqu'elles l'appliquaient aux esprits malfaisants. Car bien que l'opinion commune regarde Empédocle, comme ayant le premier, introduit en Grèce, le dualisme du bien et du mal personnifiés (5), Hippocrate toutefois rapportait déjà de son

(1) Plutarch. def. orac. 18. — Hesiod. ap. Plutarch. l. c. 405.
(2) Legg. 8. p. 828. 834. 848.
(3) Plutarch. quæst. græc. 6.
(4) Pind. pyth. 5 130. — Ménandr; Apud Clem. Alex. Strom. 5. 26.
(5) Clem. Alex. Strom. 5. 726.

temps que les hommes superstitieux se croient environnés nuit et jour de démons malveillants. Les écrivains grecs antérieurs à Plutarque, ne mentionnent jamais que de bons génies; mais cette réserve s'explique par la crainte des mauvais présages, qui leur faisait éviter de nommer les génies du mal (1). Le bon démon, le génie de la fécondité, préposé particulièrement à la prospérité de la vigne et habituellement invoqué à la fin des repas, ne se rattachait comme les autres divinités à l'ordre des démons que dans un sens plus éloigné.

67. — Le culte héroïque en revanche était beaucoup plus répandu et plus profondément empreint dans la société et dans les idées grecques : la multitude des héros était innombrable et s'accroissait constamment. Il n'était presque pas de célébrité historique de l'époque fabuleuse, qui n'eût en quelqu'endroit de la Grèce son tombeau et son culte particulier : on décernait les honneurs héroïques aux ancêtres des plus illustres familles, aux fondateurs et aux législateurs des états, aux guerriers qui avaient triomphé de l'ennemi public, La plupart des héros et des héroïnes d'Homère jouissaient en quelqu'endroit, d'honneurs presque divins, (il n'est pas jusqu'au héraut d'Agamemnon (2), Talthybios, qu'on n'ait élevé à cette dignité); la plupart d'entre eux ne devaient cette distinction qu'à la circonstance toute fortuite, de s'être trouvés cités dans Homère. L'héroïsme était ordinairement la conséquence d'une filiation divine, ou la récompense d'exploits extraordinaires; mais chaque corporation civile ou industrielle se prétendait également issue d'un héros, et comme les Grecs mesuraient surtout leur estime à

(1) Petersen. Culte domestique des anciens Grecs. 55.
(2) Hérodot. 7. 154.

la beauté du corps ou à quelques avantages purement extérieurs, il suffisait bien des fois qu'un homme réunît ces conditions, pour qu'on l'admît après sa mort au rang des demi-dieux et qu'on l'honorât comme un être supérieur.

68. — Après Lycurgue, Harmodius et Aristogiton, on décerna le même culte aux guerriers tombés dans les batailles de Marathon et de Platée (1). Le gladiateur Diognète en Crète ne fut redevable de cet honneur qu'à sa force et à son agilité. A Chios, un chef de brigands, nommé Drimacos, homme farouche et sanguinaire, s'était fait égorger par ses compagnons : on en fit un Héros. Vers 490 av. J.-C., Cléomède d'Astypalée ayant disparu subitement, l'oracle le proclama le dernier des Héros, malgré les crimes dont il s'était souillé (2). Cette décision n'empêcha pas toutefois d'ajouter encore de nouveaux héros aux anciens : Naxos et Anthédon rendaient des honneurs héroïques à Otus et à Ephialte, bien que la fable les représente comme d'orgueilleux contempteurs des dieux (3). En Locride, l'athlète Euthymos, reçut de son vivant les mêmes honneurs, sur la recommandation de l'oracle de Delphes (4). Il n'y eut bientôt plus si petite agglomération d'hommes et si mince village, qui n'eussent des héros particuliers et souvent si obscurs qu'on eût été bien embarrassé de leur attribuer le moindre exploit. Quelquefois un dieu de l'ordre supérieur descendait au rang de simple héros : par exemple, lorsque le peuple auquel il avait primitivement appartenu était déchu de sa puissance ou réduit à l'exil ; il subissait alors lui-même les vicissitudes de ses adorateurs : ou encore,

(1) Pausan. 1. 32. 4. — Plutarch. Arist. 21.
(2) Pausan. 6. 9. 3.
(3) Diodor. 5. 50. 51.
(4) Plin. H. N. 7. 48.

lorsque le culte d'une divinité, dont les attributions étaient identiques aux siennes, venait à prévaloir par un concours de circonstances extérieures plus favorables : le premier occupant était alors supplanté et forcé de céder son rang et sa place à un rival plus heureux. Il arrivait aussi que la diversité d'origine ne permit plus d'établir l'identité réelle d'un dieu ancien avec un dieu de création récente : dans ce cas, le plus ancien était relégué dans la catégorie des Héros : parfois encore on érigeait en personnifications héroïques de simples surnoms de la divinité. C'est ainsi que beaucoup de localités ne vénéraient Dyonisos qu'au simple titre de Héros : il en était de même de Trophonius, que Labadée seule adorait comme Jupiter Trophonius.

69. — Tandis que les dieux prenaient part au gouvernement général du monde, on attribuait aux Héros une sphère d'action plus restreinte, limitée à tel peuple, à telle ville, à telle famille, dont ils avaient originairement fait partie. Ainsi Achille était censé régner sur les eaux qui entouraient son île, tandis que les dieux supérieurs régnaient sur toute la plaine de l'Océan (1). C'est pourquoi les héros furent regardés comme demi-dieux et rangés, depuis Hésiode, dans la catégorie des démons, avec lesquels ils se confondent d'ailleurs assez souvent. On les invoquait comme des génies protecteurs et vigilants, prêtant volontiers leur appui aux hommes, surtout à la guerre, et l'on pouvait se concilier leur faveur ou apaiser leur courroux par des sacrifices. Les Locriens, par exemple, ménageaient toujours dans les rangs une place libre, où Ajax, invisible, était censé combattre avec eux (2). Quelquefois même les héros d'un pays étaient envoyés au loin,

(1) Arrian Peripl. Pont. Eux. p. 23. Hudson.
(2) Pausan. 3. 9, 11. — Conon. Narr. 18.

comme auxiliaires de peuples amis : ainsi les Spartiates promirent aux Locriens de leur envoyer les Dioscures, et les Éginètes firent espérer aux Thébains, qui leur demandaient du secours, qu'ils leur enverraient les Eacides (1). En général cependant les héros étaient plutôt redoutés comme des êtres nuisibles et méchants (2), et Hérodote attribuait à leur courroux un pouvoir irrésistible : aussi arrivait-il que bien des morts étaient élevés au rang de héros, par ce seul motif, qu'on voulait expier une injure qui leur avait été faite ou le meurtre dont ils étaient tombés victimes. Parfois même, comme cela se pratiquait à Pella, pour Pélée et Chiron, on offrit à de simples héros des victimes humaines. Les philosophes furent toutefois les premiers à établir une distinction entre les héros bons et mauvais (3).

70. — La plupart des Héros primitifs qui jouissaient d'un culte passaient pour fils des dieux ou se rattachaient de quelque manière à une alliance avec la divinité : il n'était pas rare qu'une divinisation formelle, les transformât par une sorte d'apothéose ou de glorification olympienne et qu'on leur rendît alors un culte qui n'appartenait d'ailleurs qu'à la divinité. Les démons héroïques au contraire dont on croyait posséder la dépouille ou qu'on avait transportés dans un pays sur la foi d'un oracle, habitaient leurs tombeaux ou les environs, d'où ils agissaient pour ou contre les vivants, auxquels ils se montraient quelquefois dans des apparitions fantastiques (4). Aussi le culte dont leur tombe était l'autel avait généralement beaucoup d'analogie

(1) Diodor. Fragm. edid Dindorf. p. 15. — Hérodot. 5. 80.
(2) Zenob. adag. 3. 60. Babr. fab. 63. 7.
(3) Clem. Alex. ap. Euseb. praep. Ev. 4. 16.
(4) Plutarch. Thes. 35.

avec celui des morts: les rites du sacrifice héroïque étaient les mêmes que ceux du sacrifice funèbre: les temples qui leur étaient consacrés, Héroa, n'étaient à proprement parler que des monuments funéraires: on leur consacrait des enceintes, des bois, des arbres: les autels sur lesquels on leur sacrifiait, étaient comme les victimes elles-mêmes, différents de ceux des dieux. Quelquefois le sang des animaux immolés était versé soit dans une fosse creusée à côté du tombeau, soit dans le tombeau même, comme un breuvage agréable au Héros, idée qui semble avoir prédominé au moins dans l'origine (1). A une époque plus avancée, il devint presqu'impossible de distinguer le culte des morts de celui des Héros: la distinction du culte appartenant aux dieux et les honneurs à rendre aux Héros, fut au contraire toujours nettement tranchée. Il pourrait sembler étrange qu'on leur offrît des victimes qui n'appartiennent proprement qu'aux dieux, si l'on ne savait que la distance qui sépare les uns des autres était aisée à franchir et que des personnages qu'on avait commencé par invoquer comme des Héros, l'étaient bientôt après comme des dieux. Orphée, par exemple, ne fut d'abord qu'un Héros, honoré chez les Thraces et il n'eut qu'un Héròon: celui-ci se transforma en temple et le Héros lui-même devint dieu, quand on eut affecté à son culte ce qui n'était auparavant que l'apanage des dieux (2). Sparte sacrifiait à Ménélas et à Hélène, non comme Héros, mais, — sans doute à la suite d'une apothéose insensiblement accomplie, — comme dieux. Les Phocéens rendirent à Lampsace, fille du roi Mandron, des honneurs d'abord héroïques: plus tard ils résolurent

(1) Pausan. 10 4. 7.
(2) Conon. narr. 45.

de l'honorer comme déesse (1). Plutarque lui-même, s'étend en longs arguments pour prouver comment, par la séparation de l'âme et du corps, celle-là peut successivement devenir héros, de héros démon, de démon demi-dieu (2).

71. — Le plus vanté de tous les héros, le Héros universel et national des Grecs, était Héraclès, Hercule, dont le nom se trouve mêlé à toute les traditions populaires de la Grèce et des villes les plus importantes. Souche d'une dynastie régnante et illustre, il était parmi les Héros ce qu'était Jupiter parmi les dieux: on regardait comme la plus insigne des prérogatives d'être issu de l'un ou de l'autre. L'imagination grecque se plut à accumuler dans sa légende les faits les plus éclatants et les plus variés. Elle le représente comme l'idéal par excellence du Héros, persévérant dans ses entreprises, purgeant les routes des brigands qui les infestaient, comprimant la fougue des torrents, réduisant la tyrannie, prenant le parti du faible contre le fort, de l'opprimé contre l'oppresseur superbe, mettant en pièces ses ennemis, sortant toujours vainqueur de mille combats, condamné toute sa vie à se dévouer pour les autres, jusqu'à ce qu'arrivé au terme de sa carrière terrestre, il atteigne enfin la plus haute récompense ou puissent aspirer les mortels, la félicité et l'adoration qui sont le partage des dieux.

72. — L'Hercule de l'antiquité est un type composite offrant à un plus haut degré que la plupart des dieux eux-mêmes le caractère de l'universalité et de l'omniprésence. En Asie, en Egypte, en Lybie, dans toutes les régions connues des Grecs, de Gadès à la Scythie on s'entretenait de sa personne et de ses exploits. En lui,

(1) Plut. de virtute mult. VII. 4, 3. Reisk.
(2) Plut. Romul. 28.

un héros attique, Thébain ou Etolien, revêtu d'une teinte locale, les traits historiques empruntés aux annales du peuple dont il était issu, s'identifie tour à tour avec le dieu ambulant du soleil (Melkarth), à qui les Phéniciens avaient élevé des temples dans tous leurs établissements de la Méditerranée, et avec l'Heraclès Sandon, (Assyrien ou Lydien), aussi dieu du soleil et adoré en en même temps comme roi et général d'armée. Cette tradition universelle en Orient d'un Dieu primitif (Héraclès), avait frappé Hérodote, qui se demandait, pourquoi les Grecs n'admettaient qu'un simple héros de ce nom, le seul des mortels qui eût été ravi dans l'Olympe, ou qui eût mérité par sa vertu les honneurs de l'Apothéose, c'est-à-dire, la participation à la majesté des Olympiens: et partant de cette comparaison il accorde la préférence à ceux d'entre les Grecs qui avaient consacré à Hercule deux temples et deux cultes, l'un réservé au dieu, l'autre au héros (1).

73. — Il était peu de dieux même qui eussent un culte aussi répandu que le héros Hercule. Toute la Grèce était couverte de ses temples: on invoquait son aide dans une foule de circonstances: il avait pour principal attribut de détourner les fléaux et de préserver des animaux nuisibles : c'est ainsi qu'Œta en Thessalie le regardait comme le destructeur des sauterelles, Erythres en Asie Mineure comme celui des vers du raisin. On lui sacrifiait aussi comme dispensateur de la victoire et comme dieu des armées (2). On lui offrait des libations dans les festins et souvent son nom était associé à ceux des grands dieux, Jupiter, Athéné et Apollon. Athènes, qui lui rendit les premiers honneurs divins, l'adorait comme une de ses plus puissan-

(1) Hérodot. 2. 43. ss.
(2) Xénoph. Anabas. 4. 8. 25.

tes divinités (1). Mais par un étrange contraste avec sa condition divine, on lui attribuait une gloutonnerie et une intempérance qui égayèrent souvent la scène, et qui lui valurent même, dans le langage populaire, une foule de sobriquets faisant allusion à sa voracité. La masse du peuple paraît n'avoir vu dans ce héros que l'idéal divinisé d'un personnage doué d'une vigueur athlétique, mais pesant, mou, et se livrant sans retenue à tous les excès de l'intempérance.

74. — Ce double caractère divin et héroïque, se reproduisait avec les mêmes circonstances dans la légende et le culte des Dioscures, fils de Léda. Le père de ces héros, ou de l'un d'eux, suivant une autre version, le héros Tyndarée fut adoré lui-même comme dieu à Lacédémone (2). Les Doriens leur rendaient déjà un culte avant l'invasion du Péloponèse et ce culte avait fait de rapides progrès en Grèce, en Sicile et en Italie: les Dioscures identifiés plus tard avec les Cabires, les grands dieux qui avaient des Hermès dans les ports de Samothrace, furent aussi confondus avec d'autres génies euchoriaux. Les Tyndarides furent-ils dans la conception primitive de Sparte des dieux cosmiques, déchus au rang de héros, et réadmis plus tard aux honneurs divins par leur alliance avec les Cabires Samothraces (3)? Ou bien ne furent-ils jamais que de simples héros, que la protection dont ils couvraient les navigateurs donna lieu de confondre avec les Cabires, invoqués également comme génies tutélaires de la mer (4) ? C'est une question qu'il serait impossible de résoudre aujourd'hui; mais la première opinion paraît la plus vraisemblable. On croyait voir une apparition des Dioscures dans les

(1) Eurip. Herc. fur. 1331. ss.
(2) Varro. ap. Serv. ad. Virg. œn. 8. 275.
(3) Welckers, trilogie d'Eschyl. 255 ss.
(4) Mythologie de Prellers. 11. 71

feux S. Elme qui brillent à la pointe des mâts et des vergues. Une autre fable mais beaucoup plus moderne les identifie avec la constellation des gémeaux : comme Hercule ils présidaient à la fois aux feux de la guerre et aux lois de l'hospitalité ; parfois même ils daignaient favoriser de leur visite amie de simples mortels.

---

75 — Ici, arrêtons-nous un instant pour embrasser d'un regard tout le système des conceptions théogoniques de la Grèce. Quel labyrinthe s'ouvre à nos yeux et quel fil guidera nos pas à travers ces inextricables arcanes ! Plus se multiplie le nombre des prétendants au culte et à la vénération des mortels, plus grandit la scission qui s'opère entre les mythes et les dogmes enfantés par la poésie épique et ceux que la croyance vulgaire a revêtus d'une sanction universelle, entre ces dieux intrus, et les traditions vénérables des anciens âges. Ce qui vient aggraver encore la confusion, c'est qu'en mainte occasion la sphère d'activité et les attributs spéciaux de chaque divinité manquent d'une précision et d'une démarcation bien réglée. Que tel dieu vînt à empiéter sur la juridiction attribuée à tel autre, et le cas se présentait souvent, ne devait-il pas s'élever dans l'esprit des dévots, un doute bien inquiétant ? Quel dieu faudra-t-il apaiser ou se concilier ? négliger l'un ou l'autre n'est-ce pas s'exposer à son courroux et à sa vengeance ?

76. — Aussi longtemps que la constitution politique de la Grèce subsista dans son premier état et dans sa force native, la religion resta dans son ensemble et dans ses détails, aussi bien que dans sa forme (déterminée d'ailleurs par la tradition et les lois de chaque état), la règle de la conduite publique et privée de cha-

que citoyen, le centre où devaient converger et s'appuyer toutes ses convictions. Aussi l'oracle de Delphes avait-il coutume, quand on le consultait sur des questions religieuses, de renvoyer toujours aux institutions nationales, qui formaient le code et la base de tous les devoirs généraux et particuliers (1). Mais lorsque plusieurs villes grecques se mirent à tolérer l'introduction toujours croissante des cultes étrangers et perdirent avec leur indépendance, le respect des lois et des traditions antiques, alors, cette barrière déjà chancelante finit par tomber tout à fait : les anciennes lois portées contre l'introduction des cultes étrangers devinrent de plus en plus illusoires, et le désir d'obtenir de nouveaux dieux un secours plus efficace, des faveurs plus nombreuses, une protection plus sûre dans le péril, finit par prévaloir sur toutes les considérations : Athènes et Olympie allèrent jusqu'à dresser des autels au dieu inconnu.

77. — La multiplicité et la variété des cultes grecs était surtout une conséquence de l'histoire primitive et de l'organisation politique du pays : association des familles en tribus, des tribus en peuples, et des peuples isolés en un vaste corps social, dont la tête était une monarchie héréditaire : tels furent la marche et le développement successif des états de la Grèce ; les familles isolées avaient leurs cultes : les tribus eurent aussi les leurs, qu'elles transportèrent dans le corps social, par le fait de leur agrégation, donnant ainsi naissance à tout un monde de divinités supérieures et subalternes.

78. — Une autre circonstance ne contribua par médiocrement à favoriser ce développement : je veux parler des migrations et des colonies qui se succédèrent depuis le 11e siècle av. J.-C. Un peuple s'emparait-il d'un pays : les cultes qui y existaient auparavant s'en-

(1) Xénoph. mem. Socr. 43. 16. Démosth. Mid. 51.

richissaient aussitôt des conceptions introduites par les nouveaux arrivants, et ceux-ci, tout en apportant avec eux les dieux paternels, s'empressaient d'adopter ou de tolérer au moins avec beaucoup d'indulgence ceux de leur nouvelle patrie. Ramener ces conceptions disparates à une sorte d'unité, rattacher les nouveaux cultes aux anciens par des alliances généalogiques, combler les lacunes qui pouvaient s'y rencontrer, identifier l'histoire du peuple ou du culte avec l'histoire des dieux : telle fut la tâche que s'imposait la poésie mythique, sans trop se préoccuper des absurdes contradictions dont fourmillaient ses formules théologiques. Les Grecs, pour leur part, ne regardaient aucun culte comme totalement inadmissible : les notions religieuses une fois reçues, jouissaient d'un crédit inviolable, n'eussent-elles eu d'autre raison d'être que l'ancienneté et l'usage. Ainsi, une conception locale, sanctionnée par le culte se conservait sans altération, quelque considérables que fussent les révolutions de la puissance des temps et des institutions. Un culte ou une conception religieuse ne pouvait périr qu'avec la race ou le peuple qui se l'était appropriée; mais il n'était pas rare de voir un dieu changer de caractère, d'attributions et de culte, objets souvent subordonnés à la civilisation et à l'état moral ou politique d'une nation. Ainsi les divinités présidant à l'agriculture devaient ou revêtir un autre emploi, ou subir les préventions du culte et des idées populaires, si elles venaient à échoir à un peuple où cet art était méprisé, et abandonné aux esclaves.

79. — Les Grecs possédaient un certain nombre de cultes primitifs qui remontaient au berceau de leur nationalité, qui avaient grandi avec elle, qui en avait hâté ou secondé même le développement : fait remarquable surtout dans l'agglomération des localités sépa-

rés se groupant en amphictyonies, autour d'un sanctuaire commun, pour y célébrer les mêmes sacrifices et les mêmes solennités; associations politiques autant que religieuses, où le prince était en même temps le prêtre de la divinité. C'était là le culte des dieux paternels, que les Grecs distinguaient des dieux patriotiques, légalement admis dans le culte général; ces dieux paternels avaient avec le peuple un rapport d'autant plus intime que les traditions mythiques les alliaient aux souches des dynasties régnantes et en faisaient à la fois les ancêtres et les héros du peuple et de l'Etat: ainsi les rois Héraclides de Sparte descendaient directement du héros Hercule, et par celui-ci de Jupiter lui-même: de même encore Dorus, souche et éponyme des Doriens, était fils d'Apollon et de la Pythie.

80. — Dans les endroits comme Thèbes, Athènes et Sparte où des populations différentes s'étaient fondues en une nationalité homogène, on retrouvait la même identification des éléments d'abord isolés. Très-fréquemment un culte autochtone propre à une localité s'amalgamait pour ainsi dire avec un culte d'adoption importé par une race étrangère. C'est ainsi que le culte d'Aphrodite fut transmis à l'Attique par Egée et celui de Dionysos importé d'Eleuthère par Pegasé (1). Il n'y avait rien d'insolite à ce qu'une famille en s'élevant au pouvoir fît prévaloir son dieu domestique ou son culte patrimonial, et lui fit partager sa propre élévation en le généralisant dans l'Etat: Isageras réussissant, je suppose, à fonder dans Athènes un gouvernement stable, il n'est pas douteux que son culte familier, celui de Jupiter Carien, fût en même temps devenu le culte de l'Etat (2).

(1) Pausan. 1. 14. 6. — 12. 4.
(2) Hérod. 5. 66.

81. — Maintes circonstances favorisaient ces confusions ou ces substitutions de cultes nationaux et étrangers, primitifs et récents : tantôt les idoles dont le vainqueur avait dépouillé une ville conquise, donnaient lieu à un culte nouveau : d'autres fois des circonstances particulières déterminaient le pouvoir à prescrire, souvent sur la foi d'un oracle, le culte d'une divinité jusqu'alors inconnue ou délaissée : c'est l'oracle qui avait fait introduire à Athènes les cultes d'Apollon Agyen et de Borée (1). Il arrivait aussi que la même divinité fut adorée en différents lieux, sous diverses dénominations et en diverses manières. En général les rites n'étaient identiques que dans les endroits où les cultes eux-mêmes se trouvaient reliés entr'eux par des affinités d'origine, et dans les colonies surtout, qui, fidèles aux traditions de la métropole, en calquaient fréquemment les types religieux, pour les appliquer à la représentation des dieux de leur nouvelle patrie et à l'architecture de leurs édifices sacrés (2).

82. — La divinisation toujours croissante des abstraits ne contribua pas peu à multiplier les religions d'Etat : on peut rapporter à cet ordre d'idées, la personnification des états eux-mêmes dans des nymphes éponymes, Sparte, Egœa, Thébé, Elis, et l'institution du sacerdoce de la déesse Rhodé, Eponyme de l'île de Rhodes. Athènes particulièrement était travaillée du désir de naturaliser chez elle les dieux étrangers et de se créer parmi eux de nouveaux protecteurs : c'est surtout sous la république que ce zèle atteignit son apogée et opéra les plus vastes réformes : ainsi le culte de Pan fut introduit après la bataille de Marathon et, croyait-on, sur le désir du dieu lui-même : un peu plus tard celui

(1) Demosth. adv. nud 531. 9. Hérodot. 6. 89.
(2) Strabo. p. 590.

des divinités Thraces de Cotytto et Beudis y fut admis de la même manière (1).

83. — Quelques-uns restaient si exclusivement le patrimoine d'une localité, que tous ceux qui n'en étaient pas citoyens étaient exclus du culte: souvent même les esclaves de la maison n'étaient point admis au culte domestique: il n'était pas rare surtout que les dogmes et les rites d'un culte fûssent considérés comme un secret d'état. C'est qu'on leur attribuait une vertue magique et infaillible pour procurer à ceux qui y étaient initiés la faveur et la protection des dieux, et qu'on appréhendait en même temps que les profanes pussent abuser de la connaissance et de la pratique des rites, pour détourner à leur profit, les dons et les faveurs dont les dieux ne manquaient pas de combler leurs vrais fidèles. Cette appréhension toutefois ne s'étendait pas aux villes ou aux contrées que le sort avait données en partage à telle ou telle déité, et qui étaient en quelque sorte un sanctuaire où il lui était agréable de s'entendre invoquer sous un titre emprunté au pays qui lui appartenait.

84. — Les formes et les modes d'adoration étaient l'ouvrage des dieux eux-mêmes, soit qu'ils les eussent déterminés en personne ou par la voix des oracles, soit qu'ils les eussent conseillés ou inspirés à leurs descendants, issus d'une mère mortelle, soit enfin qu'ils les eussent révélés par des prophètes illuminés à cet effet. L'hérédité du sacerdoce dans les familles à qui était confiée la garde du culte, était, croyait-on, une garantie qu'il se conservât intact et invariable, conforme en tout à son organisation divine et première: l'état luimême sanctionnait cette garantie en prohibant toute altération ou innovation dans les cultes antiques.

(1) Hérodot. 6. 105. Strabo. p. 473. — Plato. de rep. init.

85. — Pour nous rendre compte de la diversité des conceptions de la théogonie grecque nous allons jeter un coupd'œil sur les races primitives de la Grèce et sur les états dont elles furent la souche: sans nous occuper ici des Pélasges, que nous avons eu occasion déjà de citer à plusieurs reprises, nous voyons s'offrir en première ligne les Achéens, les plus vantés des Grecs: habitant primitivement la Thessalie, ils s'étaient répandus de proche en proche vers le sud: bien qu'ils n'eussent point subi de révolutions violentes, on peut les regarder comme une race à peu près éteinte dans les temps historiques de la Grèce, et à cette époque ils avaient en partie disparu, confondus avec les Eoliens. Les Achéens étaient de tous les peuples grecs les adorateurs par excellence du Jupiter Pélasgique de Dodone, qu'ils avaient transformé en Hellénios: ils s'adonnèrent aussi dans la suite aux cultes de l'Héra Argienne et d'Apollon Hylotes et Carneios.

C'est à eux surtout que paraissent remonter la divination et l'expiation (1). La divinité commune de la ligue Achéenne, fut plus tard Jupiter Homagyrios. Ægínus adorait une Déméter Panochaïs: à Patra le même surnom s'appliquait à Athéné. Le nom d'Eoliens ne désigne pas un peuple hellénique ayant une organisation politique ou une nationalité propre: c'est plutôt un nom générique appliqué collectivement à un mélange de peuples étrangers à la Grèce et qu'on peut diviser en Eoliens du nord et du sud de la Grèce et en Asiatiques. Aussi serait-il difficile d'énumérer en détail les religions spéciales ou générales, qui appartenaient à telle ou telle des races comprises dans la dénomination générique d'Eoliens. Une de leur tribus-mères, les Béotiens, qui avaient passé du midi de la Thessalie

(1) Hesych. Lex. V° αχαιομαντις.

dans le pays auquel ils donnèrent leur nom, avaient pour divinité euchoriale, la Minerve Itonia de Coronée (1), qu'ils avaient importée dans le pays. Les dieux principaux de Thèbes étaient Dionysos et Apollon: ce dernier avait à Ismenium un sanctuaire fameux: on lui offrait les sacrifices de l'état (2). Platée honorait de son côté Héra Téléia, tandis qu'Eros jouissait des honneurs suprêmes à Thespie.

86. — Les Doriens étaient un peuple montagnard et puissant, exclusivement Grec, et ne formant même qu'un rameau de la souche Achéenne des temps primitifs. Maîtres du Péloponèse depuis leur fusion avec les Héraclides, ils participaient avec toutes les tribus, qui leur étaient alliées par le sang, au culte commun de Jupiter, d'Apollon, de Minerve, et d'Hercule, leur héros de prédilection, le fondateur déifié de la race. Le dieu national de Sparte était l'Apollon Delphique, à qui les rois sacrifiaient deux fois par mois (3): Minerve la déesse citoyenne de Sparte avait en Laconie, plus de temples qu'aucune autre divinité n'en possédait ailleurs: Artémis y était honorée sous les attributs et sous les noms les plus variés et les plus nombreux. L'Argienne Héra y était naturalisée, sans compter Aphrodite, Dionysos et Arès. Il y avait dans le pays des temples de la mort, du rire, de la crainte, et l'on y vénérait plus de héros que dans tout le reste des contrées helléniques. En Messénie on adorait comme dieu indigène Jupiter Ithomathas: le culte principal était celui de Cora et Déméter. Argos, berceau et sanctuaire d'Héra, honorait cette déesse pélasgique d'un culte tout spécial, bien qu'Apollon partageât avec le Jupiter Hé-

(1) Strabo. p. 411. Pausan. 9. 34. 1.
(2) Pausan. 4. 27. 4.
(3) Hérod. 6. 57.

méen et Héraclès le culte officiel : Hébé ou Dio était à Phlié l'objet du culte dominant : les antiques cités de Trézène et d'Hermione déployaient en ce genre un luxe particulier : on y trouvait le culte de la triple Artémis, le culte mystérieux de Déméter et Cora. Le dieu suprême de Sicyone était Dionysos, bien qu'Apollon y jouît souvent d'un plus grand crédit. Poséidon et Hélios, supplantés plus tard par Aphrodite, se disputaient les préférences de Corinthe (1). Dans les colonies doriennes, Apollon était encore le dieu qui avait le plus de temples et d'honneurs : on peut citer entr'autres Byzance : plusieurs d'entr'elles néanmoins paraissent n'avoir pas été initiées au culte de Jupiter. — Les Ioniens, comptés parmi les anciens Pélasges et surnommés Pélasges Egialètes dans le pays qu'ils habitaient d'abord sur la côte septentrionale du Péloponèse, avaient plus tard pénétré dans l'Attique ; l'excès d'une population toujours croissante les en ayant repoussés peu à peu, ils vinrent s'établir dans l'Asie Mineure. Ce peuple possédait l'Attique, l'Eubée, les Cyclades : leur religion n'était qu'un amalgame confus d'éléments barbares et helléniques. Le culte de Poséidon totalement étranger aux Achéens et aux Doriens, appartenait en propre à l'Ionie et à l'Asie Mineure, dont les habitants regardaient ce dieu comme leur auteur et leur père. Les 12 villes ioniennes célébraient en son honneur les Panionies de Mycale (2). Cependant la déesse principale de l'Ionie fut toujours Minerve, au culte de laquelle on joignit plus tard Apollon Patroos, dont le fils, personnification mythique de la race, était aussi adoré. Dans Athènes, la capitale de l'Ionie, le culte prédominant et à plus d'un titre était celui de la

(1) Pausan. 2. 1. 6. 2. 4. 7.
(2) Hérod. 1. 148. Strabo. 384. 639.

double déesse Pallas-Athèné : pays et population tout lui appartenait ici depuis la mémorable contestation, où Poséidon vaincu avait été forcé de lui céder Cepos (1). Le culte particulier d'Athènes était celui de Minerve Ergane : ses sanctuaires les plus fameux étaient : le temple d'Athéné Polias, où se conservait l'antique Egide tombée du ciel, bâti sur l'Acropole, ainsi que le Parthénon, réservé aux brillantes solennités des Panathénés : et enfin le Palladium, situé dans le bas de la ville et où l'on voyait la statue armée de la déesse, idole qu'on prétendait avait été enlevée de Troie. Le culte des grandes déesses, Déméter et Perséphone, avait une multitude de solennités et de sanctuaires ; mais les idées et les opinions religieuses du peuple d'Athènes leur assignaient un rang moins important.

87. — Jupiter était adoré à Athènes comme dieu suprême, Hypatos : il n'y avait point de temples et des sacrifices non sanglants lui étaient offerts, devant l'Erechtéon consacré à Minerve. Il avait comme Olympien, sa statue colossale dans le fameux temple qui ne fut entièrement construit que sous Adrien : comme protecteur de la ville Poliens, on célébrait des fêtes en son honneur. Le culte d'Apollon offrait beaucoup plus de variantes : on l'honorait à la fois comme Pythéen, Delphien, Lycien, Argien sur la fois d'un oracle : Patroos de l'Ionie, et Athènes, la métropole, s'était arrogé le droit de gouverner et de régler les cérémonies des fêtes Déliennes (2). Même diversité pour Artémis, dans ses temples et dans ses dévots : elle était la Brauronia Taurique, la déesse du port, Munychia, la déesse de la chasse, Agrotéra, à qui l'on devait la victoire de Marathon ; la déesse de la naissance, Chitone. Thémistocle lui avait érigé un temple, sous le nom d'Aris-

(1) Plut Them. 19. Plat. Critias p. 109. c.

(2) Thuc. 3. 104. Strabo p 485. — Pausan. 4. 4. 1.

tobule, et elle avait un culte sous celui de Phéréa.

88. — Héra était peu en honneur à Athènes : le seul temple qu'elle y eut sur la route de Phalères n'avait ni porte ni toit (1). En revanche la ville était un des foyers principaux du culte d'Hyphœstos : Hermès, était honoré, sans temples, dans une foule d'Hermès Ithyphelliques, dressés de toutes parts : Aphrodite avait une masse de temples et de sanctuaires : il est vrai qu'elle offrait un type très-multiple, et que d'un autre côté, depuis l'époque de Solon, il se manifestait une recrudescence sensible dans le penchant qui portait les Grecs à consacrer à la déesse de l'impureté des lieux et des cultes en rapport avec ses attributions. Au culte antique de l'Aphrodite Uranie des Phéniciens, s'associait le culte également phénicien, d'Adonis. Pandémos, la déesse de l'État devenue la présidente des lieux infâmes, avait son temple consacré par Solon : non moins abominable était le culte qu'on lui rendait au promontoire voisin de Kolias. Il y avait encore un temple d'Aphrodite élevé par Démétrius et Harpolos, uniquement en l'honneur de leurs maîtresses (2) et celui érigé au Pirée, par Conon, en reconnaissance de la victoire navale de Cnide.

89. — Le culte de Poséidon, après avoir eu à vaincre de longues répugnances, se bornait à un autel, sur lequel on sacrifiait en même temps au roi mythique Erechtée. Quelques jeux furent célébrés au Pirée en son honneur. Dionysos au contraire était plus en faveur et beaucoup plus vénéré. Il avait trois temples auxquels correspondait un triple culte national, civil et Eleusinique, accompagné de solennités brillantes. Arès possédait un temple : Hestia avait l'honneur de trôner au Prytanée où les divinités antéhelléniques Gé, Kronos et Rhée

(1) Pausan. 1. 1. 14.
(2) Athen. 6 253. — 13. 595.

avaient elles-mêmes un temple et des fêtes. Il en était de même d'Erynis, qui n'était honoré hors de l'Attique qu'en deux endroits. La mère des dieux, dans la conception asiatique, avait un temple fameux, le Métroon où se trouvaient les archives de l'état. Prométhée enfin, avait dans toute la Grèce un seul sanctuaire, aux jardins d'Académus, où on l'honorait par des Lampadophories instituées en son honneur. Nous citerons encore cependant le culte des Analles Cabiriques, des Heures, d'Asclépios, de Thémis, des Grâces, de la Victoire et d'Hithie, déesse de la naissance, auxquels s'ajoutèrent dans la suite, naturalisés par une adoption plus récente, ceux du Pan Arcadien, des divinités Thraces de Cotytto et Beudis, et de Sérapis. Les personnifications démoniennes de la pitié, de la pudeur, de la renommée et de la violence, avaient aussi leurs autels. A voir la multitude de ces idoles, la pompe de leurs temples et de leurs solennités, dont le chiffre, pour Athènes seulement, était double de celui de toute la Grèce, on eût dit d'une ville avide et impatiente de se créer des déités nouvelles et de nouveaux cultes : il y avait compensation toutefois par le petit nombre de héros qu'on y adorait : la plupart de ceux-ci appartenaient aux annales primitives de la Grèce, et remontaient au berceau des temps Pélasgiques : le héros national le plus populaire était Thésée, à qui furent associés plus tard Codrus, Académus, et les ennemis des tyrans, Harmodius et Aristogiton : Hercule possédait comme dieu un culte fort étendu.

90. — Dans le restant des villes et des colonies ioniennes on rencontre fréquemment Apollon, Artémis et Dionysos, moins souvent Athéné, Déméter et Poséidon et plus tard Aphrodite. Les Cyclades partageaient leur vénération entre Apollon et Dionysos. Le culte de Jupiter avait quelques rares adeptes : Héra régnait à Samos.

91. — On retrouve chez les races pélasgiques de la Thessalie, même après la conquête de la Thesprothée, l'ancien culte composite de Jupiter Piloros, (le fort), de Déméter, d'Apollon de Delphes et de Poséidon Pétréus. A Trikka on honorait Asclepios. Thébés, la déesse de la mer, possédait à Pharsale, le seul temple qui lui fut dédié: en Phocide, en Étolie et en Acarnanie, c'était le culte d'Apollon qui prédominait.

92. — La religion grecque avait un centre important dans la petite plaine d'Olympie et dans le bois sacré d'Athés, non loin de la ville d'Elis, théâtre des jeux solennels où s'assemblaient tous les Grecs. On ne voyait nulle part en Grèce, autant d'édifices et de sanctuaires magnifiques groupés dans un espace aussi resserré. Là s'élevait le temple de Jupiter Olympien, presqu'aussi vaste que le Parthénon: on y voyait la fameuse statue Chryséléphantine de Phidias, le monument le plus splendide et le plus parfait de la statuaire grecque. Puis le temple de Junon, enrichi de somptueuses offrandes, et le Métroon de la mère des dieux, où affluaient en masse les dons précieux des individus et des états. On sacrifiait à Hithie, à Déméter Chamyne et à Hercule, dans des temples particuliers, et à Kronos en plein air. Le bois renfermait en outre une foule d'autels, où les habitants d'Elis honoraient Hestia et Jupiter, ce dernier sous six vocables différents, le très-haut, le fulminateur, le purificateur, le protecteur de la famille, (Herkeios), le Chtonique et l'arbitre des destinées. Il en était de même pour Artémis, le Dieu fleuve Alphée, Apollon, Hercule, Gé et les dieux inconnus.

93. — En Arcadie, comme nous l'avons vu plus haut, l'ancien culte pélasgique s'était conservé dans toute sa pureté; partout on y adorait Artémis Hymnia (1) à la-

(1) Paus. 8. 5. 7.

quelle on associait Déméter et sa fille, Athéné Aléa, Jupiter Lycéen, Poséidon, Hermès et Pan. Çà et là quelques traces du culte de Dionysos: celui d'Apollon était inconnu dans la plupart des villes de l'Arcadie; mais aux environs de Cyllène et de Lycosyre, qui se prétendait la plus ancienne ville du pays, on rendait des hommages au dieu Pythique. Mantinée honorait Léto et ses enfants: à Tégée le culte d'Apollon Agyens existait aussi, mais seulement par suite d'une alliance étroite avec Sparte. Dans beaucoup d'endroits on ne rencontrait ni Héra, ni Aphrodite, dont le culte n'avait point réussi à se développer auprès de celui d'Artémis. La première était adorée à Stymphale, la seconde aux environs de Phigale, à Tégée et dans la petite ville de Theutis. Mégalopolis, la plus jeune de toutes les cités grecques se distinguait des autres localités de l'Arcadie par un système religieux auquel l'influence des contrées circonvoisines avait donné des proportions beaucoup plus amples (1).

94. — En Crète, Jupiter dominait toutes les théogonies locales: une croyance répandue, non-seulement ici, mais dans la Grèce entière, plaçait dans les gorges de l'Ida le lieu de sa naissance: c'est là que les nymphes l'avaient nourri de lait et de miel, pendant que les Curètes couvraient du bruit de leurs danses guerrières les vagissements de l'enfant. C'est là qu'on montrait son berceau et sa tombe, car il y était également mort. Aussi la Crète était l'île favorite de Jupiter, comme Délos était celle d'Apollon. Dionysos y avait également un culte; celui d'Apollon y avait pénétré avec l'invasion dorienne, mais ici, fils de Korybas et non de Jupiter, il avait dû disputer à ce dernier la possession de l'île (2). Le culte de Britomarbis et de Dyc-

(1) Pausan. 8. 30. 1. 31. 6. 32. 1. 3. — (2) Cic. nat. Deor. 3. 23,

tinne était indigène et florissait surtout parmi le peuple de Cydon: ces deux divinités, séparées dans le culte local, étaient néanmoins identiques: Britomarbis, originairement déesse de la navigation et de la pêche, attributs renfermés aussi dans le nom de Dyctinne, fut réunie à Artémis après l'invasion dorienne: plus tard on en fit une des nymphes favorites de cette déesse, et elle finit par s'identifier avec elle, comme fille de Léto (1).

95.—A Chypre où l'esprit et le caractère national de la Grèce avait fini par triompher des éléments phéniciens et phrygiens, les institutions religieuses et les mythes locaux reflétaient une teinte toute grecque. Aphrodite était la divinité nationale de l'île. A Amatonthe on l'adorait comme Hermaphrodite, portant la barbe et habillée en femme. Le foyer principal du culte de Jupiter était Salamine, où les sacrifices humains établis par Teucer ne furent abolis que sous Adrien (2). Héra, Déméter, Dionysos, Apollon et Athéné, étaient aussi honorées dans l'île, ainsi qu'Agraule, fille de l'athénien Cécrops, à laquelle on immolait dans le principe une victime humaine.

96. — De cet aperçu géographique du vaste domaine qu'embrassait la théologie grecque, nous aurons lieu de conclure, qu'il s'en fallait de beaucoup que les temples et les cultes de Jupiter, fussent aussi répandus et aussi nombreux qu'on pourrait s'y attendre, eu égard à la souveraineté qu'il exerçait sur l'univers et à la multitude des attributions qu'on lui prêtait. Le culte d'Apollon était beaucoup plus commun: certaines villes comme Byzance, qui n'avait pas un seul temple de Ju-

(1) Pausan. 2. 30. 3. — Callimach. Hymn. in Dian. 189. Eurip. Iphig. taur. 126.

(2) Lact. de fals. rel. 1. 21.

piter, en possédaient jusqu'à cinq de ce Dieu. Parmi les divinités femelles, le culte d'Artémis paraît avoir eu bien plus de vogue que celui d'Héra; Déméter et Athéné même avaient peut-être plus de sanctuaires et de cultes que la compagne du maître de l'univers.

97. — Les grands dieux étaient parfois groupés dans un culte commun, quoiqu'il n'existât point de temples consacrés collectivement aux douze dieux: il y avait à Thelpusa en Béotie un sanctuaire des douze dieux olympiens, mais plus spécialement dédié à Asclepios: les onze autres se trouvaient à Mégare dans le temple d'Artémis Soteira. Les places publiques qui, dans Athènes surtout, étaient encombrées de sanctuaires, paraissent avoir eu généralement dans leur centre, un autel des douze dieux avec leurs images (1). C'est un fait constant pour Athènes et Eleusis. On citait même proverbialement la place sacrée de la première de ces villes (2). A Xanthus en Lycie, il existait sur le forum un arc de triomphe consacré aux 12 dieux (3). Souvent aussi, il est question d'autels des 12 dieux érigés sur les ports: lorsqu'on se figurait les dieux réunis en conseil ou en assemblée, c'étaient les douze grands dieux qui étaient censés y assister et leurs images, au moins dans les derniers temps, étaient portées ou traînées processionellement, en grande pompe et en magnifique appareil (4). Ainsi Corinthe avait un Panthéon ou temple dédié à tous les dieux. Hiérothysion en Messénie possédait les statues de tous les dieux helléniques; et les trente pierres quadrangulaires auxquelles les habitants de Pharé, en Achaïe, rendaient un

(1) Arist. Polit. 7. 9. 1. 4.
(2) Hesych. θεων αγορα. Step. thes. s. v. αγορα.
(3) Boeckh. Corp. Inscript. 4268.
(4) Diod. 16. 92.

culte divin sur la place publique de cette ville, paraissent rentrer dans la même catégorie (1). Il y avait aussi des dieux anonymes, soit que leurs noms fussent tenus secrets, soit que personne ne les connût en effet, tels que les dieux purs de l'Acropole de Pallantium (2), devant lesquels on faisait les serments les plus sacrés, et les dieux propices, auxquels Myonie, en Locride, réservait un culte particulier (3).

98. — Le génie grec était si fécond dans ses conceptions théologiques, qu'il existait en maints endroits des dieux et des cultes qu'on ne rencontrait nulle part ailleurs, et si obscurs que personne ne les jugeait dignes d'être empruntés ou adoptés : tel était entr'autres le culte des Praxidiques, à Haliarte en Béotie ; déesses du serment, représentée par une simple tête, on leur offrait des têtes d'animaux. Plutus, la richesse, qu'on voyait ailleurs représenté sous les traits d'un enfant dans les bras de Tyché ou de la déesse de la Paix, comme à Athènes, était adoré à la citadelle de Rhodes ; le culte de la nuit n'a laissé de traces que chez les Mégariens, qui possédaient aussi un oracle de cette divinité (4). A Trézène on associait le sommeil aux Muses : la même ville possédait un autel consacré à Thémis, regardée d'ailleurs comme une simple déesse. Athènes adorait à l'exclusion de toute la Grèce, les Tritopators, devenus dans la suite étrangers et incompréhensibles aux Athéniens eux-mêmes : ils passaient pour les dieux du vent, pour les premiers êtres de la création, présidant en même temps au mariage et à la naissance (5). A Corinthe, outre les Cyclopes, on honorait aussi Bia et Ananké, la violence

(1) Paus. 7. 22. 1.
(2) Paus. 8. 44. 5.
(3) θεοι μειλιχιοι. Paus 10. 38. 4.
(4) Paus. 9. 33. 4.
(5) Ib. 1. 40. 5. Lebock Aglophan. 753. 55.

et la nécessité, des temples desquelles il était interdit de franchir le seuil. A Messène enfin, il existait un lieu sacré dédié aux Curètes, êtres multiples, communément regardés comme démons et comme suivants de la mère des Dieux, mais qu'Hésiode a presqu'élevés au rang de ceux-ci (1).

99. — A dater de l'époque d'Alexandre une fusion plus complète s'opère entre les religions anciennes et autochtones et les religions nouvelles et étrangères introduites par la conquête. Il n'était pas de bourg si obscur qui n'eût des temples de divinités étrangères: ainsi Pausanias vit un temple d'Isis à Céryné en Achaïe: à Egyre il y avait des statues de Sérapis et d'Isis, et la déesse Syrienne y avait un temple où l'on ne pouvait se présenter sans s'être d'abord soumis aux purifications légales: à Corinthe cependant Isis avait deux temples, l'un comme Pelagia, l'autre comme Egyptia, et il en était de même des sanctuaires de Sérapis: on y avait même élevé des temples au Jupiter Capitolinus de Rome et à Octavie, sœur d'Auguste (2).

100. — En examinant la théogonie grecque au point de vue des attributs et de la sphère d'action des Dieux qui la composent, il est aisé de voir que l'imagination féconde des Grecs avait dépassé de beaucoup les conceptions étroites des autres nations, de celles de l'Orient surtout. Elle en avait formé un corps dont toutes les parties s'agençaient de telle sorte qu'il n'était aucune juridiction de la nature, aucun ressort de la vie humaine, aucune branche de l'activité et du génie de l'homme, qui ne fussent soumis à l'action d'une divinité spéciale : les phénomènes atmosphériques, la pluie, le soleil, étaient sous les ordres immédiats de

(1) Paus. 4. 31. 6. Hes. Fragm. 129.
(2) Paus. 2. 1. ss.

Jupiter. Déméter était chargée de la fécondité du sol: une multitude de nymphes prodiguaient leurs soins aux champs, aux sources, aux ruisseaux: la vigne et son fruit étaient confiés à Bacchus. Poséidon régnait sur la mer: les troupeaux avaient un protecteur dans la personne de Pan et d'Hermès. Les Parques filaient les destinées humaines: les rois et le pouvoir avaient en Jupiter, un modèle et un protecteur: Athéné était l'appui des villes: le foyer domestique et civil relevait d'Hestia: Héra présidait aux mariages, Déméter aux lois : les femmes enceintes invoquaient la protection d'Ilithie ou d'Artémis: la musique, la chasse, la divination étaient du domaine d'Apollon, qui partageait aussi avec son fils Asclepios le soin d'exercer et d'enseigner l'art de guérir les maladies. A la guerre on invoquait Minerve: les champs de bataille étaient le domaine d'Arès, la chasse, celui d'Artémis: la métallurgie et tous les arts qui utilisent le feu avaient un patron dans Hephestos, et tandis qu'Athéné Ergane protégeait les industries sédentaires, Hécate veillait sur les routes et sur les voyageurs.

LIVRE TROISIÈME.

LES MYSTÈRES ET LES DOGMES ORPHIQUES.

1. — A côté des cultes publics célébrés au grand jour le monde grec recélait une foule de mystères, les uns reconnus par les chefs de l'état et placés sous l'égide des lois, les autres simplement tolérés. La plupart ne se distinguaient des cultes officiels que par le secret et le mystère qui en entouraient la célébration. Parfois un culte originairement public devenait occulte, soit que les vicissitudes du peuple qui le célébrait en eussent modifié l'exercice, soit pour conserver un caractère plus exclusif et mieux tranché, ou pour contenir ses éléments dans des limites plus étroitement déterminées.

Mais il y avait aussi des mystères, et c'étaient les plus importants, qui offraient un antagonisme systématique avec les formes publiques et officielles de la religion hellénique.

2. — Il ne faut point toutefois chercher cet antagonisme dans des mythes voilés ou dans un enseignement métaphysique contraires aux préjugés de la religion d'état, et communiqués sous le sceau du secret à quelques adeptes éprouvés. C'est à tort qu'on a voulu représenter les mystères, comme recélant des dogmes cachés, dont la tradition, héréditaire dans quelques familles sacerdotales ou théologiennes, constituait une

exégèse plus complète des cérémonies et des formules symboliques de la religion, sorte de monothéisme destiné à rectifier les notions erronées du polythéisme vulgaire. C'est une méprise évidente : les familles sacerdotales chargées de la garde et de la célébration des mystères, telles par exemple que les Eumolpides d'Athènes, ne s'occupaient pas plus de propagande ou d'enseignement que les autres ministres des cultes helléniques : d'ailleurs les états grecs, qui punissaient de mort toute atteinte à la foi publique, n'eussent jamais toléré, bien loin de la couvrir, cette propagande occulte, de nature à ébranler et à discréditer les croyances dominantes : il n'était question dans les mystères, ni de dogmatisme ni d'enseignement, et ils s'adressaient bien moins à l'intelligence qu'aux sens, à l'imagination, aux sympathies de l'initié. Celui-ci sans doute ne laissait pas que d'en emporter souvent, sur la divinité et sur sa propre destinée liée à la volonté des dieux, des notions nouvelles et des aperçus qu'il n'avait pas soupçonnés jusqu'alors ; mais cet enseignement était tout indirect et purement symbolique, ce qui n'empêchait qu'il ne fût doué d'une influence très-active et qu'il ne laissât dans l'esprit de profondes impressions.

3. — L'ensemble des mystères constituait une sorte de drame religieux, auquel préludaient des lustrations, des sacrifices, des instructions sur la conduite à y observer. Les aventures de certaines divinités, leurs souffrances et leur joie, leur apparition sur la terre, leurs rapports avec les hommes, leur mort ou leur descente dans le monde inférieur, leur retour ou leur résurrection, se déroulaient comme autant de symboles de la vie naturelle, dans une succession de scènes dramatiques et de solennités nocturnes, accompagnées, à Athènes surtout, de tous les prestiges de l'art et de la volupté, entremêlées de chants et de danses et habi-

lement combinées pour frapper l'imagination et captiver le cœur, de manière à remuer dans le spectateur, flottant tour à tour entre les sensations les plus violentes et les plus douces, les émotions les plus variées, de la terreur, de la joie, des larmes, de la crainte et de l'espérance. Tous ces moyens ne pouvaient manquer d'agir vivement sur les facultés sensitives et morales de l'individu, et de le prédisposer à une attention plus soutenue et plus réfléchie, ou à un abandon plus facile et plus aveugle.

4. — Aussi tout l'ensemble des mystères pouvait-il se réduire à ces trois termes : choses montrées, opérées et révélées. Choses montrées : certains objets sacrés, proposés à la vénération toute particulière des mystes : symboles, reliques ; choses opérées : mise en scène des exploits et des aventures des dieux, cérémonies des sacrifices et des lustrations ; quant aux révélations, elles consistaient, tantôt dans des légendes sacrées, ayant trait à un événement mythique, ou à une action, ou à une prescription de la divinité, tendant à expliquer un symbole ou un rite ; tantôt dans des formules liturgiques, dans des invocations courtes et énigmatiques, interrompant le cours du drame, prières, hymnes, chants sacrés. Les mystères avaient une doctrine pour base ou pour objet ; et souvent en effet cette doctrine leur devait son développement, toujours libre, mais souvent très-contradictoire ; car cette doctrine n'était pas un dogme imposé, mais un amalgame de données hypothétiques, de notions voilées sous les symboles révélés, d'événements sacrés mis en scène et de formules déprécatoires, que chaque individu était maître d'interpréter à sa façon, suivant la vivacité de son imagination ou selon ses vues personnelles. Les mystagogues, c'est-à-dire, les citoyens d'Athènes, chargés de guider et d'assister les étrangers dans les épreuves de l'initiation,

donnaient à ceux-ci des explications sur les cérémonies préparatoires; mais comme ils ne sortaient pas du domaine des faits accomplis et des vérités connues, toute leur symbolique se réduisait à de vagues conjectures et à des interprétations individuelles.

5. — C'est la seule explication plausible qu'on puisse assigner aux témoignages des anciens, la seule qui permette de concilier la divergence de leurs opinions sur l'élément dogmatique des mystères. Ils disaient: les initiés n'ont point à apprendre, mais à recevoir des impressions et à se transporter dans certaines dispositions, auxquelles on les prépare: dans les mystères, on ne recourt pas aux raisonnements qui forment une conviction. Ce qu'on y révèle, ne doit aucunement déterminer l'esprit à une adoption de croyance: il ne faut que méditer attentivement, en prenant pour guide l'intention philosophique, tout ce qu'on y voit ou entend. Galien signale ce contraste que forme avec la pure lumière donnée par la nature aux voyants, l'obscurité de l'enseignement final des mystères; et déjà dans l'hymen homérique, on lit : il ne faut ni négliger, ni approfondir ces choses.

6. — Toutes les religions grecques sont empreintes d'un caractère mystérieux; partout on y rencontre des choses qui doivent rester dans l'ombre et dont la connaissance est restreinte au prêtre et à un très-petit cercle d'adeptes. Ainsi il y avait des noms secrets pour les dieux, des sacrifices occultes, des formules d'invocation mystérieuses: les vierges avaient leur culte caché que les hommes ne pouvaient ni voir, ni connaître: il y avait encore des traditions sacrées, qui formaient une sorte d'exégèse de la théogonie ou du culte des dieux, et que les prêtres pouvaient communiquer au vulgaire, bien qu'ils les tinssent ordinairement cachés. Par exemple, la signification de la grenade que

tenait en main la statue d'Héra, à Mycène : celle des fêtes sans images, que Phlie célébrait en l'honneur de la même déesse. Ces légendes secrètes déguisaient souvent une proposition contraire aux conceptions de la mythologie locale : d'autres fois elles voilaient une idée obscène, rattachée à la divinité. Certains temples ne s'ouvraient jamais, comme celui d'Aphrodite Uranie à Egire : il y avait des bois sacrés, que les pas humains ne pouvaient fouler : d'autres sanctuaires n'étaient accessibles qu'aux prêtres, comme celui d'Apollon Carnéia à Sicyone, d'Artémis à Pellène. D'autres encore ne s'ouvraient point aux femmes, tels, le sanctuaire d'Aphrodite Akréa, à Chypre ; le temple de Dionysos à Brysée, en Laconie, était au contraire interdit aux hommes, et les filles seules pouvaient y accomplir un sacrifice, soigneusement dérobé aux regards de ceux-là. La plupart des temples de Déméter n'étaient accessibles qu'aux femmes : en général les hommes ne franchissaient pas le seuil des Thesmophores, ou sanctuaires consacrés à cette divinité. Beaucoup d'images sacrées étaient également invisibles, ou comme les statues de Sicyone, elles n'étaient portées en procession qu'une fois l'an et pendant la nuit. Quelquefois des sacrifices qui passaient pour spécialement efficaces, étaient célébrés silencieusement, pendant la nuit ou dans des lieux fermés. Tels ceux de Jupiter Lycéen en Arcadie et d'Héra à Mycènes. Pour peu que ces sortes de sacrifices s'accompagnassent de pratiques secrètes et de rites symboliques, toute la cérémonie revêtait un caractère mystérieux. Il en était de même des jeux nocturnes institués en l'honneur de certaines divinités, comme ceux de Mélicerte, dont Plutarque fait mention, et qui avaient plutôt le caractère d'une solennité mystique que d'une représentation théâtrale et d'une fête publique.

8.

7. — Or, si nous distinguons des faits que les anciens n'isolaient pas toujours comme il eût convenu, nous serons convaincus de l'existence d'un culte secret, dont le sacrifice capital était accompagné de cérémonies particulières: d'idoles cachées, qu'on ne révélait qu'à un petit nombre de personnes, ou seulement aux membres d'une famille, et enfin d'institutions mystérieuses. Les premiers entourés de formalités et de pratiques secrètes, possédaient, croyait-on, une vertu active, à laquelle la divinité ne pouvait se soustraire: les autres, véritables institutions mystiques offraient, ou le culte complet d'une divinité, ou une suite de cérémonies religieuses; les uns et les autres dévoilaient à ceux qui s'y étaient préparés des aspects nouveaux et jusqu'alors inconnus de la divinité, et cette révélation ne manquait pas de produire sur eux une profonde impression religieuse. Cette distinction devient surtout importante quand il s'agit de déterminer la nature des Télètes dionysiaques. On est amené à en conclure, qu'il existait sans doute des mystères dionysiaques, mais que ces mystères n'avaient rien d'exclusif ni d'absolu; et qu'ils ne servaient aucunement de prétexte ou de véhicule à une dogmatique particulière. Dionysos n'était Dieu à mystères que par association avec les autres dieux et sous des noms différents.

8. — A considérer les dieux dans leurs rapports avec les mystères, on trouve entr'eux de notables différences: parmi les dieux des croyances populaires, êtres anthropomorphiques enfantés par la poésie et séparés de la nature, les uns rentraient tout entiers dans les mystères, les autres se montraient au grand jour et prenaient rang dans le fabuleux cortège des dieux primitifs de la nature. Déméter, Cora et Dionysos, étaient de véritables déités à mystères, non d'une manière absolue et dans tout leur être; Déméter, Dionysos et vraisem-

blablement aussi Hermès l'étaient particulièrement dans leurs rapports avec la mort et le monde inférieur, analogie qui se trouve reproduite aussi dans Cora et dans Hécate. Jupiter n'avait de mystères qu'en Crète, et nulle part ailleurs: Héra, Athéné, Apollon, Poséidon, n'avaient rien de ce qui caractérise les divinités occultes. Si le culte d'Héra, à Argos, fut en partie mystérieux et rattaché à une légende secrète (1), et si les Grâces eurent dans Athènes, une solennité du même genre, il ne faut voir dans ces exceptions que des vestiges d'un culte antéhellénique, refoulé plus tard par des conceptions nouvelles et n'occupant même plus aucun rang ni dans les faits, ni dans la conscience publique, d'où s'était effacée l'idée antique de ces divinités.

9. — L'examen des considérations et des réflexions que les Grecs et les Romains nous ont transmises à propos des mystères, démontre que ces instituts, bien loin de former un corps de doctrines, régulièrement coordonnées et nettement formulées, laissaient au contraire le champ libre à l'imagination des mystes et aux conjectures individuelles: ainsi les uns, sans se préoccuper des déductions dogmatiques, se bornaient à recevoir l'impression immédiate des récits sacrés qu'on leur exposait et des espérances qu'on leur offrait d'une vie meilleure au-delà du tombeau: tandis que les autres, accommodant à leurs pressentiments et à leurs vues particulières les choses qui frappaient leurs sens, s'isolaient dans des théories spéculatives qui leur semblaient constituer le fond symbolique et caché des mystères.

10. — Lorsqu'on entreprend l'examen comparé des opinions et des idées des Grecs, des Romains et des Chrétiens, sur l'ensemble, la portée et les effets des mystères, il semble au premier coup d'œil, qu'il doive exister une contradiction flagrante non-seulement en-

(1) Pausan. 2, 38 et 9, 35, 10.

tre les idées chrétiennes et les idées ethniques, mais même entre celles des Grecs païens eux-mêmes. Cependant une foule de ces contradictions apparentes s'effacent, si l'on a soin d'établir une classification convenable des mystères eux-mêmes et de distinguer, par exemple, ceux de Samothrace, et ceux importés de l'étranger, les Eleusiniques, les Orphiques. Les Eleusinies étaient les mystères les plus vantés de l'antiquité : on les regardait comme la fleur de la religion grecque et comme l'essence la plus pure, la plus parfaite, la plus noble des conceptions religieuses de la Grèce. Il ne faut pas non plus perdre de vue que les fêtes et les mystères éleusiniques étaient des institutions civiles à Athènes: que les orateurs chargés de célébrer les louanges du peuple et de la ville par excellence, ne manquaient pas de compter cette institution parmi ses plus illustres prérogatives et de la glorifier par toute la pompe de leur éloquence. Qu'en un mot, l'éclat que répandaient sur toutes les productions et les institutions d'Athènes sa suprématie intellectuelle, la richesse de sa littérature et de sa poésie, la perfection de ses arts, réjaillissait aussi sur les Eleusinies.

11. — C'est ainsi que dans son panégyrique, l'orateur Isocrate commence par vanter ces deux présents de Déméter, la fécondité des champs et les initiations pour exalter ensuite l'influence de celles-ci, qui offrent à ceux qui s'y sont fait admettre des espérances plus douces pour la vie et pour son issue : passage que Cicéron avait en vue sans doute, quand il comptait parmi les choses les plus excellentes qu'Athènes eût jamais produites, les mystères de Cérès, qui après avoir élevé les mortels, d'une vie grossière et rustique à la véritable dignité humaine, leur aurait appris à trouver une plus grande sérénité dans la vie et de plus vastes espérances dans la mort. Les poëtes abondent dans le même

sens ; l'auteur de l'hymne homérique, Pindare, Sophocle tiennent le même langage: dans le monde inférieur, les initiés ont une destinée tout autre que ceux qui ne l'ont pas été: ceux-là seuls qui connaissent l'origine de l'existence et de l'âme, auront la félicité en partage : tandis que les autres croupissent dans la corruption et la fange! L'expression de Sophocle surtout, le plus énergique des poètes grecs, semble avoir fait une profonde impression sur les esprits; Plutarque disait, que ses paroles avaient jeté dans le découragement plusieurs myriades d'âmes ; mais elles eurent aussi pour fruit de porter un grand nombre à se ménager cette consolation dernière, en participant aux mystères pendant la vie. Cependant, on vit dans Athènes même, le comédien Philétère parodier impudemment les brillantes promesses du poète et de l'hiérophante: Heureux, osa-t-il s'écrier, heureux qui meurt au son de la flûte; à ceux-là seulement il est donné de faire l'amour en Hadès!

12. — Les philosophes de leur côté, retranchés d'abord dans un mutisme expressif, ne craignirent pas d'afficher ensuite ouvertement le blâme et le mépris dont ils flétrissaient ces sortes d'institutions. Le sophiste Prodicus, qui vivait à Athènes du temps de Socrate, en faisant dériver exclusivement de l'agriculture les mystères et même tout le culte, sapait déjà, aussi impunément que purent le faire plus tard les Romains Cotta et Varron, l'inviolable crédit dont avaient joui jusqu'alors les Eleusinies. Socrate se fût sauvé en laissant échapper un seul mot favorable à ces mystères si vantés dans sa patrie: rien n'eût été plus propre à convaincre ses compatriotes du peu de fondement de l'accusation qui causa sa perte, d'autant plus que déjà les mépris d'Alcibiade, son disciple, l'avaient rendu lui-même suspect aux partisans des

mystères. On a cherché à expliquer ce silence, assurément prémédité, par la supposition que Socrate ne fut jamais initié: mais cette hypothèse n'a d'autre fondement qu'une équivoque de Lucien.

13. — La répugnance de Platon pour les mystères, revêt un caractère plus significatif encore chez ce philosophe dont les écrits ne laissent échapper aucun détail ni aucun avantage de nature à intéresser le bien public, et dont le langage est explicite quand il s'agit du maintien de toutes les parties de l'édifice religieux et de la dignité du Sacerdoce. Chez lui comme chez Socrate, on remarque, non-seulement l'abstention la plus complète de toute tendance favorable aux Eleusiens, mais un blâme formel de ces institutions : ainsi, il s'élève contre la confiance aveugle des hommes, qui attribuent aux mystères (Télètes), la vertu d'effacer les fautes et les iniquités, pour cette vie et pour l'autre, croyance accréditée par les états les plus considérables ; il dépeint comme un élément de corruption et de désorganisation au point de vue de la morale et de la justice. Evidemment c'est d'Athènes et de ses mystères officiels qu'il entend parler : car Athènes était la seule ville importante de la Grèce qui eût adopté ces institutions. La même répulsion perce encore dans un autre passage de ce livre, où Platon blâme cette manie de révéler des détails offensants pour la divinité à quiconque voulait sacrifier un porc, c'est-à-dire, se faire initier aux mystères d'Eleusis. S'il invoque à l'appui de son système de la transmigration des âmes les dogmes antiques des prêtres, qu'on se garde bien d'y voir la moindre intention favorable aux Eleusinies, avec lesquelles ce dogme n'a rien de commun : il ne s'agit ici que des mystères orphiques et dionysiaques, d'où cette doctrine avait passé dans les œuvres des poëtes. Les écrits de Platon trahissent d'ailleurs en maint en-

droit cette répugnance systématique : ainsi lorsqu'il énumère les migrations des âmes dans différents corps, suivant leur degré de perfection, il relègue dans la cinquième catégorie celles qui se sont adonnées à la divination et aux mystères. Son ironie n'épargne pas davantage les poètes mystiques : quelle plus noble récompense pourraient-ils donner à la vertu qu'un délire éternel ! s'écrie-t-il : ailleurs enfin, faisant manifestement allusion aux mystères de l'état, il dit : les mystères véritablement parfaits sont ceux que célèbre le philosophe, en s'abîmant dans le souvenir et la contemplation d'une existence antérieure en Dieu.

14. — A un époque plus rapprochée, l'opinion de Plutarque sur le même objet, dut acquérir une haute importance. Esprit grave et religieux, doué d'une merveilleuse sagacité dans ses recherches sur les éléments constitutifs de la religion d'alors, il ne saurait être suspect de partialité envers les institutions mystérieuses : il rattache même aux mystères l'espérance ou la certitude d'une vie future. Sa femme pleure la mort d'une fille : il lui rappelle les Dionysiaques, où ils avaient appris que l'âme continue à vivre et à sentir après le trépas. Peut-être n'avait-il en vue que les cultes mystiques de Lerne et de Delphes, ou même les petits mystères d'Agra ; mais il n'est pas vraisemblable qu'il entendit parler des mystères privés d'Orphée. Ce qui prouve d'ailleurs le peu de cas qu'il faisait des Eleusinies, c'est qu'il prend Cérès et Proserpine pour des déesses de la lune et de la terre, dont les aventures et les voyages ne sont qu'une allégorie astronomique ; il attribue simplement aux premiers fondateurs des mystères le but d'avoir voulu garantir par le silence imposé dans les matières religieuses, la discrétion qui doit présider aux affaires civiles. Il déclare enfin que les mystères tiraient tout leur crédit, de ce que les êtres dont ils re-

présentaient les aventures, n'étaient pas des dieux propres, mais des démons, ou des génies, les uns bons, les autres méchants et n'ayant d'autre mission que d'accomplir les ordres des dieux. Ce qui achève du reste de démontrer qu'il avait bien en vue les Eleusinies, c'est la répugnance que lui inspirent les processions de Déméter et les obscénités dont elles étaient accompagnées. D'autres, au contraire, cités par Diodore, avaient conclu des mystères que Déméter n'était autre que la terre, la mère commune.

15. — Sans nos arrêter aux déclamations d'Aristide, qui composa, sous Adrien, un poëme emphatique sur l'incendie du temple d'Eleusis, production dont les phrases ampoulées ne sont que de creuses redites d'Isocrate, nous citerons encore parmi les Grecs seulement Diodore, Denis d'Halicarnasse, et surtout le Stoïcien Arrien. Dans l'opinion de ce dernier, l'homme n'étant admis à participer au sacrifice et aux prières, qu'après avoir subi des lustrations et des épreuves, et s'être pénétré d'avance de la majesté des cérémonies dont il allait être témoin, les mystères d'Eleusis auront dû tendre, dans l'intention de leur antique fondateur, à la civilisation et à l'amélioration de la condition humaine: aucune mention du reste, d'une doctrine ou d'un enseignement quelconque rattaché aux mystères. Tandis que Plutarque plein d'horreur pour l'Euhémérisme, regarde les mystères avec un souverain mépris, Diodore au contraire, imbu de tendances euhéméristes, qui percent à chaque page de ses écrits, accorde à ces institutions le témoignage le plus favorable. Ecoutez-le parler de celles de Samothrace: on assure, dit-il, que les dieux se montrent aux initiés, qu'ils les assistent dans le péril et que les hommes retirent de l'initiation une plus grande crainte des dieux, qui les rend meilleurs et plus justes. Nous trouverons plus loin une autre réflexion bien remar-

quable du même auteur. Le juif Philon, contemporain de Diodore, en jugeait tout autrement : il arrive souvent, dit-il, qu'on ne trouve pas un honnête homme pour se faire initier; mais en donnant de l'argent aux hiérophantes, les vagabonds, les pirates et les débauchés de toute espèce trouvent aisément des femmes de mauvaise vie qui se prêtent à cet office. Le jugement de Denis sur les mystères ne leur est pas moins défavorable : lui regarde comme un grand avantage que les Romains avaient sur les Grecs, de n'avoir pas souffert chez eux l'établissement de ces sortes de cultes : à ses yeux, la seule existence de ces mystères, dont les fabuleuses légendes n'avaient que fort peu de bon, était déjà un mal.

16. — Chez les Romains on peut citer à propos des mystères de la Grèce, le jugement qu'en portaient Varron, Cicéron, le cicéronien Cotta, et du temps de Néron, le stoïcien Annæus Cornutus. Varron, esprit vaste et pénétrant, voué à la recherce de l'inconnu, et habile à en élucider les points les plus obscurs, ne voit dans les Eleusinies qu'un mythe allégorique des semailles et des travaux champêtres: suivant lui, beaucoup de choses sont du domaine des mystères, mais toutes se rapportent à l'invention de l'agriculture. Cotta, le pontife platonicien, partageait le même avis: si on restitue leur véritable signification aux actes et aux aventures des dieux, tels qu'on les voit racontés ou mis en scène dans les mystères d'Eleusis et de Samothrace, on sera frappé, dit-il, d'y retrouver beaucoup plus de la nature des choses que de la nature des dieux: il ne voyait absolument dans les mystères que des accidents de la nature: pour lui, les Cabires, les divinités des champs et de la terre sont des personnifications d'agents naturels, et leurs aventures, leurs souffrances et leurs joies des allégories qui rentrent dans l'ordre physique.

17. — Cicéron lui-même, soit qu'il traite ce sujet en orateur, soit qu'il le discute en philosophe, ne relève jamais dans les mystères, ni ce qui s'y prête le plus à la pompe oratoire, ni même ce qui semble en être comme le germe et l'essence, après qu'on les a dépouillés de leurs voiles symboliques et mythiques. D'un côté il s'approprie les expressions d'Isocrate, ou bien dans les discours contre Verrès, il vante le culte mystérieux des deux déesses, à qui les hommes doivent le principe et la conservation de leur existence, l'exemple des lois et des mœurs, les bienfaits de la civilisation; tandis que dans un de ses traités philosophiques, il donne aux mystères l'euhémérisme pour germe et pour maxime fondamentale. On voit, dit-il, dans les traditions grecques, que ceux mêmes qui passent pour des dieux de premier ordre ne sont arrivés à cette condition divine qu'après avoir vécu parmi nous ici-bas. Examinez, poursuit-il, de qui sont ces tombeaux dont s'enorgueillit la Grèce: celui de Jupiter en Crète, celui d'Esculape en Arcadie, celui de Dionysos à Delphes: souvenez-vous, puisque vous êtes initié, de ce qui vous a été enseigné dans les mystères, et vous en saisirez alors la portée dans toute son étendue, si vaste, que dans l'idée des sages, tous les dieux ensemble ne sont que des hommes, élevés à cette condition par l'admiration ou la reconnaissance de leur postérité.

18. — Le stoïcien Cornutus se rencontre parfaitement avec Cicéron l'orateur. Les mystères furent institués en mémoire de l'invention de l'agriculture, qui fut le signal de la transition à la vie sociale, et en réjouissance des bienfaits qui en découlent. Son illustre compatriote au contraire, le Platonicien Apulée, chaleureux partisan des mystères et qui en avait approfondi tous les secrets, en se faisant initier dans le cours de ses voyages à tous ceux des pays qu'il visitait, faisait grand

cas des emblèmes et des talismans qu'il en avait rapportés. Auteur d'un roman célèbre, composé presqu'uniquement en faveur des mystères, il avait appris dans le cours de ses initiations qu'il existe au-dessus de tous les dieux, une déesse suprême, maîtresse de la nature entière, qui est tout ensemble la reine des âmes, Cérès et Proserpine, adorée par différents peuples et dans les mystères comme Isis, Cybèle, Hécate, Junon, Vénus, Diane.

19. — Le jugement des apologistes chrétiens sur cet objet est empreint d'un blâme sévère : ils démontrent à l'évidence que les enseignements et la représentation des mystères n'ont aucun rapport avec les dogmes de l'Eglise et que d'aucune façon ils ne peuvent aider à leur interprétation, ce dont ils n'eussent pas manqué de se prévaloir. Ils regardaient plutôt les mystères comme les colonnes du Paganisme régnant et comme des écoles de superstition, de corruption et d'immoralité. On a remarqué qu'aucun apologiste chrétien n'avoue avoir été initié aux Eleusinies: Tatien cependant, en citant ses voyages en différents pays et ses recherches approfondies sur les formes multiples du paganisme, dit expressément qu'il s'est fait recevoir aux mystères; mais il serait étrange qu'il eût précisément passé sous silence les plus fameux et les plus vantés, ceux d'Eleusis; car il affirme à ce propos que les Athéniens, qui avaient érigé en mystères l'enlèvement de Cora et le deuil de Deméter en perdant sa fille, trouvaient encore toujours des gens qui se laissaient prendre à ces impostures.

20. — Ensuite il y eut à Athènes une société chrétienne qui devait compter beaucoup d'initiés: Athénagore, le précepteur de Clément, était d'Athènes et nous a laissé les détails les plus précis sur les mystères: c'est à Athènes qu'écrivaient les apologistes chrétiens

Quadrat et Aristide. Sans doute il n'était pas difficile à un auteur chrétien qui tenait à se rendre compte des traditions, écrites ou orales de ses concitoyens, d'en vérifier par lui-même l'exactitude; il se rencontrait parmi eux nombre d'hommes, qui, blanchis dans l'étude des éléments de la religion et de la philosophie païennes, sans avoir pu réussir à y trouver la paix du cœur et la certitude de l'esprit, venaient chercher le calme dans le sein de l'Eglise: et certes, ces hommes avaient connu dans le cours de leurs épreuves, cette institution généralement vantée comme la fleur de la religion grecque. Grégoire de Nazianze habita longtemps Athènes pour y faire ses études, à l'époque où l'empereur Julien entretenait avec l'hiérophante un commerce suivi. Il serait très-étonnant qu'à une époque où la lutte entre le Christianisme et le Paganisme avait acquis le plus d'intensité, où les écrits et les controverses se disputaient le terrain avec le plus d'acharnement, un jeune homme avide de nouveauté, comme Grégoire, n'eût jamais eu la curiosité d'interroger ses coréligionnaires entrés dans la foi, à un âge où ils avaient dû être initiés, sur le véritable objet des Eleusinies. Mais quand on entend cet homme s'élever contre les monstruosités de la Déméter des mystères et ajouter: « je rougis de révéler au jour le mystère des ténèbres: Eleusis et les Epoptes savent bien que s'ils taisent ces choses c'est qu'elles sont dignes d'êtres tues», quand, dis-je, on entend ce langage, n'est-il pas permis d'en supposer l'auteur très au courant de son sujet? Un païen lui-même prendra soin de nous dire, qu'il arrivait souvent que les mystères fussent révélés par des initiés convertis au Christianisme : d'après un usage fréquent du temps de Libanius, les évêques chrétiens, faisaient paraître dans les assemblées publiques des jeunes femmes qui racontaient, pour les tourner en

ridicule, les mystères des démons: ceux d'Isis, de l'enfant, (Zagreus), des Cabires et de Déméter.

21. — Clément d'Alexandrie, dont les appréciations sont si favorables à la philosophie grecque, que malgré les tendances hostiles qu'elle manifestait à l'endroit du Christianisme, il n'hésite pas à la proclamer un don insigne de Dieu et un agent de civilisation, Clément, dis-je, qui devait avoir sur les mystères des notions très-complètes, juge ceux-ci avec la plus grande rigueur. Ceux qui les ont institués ont semé dans la vie humaine des germes de vice et de corruption; car ce n'est qu'un vain tissu de mensonges et de jongleries : ici l'on adore un enfant mis en pièces, (Zagreus); là une femme désolée, (Déméter): ailleurs des objets que la pudeur interdit de nommer; Tertullien, Arnobe, Eusèbe et Firmicus ne s'expliquent pas d'une manière moins explicite et plus favorable.

22. — Si grande que puisse paraître la divergence d'opinions des Grecs, des Romains et des Chrétiens sur cet objet, on voit qu'elle n'est cependant qu'apparente. Qu'on mette en regard tous ces témoignages, et qu'on se place au point de vue de leurs auteurs: on comprendra bien vite l'admiration ou le mépris de tel ou tel d'entr'eux, et le silence ou le blâme des uns, l'éloge ou le langage des autres acquerrônt bientôt une égale lucidité.

ORPHÉE ET LES ORPHIQUES.

23. — On s'accorde à regarder comme le premier auteur et le législateur des mystères en général et des dionysiaques en particulier, un héros thrace désigné

par les Grecs sous le nom d'Orphée, qui représente en même temps la poésie religieuse à l'époque la plus reculée des temps fabuleux. Dans les lieux, comme Athènes, où les mystères avaient atteint le comble de la vogue, on le regardait comme le fondateur de ces institutions, le révélateur et l'initiateur par excellence des secrets ineffables, et l'on rendait en même temps un culte à Déméter, dont on le faisait le favori privilégié. Dans le reste de la Grèce on associait la même idée à son nom : c'est ce que prouvent et le témoignage de l'Ephore, et la statue d'Orphée conservée sur le Taygète, dans le temple de Déméter Eleusinique, ainsi que la figure de Télète, l'onction mystique personnifiée, placée sur l'Hélicon à côté de celle du Héros.

24. — De fabuleuses légendes qui avaient cours dans toute la Grèce, montrent Orphée descendant aux enfers et mourant d'une manière tragique de la main des Ménades. Ces récits offrent avec les mystères et le culte dionysiaques des analogies qui s'expliquent naturellement. D'après les idées régnantes de l'antiquité, amplement exposées dans Homère, les ombres menaient aux enfers une existence triste et obscure : bons et méchants, vices et vertus y étaient confondus sans souvenir et sans distinction : quelques rares contempteurs des dieux y subissaient d'éternels châtiments, tandis que les favoris et les fils des dieux, relégués aux extrêmes confins de l'océan occidental goûtaient une douce immortalité dans l'île Elysée. Les mystères établissaient une tout autre disposition dans les mondes inférieurs et stimulaient d'une manière bien autrement puissante l'espérance et la crainte : où avaient pris naissance ces notions si opposées à la haute autorité d'Homère, sinon dans les récits de l'auteur même des mystères, témoin oculaire des choses de l'autre monde, qu'il avait révélées aux habitants de celui-ci?

Le mythe d'Orphée descendu aux enfers n'a pas d'autre origine: le désir d'y revoir sa compagne et l'espérance de l'en ramener, en sont de simples accessoires.

25. — La légende d'Orphée mis en pièces par les Ménades, récèle le souvenir d'un événement historique, le culte issu de l'antagonisme de deux cultes différents d'un même dieu. C'est par l'intermédiaire des races phrygiennes qui enclavaient la Thrace, que le culte du dieu du vin pénétra de l'Asie dans ses contrées : car on sait qu'à une époque très-reculée la Thrace et la Macédonie étaient en majeure partie peuplées de Phrygiens : le trait saillant de ce culte était le délire orgiaque, qui entraînait ses adeptes aux plus sauvages extravagances, aux excès les plus honteux et les plus dégradants. Comme conséquence du mythe qui montrait le dieu privé pendant un certain temps de sa raison, les hommes qui célébraient son culte devenaient furieux sous son influence : cette rage fougueuse, suite naturelle de l'abus du vin, chez les femmes surtout, passait pour peu qu'elle dégénérât en fureur permanente pour l'impression de la divinité : ce culte abominable devait exercer une bien terrible influence sur le sexe qui s'y livrait de préférence, si l'on en juge par les récits relatifs aux troupes de femmes, Ménades et Bacchantes, attachées à la personne du dieu qui avait communiqué sa furie aux filles de Minyas, à celle de Prœtus et d'Eleuthère, à Leucippe et à Antiope, et les hommes durent plus d'une fois maudir un culte, qui enseignait à leurs femmes et à leurs filles à regarder l'ivresse continuelle comme un état agréable à la divinité, de sauvages contorsions et de honteuses nudités comme des actes religieux. De là ces sinistres légendes faisant d'Argos, où l'on prétendait voir encore du temps de Pausanias les tombeaux des Bacchantes égorgées, le

théâtre d'une lutte sanglante, entre le culte du soleil, associé à celui du héros Persée et le culte naissant de Dionysos : de là encore l'histoire de Penthée et des horribles excès qui signalèrent en Béotie l'introduction du nouveau culte.

26. — Dans la légende d'Orphée, mis en pièces par les femmes thraces vouées au culte Dionysiaque, Ménades ou Bassarides, il est impossible de méconnaître la trace d'un antagonisme acharné entre deux cultes rivaux, dont le plus jeune, le culte mystique d'Orphée, tendait de tous ses efforts à abolir ou à tempérer la sauvage frénésie des femmes adonnées au plus ancien. Presque tous les récits, en effet, montrent la cause de sa mort dans les mystères introduits ou fondés par lui en Thrace : ainsi le courroux de Dionysos, qui ne pouvait tolérer qu'on lui déniât impunément les honneurs que lui avaient rendus jusqu'alors les Ménades, avait frappé de mort le téméraire novateur : ou bien, Orphée ayant célébré les orgies dionysiaques avec des hommes thraces et dans un édifice consacré à ce culte, les femmes exclues de la solennité, s'emparèrent des armes déposées à l'entrée du temple, et après s'en être servi contre le héros, elles jettèrent ses membres à la mer. C'était vouloir opposer un culte mystique célébré par les hommes au culte bruyant et frénétique des femmes plongées dans le délire de l'ivresse. La mutilation d'Orphée et le genre de mort du dieu rappellent l'histoire de Penthée et ne sont apparemment qu'une broderie ajoutée plus tard au récit primitif : suivant une autre version Jupiter le foudroya, pour avoir révélé, dans les mystères, des choses sacrées qui devaient rester ignorées du vulgaire.

27. — On a placé le théâtre de la fondation des mystères d'Orphée et de sa mort, dans le pays des Cicones, sur les côtes méridionales de la Thrace : la ville la plus

importante de ce peuple était Maronea, où vinrent s'établir plus tard des colons de Chios. Dans la suite, afin de se ménager un point d'appui dans l'histoire, on distingua deux Orphées Cicones : l'un fils d'Æagros, l'aîné; l'autre le plus jeune d'une famille de onze enfants, le fondateur de mystères. Cependant Diodore range les mystères des Cicones et ceux de Maronea dans la même catégorie que ceux de Samothrace et d'Eleusis, et il les regarde comme parfaitement identiques avec ceux qu'on célébrait en Crète. En effet, la Thrace et Maronea en particulier, avait subi très-anciennement l'invasion d'une colonie crétoise qui y avait introduit les orgies et le culte de Bacchus. On attribuait à Maron la fondation de cette ville et l'importation de la vigne. Homère le cite déjà comme prêtre d'Apollon et possesseur d'excellents vignobles : les anciens en faisaient un fils de la Crétoise Ariadne et de Dionysos ou de l'Œnopion Crétois, l'homme du vin, ou du Crétois Evanthe, issu de Rhadamanthe et descendant d'Œnopion aussi bien que de Dionysos lui-même : symbolisant ainsi dans sa personne l'introduction de la culture de la vigne et du culte de Dionysos, de la Crète dans le pays des Cicones.

28. — Eschyle donne une autre tournure à ce récit : d'après lui, Dionysos irrité de ce qu'Orphée honorait comme le plus grand des dieux Hélios, qu'il nommait aussi Apollon, souleva contre lui les Bassarides, qui le mirent en pièces. Du reste, loin de contrarier l'idée générale qui rattache au nom d'Orphée l'exercice du sacerdoce Dionysiaque, ce fait confirme au contraire la propagation par ce héros d'un nouveau culte mystérieux : c'est sans doute par l'identification, consommée en Crète, du dieu Helléno-Thrace du vin avec l'égyptien Osiris, que le Dionysos Orphique devint dieu solaire, Hélios, comme il est aussi qualifié dans les poésies or-

phiques. C'est un fait dont témoignent plusieurs cultes locaux et dont le langage des poètes et des philosophes se trouve lui-même empreint. Les Eléens honoraient Dionysos, l'objet suprême de leurs hommages et de leur culte, comme le soleil; à Rhodes, où le culte d'Hélios était dans le principe complètement distinct de celui d'Apollon, il vint un temps où Hélios et Dionysos furent confondus entr'eux et ne formèrent plus qu'une seule et même divinité. Un vers, portant le nom d'Eumolpus et qui appartient certainement au cycle des mystères, le nomme le dieu brillant à la face rayonnante et enflammée.

29. — Mais l'Apollon, allié de la sorte à Dionysos et par suite à Hélios, ou parfois même confondu avec lui, n'est plus le dieu ordinaire de l'Achaïe et de la Doride, fils de Léto, mais un dieu crétois, dont le culte s'était transmis en Grèce par des colonies crétoises établies à Kressia, en Phocide et à Delphes, et duquel Homère ni Hésiode n'avaient aucune connaissance. Cet Apollon était fils de Corybas, issu lui-même de Cybèle et de Jasion, connu en Arcadie, en Samothrace et en Crète, et grâce à cette filiation appelé à remplir un rôle dans le culte asiatique de la Grande-Mère: aussi en fit-on le père des Caribantes, (Curètes en Crète), tour à tour regardés comme des génies de l'ordre des démons, ou comme des prêtres humains voués au culte de Cybèle. Son existence en Crète trahissait l'origine phrygienne du culte de Rhéa ou Cybèle: l'Attis-Sabazios phrygien ne différait pas au fond de ce personnage et cette conformité le rapprochait singulièrement du Dionysos Crétois, qui ne devait lui-même son origine qu'à une identification d'Osiris avec l'Attys-Phrygien ou avec Corybas: tous deux tenaient de leur origine ou de leur filiation une nature sidérale, qui paraît avoir été dans le principe totalement étran-

gère à l'Apollon homérique, au dieu de l'Achaïe et de la Doride, aussi bien qu'au dieu Grec des vendanges, Dionysos. Tous deux sont associés dans la conception astronomique: Apollon est le soleil suprême, dieu de la lumière de l'hémisphère supérieur: Dionysos est le soleil du monde inférieur, le dieu de l'hémisphère d'en bas: ce qui montre comment Maron put cumuler le double sacerdoce d'Apollon et de Dionysos, et combien il devint facile de les confondre eux-mêmes en une seule divinité solaire, Hélios.

30. — Ces réflexions sont de nature à jeter un grand jour sur l'étroite connexion des cultes d'Apollon et de Dionysos à Delphes, qui avait emprunté son culte d'Apollon à la Crète: le tombeau de Dionysos s'y trouvait placé près du trépied de la Pythie apollonienne: le sanctuaire tout entier était consacré aux deux divinités et l'on y sacrifiait à toutes deux. Chaque année les Thyades attiques, unies aux filles de Delphes, venaient célébrer les orgies des deux dieux sur la cime du Parnasse: la ville de Phlie en Attique honorait même un Apollon issu de Dionysos: aussi les deux dieux échangeaient-ils fréquemment leurs attributions respectives, et déjà Hérodote remarquait avec étonnement la grande analogie de l'oracle dionysiaque de Thrace, avec l'oracle apollonien de Delphes.

31. — Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que l'Orphée d'Eschyle fut étranger au culte de Dionysos, le dieu furieux du vin: il y substituait celui d'Hélios, divinité solaire, dans laquelle les mystères venus de la Crète associaient Apollon et Dionysos, mais sans les confondre, l'un présidant à la lumière du jour supérieur, l'autre à la clarté du monde inférieur: Macrobe fait observer que cette distinction était scrupuleusement respectée dans les mystères; c'est de là que prit naissance l'équivoque qui confondit Apollon et Hélios

en l'identifiant avec Bacchus : c'est ainsi qu'Euripide donne le nom de Bacchus à Apollon et que le théologue Aristote déclare que ces deux noms s'appliquaient à une seule et même divinité.

32. — Orphée, ou le corps sacerdotal que ce nom paraît avoir personnifié, avait donc introduit de la Crète en Thrace, le culte nouveau de Dionysos : en Crète on en faisait un disciple des Dactyles Idéens, prêtres voués au culte de la grande-mère, dont l'Ida phrygien avait été le berceau, ou encore, car le nom de Dactyles avait plusieurs acceptions, portion des anciens habitants de la Crète, qui y avaient introduit ce culte de la Phrygie, leur pays natal. Suivant une autre version, Orphée aurait été lui-même en Egypte où il aurait acquis la connaissance des dogmes religieux du pays : la conclusion la plus plausible qu'on puisse tirer de ces différentes données, c'est que les dogmes sacrés, importés de la Crète par l'école Orphique, dans la Thrace et plus tard dans l'Hellade, sous forme de mystères, étaient nés dans cette île du mélange de la conception égyptienne d'Osiris avec les traditions religieuses de la Phrygie.

33. — Au culte de la grande déesse de la nature, de la phrygienne Cybèle, presqu'identique avec la crétoise Rhéa, culte répandu dans toute la haute Asie, s'associait celui d'une divinité mâle, honorée tour à tour comme serviteur favori, fils même de la déesse, sous le nom de Corybas, d'Attis et de Sabazios. Ce dieu introduit dans la mythologie grecque, s'identifia, tantôt comme fils de Kronos avec Jupiter, tantôt, et c'était l'idée la plus accréditée, avec Bacchus son fils ; mais c'était dans l'origine un dieu phrygien, préposé aux montagnes et honoré en Thrace particulièrement, comme dieu du soleil, surnommé Hyès, en qualité de maître de la nature humide. Il personnifiait aussi la

force naturelle qui produit les fruits: la période de suspension de la vie végétative fut symbolisée dans le dieu, se mutilant lui-même, soit spontanément, soit sous l'empire de la contrainte exercée sur lui par la grande déesse de la nature et de la terre: il possédait aussi un culte orgiaque, mais tout différent de celui que la Thrace rendait au dieu du vin, et dans lequel n'intervenaient à aucun titre les Ménades.

34. — En Crète on le disait fils de Jupiter et de Perséphone, ou Dionysos-Zagreus, identique avec l'Adonis de la Syrie et de Chypre, qui était comme lui une personnification de la nature végétative, mais qui représentait en outre, l'astre fécondant dont la lumière favorise la fertilité et la croissance. Outre cette analogie d'attributions, Adonis fut regardé par plusieurs comme identique avec ce Dionysos. Plutarque fait observer que cette identité se trouvait parfaitement symbolisée dans les rites du culte: d'un autre côté il offrait une affinité si prochaine avec l'Osiris Egyptien, que Cypre et Amatonthe l'honoraient sous ce nom et lui consacraient un culte emprunté à l'Egypte, et qu'à Byblos, un des foyers les plus importants du culte d'Adonis, on prétendait avoir découvert le tombeau d'Osiris. Les Alexandrins eux-mêmes signalèrent plus tard une connexion intime entre les deux dieux, et la même idole servit à la fois au culte commun d'Adonis et d'Osiris.

35. — Dans la haute Asie, Attis ou Sabazios n'avaient pas plus la vigne pour attribut, qu'Osiris en Egypte, où on ne le prêtait du reste à aucune divinité; mais en Crète tous deux se confondaient avec Dionysos, bien que celui-ci paraisse avoir toujours été isolé du dieu thrace primitif, et du dieu des pasteurs et des champs honoré en Grèce dans les Ascolies et les Anthestéries. La fable qui montre Dionysos en état de démence, venant trouver dans la haute Asie Rhéa ou Cybèle, qui

l'initie à ses orgies, après l'avoir guéri et purifié, couvre un fait aussi intéressant que significatif : c'est que par une métathèse, assez fréquente, on attribua au dieu lui-même les vicissitudes de son culte ; le fait historique dépouillé de ses voiles mythiques apparaît dans tout son jour, et laisse voir le culte de Dionysos Thrace et Béotien, comme une dérivation du culte phrygien d'Attis et de Cybèle. Car l'orgiasme de celui-ci était, comme je l'ai remarqué plus haut, tout différent de l'orgiasme bacchique : l'un et l'autre admettaient l'exaltation poussée jusqu'au délire, l'abandon aveugle aux passions physiques, puissamment enflammées et habilement excitées; mais la frénésie du culte phrygien, tournée contre le propre corps, la mutilation et l'émasculation volontaires n'existaient pas dans les anciennes orgies dionysiaques, où les femmes, qui en étaient les principales héroïnes, se livraient sous l'influence du vin aux plus sauvages extravagances. Dionysos n'était plus alors que le fils de Rhéa, dans le culte de laquelle le cri de Bacchus se mêle au ton grave de la flûte phrygienne : il n'est plus que l'enfant de l'Ida, se divertissant avec sa mère, Rhéa-Cybèle, au joyeux roulement des tambours.

36. — Cependant le Dionysos orphique offrait avec l'Osiris égyptien une si grande analogie, qu'on pourrait regarder celui-ci comme le prototype de l'autre. Dans la conception égyptienne, Osiris personnifie le principe générateur et fécondant de la nature : il est en outre comme Adonis un dieu héliaque, le dieu des mânes, le dominateur et le maître du royaume des ombres, le soleil d'hiver. Typhon son frère et son ennemi le plus acharné, le met traîtreusement à mort et lacère son cadavre. Sa mort et ses souffrances avaient revêtu en Egypte un caractère mystique, et il paraît même que tous les mystères célébrés dans les diverses contrées du Nil avaient plus ou moins directement trait

à Osiris et à ses aventures. Le bœuf Apis passait pour son incarnation vivante, recélant son âme, et le dieu lui-même était honoré et représenté sous une effigie boomorphique: Horus enfin n'est qu'un Osiris plus moderne revêtant l'aspect d'un héros fameux par ses combats et ses victoires. Le mythe d'Osiris était si antique en Egypte et si répandu, comme on peut en juger d'après les inscriptions, qu'on ne peut raisonnablement songer à en faire une conception dérivée de la Grèce. C'est au contraire le Dionysos orphique ou Zagreus comme un emprunt fait par la Grèce à l'Egypte: cette transmutation s'opéra plus tard pour Isis, et postérieurement à Alexandre, la légende de la déesse égyptienne s'enrichit de plusieurs traits empruntés à la Déméter grecque. C'est ainsi qu'Osiris lui-même finit par revêtir des attributs fort éloignés de la conception primitive et qu'il devînt en Grèce, l'inventeur de la vigne.

37. — Dans le principe Dionysos-Zagreus appartenait donc aux dogmes crétois: Euripide fait dire à un chœur de prêtres de cette île, qu'il est l'oint du Jupiter idéen et du nocturne Zagreus. Un écrivain du 4e siècle nous a transmis cette tradition, conservée sous les voiles euhémériques des anciens récits crétois, et dans laquelle Diodore lui-même remarquait déjà de frappantes analogies. Dionysos était fils adultérin du roi de Crète, Jupiter: celui-ci en quittant ses états avait laissé au jeune enfant le trône et le sceptre; mais Héra, sa belle-mère, ayant réussi à l'attirer par l'appât de quelques jouets, hors du palais où il était en sûreté, les Titans, ses serviteurs, le firent mourir, et l'ayant coupé par morceaux, ils jettèrent ses membres dans une chaudière et les dévorèrent: le cœur fut soustrait par Athéné, sœur de l'enfant, qui le rendit au père lorsqu'il fut de retour. Celui-ci foudroya les Titans, et enferma le cœur de Zagreus dans une image de plâtre faite à sa

ressemblance. Depuis cette époque, la Crète célébra les Triétérides: dans ces fêtes religieuses tous les incidents de la vie et de la mort de Zagreus se trouvaient rappelés: on déchirait à belles dents les chairs crues d'un taureau, et l'on y portait en procession, au milieu de cérémonies orgiaques, le coffre où Pallas avait caché le cœur de son jeune frère. Diodore affirme également que, suivant les traditions crétoises, le divin enfant était né dans l'île, et que Jupiter l'avait engendré de sa fille Perséphone qu'il avait séduite, déguisé en serpent.

38. — La légende d'Osiris semble se confondre ici avec celle de Zagreus: ce que Typhon accomplit dans l'une à la tête de 72 complices, les Titans le firent dans l'autre: d'un côté c'est la reine d'Ethiopie qui est l'instigatrice du crime: de l'autre c'est Héra: l'un et l'autre deviennent en mourant des dieux infernaux, ce qui donne lieu à Hésychius, de regarder le nom de Zagreus comme un équivalent de Dionysos-Chtonien. Comme Osiris est adoré dans le bœuf Apis, dont le corps est son séjour permanent parmi les mortels, de même Dionysos chez les Grecs, est souvent représenté sous une forme boomorphique ou muni de cornes de taureau: souvent même on lui donne cette épithète et il est invoqué comme tel. Mnaséas affirme que le nom d'Epaphos, qui n'est que celui d'Apis gréeisé, s'identifie à la fois avec Osiris et Sérapis et avec Dionysos. L'opinion de Diodore, soutenant que c'est ce Dionysos, fils de Jupiter et de Perséphone ou de Déméter, qui enseigna le premier l'art d'accoupler les bœufs au joug, n'est au fond qu'une exégèse euhémérique de son symbole tauromorphique: c'est dans le même esprit qu'il affirme que Dionysos ne fut divinisé par les hommes qu'à cause de ce grand bienfait. Delphes, dont nous avons vu déjà les rapports intimes avec la Crète,

avait reçu les restes du dieu lacéré : dès l'an 306 av. J.-C. Philochore faisait déjà mention du tombeau qu'on voyait sous le trépied d'Apollon, dans le temple de ce dieu : les cinq Hosii y célébraient un sacrifice secret, et les Thyades éveillaient le Dionysos Licnite mort, ou seulement endormi, dans le langage euhémérique : il tirait ce surnom du van, qui rappelle encore d'une manière frappante la légende d'Osiris, car c'est aussi dans un van qu'Isis avait rassemblé les membres épars de son époux. En Crète même les mystères relatifs aux aventures de Zagreus avaient un cachet phrygien et orgiaque : un taureau vivant était déchiré avec les dents : pendant la procession du coffre sacré, les assistants faisaient retentir l'air de cris de douleur, qu'ils accompagnaient de contorsions furieuses, exprimant ainsi, de même que les Asiatiques aux fêtes d'Attis et d'Adonis, les sentiments de deuil, dont les pénétrait la mort du dieu.

39. — Plusieurs auteurs ont voulu isoler ce mythe de Dionysos mis en pièces pour le rapporter à une époque plus récente : Pausanias entr'autres prétend que le prêtre orphique Onomacrite (vers 560. av. J.-C.) est le premier, qui ait attribué aux Titans l'initiative des cruautés exercées contre Zagreus ; mais en supposant même que Pausanias ne connût pas de poète antérieur qui eût cité les Titans comme auteurs de ce crime, tout au plus pourrait-on en conclure, qu'avant Onomacrite, cette partie de la légende, conservée dans les mystères, n'avait pas transpiré encore dans la vie publique et dans la poésie. Mais cette hypothèse n'est rien moins que fondée et le récit doit remonter à une époque beaucoup plus reculée, puisque Terpandre déjà citait un Dionysos, fils de Jupiter et de Perséphone : le tombeau de Delphes, de l'opinion commune des Grecs et d'Hérodote lui-même, que Dionysos était l'Osiris

Egyptien, confirment la haute antiquité de la légende de Zagreus. Il est clair que le dieu Grec du vin n'a pu s'identifier avec Osiris, puisque les Egyptiens étaient bien loin de prêter à celui-ci, qui était leur divinité suprême et par excellence, l'invention d'un breuvage dont ils regardaient l'usage comme impie et criminel: c'est le dogme mystérieux de la lacération de Dionysos qui eut pour conséquence de l'ériger en dieu du monde inférieur. Hérodote qui ne vivait que quelques années après Onomacrite, disait que les Egyptiens reconnaissaient pour dieu des enfers Dionysos avec Déméter (c'est ainsi qu'il désignait Isis). S'il n'avait pas eu en vue l'idée de Zagreus, le Dionysos des mystères, il aurait plutôt assimilé Osiris, que les Egyptiens représentaient communément sous la forme ithyphallique, à l'Hermès des Grecs: Eschyle aussi nomme déjà le dieu des enfers Zagreus, et un auteur plus ancien que ceux-ci et qu'Onomacrite lui-même, Phérécide, vers 544 av. J.-C., semble avoir également connu ce mythe. Son Ophionée, dieu serpent, engendré par l'amour de Jupiter et de Chtonia, (Perséphône), qui avait été le guide des dieux dans une guerre où il finit par succomber, offre une étroite analogie avec le Zagreus, né de Jupiter déguisé en serpent et de Perséphone: enfin on savait fort bien à Delphes que le Licnite qui y était enterré et adoré n'était autre qu'Osiris: aussi Plutarque disait à Cléa, qu'en sa qualité de grand' prêtresse des Thyades de Delphes, déjà initiée au culte d'Osiris par son père et sa mère qui avaient servi Bacchus Licnite, l'une comme Hosios et l'autre comme Thyade, elle devait posséder une connaissance parfaite de ces choses.

40. — Les Crétois voyaient une preuve de la haute antiquité de leur culte mystérieux dans ce fait que les rites et les révélations, tenus secrets dans les instituts

mystiques des Cicones ou de leurs successeurs, en Thrace, en Samothrace et à Eleusie, se pratiquaient chez eux au grand jour, et que chacun pouvait y assister sans condition. Le sujet de ces fêtes publiques était encore la mise en scène, telle que nous l'avons décrite, du mythe de Zagreus. Nous retrouverons plus loin le caractère mystique que revêtait cette légende dans les Eleusinies de Samothrace et d'Athènes. C'est ainsi qu'à Maronea, où résidaient les anciens Cicones, il existait des traditions mystiques, identiques à celles de la Crète et qu'Orphée aurait apportées lui-même en cet endroit. Quoique l'histoire ne mentionne rien de positif à cet égard, l'existence et la propagation de ces traditions n'en est pas moins confirmée par les récits connus, qui montrent le culte dionysiaque apporté de la Crète à Maronea ou Ismaros, en même temps que la vigne.

41. — Le mysticisme grec se présente donc comme originaire de la Crète, d'où il se propagea simultanément en Thrace et en Hellade, (Delphes), exerçant une influence toujours plus marquée sur ces pays et sur ceux qui les avoisinaient, Lemnos ou Samothrace, et Athènes. On conçoit que ce développement ne fut pas l'œuvre d'un seul homme, mais on ne peut fonder aucune certitude historique sur la personnalité mythique d'Orphée. Tout ce qu'on sait à cet égard, c'est qu'une classe ou un collége d'Ascètes, les Orphiques, après avoir été l'instrument le plus actif de cette propagande, en devint aussi le point d'appui et le centre, où se perpétua la succession orphique et autour duquel vinrent se grouper et se rallier les sectes isolées.

42. — Pour Hérodote, les Orphiques et les Pythagoriciens sont la personnification de cette école : ces derniers qui s'étaient répandus en Grèce, dès l'origine de leur association dans la Grande-Grèce, vers 500 av. J.-C., adoptèrent les traditions et les idées religieuses orphi-

ques et bacchiques : une foule de dogmes, paraît-il, qui avaient été jusqu'alors du domaine exclusif des mystères ou des colléges religieux qui y étaient attachés, passèrent bientôt dans la littérature et devinrent, mais seulement après le siècle d'Eschyle, le domaine des intelligences d'élite. Certes les Pythagoriciens ne créèrent pas les doctrines orphiques ou bacchiques : ils les trouvèrent établies et ils s'en emparèrent, guidés en cela par le besoin qu'ils éprouvaient de donner à leur dogme si important de l'immortalité, une base et une garantie religieuses, dont les dogmes populaires et épiques ne leur offraient aucun élément. Les traditions sacrées d'Orphée et de Bacchus, leur fournissaient au contraire une solution satisfaisante de ce problème ; car bien que les anciens Orphiques n'eussent pas formellement introduit dans leur cycle légendaire, le dogme Egyptien de la Métempsycose, on ne peut nier cependant que leurs doctrines ne s'y prêtassent et que ce système ne pût se rattacher aisément au mythe de Zagreus.

43. — Le plus ancien des Orphiques dont l'histoire fasse mention est le Pharmaque Crétois Epiménide, qui fut appelé à Athènes vers l'an 612, pour purifier la ville et le peuple et les délivrer de la peste survenue après le meurtre des partisans de Cylon. Son genre de vie conforme aux traditions orphiques, la science qu'on lui attribuait dans les mystères, jointe à l'idée qu'il était lui-même un des Curètes, et l'auteur de la Génèse des Curètes et des Corybantes, toutes ces circonstances prouvent amplement qu'il sortait de ces écoles mystiques venues de l'Egypte et de la Phrygie, et depuis longtemps florissantes dans sa propre patrie. Sa mission elle-même est une preuve de plus des antiques rapports qui reliaient l'Attique avec la Crète et qui trouvaient sans doute plus d'un point de contact dans les mystères célébrés de

part et d'autre. Que Pythagore lui-même fut initié à Leibithra, par le prêtre Aglaophanos, aux mystères d'Orphée, c'est un détail beaucoup plus moderne et que nous laissons à l'écart : le plus ancien Pythagoricien connu comme Orphique fut Cécrops : après lui vinrent Brontinus et surtout Onomacrite que nous avons déjà cité. Ce dernier fonda à Athènes un oracle dont le but était tout politique et fut, selon toute apparence, un des principaux auteurs des poésies et des hymnes orphiques : le poème le plus célèbre en ce genre fut celui des initiations dans lequel Onomacrite compila et classa méthodiquement toutes les légendes de Zagreus.

44. — Aux doctrines orphiques se rattachait un genre de vie désigné sous le même nom et dont les préceptes d'abstinence et de continence étaient également communs aux mystères : de là ce mot de Diogène : que Pythagore, c'est-à-dire, l'école pythagorienne, avait prescrit aux hommes de fuir toutes ces choses que les prêtres éloignaient dans les temples de l'accomplissement des mystères, par exemple, l'attouchement des cadavres et des femmes enceintes, qui devenait pour l'homme un cas de souillure et d'impureté, et l'ingestion de certains aliments telle que la chair des ruminants ou des animaux morts, celle de certains poissons, les œufs et les fèves. Toutes ces prohibitions avaient une base religieuse dans les légendes sacrées : quand il fut prescrit, bien après la naissance du Pythagorisme, d'honorer les dieux par la pureté, cette pureté ne consistait qu'en des pratiques tout extérieures, aspersions ou ablutions, passées dans les mœurs publiques, et empruntées, non aux doctrines pythagoriciennes, mais aux instituts mystiques eux-mêmes : l'idée qu'on se faisait de cette obligation a été bien rendue par Euripide : un

prêtre initié aux mystères locaux, dépeint à un chœur de Crétois sa manière de vivre : je mène une vie pure, dit-il, parce que je suis l'oint de Jupiter Idéen et du ténébreux Zagreus : parce que je célèbre le rude festin de la chair, (la lacération du Dionysos-Taureau et la manducation de sa chair,) parce que je porte les torches de la mère des monts, (Cybèle), et que je suis l'oint sacré des Curètes : revêtu d'ornements brillants, je fuis la naissance des mortels, je me garde de toucher leur cercueil et je m'abstiens de tout aliment provenant des animaux (1). Le respect de la vie des êtres et l'alimentation végétale, étaient des préceptes fondés sur la métempsycose : aussi beaucoup d'Orphiques, après s'être nourris de la chair du taureau mystérieux, s'abstenaient scrupuleusement de tout aliment tiré du règne animal : c'est pour cela que le même tragique met dans la bouche de Thésée ces paroles ironiques qu'il adresse à son fils, supposé orphique : votre festin languit, faute de viandes : rendez plutôt hommage à l'Orphée Bacchus. Selon toute apparence enfin, la défense de porter des vêtements de laine, ou du moins d'entrer dans un temple ou de se faire inhumer ainsi vêtu, défense signalée déjà par Hérodote, comme commune aux Egyptiens, aux Orphiques, aux Bacchiques et aux Pythagoriciens, avait passé de l'Egypte en Crète et en Grèce, avec quelques autres particularités du culte d'Osiris. Il en est de même de la prohibition des fèves, indiquée dans les lois de Pythagore : c'était également un précepte orphique, apporté de l'Egypte, où les prêtres regardaient ce légume comme si impur, qu'ils n'osaient même pas le regarder ; ce précepte avait aussi beaucoup d'autorité dans les mystères : un vers orphique disait : on devrait craindre autant de manger une fève, que de dévorer la tête de son propre père.

(1) Eurip. Hippol. 949.

45. — Aucun témoignage ne prouve qu'il ait existé à aucune époque, en Grèce, un corps d'Orphiques constitués en association régulière : ceux qui portaient ce nom, étaient ou des prêtres, ou des acolytes attachés aux cultes mystérieux qui se célébraient en divers endroits, ou des disciples de l'école pythagoricienne, appartenant surtout à cette classe d'adeptes, qui, dès les beaux jours de la secte, avait accaparé l'autorité religieuse et s'étaient séparés des deux autres: celle des politiques et celle des spéculatifs.

46. — Nous connaissons déjà le mythe de Zagreus, noyau et germe de tous les dogmes orphiques, et nous l'avons étudié sous l'aspect euhémerique dont la Crète s'était plu à le revêtir: comme ce mythe est d'une importance décisive pour l'intelligence des mystères, nous allons nous en occuper de rechef. Dionysos Zagreus, fils de Jupiter et de Perséphone, enfant de prédilection de son père, comblé d'honneurs par lui, trônait à ses côtés et lançait déjà la foudre, à l'époque où Apollon et les Curètes le gardaient contre la jalousie d'Héra: secondée par les Titans, qu'elle avait excités, elle réussit néanmoins à perdre l'enfant: les Titans, la figure couverte de plâtre, se glissèrent dans sa retraite, l'attirèrent par l'appât de quelques jouets brillants, puis s'élancèrent tout à coup sur lui : en vain Zagreus résiste et cherche à esquiver ses bourreaux, en subissant plusieurs métamorphoses : ceux-ci s'emparent de lui, le mettent en pièces, jettent ses membres dans une chaudière et les dévorent. Le crime consommé, Jupiter avale lui-même le cœur de son fils, dérobé par Pallas, et il en conçoit la semence d'où doit naître le second Dionysos, le Thébain. Sur l'ordre de Jupiter, Apollon réunit les restes incomplets de Zagreus et les enterre: suivant un autre récit, Rhéa ou Démétcr, qui était sa mère, rassemble elle-même les membres

de son fils et lui rend la vie : un jeune Dionysos renaît: c'est le héros du mythe. De la cendre des Titans foudroyés par Jupiter, naissent enfin les hommes, dont la nature hérite ainsi d'un double principe, bon et mauvais, Dionysiaque et Titanique.

47. — Dans la suite les Orphiques en vinrent insensiblement à donner un tour panthéistique aux aventures et aux métamorphoses du jeune dieu. La divinité, dit Plutarque, bien qu'immuable et éternelle de sa nature, se meut cependant dans une suite de transformations et par le développement de ses phases, en prenant des forces, des états et des modes divers, elle devient ce qu'on nomme le monde. Le mythe orphique en montrant l'homme formé de la substance de Dionysos mêlée à la poussière des Titans, fournit plus tard un argument au dualisme éthique de l'homme, et donna jusqu'à un certain point l'explication de ce mélange de bien et de mal inhérent à sa nature. En faisant pressentir à l'homme qu'il était issu du sang divin de Dionysos, l'école orphique, spécialement vouée au culte de ce dieu, semble avoir eu pour but de rappeler à l'homme le besoin d'entretenir en lui cette essence divine. Ces traditions montraient en même temps les souffrances et les peines des mortels comme une conséquence de leur filiation titanique; c'est la faute originelle d'une existence antérieure, que les âmes doivent expier, enchaînées au corps comme dans une prison ou un tombeau, sans qu'il soit permis à personne d'abréger spontanément la durée de l'expiation terrestre du crime titanique qui souillait sa naissance : doctrine que Philolâus, instruit par les anciens théologues et les voyants, ainsi que Platon et Jamblicus, déduisaient déjà des mystères.

48. — Il se présente ici quelques questions dont la

solution offre de graves difficultés : quels étaient ces mystères? quelle était la condition des initiations orphiques, comme institut permanent? quels rapports avaient ces initiations avec les mystères admis à titre d'institutions civiles? Ce problème exige que nous jetions un coup d'œil sur les diverses formes du culte dionysiaque en Grèce.

49. — Aucun dieu n'avait des fêtes aussi nombreuses que Dionysos, et la plupart de ces fêtes étaient accompagnées de transports déréglés et de toutes les extravagances de l'ivresse. Les petites dionysiaques ou rurales, se célébraient aux approches de la vendange par des hymnes phalliques, des festins et des jeux dramatiques : en hiver, après l'achèvement du pressurage on célébrait à Athènes les Lénées : on y buvait le moût non fermenté et des représentations théâtrales y succédaient à des grands festins et à des processions pompeuses où régnait une extrême licence. On n'est pas bien sûr que la fête ambrosiaque, dont le nom semble se rapporter au vin nouveau, fût un jour particulier des Lénées, ou une solennité distincte. Les anthestéries, ou fête dionysiaque des fleurs, avaient lieu au commencement du printemps et duraient trois jours : on y célébrait solennellement l'ouverture des fêtes, (Pithoigia) la fête des outres et de la boison (Choës) et celles des marmites, (Chytroi). Aux choës qui en étaient le jour le plus saint, l'épouse de l'archonte d'Athènes, escortée de quatorze prêtresses, offrait un sacrifice secret pour l'État et était ensuite symboliquement unie au dieu : le 3e jour on offrait dans des chaudières un sacrifice à Hermès Chtonien et aux mânes de ceux qui avaient péri dans le déluge de Deucalion. Les grandes Dionysies ou Urbaines, à la fin de mars ou au commencement d'avril, attiraient à Athènes au grand concours de peuple. Des réjouissances publiques, des chœurs

de jeunes enfants, des concours de comédie et de tragédie, s'y succédaient sans interruption. Dans la simplicité des premiers temps la procession du dieu offrait un caractère tout pastoral : une cruche de vin, un bouc, une corbeille de figues sèches et le phallus en composaient tout l'appareil : on y déploya plus tard une somptueuse magnificence : les corbeilles d'or étaient portées par des jeunes filles choisies, le phallus par des jeunes gens couronnés : d'autres vêtus en femmes les suivaient en chantant des hymnes phalliques et en se livrant à toutes sortes de contorsions, comme des gens ivres. Puis venaient les hommes, chargés d'outres pleines et de grands vases à boire.

50. — Dans les autres villes et contrées de la Grèce, les fêtes de Dionysos avaient un caractère spécial : la licence y était toutefois portée aussi loin, mais aucun rite mystérieux n'intervenait dans leur célébration. On citait celles d'Hermione en Argolide, célébrées par des concerts, des concours de natation et des courses sur l'eau : celles de Thyion en Elide, où des coupes fermées se trouvaient remplies d'une manière miraculeuse : celles de Pellène où l'on répandait dans toute la ville des vases pleins de vin. La plus célèbre était la fête dionysiaque de Sciérie à Aléa en Arcadie. Sur l'ordre de l'oracle de Delphes on y fouettait de jeunes filles dans le temple du dieu, affreux souvenir, selon toute apparence, de la première fureur des Ménades : puis venaient les solennités d'Orchomène, où les jeunes filles et les prêtres célébraient en son honneur, une fête nocturne pendant laquelle on allait à la recherche du dieu disparu dans sa fuite devant les Titans ou devant certains ennemis de son culte, comme Lycurgue, et cherchant un asile auprès des Muses : le prêtre poursuivait autour de l'autel la jeune fille désignée pour victime. Sicyone et Corinthe au contraire

consacraient des fêtes à un double Dionysos, exerçant des attributions fort opposées, l'un comme Bacchus, l'autre comme Lysios.

51. — Les nombreuses fêtes triétériques de Dionysos conservèrent toujours le caractère orgiaque qu'elles portaient dans l'ancien culte Thrace des Ménades : les jeunes filles inauguraient chaque année ces sortes de nouveautés, en se retirant dans les montagnes, où elles passaient la nuit à danser à la lueur des torches, plongées dans un délire extatique, provoqué et excité par l'excès du vin, et s'abandonnant sans frein et sans retenue au plus monstrueux dévergondage. Le théâtre ordinaire de ces débauches était le Cithéron, voisin de Thèbes. Les jeunes filles de Delphes et de l'Attique fréquentaient le Parnasse, dont les fêtes avaient toutefois un aspect moins révoltant.

52. — Le culte de Dionysos-Omestes, célébré à Chios et à Ténédos, différait totalement des précédents: sur ces îles voisines de la côte d'Asie, on immolait au dieu des victimes humaines. Dionysos était ici un personnage identique avec le Baal-Moloch des Phéniciens, confondu même avec son fils, le crétois Talos, personnification de la nature solaire et offrant une étroite affinité avec Moloch lui-même. Thémistocle, après la défaite des Perses, sacrifia des prisonniers de cette nation à ce Dionysos Omestes, presqu'inconnu dans le restant de la Grèce: en posant cet acte sans précédent, il avait pour but d'honorer le dieu Perse d'une manière toute locale et de le rendre propice aux nouveaux maîtres du pays, soumis jusqu'alors à son empire.

53. — On ne rencontre nulle part en Grèce de mystères propres de Dionysos, si l'on entend par là des institutions analogues à celles d'Eleusis et de Samothrace, où l'on ne pouvait participer aux actes religieux

qu'après des épreuves et des initiations préliminaires. La plupart des cultes dionysiaques avaient pour ministres des femmes : d'autres, comme le sacrifice des Hosii de Delphes, étaient accompagnés de rites secrets ; mais il n'existait en aucun endroit d'institut religieux exclusivement dionysiaque, et auquel les Orphiques eussent pu rattacher leurs initiations et leurs révélations dogmatiques : les Bacchanales mêmes, qui naquirent en Etrurie, vers l'an 186 avant J.-C., et qui furent introduites plus tard à Rome, avaient un caractère purement rituel, dépouillé de tout élément orphique et de toute tendance dogmatique. Instituées d'abord en Etrurie, par un prêtre grec, elles furent dans le principe, comme les fêtes triétériques de la Grèce, réservées exclusivement aux femmes : à Rome, ce ne fut que beaucoup plus tard, qu'une prêtresse de la Campanie permit aux hommes d'y assister : c'est à la suite de cette tolérance, que ces assemblées nocturnes dégénérèrent en orgies licencieuses, qui donnèrent lieu à de sanglants et monstrueux abus.

54. — A partir de la guerre du Péloponèse, on vit surgir en Grèce la secte des Orphéotélistes, qui n'appartenaient à aucune affiliation régulièrement constituée et n'avaient qu'une existence individuelle. Pour eux les initiations orphiques et dionysiaques étaient un métier plus ou moins lucratif : munis de quelques livres orphiques, parmi lesquels se trouvaient les formules d'initiation recueillies et rédigées par Onomacrite, ils allaient de ville en ville, offrant à riches et pauvres, moyennant salaire, leurs services pour les expiations et les consécrations. Leurs onctions remettaient les fautes, même les fautes héréditaires : elles avaient le pouvoir de garantir du péril et de procurer dans le monde inférieur une existence heureuse et de grands honneurs : du reste, point d'exigences pénibles, point d'obligations

onéreuses : les expiations et les initiations se pratiquaient au milieu de fêtes joyeuses et brillantes, accompagnées de danses lascives où l'on imitait l'ivresse de Silène. Parmi ces jongleurs, dont la science défraya maintes fois la comédie grecque, quoique les rieurs eux-mêmes fussent les premiers à y recourir, les uns affirmaient qu'il suffisait de recevoir une seule fois cette espèce de sacrement, tandis que d'autres en recommandaient le renouvellement fréquent et le prescrivaient même comme indispensable. Théophraste peint son superstitieux se rendant tous les mois, avec sa femme et ses enfants, chez l'orphéotéliste, pour se faire initier lui et les siens. D'autres, désignés sous le nom de metragyrtes employaient, dans le même but, des pratiques empruntées au culte Phrygien de la Grande-Mère et mélangées de rites dionysiaques : ils prétendaient pouvoir opérer des cures merveilleuses, surtout dans les maladies mentales, qu'on regardait comme l'effet d'une action divine. L'exercice de ce culte fut même souvent confié à des femmes. Bien que la prêtresse Ninus eût été suppliciée pour un fait de ce genre, à Athènes, on vit la mère de l'orateur Eschine, Glaucothée, officier en qualité de Télestrie ou de Tympanistrie, dans une cérémonie où son fils, revêtu des fonctions de metragyrte, était chargé de lire à sa mère les livres sacrés, de ceindre les initiés de la nébride ou peau de faon, de danser devant eux, et de leur faire boire le Cycéon : puis en mémoire des Titans, qui lors du meurtre de Zagreus, s'étaient couvert le visage de plâtre ou d'argile, il les couvrait de terre et les essuyait ensuite avec du son, en leur faisant répéter ces paroles : j'ai échappé au mal et j'ai trouvé le bien. A ces cérémonies nocturnes succédait pendant le jour la procession des adorateurs de Dionysos, qui parcouraient les rues en jouant avec des serpents et

faisant retentir l'air des cris mille fois répétés de Hyès et Attes, noms sous lesquels on invoquait le dieu.

55. — De cet exposé des Télètes ou orgies dionysiaques, on peut conclure qu'elles constituaient soit de simples cérémonies rituelles, telles que nous l'avons dit plus haut, fréquemment célébrées par des filles, soit des véritables mystères, mais jamais isolés, en aucun lieu ou à aucune époque, et toujours rattachés au culte mystérieux d'autres divinités, comme c'était le cas à Lernes et à Eleusis. On comprenait encore sous ce nom l'ensemble des fictions propres aux Orphéotélistes et aux Métragyrtes, qui, guidés dans leurs pratiques, par leur seule imagination ou par quelques traditions défigurées, acquéraient plus ou moins de renommée, en raison de leur habileté ou de leur individualité. Les uns s'entouraient comme d'une auréole d'une prétendue illumination divine et particulière: les autres menaient une existence aventurière, comme de vulgaires charlatans: beaucoup d'entr'eux d'ailleurs appartenant à cette secte nommée par dérision les Pythagoristes, dont les habitudes de saleté et de mendicité formaient un étrange contraste avec les hautes prétentions qu'ils affichaient aux honneurs et aux récompenses de l'autre vie, fournirent ample matière aux diatribes de la comédie grecque, dans les siècles suivants. Parfois ils s'associaient pour donner à leurs cérémonies un caractère plus imposant et plus pompeux et pour déployer avec plus de succès toutes les ressources de leur art: des apparitions fantastiques, des spectres hideux venaient glacer les mystes d'effroi et leur rappeler les terribles évocations d'Hécate et les redoutables effets de sa colère. C'était une spéculation qui devait rapporter à leurs auteurs d'autant plus de crédit et rendre plus dociles ceux à qui ils venaient offrir la santé et la protection des

dieux : c'est à un de ces Orphéotélistes, qui vantait le bonheur des initiés en l'autre vie, qu'Antisthène répondit : pourquoi donc, ne meurs-tu pas?

56. — Enfin il existait aussi des corporations religieuses indépendantes, dont les ramifications s'étendaient souvent très-loin, et dont les membres portaient le nom de Thiasotes ou Orgéons. Ces associations s'étaient groupées dans le but de rendre des hommages plus particuliers soit à une divinité étrangère, soit à Dionysos lui-même. Comme ce dernier culte se conciliait parfaitement avec tout ce qui est du domaine de Thiasos et de Comus, la bonne chère, les danses lascives et la musique passionnée, ces sortes de confréries étaient fort en vogue et comptaient beaucoup d'agrégés : leurs solennités où la flûte se mariait au chant pour célébrer le vin, n'avaient de sacré que le nom de celui qui leur servait de prétexte : aussi les prenait-on peu au sérieux et les regardait-on comme des mystères entourés d'un certain appareil et accompagnés de rites particuliers, mais dénués de toute importance.

57. — Après l'époque de Platon on ne rencontre plus de traces des Orphiques comme corps religieux, organisé en société : si des auteurs plus modernes ont parlé d'une affiliation à cet ordre, accompagnée de rites symboliques et de chants sacrés, c'est qu'ils ont étendu à une société qui n'existait pas en réalité, des actes individuels, comme celui de Glaucothée, ou analogues à ceux que les Orphéotélistes errants pratiquaient, sans y attacher aucune idée d'association. A Athènes même les dogmes et les mythes orphiques s'étaient identifiés en partie avec le culte public : ainsi aux Dionysies du mois Anthestérion, la théologie et les légendes orphiques se trouvaient représentées et mises en scène dans des danses et dans des drames religieux où figuraient les Heures, les Nymphes et les

Bacchantes. Mais la théologie orphique n'en conservait pas moins son véritable point d'appui dans les mystères et surtout dans ceux d'Eleusis.

58. — La grande affinité qui existait entre le culte phrygien et le culte dionysiaque ne contribue pas peu à éclaircir ce côté des mystères. Sur toute la hauteAsie s'étendait une religion dont les dogmes fondamentaux admettaient une grande déesse de la nature, mère de tous les vivants, à laquelle on associait un dieu, son époux, son amant ou son fils, sujet à la souffrance et à la mort. L'expérience avait appris que dans la vie humaine et dans toute la nature, le péril et la douleur sont inséparables de la conception et de la naissance: les êtres se détruisent mutuellement pour prolonger leur existence l'un par l'autre: la vie renaît du sein de la mort, et c'est même de la corruption que les plantes tirent leur nourriture, de sorte que la vie végétale puise ses aliments les plus substantiels dans la décomposition des matières animales. Et c'est l'impression que cette loi suprême, inflexible de la mort et de la vie, engendrées alternativement l'une par l'autre, fit sur des esprits complètement incapables de s'élever au-dessus des instincts de la nature et de la matière, qui entraîna finalement les races humaines, moralement et physiquement asservies à ces instincts grossiers, dans les aberrations les plus extravagantes de l'antagonisme mythique et religieux. L'homme se sentit emporté comme dans un immense tourbillon de vie et de mort: l'univers devint à ses yeux un temple et un tombeau, un autel et un cercueil. Son dieu, borné lui-même par les limites de la nature, devait suivre toutes les phases de celle-ci, et soumis aux mêmes vicissitudes, passer alternativement de la vie à la mort, de la mort à la vie: puis lorsqu'il voulut offrir à la divinité le sacrifice qu'il estimait le plus précieux et le plus digne d'elle, il se fit

lui-même la victime volontaire de cette grande loi de la mort.

59. — Le favori de la grande déesse phrygienne, Dindymène ou Cybèle, était Attes, fils du dieu Men, ou ce Men lui-même, qui mourut après s'être mutilé dans un accès de fureur, ou qui fut tué par une main étrangère. Cette mort plongea Cybèle dans une douleur insensée : elle parcourait les campagnes à la recherche de son bien-aimé, en l'appelant de tous ses cris : en souvenir de cet événement on institua des jeux funèbres qui revenaient chaque année. Suivant une légende très-répandue, Attes, rappelé à la vie, devint l'immortel compagnon de la déesse : une autre tradition lui fait subir le même sort que son correspondant syrien ou cypriote, Adonis, et le fait mettre en pièces par un sanglier que Jupiter avait suscité contre lui. Cet Adonis était l'amant d'Astarté, Ascherah des Syriens, ou de l'Aphrodite asiatique, déesse de la nature, regardée comme agent de la conception et de l'enfantement des êtres, et dont les attributs et les symboles offrent la plus grande analogie avec ceux de Rhéa ou Cybèle. Le bel adolescent, dont on faisait un berger ou un chasseur, ayant été enlevé par la déesse éprise de ses attraits, fut bientôt après ravi à son amour par une mort violente. Les fêtes instituées en son honneur et très-répandues dans toute l'Asie occidentale, ainsi que dans les îles et sur le continent grec, à Athènes surtout où elles furent célébrées de bonne heure, ces fêtes, dis-je, étaient accompagnées des manifestations de la plus vive douleur. On précipitait l'image du héros dans la mer : puis au deuil succédaient des transports insensés qui accueillaient sa prétendue résurrection. Dans ce beau jeune homme, pour lequel la déesse de la nature se consume d'amour, que la mort vient lui ravir à l'improviste et qui recouvre bientôt une existence nouvelle,

il est aisé de reconnaître une allusion transparente à la succession permanente de la mort et de la vie dans la nature: Adonis symbolise à la fois le grain germant dans le sein de la terre, les fruits arrivant à la maturité, et le ralentissement de la végétation dans les chaleurs de l'été et par les froides pluies de l'automne.

60. — On lit dans un ancien hymne d'Attes: salut à vous ô divin Attes, fils de Kronos ou de Jupiter et de la grande Rhéa, dont la voix retentissante répète aux échos lointains votre doux nom: salut à vous! Les Assyriens vous nomment l'Adonis trois fois cher: en Egypte vous êtes Osiris, le céleste croissant de la lune: les Grecs vous donnent le nom d'Ophias, les Samothraces celui de divin Adam, les Thraces de l'Hémonie celui de Corybas: les Phrygiens enfin vous appellent tantôt Pappas, tantôt le mort, ou le dieu ou le tendre épi moissonné dans sa fleur, ou le chévrier, ou le joueur de flûte, (Agdistis) né de l'amandier fertile.

61. — D'où l'on voit qu'Attes et Adonis, Osiris et Corybas, Zagrens et Agdistis, ne sont au fond qu'une même entité, dont les appellations diverses personnifient le dieu de la nature dans l'état de souffrance, chez les Assyriens et les Phrygiens, les Syriens et les Phéniciens, en Egypte, à Samothrace, à Lemnos et dans les mystères grecs. Ophias surtout, le fils du serpent, n'est autre que Dionysos Zagreus, le fils de Jupiter déguisé en serpent; selon toute apparence, ce nom était révélé dans les mystères sous le sceau du secret. Zagreus le chasseur, s'identifia également avec le chasseur Adonis et avec Attes, dont on fait même dériver le nom d'Até, sous lequel on désigne le crime commis par les Titans sur Dionysos. Le Sabazios phrygien, aussi nommé Attes, ce qui tend à faire supposer que ces deux noms étaient synonymes, était figuré avec des cornes de taureau, comme Dionysos, et au rapport de Diodore on

donnait le nom de Sabazios au Dionysos né de Jupiter et de Perséphone. Zagreus, enfant ou adolescent mis en pièces, rappelle Attes, Adonis, Corybas, Osiris, Esmun, tous jeunes, tous mutilés et mis à mort. La même conception avait présidé au développement de ces mythes, identiques au fond. Zagreus et Adonis président tous deux à la vie et à la mort : Zagreus, comme Adonis, est rendu à la vie : Plutarque lui-même faisait observer qu'Adonis ne faisait qu'un avec Dionysos, et cette identité est formellement confirmée par la multiple concordance des fêtes et des rites célébrés en l'honneur des deux dieux.

Dans les traditions orphiques Dionysos Amphiétès, inhumé ou endormi à Delphes, habite pendant la période de son repos les demeures sacrées de Perséphone, pour être ensuite réveillé par les Nymphes, les Thyades et rappelé de l'enfer à la lumière du jour. De même Adonis doit, en vertu d'un décret de Jupiter, passer une partie de l'année auprès de Perséphone, et l'autre dans le ciel, auprès d'Aphrodite.

62. — Osiris prête aux mêmes rapprochements avec Dionysos-Zagreus, et par suite avec Adonis et Attis-Sabazios. Comme eux il est mis en pièces et revêtu d'un aspect infernal. Cette affinité est si réelle qu'un temps vint où Osiris et Adonis furent confondus dans une même idole et devinrent l'objet d'un culte commun, à Alexandrie. D'antiques autorités affirment que l'Adonis vénéré à Chypre n'était autre que le dieu égyptien. De même qu'on assignait Perséphone pour compagne à Adonis et à Dionysos, on disait sur les bords du Nil qu'Osiris, après que la mort l'eût ravi à Isis, reposait dans les bras de la sombre Nephthis, la compagne de Typhon, la souveraine des régions infernales, ou Amenthes.

63. — Corybas, qui non-seulement ici, mais aussi

chez Clément (1) est mis sur la même ligne que Atys et Dionysos, était le dieu que les Thraces vénéraient sur le mont Hemus (2) et qu'adoraient également les Phrygiens; d'après la mythologie grecque il fut fils de Cybèle (c'est-à-dire de Déméter) et de Jasion (3) ou, d'après une autre version, de Perséphone, qui le conçut sans père (c'est-à-dire d'un père resté secret) (4), comme aussi Zagrée est désigné tantôt comme fils de Déméter, tantôt comme l'enfant de la fille de cette déesse. Julien l'appelle le grand Dieu du soleil siégeant sur le trône à côté de sa mère (5); la théologie orphiique (6) l'appelle le grand roi, qui, tué et hâché en pièces par ses frères, les deux autres Corybantes, s'était transformé en serpent d'après la volonté de Déméter, — il est donc clair qu'il ne différait des autres divinités de la même espèce que par le nom et par quelqu'autre variété de ses attributions mythologiques; comme Osiris, Atys, Zagrée, Adonis, il était le Dieu souffrant de la nature, ayant des rapports avec le soleil, que nous avons déjà expliqués, devant mourir et revenir en suite à la vie.

64. — Dans la même catégorie de divinités à mystères, il faut enfin classer l'Adam Samothrace. C'était le Phénicien Esmun, (7) déjà honoré à Beryte, l'un des Cabires, le bel adolescent parcourant les montagnes en chasseur, aimé d'Astronoé la mère des Dieux de la Phénicie (8) et qui, poursuivi par cette déesse,

(1) Protrept. p. 16.
(2) Hippol. Adr. Haer. 109.
(3) Diod. 5, 49.
(4) Serv. ad Aen. 3, 111.
(5) Julian. or. 5, p. 167. Spanh.
(6) Orph. hymn. 38.
(7) Adam-Esmun, en vertu du remplaecement mutuel des lettres D et S, comme dans le nom également phénicien de Cadmilos ou Casmilos.
(8) En Phénicien, Astaroth Naamah, la sublime, ou (chez Plutarque de Isid. 13) Nemanun. Movers, Phéniciens. I, 636.

se mutila lui-même, mais fut rappelé à la vie par elle (1). Il est évident que cet Esmun n'était autre que Attès sous la forme Phénicienne, ou que ce dernier ne fut que la transformation du premier en personnage Phrygien.

65. — Maintenant que nous savons que dans toutes ces divinités Asiatico-Helléniques gît l'idée d'un Dieu de la nature violemment privé de la faculté de procréer, puis mourant et enfin rappelé à la vie, il nous est possible de déterminer plus exactement la nature des mystères grecs. Seulement nous rencontrons ici immédiatement cette difficulté que le contenu de ces mystères ne restait pas toujours le même; il y avait au contraire beaucoup de changements et d'amplifications. Ces changements ainsi que l'époque de leur introduction ne peuvent être historiquement démontrés; ils provenaient en partie de la différence de nationalités qui exercèrent peu à peu de l'influence sur les mystères, comme, par exemple, sur ceux de la Samothrace. Ils étaient, en partie, la conséquence de l'intérêt particulier que pouvaient avoir les corporations de prêtres chargés de la conduite de ces mystères. Le culte public, avec ses usages invariables et fixés par la loi dans sa liaison étroite avec la politique de l'Etat, se maintenait paisiblement dans sa stabilité et opposait une résistance opiniâtre aux tentatives qu'on pouvait faire d'ébranler son existence par des innovations et par le mélange avec différentes divinités. Les mystères, par leur nature même, étaient déjà plus mobiles; leurs tendances vers la vie future, pour la plupart étrangères au culte public, étaient un élément favorisant les idées neuves et plus satisfaisantes et donnaient à celles-ci une forme mythologique. La théocrasie, la confusion des divinités, la

(1) Damasc. vit. Isid. 302.

transformation insensible ou la réduction des dieux à des êtres moins nombreux, mais ayant une signification plus étendue, devaient être favorisées ici; les prêtres directeurs trouvaient leur avantage à ne point laisser refroidir l'intérêt et la prédilection que l'on avait pour ces divinités, et devaient naturellement empêcher que cette institution ne s'usât et ne perdît son prestige par le maintien absolu des formes et des usages vieillis et paraissant trop pauvres, trop vides à une autre génération. Ce maintien était bien plus nécessaire pour un peuple d'un esprit mobile et pour ainsi dire continuellement en progrès, comme les Grecs, que pour les orientaux plus faciles à contenter. Car bien que l'autorité des mystères reposât en partie précisément sur leur réputation de haute antiquité et de fidèle conservation des formes du culte anciennes et instituées par les dieux eux-mêmes ou par leurs favoris, ceci n'empêchait nullement d'ajouter le nouveau à l'ancien et de substituer aux vieilles formes des idées d'interprétation appartenant à un développement intellectuel et postérieur. Le secret était, à cet égard, d'une grande utilité; les noms particuliers des divinités, usités seulement dans les mystères, facilitaient beaucoup les changements dans l'interprétation.

66. — Les mystères de l'île de Samothrace durent leur célébrité universelle, en partie à leur haute antiquité se perdant dans les temps fabuleux, en partie à la réputation de leur grande efficacité surtout en cas de danger de mort; on disait même que celui qui y avait été initié n'avait jamais fait naufrage (1). Mais en recherchant la nature de ces mystères et les dieux qu'on y vénérait, on rencontre la partie la plus obscure de l'histoire religieuse

(1) Schol. Aristid. Panath. p. 324.

des Grecs; cette obscurité provient en partie, du caractère vague et de la multiplicité d'interprétations des noms usités, surtout des noms « Cabires et Corybantes, » en partie de la circonstance que par suite des immigrations et du mélange de la population dans cette île, les cultes importés par les différentes races étaient superposés comme des couches et s'engrenaient les uns dans les autres ; aussi dans l'antiquité déjà il régnait une grande incertitude ; les opinions sur les divinités samothraces étaient divisées, et en effet on ne savait déterminer avec certitude ce qu'étaient, au fond, les Cabires (1).

67. — Des Pélasges, chassés du Péloponèse (Arcadie) et de l'Attique par les Doriens et les Ioniens, s'étaient fixés dans cette île habitée par des Thraces depuis les temps les plus reculés; les vieilles divinités sans nom des Pélasges s'étaient donc conservées ici. Des Cadméens d'origine phénicienne sortis de la Béotie y étaient arrivés également et il n'y a pas de doute que les Phéniciens de la mère-patrie commerçant dans toutes les îles, n'aient exercé de l'influence sur le culte de la Samothrace. Dans les traditions on peut reconnaître encore trois périodes ou parties principales de ce culte. Jasion, que Déméter avait vu lors de la noce que sa sœur Harmonie célébra à Samothrace avec Cadmus le Phénicien, et qui devint ensuite l'amant ou l'époux de Déméter en Crète, représente la partie crétoise des mystères de la Samothrace; Diodore dit, à cet égard, que les Télétés existaient depuis longtemps dans cette île, lorsque Jasion d'après les ordres de Jupiter les réorganisa et le premier y initia des étrangers (2). Dans la même tradition, rapportée par Dio-

(1) Strab. Fragm. Vat. Mali Coll. VII, 49.
(2) Diod. 5, 48.

dore, l'influence phénicienne se rattache au nom de Cadmus qui était venu dans l'île et avait été initié aux mystères; enfin, on indique encore comme troisième partie le caractère phrygien; il repose sur le mythe d'après lequel la déesse de laquelle Jasion était devenu l'époux, aurait été Cybèle, et que de ce mariage était issu Corybas (le Cabire de Lemnos).

68. — Varron conclut des initiations qui y avaient lieu, qu'on honorait sous le nom « de grands dieux » le vieux couple de dieux pélasges, un dieu du ciel ou père des dieux (Zeus) et une divinité femelle terrestre ou mère des dieux (1). Dans les mystères même, le dieu mâle ne semble pas avoir été acteur; excepté peut-être comme père de Axiokersa; mais la mère des dieux, comme Déméter Axieros, faisait partie de la véritable trinité de dieux de ce culte mystérieux. Cette trinité était composée de Déméter Cora et Dionysos, ou bien de Hadès équivalant à Dionysos chthonique. Voilà ce qui est hors de doute (2), d'après le témoignage de Strabon et de Mnaséas; les dieux desquels on recevait l'initiation s'appelaient, suivant ce dernier, Axieros, c'est-à-dire, Déméter, Axiokersos, c'est-à-dire, Hadès et Axiokersa, Perséphone.

69. — Le nom de Cabire que l'on donne également aux dieux de ces mystères ne sert d'abord qu'à reconnaître la haute antiquité et l'origine non hellénique des puissances désignées par ce terme. Dans tous les pays situés sur la côte orientale de la Méditerranée, en Egypte et en Syrie tout aussi bien qu'en Asie-Mineure et en Grèce et même jusqu'en Italie, il y avait des dieux qui portaient ce nom; la dénomination sémitique, dans l'origine est seulement « les grands, les puissants. »

(1) Varroling. Cat. 6, 88. ed. Bip.
(2) Strab. 4. p. 198. Schol. Apoll. Rhod. 1, 917.

C'étaient des forces de la nature lesquelles, comme Pélasgiques, n'avaient pas de nom déterminé, et qui plus tard, quand chaque dieu avait ou devait avoir son individualité plus prononcée, laissaient douter à quelle divinité particulière ils pouvaient appartenir, en sorte que les interprétations les plus contradictoires pouvaient se faire jour. Le plus souvent on se figurait sous ce nom un groupe ou une famille de dieux ou de démons, quelquefois huit, le plus fréquemment trois: tantôt on ne voulait désigner que les deux premiers et plus âgés, tantôt d'autres encore qui, par ci et par là, s'étaient joints aux premiers avec des attributions locales. En Macédoine, à Thessalonique, par exemple, un seul Cabire même était l'objet de la vénération publique.

70.—On ne connaît que fort peu du culte des Cabires en Egypte, mais de ce que nous en savons nous pouvons conclure que la Phénicie et la Phrygie (dans le sens ancien et plus étendu), furent la véritable patrie de ces divinités et que leur culte se répandit de là sur les îles et en Grèce. Des monts Cabires, plusieurs des anciens, entr'autres Athenicon et Démétrius de Scepsis (1), font dériver le nom des dieux, et cela démontre déjà jusqu'à quel point la Phrygie était le siége des Cabires. Le nouveau fragment de Nicolas de Damas le prouve également, puisqu'il rapporte que deux jeunes phrygiens portant, dans une caisse, les effets sacrés des Cabires, étaient accourus au secours des habitants de la ville ionienne d'Assessus, et leur procurèrent la victoire en portant devant eux ces objets. C'est depuis cette époque seulement que le culte de ces divinités inconnues aux Grecs de cette contrée, malgré le voisinage de la Phrygie, fut intro-

(1) Hist. Gr. fragm. II, 57; IV, 345.

duit en Ionie (1). On dit même que le service des Cabires (Pénates) avait été importé de la Phrygie en Italie (2). A Beryte, en Phénicie, Sadic et ses fils (Baal) furent vénérés comme Cabires ; le huitième était Esmun. Les Grecs postérieurs déclarèrent celui-ci identique à Asclepius, en partie parce qu'on le regardait comme le dieu de la guérison et qu'il portait un serpent comme attribut ; en partie parce qu'il était fils du dieu syrien du soleil, par conséquent d'Apollon, passant aujourd'hui chez les Grecs pour Hélios. Parmi les dieux on ne connaissait cependant d'autre fils d'Apollon qu'Asclepios (3).

71. — Le serviteur des dieux Cadmilos, nom que Hermès portait ici comme en Béotie et en Etrurie (Camille), se joignit à Déméter, à Hadès et à Cora, que nous avons déjà nommés (4). Représenté ithyphalliquement, à cause de sa passion pour Perséphone, déesse de l'enfer, il était lui-même une divinité infernale sous le nom de Hermès Eriunios ou Chthonios. Quoique la signification de ce Cadmilos soit obscure, il n'y eut cependant une confusion impénétrable que par rapport aux Corybantes ou Curètes de la Samothrace, qu'on appelait aussi Cabires ; d'un côté les deux premières dénominations étaient souvent employées par une classe de prêtres consacrés à Cybèle ou à Rhéa ; d'un autre côté ces Corybantes, Dioscures, Cabires étaient encore des êtres divins, des Trabans ou des démons de la grande déesse ou même ses fils, par conséquent d'origine phrygienne ; on les confond parfois avec les

(1) Hist. Gr. fragm. III, 388.
(2) Dion. Hal. Ant. 1, 68.
(3) Comp. l'explication d'un Phénicien chez Pausan. 7, 23. et Macrob. Sat. 1, 20.
(4) Etym. Gad. p. 290. Tzetz. ad Lycorphr. 162. 219.

Curètes crétois, tandis que le phénicien Philon prétend qu'ils sont desendants du dieu Sadic (Baal ou Cronos) et qu'ils ont inventé la navigation (1). Ceux de la Samothrace furent invoqués en cas de danger, surtout en mer, comme esprits du vent et de la tempête; leurs statues se trouvaient même sur un promontoire près de Brasié. Pausanias (2) ne savait pas s'ils étaient Dioscures ou Corybantes; mais ils étaient l'un et l'autre, semblables aux Tritopatores, les trois fils de Zeus et de Perséphone, vénérés à Athènes et dont deux s'appelaient Eubuleuset Dionysos— on avait inventé pour eux des noms poétiques d'Amalkéides, Protoclès et Protocréon — et qui étaient égalcment des esprits du vent ou des gardiens du vent. A l'occasion de noces on avait l'habitude de sacrifier aux Tritopatores pour la procréation d'enfants, parce que, d'après la doctrine d'Orphée, lors de la procréation, les vents introduisent l'âme dans le corps (3). Cicéron appelle ces puissances les premiers Dioscures; ils étaient évidemment de véritables Cabires et Dionysos, l'un deux, avait ici une autre signification que celles qu'on lui attribue ailleurs dans les mystères.

72. — C'est ainsi que s'explique la contradiction de deux témoins anciens que cite Strabon, et qu'il n'a pu accorder entr'eux. Stesimbrote partait probablement de l'opinion que le nom de Cabires ou de « *grands et puissants dieux* » se rapportait à la trinité de Déméter, de Hadès et de Cora; et il soutenait que c'étaient les Cabires auxquels se rapportaient le service de Samothrace; que ces Cabires s'identifiaient avec trois

(1) Fragm. Hist. Gr. III, 569. Aussi chez Damascius. vit. Isid. 302, ces fils de Sadic sont appelés Cabires ou Dioscures.

(2) Paus. 3, 24. 4.

(3) Aristot de anim. 1, 5. Stob. 1, 52. 863. Cf. Leobeck, Aglaoph. 753.

Corybantes, et qu'ils tiraient leurs noms de la montagne phrygienne Cabires ; mais Démétrius de Scepsis le contredisait en déclarant qu'en Samothrace il n'existait point de doctrine mystique des Cabires, que ces trois dieux désignés par Mnaséas sous les noms de Déméter, de Cora et de Hadès et comprenant les principaux personnages du culte mystérieux de cette île, n'étaient pas les véritables Cabires Or, les véritables Cabires étaient les trois dieux mâles considérés à Samothrace seulement comme des génies faisant partie de la suite de Cybèle ou bien passant pour ses fils et qui en dehors du culte des mystères étaient regardés comme puissances du vent et de la tempête, tandis qu'à Lemnos, où l'un d'eux était appelé Corybas, ils étaient les véritables dieux des mystères. Stesimbrote semble être parti de l'opinion, que la dénomination de Cabires ou « de grands et puissants dieux » s'appliquait à la trinité de Déméter, de Cora et de Hadès ; il crut reconnaître Dionysos dans ce dernier ou dans le dieu ainsi désigné, et c'était là dessus qu'il avait basé son opinion (1).

73. — Si nous savons décidément que le service des mystères de Samothrace était consacré non-seulement à Rhéa ou à Cybèle, mais aussi à Déméter et à Cora, il est clair que Rhéa, Cybèle et Déméter, la déesse de la nature crétoise, phrygienne et hellénique, étaient déjà confondues ; déjà les poètes tragiques étaient allés chercher dans les mystères, entre beaucoup d'autres choses (2), cette Déméter Rhéa et, par conséquent, Rhéa fut directement désignée comme la déesse avec laquelle Zeus avait engendré Perséphone (3). Le vrai

(1) Strab. 10, p. 472.
(2) Les passages de Zoega, Bassirilievi 1, 86.
(3) Athenag. leg. 20.

caractère de Hadès nous est connu, parce que dans les mystères de la Samothrace « Adam » (Esmun) a joué le même rôle qu'autrefois Adonis Osiris ou Zagrée (1). Si Aphrodite et Perséphone se partageaient l'amour d'Adonis, Esmun, venu de Béryte, se trouvait dans les mêmes rapports avec la Déméter-Cybèle du monde supérieur qu'avec la Perséphone des enfers; si Atys mourut des suites de sa propre mutilation, Esmun eut le même sort. On s'explique donc comment les Crétois prétendaient que les mystères de Samothrace ne renfermaient autre chose que ce qui était représenté parmi eux publiquement; ils savaient que leur Zagrée était, quant à son être, identique à Osiris comme à Esmun et à Adonis ou à Atys, que de l'un comme de l'autre côté la base des mystères était un dieu mourant et rappelé à la vie.

74. — Les trois frères célébrés dans la mythologie à Samothrace, les fils de Jupiter ou Dioscures, Jasion, Dardanus et Eetion qui, suivant une tradition, avaient fondé les mystères de l'île et de là les avaient répandus plus loin, étaient tout simplement les trois Cabires ou (premiers) Corybantes. Jasion, l'amant crétois de Déméter, ou ici de Cybèle qui, — comme Atys d'après une tradition phrygienne — fut tué par Jupiter au moyen de la foudre ou — d'après la tradition des Cabires de Lemnos — par son frère Dardanus, paraît avoir été le même personnage qu'Adam et Esmun ; peut-être aussi son nom n'est-il qu'une autre forme grecque de la dénomination phénicienne. En disant (2) que dans les mystères avait été révélé le père des Cory-

(1) Hippol. adv. haer p. 108. 118. Les Gnostiques y assurent que dans les mystères Adam avait été révélé aux initiés textuellement et expressément (διαρρήδην) comme l'homme primitif ou le type divin de l'humanité.

(2) Diodor. 3, 54.

bantes nés de la mère des dieux et fixés en Samothrace, c'est-à-dire d'une autre race de Corybantes, on nous fait penser aussitôt à ce Jasion, que Servius (1) regarde en effet comme leur père. Comme la Samothrace était le réceptacle où les traditions et les cultes provenant des contrées les plus diverses, se croisaient, se mélangeaient et marchaient de pair ici, il a pu arriver que dans le service public, on rencontrait des noms et des rapports qui portaient d'autres dénominations dans le service des mystères, quoique leur forme et leur destinée fussent essentiellement identiques.

75. — Hermès-Cadmilos provenait probablement d'un autre culte, importé peut-être par les Pélasges Attiques et reçu dans le service des mystères de la Samothrace. C'est à lui, à Hermès Chthonius et à Dyonisos, comme dieux des enfers que sacrifiaient les Athéniens dans l'un des jours des fêtes mystiques floréales, pendant que tous les autres temples étaient fermés et qu'on n'offrait des sacrifices à aucun dieu (2). Comme dieu ithyphallique, il servait dans les mystères de symbole à cette idée que l'instinct générateur, créant la vie, continuait encore dans le royaume des morts, et que le germe de la vie, se manifestant dans la passion de procréer, provoquait et garantissait le retour des morts dans le monde supérieur ; et il paraît qu'aux enfers, ce dieu ayant le pouvoir et la volonté de procréer, mais repoussé par la déesse, devait se placer à côté de Adonis-Atys-Esmun mutilé qui ne pouvait répondre à l'amour de la déesse.

76. — Il paraît qu'indépendamment des véritables

(1) Aen. 3, 111.

(2) Didym. ap. Schol. Aristop. Acharn. 1076. Les deux dieux à réconcilier, θεοιέριουντοι, dont Antouinus Liberalis fait mention, étaient donc probablement Dionysos et Hermès. Comp. Steph. Thes. nov. Paris, s. v.

mystères samothraces, le service mystérieux de la grotte de Zérinthe a existé dans l'île ; nous savons seulement qu'il se composait d'orgies et de sacrifices de chiens (1) et qu'il était rendu à Hécate ; il ressemblait donc probablement aux mystères d'Egine. Mais ces mystères faisaient partie des plus célèbres et des plus efficaces que les Grecs aient connus. On a cependant prétendu que ceux d'Egine étaient plus indispensables, tandis que ceux de la Samothrace étaient particulièrement vénérés à cause de leur haute antiquité (2). L'écharpe de couleur pourpre qu'on donnait aux initiés, et que ceux-ci pliaient autour du corps (3), semble avoir été regardée comme un talisman protecteur contre les dangers, surtout contre ceux de la mer.

77. — Dans l'île de Lemnos, située non loin de celle de Samothrace et habitée d'abord par une population thrace et plus tard par une population pélasgique, le service des mystères différait en partie de celui de Samothrace. Le culte de Héphestos était prédominant à Lemnos, d'où les Athéniens avaient reçu ce dieu ; les trois Cabires de Lemnos qui formaient l'essence du service mystérieux étaient issus de lui, dieu du feu et d'une déesse de la terre appelée Cabeiro (quelquefois aussi Lemnos). Héphestos était donc ici ce que Jasion était à Samothrace ; Cybèle-Déméter s'appelait ici Cabeiro et Héphestios rappelle la Crète absolument comme Jasion ; car les Crétois les connaissaient comme fils de leur Talos (4), c'est-à-dire du Baal-Moloch phénicien, devenu populaire dans leur île, comme Esmun fils de Sadic, dieu du soleil. En Egypte aussi, les Cabires

(1) Schol. Aristoph. Pac. 277.

(2) Schol. Aristid. III, 320.

(3) Schol. Apollon. 1, 917.

(4) Paus. 8, 53, 2. Puisque Talos en tant que Moloch est identique avec Cronos, Héphestos s'appelle aussi (chez Jean Lydus) fils de Cronos.

étaient fils d'un dieu correspondant à Héphestos (1). L'un de ces fils de Héphestos, Corybas, était ici le dieu qui devait mourir par la main de ses frères qui firent sur lui ce que Typhon avait fait sur son frère Osiris et les Titans sur leur parent Zagrée. Ce Corybas ou Kyrbas que Diodore prend pour un fils de Cybèle et de Jasion était donc Atys-Zagrée vénéré chez les Thraces et que les Pélasges tyrrhéniens avaient déjà reçu des Sintiens thraces de l'île. C'est lui qui dans l'hymne d'Orphée est invoqué comme le grand roi de la terre tué par ses frères comme le Curète nocturne; il est, comme dit Pindare, *le beau Cabire des orgies mystérieuses né de Lemnos* (2). On représentait sa mort par la célébration des mystères et la tradition rapporte que la tête de la victime enveloppée dans un drap de pourpre et ornée d'une couronne avait été transportée sur un bouclier d'airain jusqu'au pied de l'Olympe et y avait été enterrée, absolument comme d'après l'autre tradition les

(1) Photius (Lex. p. 103.) appelle les Cabires de Lemnos fils d'Héphestos (car au lieu de Ηφαιστοι, il fant évidemment lire Ηφαιστοῦ) ou Titans. Cette dernière dénomination rappelle qu'ils firent à leur frère ce que, suivant la tradition Orphéique de Crète, les Titans firent à Zagrée. On ajoute : δαιμονες ἐκ Λήμνου διά το τολμημα τῶν γυναικῶν μετενεχθέντες, ce qui se rapporte probablement à la tradition locale d'une autre ville, qui paraît être Thessalonique; on y croyait posséder le vrai et véritable culte des Cabires d'origine Lemnienne dont l'émigration se rattachait à la tradition bien connue de l'assassinat des hommes par les femmes de Lemnos et eut même cet événement pour motif. Du reste on avait encore une autre tradition (chez Acusilaus [Fragm. Hist. Gr. 1, 100] et chez Hésychius et Steph. Byz. v. Καβειρια.) suivant laquelle on intercalait ici Hermès Cadmilus ithyphallique comme fils de Héphestos et père des Cabires.

(2) Fragm. ap. Hippol. adv. haer. 97. D'après une autre version conservée chez Servius, il était fils de Perséphone, saus père, c'est-à-dire de Jupiter, dont la paternité et l'identité avec Hephestos était probablement un secret des mystères de Lemnos. Précisément par cette circonstance Corybas s'identifie entièrement avec Dionysos-Zagrée.

membres de Dionysos coupés en pièces avaient été inhumés par son frère Apollon, au pied du Parnasse ou à Delphes. Les deux frères, disait-on, conservaient dans une boîte le membre viril du Cabire tué et le transportèrent, comme signe et gage de la force vitale et génitale non éteinte, en Etrurie chez les Tyrrhéniens de l'Italie issus de la même race que les Pélasges tyrrhéniens de Lemnos; ils possédaient donc aussi la tradition d'un dieu tué et peuvent avoir eu les mêmes rapports avec le service des mystères de Lemnos, que les Hosiens de Delphes avec le service de Crète. Corybas fut changé en serpent par Déméter et continua à vivre sous cette forme (1). — Ce trait est sans doute emprunté à la tradition des mystères conservée dans les hymnes d'Orphée, avec la différence que Déméter désigne probablement ici Perséphone ou Hécate, dénomination provenant de la théocrasie fortement favorisée dans les mystères, et l'Artémis Brauronique équivalente à ces deux déesses et particulièrement vénérée à Lemnos.

78. — Le culte de Lemnos était appelé de préférence le mystère des Corybantes; ce nom était appliqué aux trois frères comme étant identique au nom de Cabires quoiqu'un seul d'entre eux, celui qui avait été tué, fût le véritable Corybas; un poète postérieur, qui a beaucoup puisé dans les traditions mystérieuses (2), les apppelle Alcon et Eurymédon. Le nom d'*Anactotélestes* qu'on donne ici aux prêtres des mystères de Lemnos, démontre également que les Cabires s'appelaient ici aussi *Anakès*, les seigneurs, et qu'ils étaient semblables aux Tripatores d'Athènes;

(1) Orph. hymn. 39.

(2) Nonn. Dionys. 30, 45, 59. Il les appelle Corybantes et Cabires, fils du Cabeiro.

le Cabire qu'on invoquait à Thessalonique avec des mains ensanglantées (1) n'était autre que Corybas; on trempait, paraît-il, les mains dans le sang de l'animal immolé pour représenter l'acte sanglant des deux frères.

79. — Le service mystérieux de Thèbes consacré à Déméter-Cabire et à sa fille Cora dans un temple qui n'était accessible qu'aux initiés, paraît avoir eu le plus d'analogie avec celui de Lemnos. L'athénien Méthapos, qui s'occupait beaucoup des orgies et qui en changea quelques détails avait importé ce service à Thèbes. Les trois frères Cabires vénérés ici étaient donc probablement les mêmes que les Tripatores d'Athènes; seulement ceux-ci avaient été refoulés par le culte de Jacchos dans les Eleusines et semblent presqu'avoir été effacés de la mémoire du peuple. A Thèbes ce fut Déméter qui remit à Ethaeos, fils de Prométhée, la Cista mystique — deux gardiens mythologiques des objets sacrés, correspondant ici aux noms Attiques de Kéleus et Triptolème. Il ne fut point permis à Pausanias de divulguer le contenu de la Cista ni la cérémonie qui avait lieu à cette occasion; probablement que c'était le membre viril du Cabire tué.

80. — Les mystères qu'on célébrait à Lerna en Argolide sur le lac Alcyonien vinrent de la Thrace comme d'autres mystères orphiques ou au moins y arrivèrent après avoir passé par la Thrace; on nommait comme fondateur Philamon de Thrace, fils mythologique d'Apollon. Dionysos, Déméter et Cora étaient aussi les divinités de la consécration et tout l'ensemble ne paraît s'être rapporté qu'aux enfers, à la descente et au retour de ce lieu sombre. On disait que Dionysos était descendu dans le Hadès en traversant le lac afin de ramener sa mère Sémélé. Il ne s'agissait donc ici ni de sa naissance de Jupiter et de Perséphone,

ni de sa mutilation, ni de sa mort; cette dernière est remplacée par un voyage en enfer. De même que les Thyades réveillaient à Delphes Dionysos séjournant auprès de Perséphone, de même les Argives avaient l'habitude de le rappeler des eaux du lac en y jetant un agneau destiné au gardien des portes des enfers. Le membre viril comme symbole de la force vitale et gage de son retour du Hadès était planté ici sur les tombeaux et les Grecs de cette contrée avaient imaginé plus tard, conformément à leurs penchants pédérastiques, la sale histoire de Prosymnus, afin d'expliquer le symbole du membre viril et de se créer un exemple divin pour leurs vices (1). Tandis que les mystères de Lemnos étaient encore à peine mentionnés dans les temps postérieurs, ceux de Lerna se maintinrent précisément jusqu'à la chute de l'institution païenne et des dames romaines de haut rang firent inscrire sur leurs monuments funéraires, à la fin même du quatrième siècle de notre ère, qu'elles avaient été consacrées à Liber, à Cérès et à Cora non-seulement dans Eleusis, mais encore dans Lerna (2).

81. — Les mystères de l'Isthme de Corinthe consacrés à Mélicerte trahissent leur origine exotique phénicienne, par leur nom et par leurs mythes. Mélicerte porte le surnom grec Palémon (lutteur), et la fable grecque indique sa patrie en le disant petit-fils de Cadmus le phénicien par sa mère Ino : il était le Melcarth phénicien, figure divine du soleil analogue à Baal Moloch, et pour ce motif on lui offrait des sacrifices d'enfants dans l'île de Ténédos (3); il était tout comme

(1) Paus. 2, 73, 5. Clem. Alex. Protrept. p. 22. Tzetzes ad Lycophr. 212.
(2) Orelli, inser. 2361.
(3) Clem. Alex. Protrept. p. 10. Philostr. Héroid. 19, 4.

Esmun le même personnage qu'Osiris-Adonis. C'est encore le dieu mourant qu'on plaignait dans les mystères de l'Isthme et on pleurait sa mort trouvée dans les flots de la mer (1). Les fêtes tiraient même leurs noms de la doulcur qu'éprouvait la mère se lamentant comme Isis sur la mort de son fils. De même que l'on plongeait tous les ans et au milieu de lamcntations, l'image d'Osiris dans la mer et que la tête d'Osiris-Adonis nageait jusqu'à Byblos, de même le corps de Mélicerte fut transporté sur la terre de l'Isthme par un dauphin. On citait comme fondateur du culte de l'Isthme Sisyphus, fondateur fabuleux d'Ephyra (Corinthe) ou son fils Glaucus (2); comme tous deux sont les représentants mythologiques de la plus ancienne navigation sur la mer de Corinthe, nous pouvons y voir un autre témoignage de l'origine exotiquc de ce culte. Par contre, d'après la tradition athéniennc, les mystères de l'Isthme qui ne s'étaient composés jusqu'alors que d'une fête nocturne en l'honneur de Mélicerte, furent transformés, par le héros attique Thésée qui y ajouta des jeux de lutteurs, en une fête hellénique générale de Poséidon (3). Cependant Mélicertc restait toujours le dieu du culte des mystères, dont Plutarque dit, qu'en comparaison des jcux de lutteurs beaucoup plus attrayants ils n'avaient pas offert d'attraits particulicrs. On prétendait quc le dieu était caché dans le sanctuaire qui se trouvait en ce lieu et qui avait une entrée souterraine (4); on se le représcntait, peut-être, dormant comme Dionysos Licnitès à Delphes et on lui sacrifiait un taureau noir. Le deuil et les lamentations qu'on lui

(1) Clem. Al. Strom. p. 145.
(2) Plut. Thes. 25.
(3) Plut. Thes. 25.
(4) Paus. 2, 2, 1.

vouait dans le culte isthmique étaient probablement suivis d'une fête joyeuse pour célébrer sa résurrection. Si, suivant la fable, son père Athamas fut le précepteur ou sa mère Ino-Leucothéa la nourrice de Dionysos, ce qui fit entrer dans la famille la furie, la persécution et l'assassinat, il paraît y avoir ici aussi au fond un antagonisme entre le culte de Dionysos-Ménadien et celui de Melcarth le Phénicien. Du reste les mystères isthmiques, quant à leurs formes, peuvent s'être rapprochés davantage de ceux de Crète; Caron cite comme une de leurs propriétés particulières qu'ils étaient le mieux connus et qu'ils étaient par conséquent de l'accès le plus facile (1).

82. — Comme la plupart des mystères, ceux d'Egine ont été fondés, dit-on, par Orphée et Origène prétend qu'ils avaient autant d'autorité que les Eleusines (2). C'est à des divinités du sexe féminin qu'on rendait ici tous les ans un culte secret accompagné d'initiations(3). La déesse principale était Hécate (4) qui, sans doute, remplaçait entièrement Perséphone comme *déesse sous-terrestre et reine du royaume des ombres;* elle était peut-être identique avec cette dernière puisqu'on l'appelait *fille Deo du dieu fort* (5). Quand Sophocle parle de la déesse sous-terrestre qui, conjointement avec Hermès, conduit les morts, il ne peut désigner qu'Hécate, et cette dénomination, comme tant d'autres chez les poètes tragiques, paraît n'être qu'une réminiscence des mystères. Car Hécate était une divinité hautement célébrée

(1) Schol. Aristid. III, 329 Dindorf.

(2) Paus. 2, 30. Orig. adv. Cels. 6, 290. Lucian. Neurg. 15.

(3) Comp. l'inscription susmentionnée chez Orelli 2361; Sacratæ apud Ægynam Deabus.

(4) Schol. Theocr. 2, 12.

(5) Schol. Apollon. Arg. 3, 468.

non-seulement à Egine, mais encore à Samothrace et probablement aussi à Lemnos; on lui rendait à Samothrace, dans la grotte de Zérinthe, un culte orgiaque et elle ne semble pas avoir été distincte d'Axiokersa, c'est-à-dire de la déesse à laquelle Mnaséas donne le nom de Cora; dans les dangers on avait l'habitude, nous rapporte-t-on, d'invoquer les Corybantes (Cabires) comme divinités de Samothrace (1). Or, à Egine, où il est question de deux déesses au culte secret, la seconde était sans doute Déméter ou mère de Hécate.

83. — Du reste les mystères d'Egine prouvent une fois de plus que plusieurs traits de la fable grecque se sont formés dans le culte mystérieux, se sont répandus peu à peu et ont été généralement connus. Chez les Grecs un dieu de premier ordre n'est point revêtu de la dignité de juge des morts, comme cela avait lieu chez les Egyptiens; c'est à quatre héros, tous connexes avec le culte secret de leur patrie, que la fable grecque avait confié ces fonctions: Minos et Rhadamanthe, Triptolème et Eaque. Si le plus souvent Minos est regardé comme le véritable juge des enfers, cela prouve de nouveau l'antiquité des mystères crétois et l'influence orphique par laquelle se répandit la fable et le culte crétois; la circonstance que Rhadamanthe son compatriote lui était adjoint dans ses fonctions, nous rappelle la même source. Quant à Eaque, il était favorisé parce qu'il était le héros national d'Egine et qu'il se trouvait en rapport avec les mystères de ces contrées (2); Trip-

(1) Schol. Aristoph. Pac. 277.

(2) Parmi les Grecs, Platon est, je crois, le seul qui le cite comme juge des morts et surtout des Européens, Gorg. p. 523. Les Romains mentionnaient ses fonctions plus souvent: Ovid. Met. 13, 25. Horat. Od. 2, 13. 22. Le même Platon Apol. p. 32. connalt Triptolème comme un des juges de l'enfer.



tolème parvint à la même dignité à cause de ses relations avec les Eleusinies.

84. — Les mystères qui étaient célébrés à Phlya en Attique en l'honneur de la déesse qu'on appelait la *grande* déesse (1); c'est-à-dire de la vieille déesse de la terre et de la grande mère qui fut ensuite confondue avec Cybèle et Rhea, remontaient, disait-on, à la plus haute antiquité. On y possédait une célèbre image symbolique dont Plutarque a essayé de donner l'explication dans son ouvrage perdu sur Empédocle; on y voyait entr'autres un vieillard ailé représenté d'une manière ithyphallique et poursuivant une femme à tête de chien, fuyant devant lui. C'est donc un Hermès Cadmus et une Hécate Brimo ou Hécate Perséphone représentée, comme on sait, avec une tête de chien et dont les rapports mutuels avaient une connexité très-étroite avec les mystères de Samothrace.

85. — De même que la ville d'Athènes surpassait toutes les villes helléniques en esprit, de même ses mystères, les Eleusines, jouissaient d'une prépondérance sur toutes les autres institutions de ce genre; elles la devaient en partie à la réputation d'Athènes, en partie à la pompe artistique et à la beauté pleine de goût de l'ornementation scénique, en partie à la croyance soigneusement entretenue par les Athéniens que celui qui était initié ici jouissait de la plus sûre garantie de félicité en l'autre monde. Comme c'était la réunion de Dionysos avec les divinités des céréales Déméter et Cora qui formait le principal caractère des Eleusinies, on en chercha l'origine, en partie au moins, en Thrace. C'était une colonie de Thraces conduite par

(1) Hippol. adv. hær. p. 144. Ici il faut lire *λεγομένη μεγαληγορια* au lieu de *τὰτὴς λεγομένησ μεγάλης ὀργια*, et à la place des mots corrompus *Φλοιᾶς ἰονὸργια*, p. 145, il faut lire *Φλιασίων ὀργια*.

Eumolpus, lui-même, comme fils de Musée, mis généalogiquement en rapport avec Orphée, qui les avait sinon fondés du moins développés et perfectionnés; les Lycomides qui, du temps de Pausanias (vers l'an 130 après J.-C.), possédaient héréditairement les fonctions de Daduchie attachées au culte mystérieux, se servaient aussi d'hymnes orphéiques lors de l'initiation (1). Déjà du temps d'Aristophane et d'Euripide c'était une opinion généralement accréditée à Athènes que les parties les plus saintes des mystères provenaient d'Orphée; du reste on avait l'habitude de désigner comme invention d'Orphée ou de faire dériver de lui tout ce qui dans les mystères se rapportait au royaume des ombres et à l'existence après la mort.

86. — L'ensemble des Eleusines formait une série de grandes fêtes qui duraient au moins dix jours, et où beaucoup de choses se passaient publiquement et au vu de tout le monde; leur magnificence attirait toujours à Athènes une foule d'hommes, de ceux-là même qui ne demandaient pas d'être initiés. La fête et le mystère étaient considérés comme institution de l'Etat et étaient placés sous la juridiction de la république. Le grand Conseil des cinq cents veillait à l'observation des réglements; d'après une loi de Solon il s'assemblait tous les ans immédiatement après la célébration de la fête pour juger les délits religieux qui y auraient été commis. C'était une série de purifications, de sacrifices, d'expiations, de danses dramatiques, de chants d'ensemble et d'orgies, qui réparties entre Athènes, Agrée et Eleusis, avaient des rapports plus ou moins étroits avec la véritable action mystérieuse, c'est-à-dire avec le spectacle religieux qui

(1) Paus. 1, 14, 2; 9, 27, 2.

représentait la passion et les hauts faits des trois divinités. Beaucoup de choses se passaient en plein air et pouvaient être vues de tout le monde, les cérémonies, par exemple, qui avaient lieu dans la prairie Thriasienne, à la fontaine et sur le bord de la mer ; mais la partie secrète était représentée dans l'édifice mystérieux d'Eleusis, cet Anactoron ou Telesterion accessible seulement aux initiés.

87. —Tout ceci était placé sous la direction des quatre liturges, appartenant aux deux anciennes familles de prêtres, des Eumolpides et des Kérykes, l'Hiérophante, le Daduche ou porteur de flambeaux, le Héraut et l'Epibomius (serviteur d'autel). L'Hiérophante qui était assisté d'une Hiérophante n'était point un prêtre ordinaire ; assisté des autres personnages et de quelques prêtresses, il devait, par une série de scènes artistiquement coordonnées qui excitaient violemment et tenaient les spectateurs en suspens par des surprises soudaines et par des contrastes frappants et bien calculés, représenter les aventures de ces divinités, leur pouvoir miraculeux, les faveurs qu'elles avaient accordées aux habitants d'Eleusis et de l'Attique et les faveurs plus grandes encore qui étaient promises aux initiés. C'était à lui de montrer les symboles et les images sacrés qui étaient voilés et qu'on ne découvrait qu'en certains moments ; conjointement avec le Daduche, dont la fonction principale consistait à porter le flambeau des sacrifices, il proclamait les préceptes et les formules ou sentences sacrés ; il entonnait aussi les hymnes : c'est pourquoi il devait principalement posséder une voix claire et sonore (1).

88. — Il est probable que la culture des céréales n'a été reçue aux Eleusinies que plus tard. Dans le plus

(1) Philostr. vit. Soph. 2, 20.

ancien monument de ce culte secret, l'hymne homérique à Déméter dont l'auteur vécut un peu après Hésiode, environ vers la trentième olympiade et faisait partie ou bien du corps des prêtres des Eleusines ou bien des initiés, il n'est nullement fait mention de la culture des céréales ; le poète décrit seulement les pérégrinations de la mère à la recherche de sa fille, les effets de sa colère et de sa tristesse répandant partout la stérilité, et la réunion des deux déesses, et il appuie particulièrement sur cette circonstance que la déesse avait enseigné les sacrifices et les orgies aux héros d'Eleusis; voilà ce qui constitue le bienfait si grand et tant vanté de Déméter, tandis que l'introduction de l'agriculture n'y est absolument pour rien. Les déesses, sans la moindre allusion à l'agriculture, répandent les richesses dans les maisons des initiés ; elles menacent de malheurs éternels tous ceux qui négligent de vénérer Perséphone par des sacrifices et par des dons sacrés. On découvre facilement dans cette hymne l'intention de représenter les mystères des déesses des céréales comme une institution originale qui n'a pas été importée de l'étranger, mais qui a été enseignée directement par la déesse elle-même aux anciens héros du pays d'Eleusis. Tout dans ce poème tend à exalter Eleusis comme le siége de ses bienfaits et de son culte, comme la demeure choisie par la déesse et sacrée par son séjour. Il n'y est pas question de l'alliance d'Eleusis avec Athènes, alliance si importante pour le développement des fêtes mystérieuses ; l'influence étrangère, celle de Thrace ou de Samothrace autant que celle d'Athènes a donc été repoussée ou bien acceptée seulement plus tard. Il n'y a point de traces de Dionysos ou de Iacchos. On voit percer l'intention de faire paraître comme accessoire, postérieur ou étranger, tout ce qui fait partie de ce

culte; c'était-là l'intérêt des vieilles familles d'Eleusis opposées à celles d'Athènes où l'on désignait, comme auteur des mystères, tantôt Orphée, tantôt Eumolphus venu de Thrace ou les fils de celui-ci Phorbas et Immaradus. Il se rattache an nom de Phorbas une tradition particulière d'après laquelle les mystères attiques pourraient venir de Samothrace ou de Lemnos, car il fut confondu avec Jasion, le fondateur fabuleux du culte de Samothrace; comme amant de Déméter il avait été tué par la foudre de Jupiter tout comme lui (et comme Attes).

89. — Par contre l'hymne à Déméter, en plaçant Eumolpus entre Kéléus, Dioclès et Triptolème le présente comme Eleusinien de naissance et admis non aux véritables orgies et au culte secret de la déesse, mais seulement à l'accomplissement des sacrifices des cérémonies publiques (1). Un poème postérieur d'Orphée, par suite d'un intérêt également local désigne Eumolpus, Eubuléus et Triptolème comme les trois fils de Dysaulès et de Baubo; fils *nés de la terre* auxquels Déméter était apparue (2), et Ister prétendait que ce n'était point Eumolpus de Thrace (qu'on connaissait à Athènes) qui était l'auteur des mystères, mais un autre du même nom, petit-fils de Triptolème natif d'Eleusis. On disait même que Musée, qui avait essentiellement participé au plus ancien culte d'Eleusis, était, d'après une tradition, né dans cette ville; d'après une autre, il était natif de la Thrace (3). En faveur des mêmes intérêts et des mêmes prétentions de familles Eleusiniennes, on inventa un ancien traité conclu à la suite d'une guerre entre Athènes et Eleusis, d'après lequel

(1) V. Voss. ad Homère: Hymne pag. 139.
(2) Clem. Alex. Protrept. p. 6.
(3) Frag. Hist Gr. 1, 420.

les familles de prêtres de cette dernière ville devaient exclusivement posséder l'administration des mystères et des choses sacrées; on voit donc pourquoi il y avait un tombeau d'Eumolpus aussi bien à Eleusis qu'à Athènes et pourquoi ensuite Céryx, chef de la famille des Cérygiens, dut se faire passer à Eleusis, parmi la caste des prêtres, comme fils d'Eumolpus — contre le vœu de sa famille qui prétendait descendre de Hermès et de Pandrosos l'athénien (1).

90. — Deux traditions se trouvaient donc en présence: suivant l'une, les Eleusines constituaient un culte local, entièrement original sur les lieux même et institué directement par la déesse principale elle-même; suivant l'autre, tout le culte mystérieux consacré aux trois déesses était venu de Thrace, en passant par les îles situées sur la côte de ce pays et même encore par d'autres points intermédiaires. Ce qui est certain c'est que les Eleusinies était un culte très-ancien et remontait jusqu'au de là du temps où les Ioniens émigrèrent d'Attique en Asie-Mineure, car lors de cette émigration, les Ioniens apportèrent avec eux ce mystère dans leur nouvelle patrie, en sorte qu'à Ephèse les vieilles familles patriciennes venues d'Athènes, les Célides et les Androclides restèrent en possession des fonctions du sacerdoce. Mais on ne peut dire avec quelque certitude historique si de bonne heure déjà le culte de Dionysos a été adjoint à celui des deux déesses et à quelle époque environ cette réunion a eu lieu.

91. — Dans les mystères Attiques, Dionysos ou Iacchos est le personnage le plus énigmatique; récemment encore on a nié de la façon la plus absolue que Iacchos et Dionysos fussent identiques et ne fussent

(1) Andron dans les Fragm. Hist. 11, 351.

Zagrée ressuscité (1). C'est ainsi qu'une intelligence parfaite du culte des Eleusinies devient impossible et le fait, que Jacchos n'est autre que le fils ressuscité de Jupiter et de Cora, est si complétement démontré, que l'on peut l'accepter en toute assurance. Lucien dit que *le déchirement de Iacchos* était représenté en pantomime (2), et nous apprenons qu'Athènes se distinguait précisément par le culte d'un Dionysos, qui n'était point celui que les Grecs vénéraient généralement, mais un plus ancien, fils de Jupiter et de Cora et que c'était à ce Dionysos et non à celui de Thèbes (fils de Sémélé) qu'on chantait l'hymne portant le nom de Iacchos des mystères (3). Sophocle, méconnaissant la différence qui existe entre Zagrée et Iacchos, osa même attribuer des cornes de taureau à ce dernier (4); quoique ce ne fut pas Zagrée le ressuscité, mais bien Zagrée enfant qu'on représentait dans les mystères, portant cet emblème avant sa mort.

92. — Le dieu mystérieux Iacchos différait donc par lui-même et par son origine du dieu du vin Thrace que les Thébains s'étaient approprié, en l'introduisant généalogiquement dans leur tradition nationale — au point que Cicéron, sans hésitation, prenait le premier pour le même personnage que l'ancien Liber de l'Italie, lequel formant un seul groupe avec Cérès et Libera, n'avait, selon lui, rien de commun avec le fils de Sémélé. Strabon partant du même point de vue, regardait comme deux êtres différents Dionysos (de Thèbes) et le Démon, chef des mystères de Déméter; car Iacchos était regardé comme le chef des chœurs (5) du cortége solennel

(1) Par exemple par Fritsche: De carm. Aristoph. myst. Rostock. 1841, p. 20 .s. 99.

(2) De saltat. V. 147. Ripont.

(3) Arrian. exped. Alex. 2, 16, 3.

(4) Ap. Strab. 10, p. 468. — (5) Cic. N. D. 2, 24.

dédié à ce dieu et destiné à transporter la fête des mystères d'Athènes à Eleusis. Cette séparation se montre de la manière la plus frappante dans Aristophane (1): ici le fils de Sémélé joue le rôle d'un personnage ridicule, il est persifflé sur la scène et y doit entendre que les initiés chantent des hymnes de louange à Iacchos.

93. — Il résulte des nombreux récits vagues et incertains des anciens, que les rapports du Dionysos mystique avec celui de Thèbes ou du fils de Perséphone avec le fils de Sémélé restèrent pendant longtemps inexpliqués dans les mystères attiques et que la contradiction ne reçut pas de solution; les anciens ne surent dire comment tous deux étaient le même personnage (2), ou bien, ils déclarèrent tout uniment, qu'ils étaient des êtres entièrement différents. Mais plus tard la version Orphique, inventée pour lever la contradiction, prévalut: elle portait que Jupiter avait donné le cœur de Zagrée à manger à Sémélé ou qu'il l'avait avalé lui-même, en sorte que le fils de la fille de Cadmus était né de la substance du premier Dionysos. En effet, dans les fêtés de Bacchus on invoquait directement Iacchos comme fils de Sémélé (3). Il s'y rattachait ensuite cette autre doctrine que les hommes étaient nés des cendres des Titans, nourris avec les membres de Zagrée. C'est pourquoi la meilleure partie de l'homme, la partie spirituelle était d'origine Dionysienne (4).

(1) ὧν (μυστηρίων) τῆς τελέτης οὐ μόνον χορευτὴς, ἀλλὰ καὶ ἔξαρχος ἦν ὁ Διόνυσος, dit le scoliaste à Aristoph. Kan. 343, en expliquant ainsi l'expression de Strabon ἀρχηγετής. Strabon appelle Iacchus le « démou, » c'est-à-dire en général un être divin, comme les Cabires étaient appelés δαίμονες περὶ τὴν Ρεάν. Etym. Gud. p. 289. On n'aurait donc pas dû reconnaitre dans ce passage du géographe un génie des mystères inconnu dans toute l'antiquité.

(2) Comp. les opinions du scoliaste à Aristoph. Ran 324.

(3) Schol. Arist. Ran. 480.

(4) Deo Chrys. Or. 30, 550.

Nonnus mentionne une troisième forme, mais on ne peut savoir avec certitude si elle a pénétré dans les Eleusinies ou si elle est restée en dehors; suivant lui, le fils de Sémélé, né du cœur du premier Dionysos ou de Zagrée devint par une violence exercée sur la Titanide Aura en Phrygie, père du troisième Dionysos, du Iacchos des Eleusinies, auquel les Athéniens rendent le même culte qu'à Zagrée et au petit-fils de Cadmus (1).

94. — La circonstance que l'hymne orphique représente Iacchos des Eleusinies comme androgyne (2), s'accorde parfaitement avec ce que les Asiatiques disent de leurs dieux analogues. Les Phrygiens appelaient leur Attes *le stérile*, et le représentaient comme mutilé; Agdistis, le joueur de flûte né de l'amandier comme il est appelé dans l'hymne d'Hippolyte, étaient androgyne; Osiris et Corybas de Lemnos n'avaient pas de membre viril; Adonis après son rappel à la vie était, dit-on, également androgyne. Par leur mort ils étaient devenus dieux du monde infernal; bien qu'ils représentassent l'idée de la continuation de la vie après la mort ou plutôt de la possibilité de réveiller la vie, ils ne devaient cependant plus procréer eux-mêmes; au contraire, comme ressuscités, ils vivaient sans avoir de sexe. Iacchos n'était donc pas l'époux de Perséphone ou de Déméter, ni le même personnage que Pluton; trois idées, paraît-il, sont représentées

(1) Nonn. Dionys. 24. 48; 48, 258. sq. Dans ce tableau se trouve l'explication de l'opinion emise par Scoliaste à Aristid. p. 213, que Jacchus *d'après le dire de quelques-uns*, était le fils de Dionysos, c'est-à-dire de celui de Thèbes.

(2) Orph. Hymn. 42. Iacchos comme être androgyne est appelé ici *Misès*, dans le temple d'Elensis ou dans le culte mystique des Phrygiens il se livre aux plaisirs, avec la mère (Attès) ou en Chypre avec Aphrodite (Adonis), ou en Egypte avec sa mère Isis (Osiris)

par les trois divinités mâles des enfers : la véritable puissance de la mort, par Pluton ; la force génératrice, continuant même dans la mort, par l'Ithyphallique Hermés ; le rappel à la vie et la nouvelle existence sans sexe par Iacchos.

95. — Si nous passons maintenant à l'histoire de la marche et du contenu des mystères attiques, dans leurs détails, nous voyons, en effet, que beaucoup de choses sont restées obscures et incertaines. Cependant nous pouvons encore en déterminer les principales parties. Il y avait au fond trois drames mystiques différents entr'eux, mais connexes quant au fond, séparés les uns des autres par le lieu et le temps de leur objet et appelés Eleusinics dans un sens plus étendu ; les préparatifs nécessaires, les sacrifices et les processions en formaient toute la solennité ; on les appelait Eleusinies quoique les deux derniers fussent seulement représentés à Eleusis ; tandis que le premier, au contraire, l'était à Agrée près d'Athènes. Il fallait au moins deux ans pour pouvoir assister aux trois drames.

96. — On commençait l'acte par la proclamation publique, que les hommes impurs, c'est-à-dire, ceux qui n'avaient pas encore expié les crimes graves, notamment celui d'avoir versé le sang, ainsi que tous ceux qui n'étaient pas grecs, étaient exclus des mystères. La célébration des *petits* mystères d'Agrée, qui servaient en même temps de préparation purificative à la participation aux grands mystères, eut lieu au mois d'Anthesterion (fin de Février et commencement de Mars) ; on les appelait les mystères de Perséphone (1) et quelquefois de Dionysos (2). La naissance de ce dernier, qui

(1) Hippol. adv. haer. p. 116. Schol. Aristoph. Plut. 846.

(2) Steph. Byz. v. Αγρα : τά μικρὰ μυστηρια – μιμημα τῶν περῖ τον Διονυσον. Ce sont τα σεμνὰ τῆς Κόρης μυστηρια ; Déméter vint

fut engendré par Jupiter transformé en serpent, et par sa propre fille Perséphone, semble avoir été le premier acte de cette partie du culte secret. Tatien cite *Eleusis et le serpent sacré* pour prouver l'inceste du père avec la fille (1). Cet animal qui jouait, en général, un grand rôle dans tous les mystères était donc ici le symbole de Jupiter et de l'alliance qui fit naître Zagrée. On représentait ensuite, par pantomime, comment les Titans tuèrent et déchirèrent le jeune dieu et comment Jupiter se vengea des malfaiteurs (2). C'est à cette partie des mystères que semblent se rapporter les paroles de Clément qui dit que l'Hiérophante devait éteindre le feu, et le Daduche éloigner les flambeaux, parce que la lumière dévoilait la honte de leur Iacchos (3). Il faut supposer, avec d'autant plus de certitude, que la fable de Zagrée orphique de Crète était réellement représentée par celle du sort tragique de l'enfant. Les symboles énumérés par Clément et exhibés dans cette partie des mystères, des dés, des ballons, des toupies, des miroirs, des pommes, sont, dit-on, les jouets dont les Titans s'étaient servis pour attirer l'enfant à eux, afin de s'en rendre maîtres.

97. — Le troisième acte des petits mystères paraît

avec Démétrius à Athènes pour les célébrer, comme il est dit dans le chant ithyphallique d'Athéné (6. p. 253, 11, 471, Schwgh.) Si Nonnus, (27, 305) bien au courant des affaires de Dionysos dit qu'Athènes après Bacchus de Léna entonnait le rhytme phrygien en l'honneur de Dionysos d'Eleusis, il a exactement indiqué l'ordre des temps; ces Lénées, la fête de Dionysos ἐν Λίμναις étaient célébrés an mois Gamélion, par conséquentdans le mois précédent; ensuite venaient les *petits* mystères qui suivant ce témoignage se célébraient en l'honneur de Dionysos.

(1) Tatian. p. 38, Otto.

(2) Comp. le passage précité de Lucien sur le déchirement de Jacchos et le passage susmentionné de Stéph. de Byzance.

(3) Clém. Alex. Protrept. p. 6.

avoir eu pour objet le rappel à la vie par Déméter de Zagrée tué, duquel les restes avaient été inhumés par Apollon. Car Diodore qui rapporte que la déesse avait rassemblé les membres épars, ajoute que l'événement était représenté ainsi dans les cérémonies des mystères qu'il ne pouvait cependant pas révéler aux profanes (1). Mais Déméter accomplit le réveil de Iacchos, non-seulement en rassemblant ses membres, mais encore en donnant le sein à l'enfant et en lui infusant par le lait divin une nouvelle force vitale; les passages de Suidas, de Lucrèce, et d'Arnobe ne laissent aucun doute à cet égard (2).

98. — Six mois après, au mois de Bœdromion, c'est-à-dire, à la fin de Septembre ou au commencement d'Octobre on célébrait les grands mystères ou ceux de Déméter, les véritables Eleusinies dans un sens plus étroit; mais ceux-ci étaient encore divisés en deux consécrations, séparées pour les initiés par un espace de temps plus long. D'après une opinion controversée de Tertullien (3), il faudrait supposer que les initiés qui avaient déjà participé aux petits mystères et à la première partie des grands mystères, n'étaient admis que cinq années après à la dernière consécration finale, l'Epoptie. Si telle était la règle (4), on faisait assurément beaucoup d'exceptions

(1) Diodor. 3, 61.

(2) Chez Suidas Ἴακχος est expliqué ainsi : *Διόνυσος ἐπτιῷ μαστῷ.* Il résulte du passage de Lucrèce, 4, 1161 : Agetmina et mammosa, Ceres est Ipsa ab Iaccho,—que Déméter *à cause de Iacchos* est représentée avec les seins forts et pleins (cf. Arnob. 3, 10, p. 133. Ochler), et Iacchos par la même raison est appelé dans les hymnes orphéiques, 52, 9, *ὑπο κόλπιος.*

(3) Adv Valent. 1.

(4) Schol. Arist. Ran. 744 ne donne que le terme d'une année jusqu'à l'Epoptie. Comp Lenera quest nat. 7. 31.

en faveur d'étrangers notables ou puissants. *L'Agyranus*, l'assemblée des initiés qui avait lieu le premier jour, formait l'introduction aux grands mystères ; le lendemain à la suite du cri : *initiés à la mer!* on se rendait au bord de deux lacs salés consacrés aux deux déesses et situés près de la mer, pour faire une ablution. Après des cérémonies de sacrifices assez longues, avait lieu la procession de jubilation qui suivait la route sacrée, longue de quatre lieues, et transportait Iacchos ressuscité d'Athènes à Eleusis; par cet acte la fête passait de la première de ces villes dans la dernière. En chemin, au passage des rivières on procédait à de nouvelles ablutions ; sur le pont de Céphise on se livrait à ce qu'on appelle les Géphyrismes, c'est-à-dire à des forces extravagantes, à des taquineries et à des railleries.

99. — L'acte mystérieux d'Eleusis avait pour objet l'histoire de Déméter et de sa fille; Iacchos devenu adolescent, était maintenant Paredros (1) (participant) et compagnon de la déesse, à laquelle il devait sa vie nouvelle, comme Attes ou Adonis ressuscité, et était regardé et représenté comme Paredros et favori de Cybèle ou d'Aphrodite. La première représentation dramatique était l'enlèvement de la jeune déesse. Kora en cueillant des fleurs dans la prairie est enlevée par Pluton ou Hadès qui sort subitement de terre et la conduit dans son royaume. C'était là probablement le moment mentionné, par un auteur chrétien postérieur, où le sombre précipice, par lequel on les conduit dans le monde souterrain, s'ouvrant devant les spectateurs effrayés, où l'Hiérophant (représentant Pluton) se trouvait seul avec la prêtresse (représentant Perséphone) dans l'obscurité et où toute l'assemblée *attendait son*

(1) Pindare, Isth. 7, 3, appelait déjà ainsi Dionysos.

salut de ce que ces deux personnages faisaient ensemble dans cette nuit artificielle (1).

Ensuite on jouait la pérégrination de Déméter à la recherche de sa fille; la douleur et les lamentations de la mère désolée. Des initiés eux-mêmes prirent une part active à cet acte en brandissant les flambeaux et en courant toute la nuit dans la plaine Thriasienne sur la côte du golfe d'Eleusis, comme s'ils cherchaient la déesse Cora (2).

100. — Déméter revient tristement à Eleusis, se repose ici au bord d'une fontaine dont l'approche est, par conséquent, défendue aux initiés et trouve une distraction en regardant la conduite éhontée de Baubo et de Iacchos. Clément rapporte que ceci avait réellement été représenté; nous avons de bonnes raisons de prendre cet auteur pour un initié, puisque son ouvrage n'était point écrit pour des chrétiens, mais pour des païens et cela à une époque où le danger qui environnait les chrétiens devait rendre ceux-ci doublement prudents dans leurs assertions (3). Peut-être que c'était une ancienne coutume particulière et religieuse de montrer une femme à l'état naturel sans le moindre vêtement destinée, selon la doctrine d'Orphée, à distraire la déesse affligée. On rencontrait aussi cet usage chez les femmes égyptiennes lors de la fête de Bubastis, fille d'Isis qui a par conséquent des rapports très-intimes avec la Déméter grecque (4). Les autres circonstances,

(1) Aster. Encom. Meart. dans Auctar. Bibl. P. P. II, 193.

(2) Lactant. Instit. 1, 21, 24. Stat. Silv. 4, 8, 50.

(3) Clem. Al. Protrept p. 6. *Fritsche* (de carm. Aristoph. myst. p. 31.) a déjà expliqué comment *Arnobe* (5, 25) qui copie ici Clément avait pu commettre l'erreur relative à Iacchos.

(4) Hérodot. 2, 60. Les femmes de la Lycie paraissent avoir eu la même coutume, car *Plutarque* (de mul. virt. VII, 18. Rok.) raconte d'elles, qu'elles ont calmé la colère de Poséidon ἀνασυράμεναι τούς χιτωνίσκους et préservé ainsi leur pays d'une inondation.

concernant les gestes de Iacchos et de la fable qui s'y rattache étaient probablement inventées de la même manière et après coup, comme cette tradition obscène de Prosimus de Lerna qu'on avait imaginée pour expliquer le symbole de Phallus. Du reste les initiés, qui jusqu'alors, et d'après l'exemple de la déesse, avaient jeûné pendant neuf jours, buvaient maintenant aussi comme elle, la boisson mélangée (Kykeon), ce qui leur donnait en même temps le droit d'être admis à la consécration finale.

101. — Mais un autre acte semblable représenté dans les mystères se rattachait à l'apparition de la déesse à Eleusis: c'était cette tradition de Crète et de Samothrace que Déméter s'était prostituée à Jasion, et que la naissance de Pluton en avait été la conséquence; les Eleusiniens s'étaient appropriés cette tradition en ce sens qu'ils avaient remplacé Jasion par le vieux héros local Kéleus, dont la maison avait servi de refuge à la déesse. Afin de le remercier, dit-on, pour les renseignements qu'il lui avait donnés sur l'enlèvement de sa fille, elle s'était prostituée à lui en répétant les gestes de Baubo. Cette circonstance était également écrite dans les vers orphiques (1), et un homme qui devait le savoir pour l'avoir vu affirme dans deux passages de ses œuvres que de son temps encore (vers 331 après J.-C.) cet acte fut représenté à Eleusis (2).

(1) Comp. le vers de Gregor. Naz. Or. 4, opp. Paris 1779, I, 141. — Ceci explique les bienfaits mentionnés par Socrate (Paneg. 6, p. 59), et accordés par Déméter aux ancêtres, bienfaits dont on informait d'autres personnes que les initiés. Socrate les distingue expressément de la remise du blé.

(2) L. c. p. 679. *Lobeck*, Aglaoph. p. 824, a les deux passages mais dans le dernier il a omis les mots: καί ποιεῖν τῃ ἀσχη μοσυνην μυστηριον. Il faut dire ποιεῖ, en sorte que l'orateur coupe sa phrase en faisant remarquer qu'il est honteux de donner une description plus

102. — La réunion de la mère et de la fille n'avait pas lieu dans les mystères comme dans l'hymne homérique où Pluton, par ordre de Jupiter, donne à son épouse la permission de remonter dans le monde supérieur; au contraire, dans les Eleusinies, Déméter, *conduite par le saint enfant*, descendit dans les enfers et Iacchos lui fit voir *la couche nuptiale consacrée de Jupiter sous-terrestre* (1): Clément fait mention de cette descente de Déméter en ajoutant l'observation que lors de la représentation on avait fait descendre des porcs en même temps que la déesse (2); voilà la raison pour laquelle Hérodote confond Isis et Déméter, laquelle, en Egypte, était reine des enfers conjointement avec Osiris et pourquoi Eschyle, partant du même point de vue, prétendait qu'Artémis qui passait pour la Bubastis égyptienne, la fille de Isis, était la fille de Déméter.

103. — Cette descente de Déméter dans le Hadès et la réunion de la mère et de la fille qui s'y rattache, paraît avoir été un des objets de la troisième partie principale des mystères attiques ou du deuxième drame Eleusinien, l'époptie. Par cet acte l'enfer et ses habitants constituaient dans la dernière et sans doute la plus brillante représentation scénique qu'on offrait

exacte du mystère nocturne. — Probablement, ce passage de l'hymne orphique à la mère Antéa (Déméter) où il est dit que *succombant à un désir mortel*, elle avait mis au monde Eubulus, se rapporte à sa liaison avec Kélius.

(1) Orph. hymn. 40. v. 6. mais où le nom Δυσαυλοῦ est ajouté seulement par le nouvel éditeur. Le texte de Genner est celui-ci Δύσαγνος (δυσάγνη?) παῖδ' ἁγνὸν ὁδηγητῆρα λαχοῦσα. Le garçon qui sert de garde dans les enfers est évidemment Jacchos et n'est pas frère de Dysaulès. Il s'appelle ἅγνος, probablement parce qu'il reste pur de l'œuvre d'Aphrodite.

(2) Protrept. p. 14.

aux spectateurs pour couronner l'ensemble. Athènes artistique, paraît avoir mis à contribution, ici surtout, toute la richesse de ses ressources théâtrales et artistiques, en sorte que l'impression que cette vue laissa dans l'âme des spectateurs était profonde et ineffaçable. Maintenant on comprendra la description de Plutarque (1) : *D'abord pérégrinations et courses pénibles et voyages pleins d'angoisse et sans succès au milieu de l'obscurité ; puis avant la fin même toutes sortes de terreurs, de frissons et de tremblements, de sueurs et d'angoisse ; ensuite éclate une lumière miraculeuse ; des contrées riantes et des prairies nous accueillent ; nous entendons des voix, nous voyons des danses et nous recevons l'impression de paroles et d'apparitions sacrées.* C'est pourquoi Himérius parle du désir de jouir du *feu Eleusinien,* qui avait attiré Anacharsis le Scythe vers les mystères. La circonstance qu'on montrait d'abord aux spectateurs les terreurs des Tartares rehaussait encore l'effet que devait produire la vue des joies et des jouissances destinées aux déesses et aux initiés.

104. — Deux faits de la dernière partie principale des mystères attiques, de l'époptie, sont parvenus jusqu'à nous, mais il est incertain qu'ils aient été intercalés dans l'ensemble. Le premier est cette proclamation de l'Hiérophante : *la sublime Brimo a mis Briméus au monde, c'est-à-dire la femme forte a fait naître l'homme fort* (2). La version, tirée d'une ancienne source (3), que Brimo était un nom de Perséphone, est ainsi constatée, car il ne peut être question ici que de la naissance de Zagrée Iacchos ; on peut penser que dans l'époptie seulement, lors de la rencontre du fils et de la mère, on

(1) Plut. de anima, fragm, 6, 2, v. 725. Wyttenb.
(2) Hippolyt. adv. haer. 115.
(3) Etymol. 111 p. 213, 49.

ait encore une fois solennellement mentionné cette circonstance qui s'était déjà produite dans les petits mystères.

105. — Le deuxième fait provenant de la même source est celui-ci : comme objet grand, admirable et parfait de contemplation mystique, on montrait aux assistants un épi coupé en silence. Ce symbole, comme le témoin en fait aussitôt l'observation, était emprunté au culte phrygien des dieux. Les Phrygiens appelèrent leur Attes (1) *l'épi jaune coupé*, comme ils l'appelaient aussi *le mort* ou *le stérile*, et Adonis également portait le nom d'Abuba, l'épi (2). On le montrait donc comme le symbole du dieu prématurément tué, mais portant en lui-même le germe d'une vie semblable à l'épi renfermant la semence, et c'était là sans doute aussi le symbole de l'immortalité assurée aux Epoptes.

106. — Les objets sacrés, qui se rapportaient aux trois divinités et à leur histoire, qu'on montrait dans les caisses mystiques et qu'on touchait à tour de rôle, étaient d'une haute importance dans les mystères attiques ; plusieurs de ces objets furent donnés aux initiés, soit pour en jouir de suite, — une espèce de communion — soit pour les conserver comme souvenir ou comme amulette. C'était là l'acte d'initiation. Dans les grands mystères c'étaient diverses espèces de gâteaux, de patisseries de différentes formes, du sésame, de grains de sel, de pommes de grenade, de petits bâtons, de lierre et de pavot (3) — ce dernier probablement en mémoire de la guérison que Déméter avait opérée par ce moyen sur Triptolème malade ; la grenade parce qu'en en mangeant Perséphone s'était liée

(1) Χλοερρον σταχυν ἀμηθεντα Hippolyt. p. 118.
(2) Hesych. 1. v. Comp. Jablonsky, opusc. III, 108.
(3) Clem. Alex. Protrept. p. 6.

au monde sousterrain; le lierre comme attribut de Dionysos ; les grains de sel et la patisserie comme signe de la meilleure manière de vivre et de la plus douce nourriture que Déméter avait introduite.

107. — Les formules citées par Clément devaient être prononcées par chaque initié ; elles servaient, paraît-il, de dernière épreuve décisive par laquelle les initiés furent reconnus comme tels et admis à l'épopsie. Elles étaient composées ainsi: j'ai jeûné ; *j'ai bu la boisson (le kykéon) ; j'ai pris dans la caisse ; j'ai filé ; j'ai mis dans le panier et transporté du panier dans la caisse* (1). Aussi la cérémonie de filer la laine paraît avoir été une imitation de ce que Déméter avait fait durant le temps de son deuil (2) et avoir eu certains rapports à la civilisation de la vie et du travail domestique, se rattachant au nom de la déesse.

108. — On montrait aussi le Phallus dans les mystères attiques ; Tertullien le dit positivement (3), et Diodore confirmant son assertion assure que ce symbole était vénéré non-seulement dans les fêtes de Dio-

(1) Ἐργασάμενος, que *Lobeck* et tous les modernes après lui ainsi que *O. Müller* et *Preller* veulent remplacer par ἐγγευσάμενος; mais je crois que ce mot est un ἅπαξ λεγομενον, chez *Polybe* 7, 13, 7. il s'applique au sang; aurait-on employé dans la formule permanente des mystères un mot dont on ne se servait que fort rarement parmi les saints symboles des Eleusinies ? Il y avait selon Epiphanius (opp. 1, 1092) ἐρέα ἔξει ργασμενη, à laine travaillée ou filée; ἐργασάμενος est donc expliqué ; car dans les petits mystères il y avait de la laine de mouton brute (πόκος) que certainement Lobeck aurait également voulu mettre de côté en changeant de texte. Or, si dans les derniers mystères ou époptiques, la laine filée était un des symboles, il est clair que dans la consécration précédente, les initiés avaient pris de la laine brute dans le panier, qu'ils avaient imité le filage et ensuite placé la laine dans la caisse.

(2) Elle avait enseigné les travaux manuels aux femmes de la maison. Hymn. in Cer. 144.

(3) Tert. adv. Valent. 1.

nysos, mais encore dans tous les autres mystères (1). C'était probablement dans les petits mystères que l'on découvrait le Phallus, le seul membre de Zagrée mutilé qui ait échappé à la fureur des Titans et que l'on conservait dans la caisse mystique sous un nom symbolique, absolument comme le membre d'Osiris et celui du Cabire tué par ses frères. La grande masse des païens n'avait, à aucune époque, l'habitude de se sentir choquée de cette figure ; habituée dès leur jeunesse à la vue des statues de Mercure et autres images semblables, l'imagination des Grecs n'en était pas facilement excitée. On n'y voyait que le symbole de la nature procréatrice, et pourquoi, ce qui frappait les yeux partout et tous les jours aurait-il du paraître choquant dans les mystères ?

109. — A la fin, quand les mystères époptiques étaient terminés, les fêtes des Eleusiniens redevinrent publiques et panégyriques, comme elles avaient commencé ; il y eut des festins de sacrifices, des combats de taureaux et d'autres jeux publics ; le vainqueur gagnait un vase d'orge sacrée. L'ensemble des fêtes fut clos par les *Plémochoées;* ce jour là on remplissait deux vases de terre et d'eau, et on les vidait l'un vers l'Est l'autre vers l'Ouest (2). La formule mystique qu'on y employait (3), était probablement celle que Proclus et Hippolytès (4) ont rapportée: *Fais pleuvoir, fais naître.* On prononce les premiers mots en regardant le ciel, et les autres en baissant le regard vers la terre.

110. — Si nous jetons un dernier regard sur le triple drame des mystères attiques, nous nous expliquons facilement pourquoi les premiers étaient appe-

(1) Diod. 4, 6.
(2) Aristid. I, 417. Artemid. Oneirocrit. I, 8. Plut. Quæst. sympos. 2, 2.
(3) Athen. 11, 496.
(4) Procl. Comm. in Tom. p. 293. Hippol. adv. haer.

lés tantôt petits mystères tantôt mystères de Perséphone et tantôt mystères de Dionysos ; pourquoi ensuite les anciens s'exprimaient souvent sur ces mystères comme s'ils avaient été ceux de Dionysos, lesquels, comme nous l'avons déjà démontré, n'existaient pas comme institution indépendante, à moins qu'on ne les prennent pour les Sabazies célébrés çà et là en Grèce, comme entreprise privée et dont le dieu était confondu avec Dionysos. Dans le sens propre et plus étroit, les mystères de Dionysos à Agrée ne pouvaient certainement pas être comptés au nombre des Eleusinies; ils n'étaient pas célébrés dans cette ville, mais à quatre lieues de là et qu'il y avait un intervalle de six mois entre la célébration de ces mystères et celle des Eleusinies. Mais elle servait de préparation à cette dernière; la fable de l'une comme de l'autre avait des rapports intimes et on n'admettait à Eleusis que ceux qui avaient été admis à Agrée. Or, on voit maintenant que Clément, dans sa description des mystères, où certainement la distinction et la suite des divers services secrets sont obscures à la première vue, et ont donné lieu à beaucoup de malentendus, a pu mentionner d'abord l'enlèvement de Cora et y rattacher immédiatement les mystères de Dionysos-Zagrée. Ceux-ci à leur tour lui fournirent l'occasion de s'emparer du culte de Lemnos qui présente beaucoup d'analogies avec ce dernier, après quoi il retourne aux Eleusinies et à la recherche de Déméter. En dehors du culte des Cabires de Lemnos, que cet auteur a intercalé dans sa narration, tout le reste ne forme qu'un ensemble et constitue la description de tout le cycle des mystères athéniens d'Eleusis.

111. — Si, d'après cela Proclus (1) et Hermias distin-

(1) Procl. in Tim. 4, 26. — Il appelle l'initiation μυησις.

guent trois divisions : l'expiation, l'initiation et l'époptie, cela est conforme à l'institution des Eleusinies ; mais, si Théo de Smyrne (1) parle de cinq degrés d'initiation, il en ajoute deux qui ne l'étaient pas en réalité ; car outre la *purification, la remise de Télété et l'époptie,* il ajoute encore la consécration ou la toilette d'un Hiérophant ou Daduche lequel, comme on le supposait au moins, en savait plus sur les mystères que ce qu'on en avait communiqué aux autres ; lors de cette consécration il y eut une espèce d'intronisation où l'on mettait sur sa tête un diadème ou une couronne. Théo désigne enfin comme cinquième degré le sentiment de félicité, né de la conviction qu'on était le favori de la divinité et qu'on était appelé à vivre un jour au milieu des plaisirs avec les dieux (dans le Hadès).

112. — L'exclusion des grands mystères d'Eleusis de tous ceux qui n'étaient pas suffisamment préparés et qui n'avaient pas passé par les mystères, était maintenue avec tant de sévérité, que les gardiens du temple de cette ville, firent un jour exécuter deux Acarnaniens, parce qu'ils avaient, par mégarde, pénétré avec la foule dans l'intérieur du lieu sacré (2). Mais si l'on demandait la pureté aux initiés, on n'entendait, par ce mot, nullement la pureté morale de l'âme, idée qui était généralement étrangère au paganisme, pour autant que nous le connaissons comme institution religieuse. Celui qui avait touché un cadavre était aussi impur que celui qui avait commis le meurtre, et on ne faisait aucune différence entre le meurtre involontaire et l'assassinat prémédité. Voilà pourquoi on admettait, sans hésitation, des courtisanes aux mystères (3) ; les

(1) Theo. p. 21. Gelder, et ses notes p. 126.
(2) Liv. 31, 14.
(3) Par exemple les courtisanes de Lysias. Demosth. c. Neaer. 1352.

moyens de purification étaient extérieurs et mécaniques : ils consistaient en partie en ablution avec de l'eau de mer et de l'eau de rivière, en partie et principalement en fumigations avec du souffre et en frictions avec le sang d'une truie pleine. En Samothrace c'était l'usage de demander au postulant s'il avait commis un crime très-grave, et il y avait là un prêtre particulier (Choès) préposé à l'expiation préalable de pareils délits et surtout du sang versé. Mais on a eu récemment tort d'avoir voulu en faire une confession formelle. Dans les Eleusinies un pareil interrogatoire n'avait pas lieu; tous ceux qui, au su de tout le monde, n'étaient pas coupables de meurtre et qui l'avaient expié, étaient libres de se regarder comme purs.

113. — C'est à ces idées de pureté et d'impureté que se rattache la défense faite aux initiés d'Eleusis de manger de certains fruits et de la chair de certains animaux. Les fèves particulièrement passaient pour impures, voilà pourquoi les prêtres, Phénéatiques de Déméter Eleusinien racontaient que la déesse en accordant d'autres légumes à ses amis, avait excepté les fèves (1). Il fallait aussi s'abstenir des oiseaux domestiques, de certains poissons et de pommes de grenade (2). Les raisons qu'on alléguait à cet égard dans les mystères, étaient d'une nature purement accidentelle, comme au sujet de la grenade, la fable que l'on connaît relativement aux suites que la jouissance de ce fruit avait eues pour Cora. On attribuait une vertu particulière à l'habit qu'on avait porté pendant l'initiation ; on s'en servait le plus longtemps possible et on en attachait des morceaux en guise de talisman, sous les vêtements des enfants (3).

(1) Paus. 8, 75.
(2) Porphyr. de abst. 4, 16, p. 353. Rhœr.
(3) Aristoph. Plut. 840. Schol. h. l.

114. — L'Hiérophant seul était astreint à une abstinence continuelle et, comme en général dans le paganisme, on n'attribuait pas à l'homme la force morale et l'énergie nécessaire à cet effet, il devait se rendre impuissant en se frictionnant avec la cigüe (1). C'était probablement par rapport aux divinités des enfers qu'on exigeait cette abstinence, ou cette mutilation; sous ce rapport, le prêtre devait ressembler aux divinités dont il révélait les mystères et dont il était le serviteur; il devait paraître stérile comme Perséphone et Hermaphrodite comme Iacchos. L'usage qu'on faisait des noms des Hiérophantes et des autres prêtres et prêtresses employés dans les mystères démontre suffisamment l'idée qu'on se faisait de la sainteté toute particulière de ces personnages; ils portaient des noms sacrés qu'on ne pouvait prononcer, on évitait même de citer les noms profanes dans les documents officiels (2). Mais l'opinion de Porphyre (3), que l'Hiérophante, au moyen de ses ornements, avait représenté le Demargos, le Daduche, le dieu Hélios, l'Epibomius, la déesse Séléné et le Hiérokeryx, le dieu Hermès, est une interprétation postérieure et arbitraire et inventée par les Néo-Pythagoriciens.

115. —Dans l'origine, les mystères attiques n'étaient destinés que pour les indigènes de cette contrée; en règle générale chacun d'entr'eux se faisait initier; beaucoup avaient déjà reçu l'initiation dans leur enfance, et c'était une exception bien rare à Athènes, que de rencontrer un homme qui se tint éloignés des Eleu-

(1) Serv. ad Aen 6, 661. Schol ad Pers. Sat. 5, 145. Hieron. adv. Jov. Opp. IV, 192; Epist. ad Ageruch. IV, 745. Hippol. adv. haer. p. 115.

(2) Lucian. Lexiph. 10 Eunap. Vit. Soph p. 90.

(3) Ap. Euseb. Præp. evg. 3, 12.

sinies, d'autant plus rare qu'on s'exposait ainsi aux soupçons d'irréligion. L'opinion, qu'après sa mort l'initié jouissait des honneurs divins, (du rapprochement mystique des divinités infernales,) fut la cause, dit-on, que tous les Athéniens accouraient pour se faire recevoir (1). Les autres Grecs furent également admis à l'initiation, et un passage des lettres de Platon nous fait croire que beaucoup d'amitiés étaient fondées sur les liens qui rattachaient l'étranger à son mystagogue athénien.

116. — Sans doute parmi les classes élevées et riches, qui pouvaient supporter les frais de voyage et d'initiation, le nombre de non initiés était beaucoup plus grand que celui des initiés. Ce n'est pas qu'il y en aurait eu généralement beaucoup qui fussent restés étrangers aux mystères; on voit dans un passage de Théophraste que cela n'était pas. Cet auteur fait le tableau d'un superstitieux qui en montant sur un vaisseau demande d'abord timidement à chaque passager s'il est initié, s'imaginant que la présence d'un seul profane pourrait mettre en danger tous ceux qui se trouvaient sur le vaisseau (2). Il n'y avait donc que peu de personnes qui n'étaient pas initiées. Mais la plupart des Grecs avaient leurs mystères dans leur patrie, ou bien comme les Phliasiens (3), ils avaient reçu d'Eleusis leur culte de Déméter, ou bien comme cela était arrivé à ceux de Méssène, des Athéniens étaient immigrés chez eux et avaient réformé et rendu leurs mytères de Déméter plus solennels, d'après le modèle Attique (4). On peut déjà conclure d'un passage de

(1) Schol Aristoph. Ran. 158.
(2) Theophr. Charact. 16.
(3) Paus. 2, 14, 2.
(4) Paus. 7, 18, 2.

Diogène le cynique, qu'au moins dans les états habituellement ennemis d'Athènes, personne ne briguait volontiers l'initiation aux Eleusinies. Lorsqu'on demandait à cet homme de se faire initier à Athènes et qu'on lui vantait les avantages dont l'initié jouissait dans le monde sousterrain, il répondit qu'il était ridicule qu'Agésilaüs et Epaminondas fussent relégués dans la boue, tandis qu'un fameux voleur, comme Patékion, jouissait de la félicité éternelle (1). Il nomma évidemment ces deux hommes parce qu'il supposait, comme tout le monde, qu'ils n'avaient pas été initiés: l'un était Spartiate et l'autre Thébain. En effet le nombre de célébrités grecques qui, à notre connaissance, se sont fait initier, sans être d'Athènes, était petit. Nous ne pouvons nommer que Pythagore, Philippe de Macédoine, Démétrius Poliorcète, Philippe, fils de Démétrius, et Apollonius de Tyane. Pindare l'était probablement; quant à Plutarque, la chose est certaine.

117. — Tous les barbares en étaient exclus. Anacharsis le Scythe fut, dit-on, le premier qui obtint l'initiation, mais seulement après qu'on lui eut accordé l'indigénat à Athènes (2). Il est vrai qu'on ne put refuser l'initiation aux Romains vainqueurs et maîtres; mais il paraît qu'on étendit bientôt cette faveur aux habitants de l'empire romain; car Cicéron mentionne déjà un vers dans lequel il s'agit (3) de l'admission même des peuples les plus éloignés. Cependant nous ne connaissons que peu de Romains qui aient fait usage de ce droit; ce sont d'abord Sylla, Varron, Crassus, Atticus et probablement Cicéron avec lui; ensuite Octave et Marc Aurèle et enfin Julien.

(1) Plut. de aud. poet. VI. 76. Reisk. Diog. Laert. p. 201. Steph.
(2) Lucian. Scyth. 8. 1, 868. Bip.
(3) De nat Deor. 1, 42.

118. — Il semble surprenant qu'on exigeât sévèrement de garder le secret sur des actes religieux auxquels on admettait des enfants, des femmes et des esclaves (ces derniers peut-être par exception) ; mais en vérité les mystères ne pouvaient conserver leur caractère et leur prestige que par cette obligation de garder un silence absolu qu'on imposait aux initiés, probablement par serment. En attendant il ne faut pas se faire un idée trop large de cette obligation. Car d'un côté le secret fut souvent violé et il ne pouvait en être autrement, vu le grand nombre d'initiés et les diverses classes auxquelles elles appartenaient. — Cela fut violé si souvent que la langue renfermait même un mot particulier désignant ce délit (1) ; et quoique cette faute fut punie de mort à Athènes, quoiqu'un crime commis contre les mystères fut regardé comme le plus grand de tous les blasphèmes (2), le bras de la justice d'Athènes ne pouvait dépasser les limites de l'Attique, et dans d'autres parties du monde où l'on parlait la langue grecque de telles violations du secret se commettaient, pour la plupart, impunément. D'autre part le secret exigé ne concernait que les formules, les symboles qu'on avait vus et les scènes qui avaient été représentées (3) ; mais les dogmes ou les opinions religieuses, les explications sur la nature et sur l'histoire des diverses divinités que, dans les mystères, on abandonnait plutôt aux pressentiments et aux conclusions des individus, qu'on ne les leur communiquait, sortaient certainement souvent du cercle des initiés. Le secret dévoilé tomba entre les

(1) Ἐξορχεῖσθαι. achever la danse, parce qu'une grande partie des représentations consistaient en danses mimiques et groupes plastiques.

(2) Isocr. or. de bigis, opp. III, 138. Auger.

(3) Le ἱστορεῖται κατὰ μέρος τῆς τελετῆς, comme s'exprime Diodore 3, 65 et 5, 49. —

mains d'autres personnes qui s'en servaient dans l'intérêt de leurs affaires personnelles, ce qui avait lieu chez les poètes tragiques grecs, parmi lesquels Eschyle n'était pas même initié.

119. — Certaines parties des mystères restèrent cachées aux initiés ou au moins incertaines pour eux ; ils voyaient bien les événements fabuleux qu'on représentait, mais ils ne savaient pas comment les interpréter. Ici une vaste sphère restait ouverte à l'imagination ; car les explications symbolico-physiques que les chefs des mystères donnaient de diverses cérémonies surtout des plus choquantes, n'étaient pas communiquées à tous les initiés, mais seulement par une faveur particulière à l'un ou à l'autre et avaient été inventés plus tard comme le dit Philon de Byblus (1). Varron, pour prouver que beaucoup de choses en fait de religion étaient vraies, mais qu'il n'était pas utile de faire savoir au peuple et qu'il valait mieux le tromper à cet égard (2), invoqua le secret qu'on gardait sur les initiations et les mystères grecs. La vérité pourrait bien avoir été celle-ci : que la discussion libre de la théologie mystérieuse aurait fait sentir trop fortement et ressortir la contradiction qui existait entre les mystères et la religion populaire dont les représentants étaient les poètes et qui formaient la base des cultes publics. Le monde des dieux de l'Olympe ne pouvait admettre des divinités souffrantes et mourantes. Il en fut autrement en Crète ; dans cette île où l'on montrait même le tombeau de Jupiter au grand scandale de beaucoup de Grecs, on ne se souciait pas de la religion du reste de la Grèce et on ne croyait donc pas avoir de motifs pour cacher mystérieusement des fables, qui du reste avaient leur origine dans le pays.

(1) Ap. Aug. C. D. 4, 31.

120. — En général les mystères étaient en haute faveur auprès des Grecs et leur vogue semble être restée la même plus tard au temps des Romains. Plutarque les met avec les fêtes, les festins de sacrifices, et les orgies (fêtes de Bacchus), au nombre des choses qui étaient les plus agréables aux hommes (1). Le charme en résidait dans le voile très-transparent du secret, dans cette variété de sensations produites par la représentation vraie et dramatique, la transition subite d'angoisses et d'attentes à la sévérité et à la joie ; dans le concours de tous les arts et de toutes les jouissances artistiques de la musique et du chant, des danses pantomimiques, du brillant éclairage et d'une décoration à grand effet. En vérité tout cela ne produisait que des délices momentanées et des impressions passagères ; mais l'assurance d'un avenir plein de félicités après la mort, assurance qu'offraient seuls les mystères et surtout ceux de l'Attique, laissait des impressions plus profondes et plus significatives pour toute la vie ; les cultes publics ne concernant que le monde terrestre et les biens de cette terre, ne pouvaient produire de semblables sensations. Sur quoi étaient fondées ces espérances certaines de félicité qu'on donnait aux initiés et comment cette félicité leur fut-elle représentée ?

121. — Il est certain qu'on n'enseignait guère dans les mystères le doctrine philosophico-théologique de l'immortalité de l'âme, c'est-à-dire que l'homme ne périssait pas tout à fait à sa mort et qu'il ne tombait pas dans le néant. Aussi longtemps qu'il y avait un peuple grec on avait d'ailleurs la conviction générale que l'homme continuait à vivre d'une façon quelconque, quand même ce serait de la triste vie des ombres. Mais le plus grand bienfait promis dans les mystè-

(1) Plut. de superst. VI ; 647. Reisk.

res, l'aimant qui exerçait la plus puissante attraction, c'est que l'existence après la mort était autre et beaucoup meilleure pour les initiés que pour la foule et surtout pour les barbares — quoique en vérité les Egyptiens eussent aussi leurs mystères de l'autre monde. Leurs initiés jouissent de la faveur particulière et de la protection de Perséphone, déesse des enfers; par le fait de l'initiation ils sont entrés à son service spécial, ils ont pour ainsi dire obtenu des droits préliminaires d'être ses commensaux dans l'autre monde et de prendre leur part de ses biens et de ses avantages. Et de même que Dionysos, rappelé à la vie par Déméter, qui rassemble ses membres, qui le mit sur son sein et lui communiqua la chaleur divine de la vie, de même les serviteurs de la déesse pouvaient nourrir l'espoir d'échapper, grâce à elle, à la vie d'ombre, nulle et peu recréative, pour recevoir une vie parfaite physique et vigoureuse. Les initiés se rendaient agréables à ces puissances en imitant ce qu'avaient fait autrefois les divinités sous-terraines, en partageant leurs peines et leurs joies; on y rattachait encore cette autre idée que la célébration de ces mystères, que Déméter avait, disait-on, ordonnée elle-même, serait continuée aux enfers et constituerait perpétuellement l'agréable occupation des serviteurs initiés des dieux (1). L'idée la plus étonnante qui ait été émise à cet égard par les anciens, se trouve dans un passage de Diodore et paraît d'autant plus étrange que cet auteur est un Euhémériste: au moyen de l'initiation, dit-il, les dieux accordent aux hommes une vie éternelle remplie uniquement d'une douce dévotion (2). Ce n'était probablement qu'une idée isolée, assez étrange en comparaison des

(1) Ainsi Simon. Socr. p. 122, ed. Boeckh.
(2) Exc. Vatic. en Maii Coll. 11, 8.

idées qui dominaient en Grèce et dépassant celles-ci de beaucoup; selon Platon c'étaient plutôt des jouissances des sens et une ivresse sans fin que l'on promettait aux initiés (1); *pour nous seuls*, c'est ainsi qu'Aristide les fait chanter, *luit dans l'autre monde, un soleil serein.* Par contre — et ceci est l'opinion générale — tous les non initiés seront plongés dans la boue et dans les ténèbres; ils seront condamnés à apporter de l'eau dans un panier en forme de gril pour remplir un tonneau troué (2).

122. — Au fait Platon, Plutarque, Denis et d'autres ont déjà répondu à la question: si les mystères ont exercé en général une influence bienfaisante et civilisatrice sur les Grecs; en attendant on rencontre même encore des témoignages des anciens qui reconnaissent une telle influence ou peuvent être cités comme l'avoir reconnu. Quant aux mystères des Cabires de Samothrace, on dit que ceux qui y avaient été initiés passaient pour justes (3), ce qui en effet veut dire seulement que par les moyens efficaces d'expiation qu'on y employait, ils étaient purifiés de tout péché. Mais Diodore va plus loin: on dit que ceux qui y ont été initiés deviennent plus pieux, plus justes et meilleurs sous tous les rapports qu'ils ne l'avaient été auparavant (4). Quant aux Eleusinies, où l'on devrait s'attendre à rencontrer un témoignage grec de quelque importance, on n'en trouve pas; Juvénal, le romain, seul semble avoir pensé que l'hiérophante s'attendait en général à ce que l'homme demandant à être initié fût bon et pieux (5). En conséquence,

(1) Plat. de rep. 2, p. 363.
(2) Plat. Gorg. p. 301, Aristid. Or. 19, 1, 421.
(3) Schol. Aristoph. Pai. 278.
(4) Diod 5, 49.
(5) Juven. 15, 140.

il paraît qu'une semblable exhortation avait lieu lors de l'admission. Mais elle ne peut pas avoir été sérieuse, puisqu'on admettait sans distinction tous les individus de la population athénienne, dont on connaissait pourtant plus particulièrement les membres, les porte-faix et les rameurs, voire même les filles publiques aussi bien que les eupatrides et les philosophes. Le passage de l'orateur Andocide, que l'on a souvent cité, ne veut pas dire que ses juges, en leur qualité d'initiés, avaient assumé l'obligation toute particulière d'être justes, mais seulement que, dans le cas donné où il s'agissait d'un délit commis contre les mystères, ils étaient obligés, comme initiés, à punir les coupables et à absoudre les innocents (1). Quant à Aristophane (2), il pense seulement que les deux qualités sur lesquelles ses concitoyens fondaient l'espoir d'obtenir des distinctions particulières dans l'autre monde, étaient l'initiation dans les mystères et la douceur envers les étrangers et les concitoyens; mais il n'est nullement dit que cette dernière qualité était l'effet de la première.

125. — Les mystères exerçaient une influence diverse sur les hommes, selon le degré d'éducation, la disposition ou la susceptibilité de ces derniers. Le commun du peuple se réjouissait de la variété des scènes et du luxe qu'on y déployait, et s'attendait à une félicité certaine dans l'autre monde; mais les philosophes et les penseurs y pensaient souvent à tout autre chose et en tiraient souvent des conclusions qui, reçues généralement, auraient dû conduire logiquement à l'abolition des religions de nation ou d'état. Les Stoïciens et les Hylozoïstes crurent pouvoir déduire de l'ensemble des mystères que les dieux étaient tout simplement les

(1) Andoc. Or. de myst. p. 94.
(2) Aristoph. Ran. 457. Comp la note de *Spanheim* à la pièce.

différentes parties de l'univers matériel. Les Péripatéticiens voulaient reconnaître dans les Euleusinies que la divinité, en accordant aux hommes l'agriculture, leur avait donné les fondements et le commencement de toute civilisation. Les euphéméristes trouvaient dans la destinée et dans les actions humaines des dieux de mystères, dans leurs souffrances et dans leur mort, la confirmation de l'opinion qu'ils avaient que ces êtres n'étaient parvenus à jouir véritablement de la magnificence divine, que par une espèce d'apothéose. Les Néopythagoriciens ou plus tard les Platoniciens s'efforçaient de faire croire que les symboles et les cérémonies des mystères cachaient les dogmes d'une ancienne théologie et d'une vieille philosophie venues de l'Egypte et de la Chaldée.

124. — Rien de plus naturel que de donner une interprétation physico-philosophique au mythe de Zagrée. Plutarche prétend que Zagrée est tout simplement l'âme divine du monde, se revêtant de formes toujours nouvelles; pour cacher la vérité à la foule, on représente par des déchirements et par des morcellements et d'une manière figurée la transformation de ce dieu de la nature en vents, en eau, en terre et en étoiles, en plantes et en animaux, et on soutient qu'il se réveille périodiquement pour recommencer de nouveau la même révolution (1). Plus tard on expliqua que la destinée de l'âme humaine était représentée dans la fable de Zagrée d'une manière symbolique et mythologique; on prétendait que la vie humaine produisait un déchirement continuel sur l'âme attachée au corps et entraînée au milieu des diverses affections sensuelles, comme cela avait lieu à l'égard de Dionysos; mais que, par

(1) Plut. de Ei ap Delph. p. 389. VII, 528. Keisk.

la mort, elle rentrait dans l'unité de la substance divine(1).

125. — On a prétendu que le désir de ne point perdre la pureté et la communauté avec le dieu, avantages qu'on avait obtenus au moment et par le fait de l'initiation, avait dû amener l'homme à porter sur sa conduite morale une attention d'un effet bienfaisant. Mais on n'a jamais ni cru ni enseigné que l'initié, par un crime commis plus tard, perdait les avantages acquis par les mystères. Si cela avait eu lieu, on aurait jugé à propos, à l'occasion de la crainte qu'on éprouvait d'en perdre les fruits par sa propre faute, de se faire initier de nouveau, ce qu'on ne faisait pas; celui qui était une fois initié le restait pour toujours, et la crainte de perdre les fruits de cet acte pouvait se réveiller d'autant moins que les purifications lors des mystères n'étaient indispensables que pour le moment de l'initiation et qu'elles n'étaient pas regardées comme des moyens de salut permanents (comme les sacrements chrétiens); quand plus tard on se sentait disposé à employer de semblables moyens d'expiation, on pouvait sans difficulté trouver un prêtre qui aurait consenti à appliquer des ablutions, des fumigations avec du soufre, ou des frictions avec du sang de porc accompagnées de formules non moins efficaces. Platon, en faisant des allusions assez transparentes aux Eleusinies, en jugeait tout autrement; il pensait que les initiations ne servaient qu'à confirmer et à rassurer les hommes dans l'iniquité (2).

126. — Considérées dans un sens plus large, les *Thesmophories* peuvent être comptées au nombre des mystères attiques, parce qu'elles formaient également un culte secret consacré à Déméter. La déesse y était vé-

(1) Damasc. vit. Isid. ap. Phot. cod. 242, 526.
(2) Plat. Kap. 2, 363.

nérée avec des cérémonies secrètes comme ordonnatrice de la vie sociale et morale, et surtout comme fondatrice du mariage. Le labourage et l'ensemencement de la terre par l'agriculture devinrent un symbole pour représenter les rapports physiques d'époux à épouse ; la grossesse et l'enfantement des femmes passaient pour des états consacrés à Déméter. Plusieurs jours avant la célébration, les femmes devaient se tenir éloignées de leurs maris et jeûner en restant assises sur le sol ; puis elles s'assemblaient dans un édifice particulier où l'on vénérait formellement la « cteis, » image des parties génitales de la femme (1). Cette fête, rappelant la séparation et la réunion de la mère et de la fille, était donc en même temps une fête de deuil et de joie. Le culte de Thémis doit avoir été joint à celui de Déméter ; comme déesse de la terre, comme fondatrice de villes et des mystères de Dionysos, Thémis avait tant d'analogie avec Déméter, qu'on n'a jamais bien su si l'image de Thelpusa représentait Thémis ou Déméter Erinnys (2). D'après la doctrine d'Orphée, laquelle est ici certainement connexe avec le culte secret (3), le nom de Thémis était un nom de Géa, et celle-ci identique avec Déméter ; la première de ces deux versions avait été annoncée sur le théâtre athénien par Eschyle, la dernière par Euripide (4). Clément cite par conséquent comme symboles secrets des mystères de Thémis l'herbe amer Origanum, la lampe, le glaive et la « cteis » (5) de la femme ; mais c'étaient précisément les objets qu'on montrait et qu'on vénérait dans les Thesmophories.

(1) Athen. 14, 56. Théodoret. Gr. aff. cur. 3, p. 784.
(2) Paus. 8, 25, 4.
(3) Orph. hymn. 78, v. 8.
(4) Æschyl Prometh. 18, 209, 1090 Eurip. Bacch 275.
(5) Clem. Protrept. p. 19.

127. — A côté des mystères reconnus comme culte de l'état se maintinrent les institutions privées importées de l'étranger. Les plus importantes et les plus recherchées d'entre elles étaient les Sabazies, dont les fables de Jupiter, de Déméter et de Perséphone formaient l'essence. Déo succombe à Jupiter, qui engendre avec elle Perséphone ; pour calmer la colère de sa victime, il coupe les testicules d'un bélier et les jette à ses pieds, lui faisant accroire que ce sont les siens. Les formules mystiques qui s'y rapportent : « J'ai mangé dans le tambour, j'ai bu dans la cymbale ; j'ai porté le plat de sacrifice et je me suis introduit dans le thalamus (chambre nuptiale) » avaient un sens obscène (1), comme on peut le reconnaître dans ce qu'ajoute Clément. On représentait ensuite que Jupiter, sous la figure d'un serpent, s'était approché de sa propre fille et avait engendré avec elle Dionysos Sabazius; en souvenir de cet événement, on passait un serpent d'or sur le sein des initiées. Il y eut donc une énigme expliquée dans ces mystères : le taureau est le père du serpent, et le serpent est le père du taureau. Or, Déméter avait succombé à Jupiter qui avait pris la figure d'un taureau, et le fils de ce dieu et de Perséphone fut Dionysos, le « taureau » (2). Mais il faut bien que ces choses là aient été représentées d'une manière fort peu voilée, puisque Diodore dit qu'on choisissait la nuit pour célébrer les Sabazies, parce que « la pudeur accompagnait le rapprochement des sexes (3). »

128. — Firmicus décrit une espèce de culte secret qu'il faut sans doute compter aussi au nombre des mystères privés. La nuit, une image couchée sur un lit

(1) Clem. Protrept. p. 14. Cf. Firmic. p. 90, Oehler.
(2) Arnob. 5. 20. Clem. Protrept. p. 14.
(3) Diod. 4, 4.

portatif, était pleurée d'après un certain rhythme; puis, on apportait de la lumière, le prêtre oignait la gorge de chaque pleureur en murmurant ces paroles: « Rassurez-vous, initiés du dieu sauvé, car la douleur sera pour vous une source de salut. » Ce dieu mort qu'on pleurait et qui était rappelé à la vie, était donc Osiris ou Zagrée, et il faut conclure de ces paroles de l'auteur: « tu délivres ton dieu, tu rassembles les membres épars de la statue » — qu'on représentait la destruction du dieu en brisant l'image, et sa résurrection, en rassemblant les membres dispersés (1).

(1) Firmic. p. 100, Oehler.

LIVRE QUATRIÈME.

SACERDOCE ; DIVINATION ; ORACLES ; SACRIFICES ET PRIÈRES ; FÊTES ; TEMPLES ET IMAGES ; CULTE DOMESTIQUE.

I. — SACERDOCE ET DIVINATION.

1. — La classe des prêtres n'avait une doctrine religieuse ni à conserver, ni à enseigner ; chez les Grecs, on n'enseignait généralement rien en fait de religion et les fables des dieux se propageaient autant de vive voix que par les œuvres des poètes lues ou récitées partout ; leurs fonctions se bornaient donc avant tout à l'accomplissement du service des sacrifices, à la surveillance des temples et à l'administration des biens sacrés, les *téménès*. On n'exigeait donc nullement du prêtre une capacité quelconque résultant de connaissances acquises, d'une éducation particulière et d'études préparatoires. C'est un trait caractéristique que Plutarque, en énumérant les classes d'individus auprès desquelles on pouvait se renseigner sur les choses religieuses, ne nomme pas les prêtres, mais les poètes, les législateurs et les philosophes (1) ; Dion Chry-

(1) Plut. Amator. p. 469, IX, 59 Reisk.

sostome (1) est du même avis en mentionnant, comme sources de la religion, d'abord le sentiment naturel de l'homme, et ensuite les poètes, les législateurs, les sculpteurs, les peintres et enfin les philosophes; il n'eut pas même l'idée qu'on pourrait consulter les prêtres sur des questions de religion; il ne faut donc pas s'étonner que Platon, dans sa république idéale n'ait pas songé à exiger des prêtres une capacité intellectuelle quelconque; selon lui, on soumettait leur nomination à la décision du sort et il ne fallait tenir compte que de l'absence de défauts corporels et de leur naissance légitime; ils devaient descendre d'une bonne famille et n'avoir jamais commis de grands crimes (2). Les Athéniens, en élisant leur roi des sacrifices, ne prenaient en considération que l'absence de défauts corporels. De là, par conséquent, l'opinion d'Isocrate: que la dignité de prêtre était l'affaire de tout le monde (3).

2. — En attendant, l'accès du sacerdoce ne fut pas ouvert à chacun : car, d'un côté, beaucoup de ces fonctions étaient héréditaires et la propriété de certaines familles; c'est d'après les droits de la primogéniture, ou par le sort, qu'on donnait alors l'investiture. Ces fonctions étaient le plus souvent héréditaires dans les vieilles métropoles, elles l'étaient bien plus rarement dans les colonies, puisque les familles de prêtres ne s'expatriaient pas volontiers. Ensuite les étrangers ne furent jamais admis au sacerdoce, quand même ils auraient acquis le droit de bourgeoisie; et enfin on ne confiait guère ces fonctions qu'à des personnes de familles distinguées; les pauvres, du reste, ne pouvaient y prétendre à cause des dépenses inhérentes à ces dignités.

(1) Or. 12, p. 391-397.
(2) Legg. p. 759.
(3) Ad Nicocl. p. 19.

3. — La beauté du corps était, conformément au génie de la religion hellénique, une qualité extrêmement recommandable pour un prêtre; à Ægion on choisissait le plus beau garçon pour prêtre de Jupiter, et à Fanagra, le plus bel adolescent était chargé du service de Hermès (1). Souvent la virginité et la chasteté étaient une condition absolue pour le service des dieux; en semblable cas, on ne confiait le sacerdoce aux garçons et aux jeunes filles que jusqu'à l'âge de puberté. Rarement on imposait l'observation du célibat aux personnes nommées à vie aux fonctions de prêtre; on raconte cependant que la prêtresse de Géa à Achée devait vivre dans la chasteté, et que celles de Héraclès à Thespie et d'Aphrodite devaient rester vierges (2). Quand on imposait de telles conditions aux hommes, ce qui avait lieu à l'égard de l'Hiérophante à Eleusis et, selon Galène (3), à l'égard des prêtres d'Artémis et d'Athéné, il fallait recourir à des moyens physiques d'extinction, parce qu'en ce point le Grec n'avait aucune foi en l'énergie d'une volonté religieuse déterminée. A l'occasion d'abstinences temporaires exigées par le rite on usait de procédés analogues. Le prêtre et la prêtresse d'Artémis Hymnia en Arcadie devaient se soumettre aux restrictions les plus sévères; on les forçait de vivre dans le célibat et dans une retraite absolue; ils ne pouvaient mettre le pied dans aucune maison (4).

4. — Le sexe du prêtre ne fut pas toujours celui de la divinité: Héraclès et Poséidon avaient des prêtresses en quelques endroits, et Dionysos en avait presque partout, tandis qu'Artémis et Athéné avaient même

(1) Paus. 7, 24, 2; 9, 22, 2.
(2) Ibid. 7, 25, 8.
(3) Galen. ad Epid 3, 1, 524.
(4) Paus. 8, 13, 1.

des prêtres ; à Elateia, cette dernière déesse n'était servie que par des garçons. En général, le nombre des prêtresses paraît avoir été plus grand que celui des prêtres, puisque les prêtresses d'une seule divinité formaient fréquemment des colléges entiers, comme les quatorze *géraires* (prêtresses) de Dionysos à Athènes. En Grèce, les prêtres et les prêtresses ne purent, nulle part, s'organiser de façon à former un corps important ; la division résultant du polythéisme s'y opposait, parce que les prêtres d'une divinité n'avaient rien de commun avec ceux d'une autre, ce qui les empêchait de se former en caste séparée et, comme telle, d'acquérir du pouvoir ou une influence marquante. On n'a même pu découvrir que les prêtres de Jupiter jouissaient d'une certaine préférence sur les autres ministres de dieux.

5. — Les prêtres avaient une part dans les revenus des biens sacrés, part déterminée soit par la loi, soit par l'usage ; les peaux des animaux sacrifiés et certaines parties de la chair leur étaient assignées ; en outre, on instituait des collectes qui étaient faites par des prêtres allant de maison en maison, et dont le produit était affecté à l'entretien du service et du temple ; on exigeait même quelquefois un droit d'entrée au temple (1). Le terrain sacré, sur lequel se trouvaient les temples, les bois sacrés et les maisons des prêtres, formaient leurs domaines, où ils régnaient presque en maitres absolus. Par ci et par là, les prêtres, par suite de la grande renommée dont leurs dieux jouissaient, parvinrent à amasser de grandes richesses, au point que, par exemple, les prêtres d'Olympie et de Delphes avançaient des fonds aux républiques qui leur en payaient les intérêts.

6. — En prenant pour base ce qui existait à Athènes,

(1) Tertull. Apol. 13. *Plat.* Rep. 2, p. 381 D.

on doit croire que le nombre des prêtres et des personnes employées au service des dieux a été extrêmement grand. Il y avait là une prêtresse chargée uniquement d'orner le siége d'Athéné, un « cataniptès » qui, lors des panathénées, lavait le peplos (voile) de la déesse, tandis qu'une autre prêtresse était préposée à la table d'Athéné. A Olympie, les descendants de Phidias jouissaient seuls du droit de conserver la statue de Jupiter en état de propreté. En général, la garde, le nettoyage et l'ornementation des temples et des statues des dieux occupaient beaucoup de mains; il y avait des néocores, des clédouches (porteurs de clefs) avec leurs adjoints et leurs valets; l'État avait créé des fonctionnaires publics particuliers portant le titre de hiéromnemones ou épimélètes, chargés d'administrer les édifices sacrés et les revenus des temples, de régler la pompe des cérémonies du culte, de choisir et d'acheter les animaux destinés aux sacrifices et de rendre d'autres services semblables. Il est probable qu'en instituant de nombreux fonctionnaires, on s'était proposé pour but de soumettre les prêtres à une surveillance exacte et à diverses restrictions.

7. — La *divination* accordait aux hommes, chargés de cette branche importante de la religion, un pouvoir plus grand et une position plus indépendante que ne pouvait leur donner le sacerdoce circonscrit dans des limites assez étroites. Les devins avaient pour mission de s'enquérir de la volonté des dieux, de la révéler et de prédire l'avenir. Souvent cependant, le sacerdoce et la divination étaient exercés par la même personne; mais le plus souvent celle-ci était pratiquée de différentes manières et comme une vocation particulière. Dans une religion reposant sur la déification de la nature, toute la vie naturelle doit réellement paraître à l'homme une manifestation de la volonté divine, l'or-

gane, par lequel la divinité lui adresse des admonitions, des encouragements, des terreurs ; mais on cherche de préférence la révélation de la volonté divine et des choses futures dans les phénomènes étonnants et rares, qui s'écartent du cours ordinaire de la nature. La divination était donc un art qui reposait sur la tradition ; dans les premiers temps il se conservait héréditairement au sein de certaines familles de devins, dont quelques-unes, comme les Jamides d'Olympie, les Clytiades et les Telliades d'Elide, parvinrent à une grande extension et à une haute autorité. Après les guerres des Perses et plus tard, il y eut partout des devins qui jouissaient d'une grande autorité et qu'on consultait pour toutes les entreprises importantes. Les devins acarnaniens qu'Hésiode (1), dit-on, eut pour maîtres d'art de divination, étaient célèbres avant tous les autres. De tels devins ou explicateurs de signes accompagnaient l'armée dans la guerre et, par la confiance que les généraux et les troupes avaient dans leurs conseils, exerçaient une influence souvent décisive, quelquefois pernicieuse; c'est ainsi que l'entreprise des Athéniens contre la Sicile échoua en partie parce que, d'après le conseil du devin Nicias, l'armée resta à cause d'une éclipse de lune, trois fois neuf jours dans une position militaire désavantageuse (2). C'est pourquoi Xénophon proposa d'ordonner que le général se familiarisât lui-même avec la divination, afin de pouvoir surveiller les devins et les empêcher de le tromper par la production de faux signes (3). A Athènes, on entretenait, dans le prytanée, et aux frais de l'état (4), de semblables devins,

(1) Paus. 9 ; 31, 4.
(2) Thucid. 7, 50.
(3) Cyrop. 16, 2 ; cf. *Aen.* Tat. c. 10.
(4) Aristoph. Pax. 1084 ; cf Schol. ad h. 1.

auxquels on préposait un fonctionnaire particulier chargé de les surveiller pendant le sacrifice (1). On les consultait beaucoup sur les affaires privées et leur art était hautement respecté; plusieurs particuliers avaient chez eux un devin (2) qui devait, jour par jour, examiner les entrailles des animaux immolés ou expliquer des songes ; on aimait à les consulter sur les maladies, et l'on soumettait généralement à leur interprétation tout signe extraordinaire qu'on croyait avoir remarqué.

8. — L'inspection des entrailles, dont Homère ne fait pas encore mention et qui probablement est venue d'Orient en Grèce, était un art exercé d'après des règles fixes ; la couleur et la forme des parties intérieures, surtout du foie et de la bile, y jouaient un grand rôle. C'était l'espèce de divination la plus recherchée, et on lui attribuait le plus d'influence sur les affaires publiques ; la vertu et la valeur du sacrifice en dépendaient au point que, si le résultat des extispices était défavorable, on interrompait ou ajournait toute la cérémonie (3). Mais la marche du sacrifice, la manière dont se comportait la victime, ses cris, les figures qu'on croyait voir dans les cendres de l'animal brûlé et qui, souvent, étaient en partie le résultat de l'imagination, offraient d'abondantes matières pour explorer l'avenir. L'une des formes les plus anciennes de la divination était l'augure du vol et du chant des oiseaux défendue même par Socrate, qui la regardait comme une manifestation faite par les dieux pour révéler leur volonté (4); on fit de l'observation minutieuse des oiseaux un art qui n'obtint cependant pas en Grèce la haute signification et l'influence sur les affaires publiques qu'on lui accordait à Rome.

(1) Qui s'appelait ἱεροποιὸς. Schol. Demosth. Mid. § 115.
(2) Plut. Nic. 4.
(3) Thucyd. 5. 54. Hérod. 9, 38.
(2) Xénoph. Memor. 1, 13.

9. — En dehors de certaines voix réputées divines ou démoniaques, on attribuait une vertu présageante aux phénomènes de la nature, aux éclairs et à d'autres signes célestes. C'est ainsi que les éphores de Sparte devaient procéder, tous les neuf ans, à une inspection du ciel, les pythaïstes d'Athènes devaient se livrer au même acte avant le départ de la députation solennelle de Délos (1) ; du reste, ce genre de divination n'était pas fort répandu chez les Grecs. Aussi l'astrologie n'appartient qu'à la période romaine, et était, pour la plupart, exercée par des étrangers, par des Chaldéens et des Egyptiens ; mais elle parvint à acquérir une plus grande vogue, lorsque tous les autres genres de divination étaient tombés en décadence et livrés au mépris (2).

10 — Souvent, les prédictions de victoires, faites par les explicateurs de signes, se réalisèrent par le courage et par l'assurance que les devins inspirèrent à leurs compatriotes ; cependant, des hommes d'état et des généraux grecs ne se faisaient pas scrupule d'inventer les prodiges dont ils avaient besoin ; les devins le faisaient même plus fréquemment ou arrangeaient les signes conformément à leurs vues. Ils parvenaient quelquefois à leur but malgré les princes ou les généraux. C'est ainsi que l'augure Théodote réussit à empêcher la conclusion d'une paix entre Lysimaque et le roi Pyrrhus (3) ; mais lorsque le devin Diopithe voulut exclure Agésilaus de la dignité royale en lui appliquant un oracle suivant lequel les Spartiates avaient à se prémunir contre une royauté boîteuse, il vit son plan déjoué par les représentations de Lysandre. On savait bien se tirer d'embarras quand les interprétations des devins contrariaient trop ouvertement les désirs des grands

(1) Plut. Agis. 11. Steph. Byz. s. v. Pytho.
(2) Orig. apud. Eus. Praep. 6, 11.
(3) Xénoph. Hell. 3, 3.

ou du peuple ; on gagnait d'autres devins qui opposaient des signes heureux et encourageants aux augures défavorables. Cela arriva, par exemple, lors de l'expédition que les Athéniens projetèrent contre la Sicile ; en vain les augures et beaucoup d'autres personnages cherchèrent-ils à en détourner la nation par des prodiges et par des signes effrayants ; Alcibiade avait des augures qui lui étaient dévoués, et des oracles auxquels le peuple d'Athènes ajoutait foi (1). Lorsqu'un semblable contre-poids n'existait pas, les devins étaient assez puissants pour pousser les Grecs à des actes qui répugnaient à leurs sentiments ; ce fut d'après les conseils de l'augure Euphrantide que Thémistocle sacrifia des Perses prisonniers à Bacchus Omestès. On rencontre certainement aussi des exemples que leur influence, employée en sens contraire, sauva la vie d'un homme (2) : lorsque Pélopidas était sur le point de sacrifier une jeune fille conformément aux interprétations des augures, l'un des devins, Théocrite, sut lui persuader que le sacrifice devait se composer d'une jument blonde au lieu d'une vierge blonde (3).

II. — ORACLES.

11. — De tous les peuples païens, ce furent les Grecs qui avaient le plus fort penchant d'explorer l'avenir ; aucune autre nation ne s'est montrée aussi ingénieuse à multiplier les moyens d'arracher, pour ainsi dire, leurs secrets aux dieux. C'est ainsi que l'étendue et le caractère des oracles grecs constituent un phénomène unique dans l'histoire. Le Grec, qui honorait une foule

(1) Plut. Nic. 13.
(2) Plut. Thémist. 13.
(3) Plut. Pelop. 21.

de dieux dont le pouvoir plus ou moins limité occupait continuellement son imagination, craignait l'arbitraire et les caprices de ces êtres, qu'on gagnait avec autant de facilité qu'on les irritait, et l'avenir lui paraissait plus incertain, plus sombre et plus menaçant qu'à aucun peuple chrétien ou à tendance chrétienne. La volonté des dieux, par rapport même à ses actes et à sa conduite, lui semblait, dans des cas innombrables, enveloppée de ténèbres et échapper à tout calcul ordinaire; il ne possédait aucune doctrine révélée par laquelle il aurait pu interpréter leur volonté; à mesure que, pour le plus pieux adorateur des dieux, se rétrécissait le cercle des devoirs connus et que la sphère de l'arbitraire s'élargissait, l'incertitude, le doute poignant, la crainte de l'avenir devaient prendre de grandes proportions. Voilà pourquoi, en dehors des autres moyens de découvrir la volonté des dieux, les oracles étaient le pain quotidien des Grecs. Il faut y ajouter encore que la nature du système religieux, à cause du grand nombre de dieux, de sacrifices et de cérémonies, donnait souvent lieu à des embarras dans le rite, à des doutes sur la véritable forme de telle ou telle cérémonie, à la crainte d'avoir offensé une divinité par une fausse mesure ou par une négligence involontaire dans le culte. La divinité seule pouvait, en cette occurence, éclairer les hommes et dissiper leurs doutes pénibles.

12. — Parmi tous les oracles de l'antiquité, celui de Delphes se distinguait le plus par son prestige et par la confiance qu'on avait généralement dans ses décisions. La ville de Delphes était le centre non-seulement de la Grèce, mais, selon les Grecs, de toute la terre. L'oracle de cette cité était le sanctuaire primitif et national des Doriens; il avait, de tout temps, favorisé la constitution et les entreprises de Sparte et puissamment contribué à la puissance et à la grandeur de cet état; néanmoins,

ces circonstances n'cxerçaient aucune fâcheuse influence sur l'autorité, dont l'oracle jouissait auprès des autres états helléniques. En fait de religion et de droit international, l'oracle de Delphes était l'autorité suprême pour toute la Grèce; la fondation de colonies, la guerre et la paix, les affaircs d'état de toute espèce y furent décidées; car, selon les poétes (1), Jupiter avait cnvoyé Apollon à Delphes pour enseigner aux Grecs le droit et les lois. Les Grecs ne possédaicnt point de livres de droit sacré, leurs prêtres n'étaient revêtus d'aucune autorité d'enseigner; l'oracle de Delphes devait donc leur servir d'autorité supérieure religieuse dont les décisions et les ordres, inspirés directement par la divinité elle-même, passaient pour infaillible. Voilà pourquoi Platon demanda que toutes les lois concernant le culte fussent cherchées à Delphes et que les interprêtes chargés de les expliquer fussent élus avec la coopération de la Pythie (2). Par la même raison, Xénophon, dans la défense de Socrate, fit valoir cette circonstance, que le sage, en révérant les dieux et les héros, s'était toujours réglé sur l'opinion de la Pythie, c'est-à-dire d'après le principe établi par elle, qu'il fallait, en ces choses, agir suivant les lois de la ville dont on était citoyen (3).

13. — L'oracle de Delphes décidait donc des constructions de temples, des cérémonies funèbres, des sacrifices et de tous les autres actes religieux jusque dans les moindrcs détails; il décida la question de savoir s'il fallait honorer Héraclès comme Dieu ou comme héros (4); il ordonna le rétablissement de

(1) Alacei fragm. 17, p. 23. Mattbiae.
(2) Plat. Legg 6, p. 759.
(3) Memorab. 1, 3, 1.
(4) Schol. Pind. Nem. 3, 38. Arrian. Exp. Alex. 4, p. 266.

cultes tombés en désuétude ou l'établissement de cultes nouveaux. C'est ainsi que les Athéniens apprirent que le serpent d'eau qu'ils avaient vu à Salamine, était un héros du nom de Cychréus, et qu'ils devaient lui ériger un temple (1). Certaines sentences de l'oracle de Delphes étaient cependant tellement obscures qu'on devait inventer les interprétations les plus singulières et les plus étranges, afin d'y découvrir une idée digne de la divinité. Si, par exemple, le dieu ordonna de doubler l'autel de Delos, il ne voulait pas qu'on prît cela à la lettre, mais il voulait, par là, encourager les Grecs à étudier les mathématiques. Ce fut là au moins l'interprétation dont Plutarque se contenta. La Pythie donnait volontiers aussi des avis sur les affaires privées; on la consultait sur des affaires de famille, sur des héritages, sur l'opportunité de contracter des mariages défendus; et c'est ici que l'opinion de Socrate est fort remarquable: il était d'avis qu'on pouvait consulter l'oracle sur des choses qui ne se trouvaient pas dans la sphère de la prévoyance humaine, telles que l'issue de la construction d'une maison, le défrichement d'une terre, le choix d'une femme, mais qu'il était absurde et même criminel d'importuner la divinité pour des choses qu'on pouvait tout aussi bien connaître soi-même (2). Donc, de son temps déjà, des affaires privées furent traitées devant l'oracle. Plus tard, du temps de Plutarque, les affaires privées furent les seules, sur lesquelles on consultait Apollon; les questions d'embarras et d'intérêt politiques n'existaient plus depuis que la Grèce avait perdu son indépendance.

14. — La Pythie, qui, dans les premiers temps, était

(1) Paus. 1, 36, 1.
(2) Xenoph. Mem. 1, 1 6-9.

une jeune fille et qui, plus tard, devait avoir plus de cinquante ans, était le plus souvent de basse extraction et sans éducation, mais de mœurs irréprochables. Elle se préparait à l'exercice de ses fonctions en mâchant des feuilles de laurier et en buvant de l'eau de la source sacrée de Castalis, puis elle montait sur le trépied placé au-dessus du goufre, en sorte que la vapeur qui en sortait pénétrait dans son corps (1) et que, pour ainsi dire enceinte du dieu (2), elle était mise dans un état d'extase qui l'agitait violemment et lui faisait prononcer des paroles incohérentes avec une bouche écumante. L'effet produit sur la femme était d'une puissance telle qu'un jour la Pythie, qui ne montait qu'à regret sur le trépied, fut prise d'une espèce de furie, dit Plutarque, qu'elle tomba par terre en poussant de grands cris et mourut peu de jours après (3). Ses paroles étaient interprétées par le « prophète » assisté des cinq saints, lequel leur donnait la forme d'une sentence d'oracle régulière. Dans les premiers temps cette forme était poétique; mais à l'époque déjà où vivait Théopompe, la prose l'avait emporté sur la poésie, et dans le siècle de Plutarque on ne rendait que rarement des oracles en vers.

15. — Il est évident que le premier prêtre ou prophète et les « saints » étaient maîtres de donner la forme qui leur convenait aux paroles que la Pythie criait plutôt qu'elle ne les prononçait, et qu'ils mettaient un sens dans ce qui n'en avait pas. On a essayé de corrompre la Pythie; on y a même réussi et la Pythie a été destituée pour ce fait, ce qui prouve

(1) Orig. adv. Cels. 7, p. 125. Chrysost. hom. 20. ad. 1 Cor. 22, T. X. p. 260.
(2) Longin. c. 13, p. 32, Weisk.
(3) Plut. orac. def. opp. VII, 724, Keisk.

que beaucoup dépendait d'elle. Beaucoup de choses, cependant, sont restées inexplicables. En général, tous ceux qui croyaient aux dieux helléniques, étaient convaincus aussi de la véracité, de la direction et de l'inspiration divines de l'oracle de Delphes, ou bien ils acceptaient, conformément à leur manière de penser, une influence démoniaque prédominante, comme Platon et Plutarque l'ont fait (1). Des auteurs modernes supposent, en cherchant à expliquer cette énigme, que les prêtres de Delphes ont pratiqué, pendant des siècles, un « système d'espionnage secret, » qu'ils ont entretenu dans les principales places du monde civilisé une foule d'espions et d'observateurs, par lesquels ils furent exactement instruits, au fond de leurs cellules, de tous les changements qui avaient eu lieu, de la bonne ou mauvaise fortune de maisons régnantes ou de familles notables, de leurs secrets, de leurs projets, de leurs intentions et des questions qu'on se proposait d'adresser aux oracles (2). On explique donc un phénomène énigmatique par un autre plus merveilleux encore qui serait unique dans toute l'histoire; un tel réseau d'espionnage étendu sur toute la terre connue aurait exigé un nombre énorme d'instruments aveugles et dévoués et une dépense à laquelle toutes les richesses matérielles de Delphes n'auraient pas suffi. Il n'aurait pu

(1) Plat. Conviv. p. 202. E. Plut. Orac. def. VII, 642 Kelsk.

(2) Ainsi Goette: L'oracle de Delphes, 1839, p. 74. Hullmann a choisi un autre moyen tout aussi faux: Appréciation de l'oracle de Delphes 1837. Il déclare pour apocryphes et pour une invention postérieure toutes les sentences qui renferment « des passages ampoulés, recherchés, figurés, obscurs, ou qui dénotent un grossier arbitraire, une cruelle obstination, des contraditions évidentes, ou dont on raconte la réalisation surprenante. » (p. 178.) Sur vingt oracles, il lui reste donc à peine une réponse véritable.

longtemps rester secret; des adversaires des oracles, un OEnomaus et autres, en auraient parlé avec satisfaction, et des auteurs chrétiens, comme Eusèbe, auraient publié les extraits de leurs ouvrages. Mais ce qui est vrai, c'est que Delphes, à l'époque où la Grèce était dans toute sa splendeur, exerça par ses oracles une influence politique tellement prédominante, qu'on croyait généralement que la fondation d'une colonie entreprise sans l'assentiment de l'oracle de Delphes ne pouvait réussir, que l'inimitié des prêtres, comme le prouve l'exemple des Crisséens, pouvait être pernicieuse et que les sacrifices et les dons affluaient chez eux en abondance. « Le sanctuaire, le dieu de Pythie, l'oracle, voilà nos champs de blé, nos revenus, nos richesses. Nous ne semons pas, nous ne labourons pas, et pourtant le dieu nous nourrit, » — c'est ainsi que Lucien fait parler un prêtre de Delphes.

16. — Les nombreux oracles renfermant des avertissements ou annonçant à des villes entières des coups terribles ou même la ruine complète, étaient revêtus d'une forme obscure, symbolique et laissant le champ libre à une interprétation opposée. Si l'on inventa des oracles à double sens et qu'on les attribua au dieu de Delphes, on put y réussir précisément parce que l'illusion était trop facile à produire et que la Pythie donnait, en effet, fréquemment des réponses amphibologiques. Aussi longtemps que la foi prédominait chez la nation, le Grec, avec son esprit et sa sagacité connus, savait inventer, après coup, une interprétation qui mettait la véracité de l'oracle à couvert. C'est ainsi que la Pythie avait prédit aux Athéniens qu'ils feraient prisonniers tous les Syracusains; or, il ne tomba entre leurs mains qu'une liste nominale des individus composant l'armée de Syracuse, mais la prédiction de

l'oracle s'était accomplie (1). Les Phocéens, lorsque leur migration en Corse, entreprise par suite d'une réponse de l'oracle, eut échoué, firent preuve de beaucoup de bonhomie ; ils s'attribuèrent la faute à eux-mêmes au lieu d'en accuser le dieu, et se reprochèrent d'avoir pris le nom d'un héros (Cyrnos) pour celui d'une île. Souvent la Pythie se mettait à l'aise : quand Erginus voulut savoir comment il parviendrait à être père, elle lui conseilla d'épouser une femme jeune ; elle promit un jour la victoire aux Spartiates au cas qu'ils feraient la guerre de toutes leurs forces. Quelle que pût être l'issue de cette guerre, l'oracle restait inattaquable (2).

17. — L'Asie-Mineure hellénique possédait trois oracles d'Apollon renommés : celui des Branchides à Didyme près de Milet, où la prêtresse entre à pieds nus dans une source pareille à celle de Castalis et reçut la vapeur sortant de l'eau (3) ; un autre à Claros près de Colophon, où le prêtre buvait de l'eau d'une source cachée, et le troisième en Lycie, dont la prêtresse, renfermée la nuit dans le temple, recevait les communications du dieu (4). Ceux des oracles qui n'appartenaient pas à Apollon étaient généralement des oracles à signes. Les plus célèbres d'entre eux furent le sanctuaire de Jupiter à Dodone et celui d'Ammon en Lybie. Le premier avait un chêne « parlant » qui, au moyen du bruissement de son feuillage, du chant des oiseaux nichant dans ses branches auquel se mêlait le murmure d'une source coulant au pied de l'arbre, et le son de bassins d'airain, faisait des révélations prophétiques. Ces signes devaient cependant être inter-

(1) Plut. Nic. 13. 14.
(2) Hérod. 1, 165—167.
(3) Jamblich. de myst. p. 74.
(4) Hérod. 1, 182.

prétés par les prêtresses du lieu, les Péliades, deux ou trois femmes âgées qui, comme la Pythie de Delphes, se mettaient d'abord dans un état extatique on ne sait par quel moyen, et transformaient ensuite en sentences d'oracles les sons qu'elles avaient entendus (1). Dans les plus anciens temps de la Grèce, cet oracle de Jupiter était le plus renommé de tous, et on le consultait pour toutes les entreprises de quelque importance. En vain Lysandre essaya de le corrompre; la destruction des lieux saints par les Etoliens rapaces en 220 avant Jésus-Christ ne détruisit pas, paraît-il, l'oracle, mais en diminua la fréquentation; du temps de Strabon il était désert, mais il se releva plus tard.

18. — C'est un fait tout particulier que l'oracle d'Ammon de Lybie, oracle étranger, fort éloigné et appartenant à des barbares, a été en grande faveur auprès des Grecs et en a été beaucoup consulté. Les Cyrénéens en apportèrent la première nouvelle en Grèce, et les Eléens prétendaient avoir été les premiers qui y eussent envoyé des ambassadeurs. Les prédictions étaient faites par un prophète, qui puisait la matière de ses réponses dans les mouvements qu'imprimaient à l'image du dieu les prêtres qui la portaient (2). Un établissement comme celui-ci était donc parfaitement propre à répondre aux désirs de questionneurs riches et puissants; c'est ainsi qu'il accorda volontiers au conquérant macédonien l'assurance demandée par lui, qu'il était réellement dieu et que la domination du globe lui était dévolue.

19. — A Olympie, les Jamides tiraient leurs prédictions des signes de feu produits par la combustion des victimes; l'oracle de Déméter à Patrée faisait voir dans

(1) Aristid II, 13 Philostr. Imag. 2, 33, p. 103. Plat. Phaedr. p 36.
(2) Diod 17, 50, 51. Strab. 329. 814.

un miroir plongé dans la source du sanctuaire si un malade mourrait ou serait guéri (1). Parmi les oracles de héros, la grotte de Trophonius à Lebadée en Béotie était le plus célèbre ; mais il tomba parce, qu'on le soupçonna d'être un établissement institué pour tromper les riches et les puissants par les machinations et les simagries des prêtres. Les longs et nombreux préparatifs accompagnés d'innombrables sacrifices, onctions et ablutions, l'obligation de boire d'une source de ce lieu et de se couvrir de plusieurs écharpes, la manière dont on était entraîné dans l'Adyton, tout cela paraît avoir eu pour but de mettre l'homme dans un état d'exaltation ou de surexcitation qui, dans une grotte, composée de nombreuses chambres et sorties, leur faisait voir des apparitions et entendre des sons qui étaient ensuite interprétés par les prêtres (2). Souvent ces révélations se rapportaient à l'existence après la mort et les impressions qu'elles produisaient étaient si terribles que l'on soutenait que ceux qui avaient été dans la grotte ne riaient plus jamais (3). En dépit des railleries des comiques grecs et d'un ouvrage publié contre cette grotte par Dicéarque, connu comme adversaire des oracles, la foi qu'on avait en la vertu de cet oracle se maintint jusqu'à la chute du paganisme.

20. — L'influence de l'état magnétique sur les oracles se manifeste de la façon la plus claire dans les oracles des rêves, qui, de même que les sanctuaires d'Esculape, à Epidaure, à Cos, à Tricca et à Pergame, procuraient la guérison des maladies par le moyen de l'incubation

(1) Paus 7, 21, 12.

(2) Paus. 9. 39. 40. Max. Tyr. 14, 2. Philostr, Vit. Apoll 8, 19. Schol. Aristoph. Nub. 508 Comp. Van Dale, de orac. gent. p. 192. sq Une gravure p. 193. explique les tours que d'après son opinion, les prêtres mettaient en pratique

(3) Athen. 14, 2 Zenob. 3, 51.

ou du sommeil dans les temples et des médicaments révélés en songe. Les malades, préparés par le jeûne, les bains, les frictions, les sacrifices et les prières, et mis ainsi dans un état de surexcitation, — se couchaient dans le temple ou dans ses environs sur la peau d'un bélier qui avait été immolé, et ils s'endormaient dans l'assurance la plus complète que le dieu les honorerait d'une révélation. Ils rêvaient aussitôt de remèdes le plus souvent fort simples, qui leur apparaissaient sous leur forme naturelle ou sous l'apparence de symboles et d'images, et quand cela était nécessaire, l'explication des prêtres venait en aide à leur intelligence. La description que fait le rhéteur Aristide de l'état où le mettait l'incubation, prouve l'entière similitude de celle-ci avec le somnambulisme. « Je croyais, dit-il, être réellement en contact avec le dieu, sentir son voisinage; je me trouvais entre la veille et le sommeil et mon esprit était si léger que quiconque n'est pas initié ne saurait le dire ni le comprendre (1). »

21. — Les oracles des morts, qui se rendaient dans des temples particuliers, (Psychomanteia,) desservis par des prêtres qui évoquaient les morts, sont très-probablement venus de l'Orient en Grèce — ils sont cités dans l'Ancien Testament comme une coutume horrible de la Phénicie et de la terre de Chanaan (2). Cet art était pratiqué en Thesprotie sur le fleuve Achéron, à Héraclée sur la Propontide, et l'on croyait que les morts, forcés d'apparaître à la voix de ceux qui les évoquaient, donnaient des réponses (3). Cependant cette institution semble être tombée en désuétude dans

(1) Aristid. p. 63 et suiv. 445 et suiv cf. Jambl. Myst. 3, 3 Strab. p. 775. Aristoph. Plut. 622 et suiv.

(2) Deut. 18, 10. 11. Levit. 20, 27 1 Reg. 28, 7. Isaïe. 8, 19

(3) Herodot. 5, 93. Plut Cim. 6.

les contrées de la Grèce vers l'époque de la guerre du Péloponèse, peut-être par la raison que les oracles Apolloniens satisfaisaient mieux au besoin du moment, et que cette violente perturbation du repos des morts froissait les sentiments des Grecs et frisait de trop près l'impiété; car lorsque les Lacédémoniens voulurent apaiser les mânes de Pausanias tué par eux, ils firent venir d'Italie les Psychagogues ou prêtres des âmes nécessaires à cet objet (1). Dans ce dernier pays il y avait en effet, près du lac Aorne, une caverne où des Psychagogues, après avoir procédé à des sacrifices faisaient apparaître en présence du postulant, sous des traits obscurs et confus, l'âme de son père ou d'un ami, laquelle répondait à ses questions (2).

22. — Nombre de lieux où se rendaient les oracles n'eurent qu'une existence éphémère et transitoire; ils furent délaissés, soit que la réputation et la faveur dont ils avaient joui d'abord, ne pussent se maintenir à cause des tromperies fréquentes ou en suite de la concurrence d'autres établissements analogues; soit que la constitution physique de l'endroit qui servait de base à l'oracle se fût modifiée, que sa source minérale se fût tarie, par exemple. Même au sujet de celui de Delphes, Cicéron ou son frère Quintus qu'il fait parler en son nom, attribuait sa décadence à ce que la force terrestre qui inspirait la Pythie s'était évanouie (3). Quant à plusieurs autres, il suffit de l'affaiblissement général de la foi religieuse joint au dépeuplement croissant de la Grèce depuis l'époque des Macédoniens, pour amener leur ruine. Du temps de Cicéron et de Strabon, au dire de ces deux écrivains, la dépréciation

(1) Hérodot. ser. num. vind. p. 560. VIII, 220.
(2) Max. Tyr. 14, 2.
(3) Cic. de Divin. 1, 19.

des oracles, même de celui de Delphes, fut presque générale (1), mais plus tard leur considération se releva de nouveau. Cette variation dans les idées devait se régler principalement sur l'état du sentiment religieux, car bon nombre de questions posées n'avait trait qu'à des particularités du culte. Les oracles enjoignaient de rapporter au sein de la patrie les restes d'un individu mort à l'étranger; ils prescrivaient une cérémonie religieuse, l'offrande d'un ex-voto, l'accomplissement d'un sacrifice, ou ils attachaient le salut d'une ville à la conservation d'un objet antique consacré (2). La froideur croissante envers les dieux, le progrès de l'incrédulité, firent disparaître les causes qui entretenaient la vogue des oracles.

23. — On ne peut juger avec certitude jusqu'à quel point la non réalisation de l'événement annoncé à l'avance détruisit la confiance dans les oracles. Le croyant de bonne foi pouvait toujours s'appuyer sur une quantité de prédictions qui s'étaient accomplies; car, ainsi que Aristote le remarque en parlant de la signification des songes : celui qui tire souvent, doit toucher parfois (3) ; et ce que Diodore disait des prophéties d'un Syrien, peut également s'appliquer aux oracles. On ne faisait nulle mention de celles qui échouaient, mais on faisait grand bruit au contraire de celles qui se réalisaient. Et combien était facile le succès de la prédiction, lorsque ceux qui interrogeaient l'oracle étaient convaincus et résolus d'avance à tout interpréter dans le sens le plus favorable, comme le rhéteur Aristide ! L'oracle lui avait annoncé que le dieu et les jeunes filles blanches prendraient soin de lui. Un peu après il

(1) Cic. l. c. 2, 57. Strab. p. 419.
(2) Paus. 4, 20. 2. Theophr. hist. plant 5, 3.
(3) Aristot. de div. per somn. 1, 539 D.

reçut des lettres de l'empereur qui le tiraient de sa pénible position, et dès lors il fut évident pour lui qu'en parlant de jeunes filles blanches l'oracle avait eu les lettres en vue (1).

24. — Souvent par suite de la quantité d'oracles consultés et de la discordance de leurs réponses, il devait naître de l'incertitude. A Thèbes, quand il s'agit de la guerre contre Sparte, on obtint, comme autrefois à Athènes lors des affaires de la Sicile, des oracles pour et contre. Alors Epaminondas fit placer les oracles propices à la droite de la tribune, les oracles défavorables à la gauche, et engagea ses concitoyens à se prononcer pour les uns ou pour les autres, selon qu'ils se sentiraient courageux ou lâches (2). Il arrivait aussi que les horoscopes tirés des entrailles des victimes contredisaient les oracles, comme lors de l'expédition d'Agésipolis contre l'Argolide (3), mais en pareil cas c'étaient ces horoscopes et non les oracles qui indiquaient le résultat. Au surplus les hommes d'état et les capitaines ne se gênaient pas pour inventer aussi dans l'occasion des prédictions d'oracles pour le besoin du moment, ainsi que le prouvent les exemples d'Alcibiade, de Ducétius et d'autres (4). Lorsque les oracles, même celui de Delphes, reconnurent si obligeamment les prétentions d'Alexandre à la dignité divine, et qu'ils accordèrent même les honneurs divins à son Héphestion (5), cela dut ouvrir les yeux à beaucoup de gens et provoquer toujours de plus en plus depuis cette époque le mépris de ces institutions.

25. — Héraclite disait du dieu de Delphes qu'il ne

(1) Aristid. or. 26. I, 524.
(2) Plut apophthegm. VI, 728 729.
(3) Xenoph. Hell. 4, 7.
(4) Plut Alcib. 14. Diod. 12, 8. 29.
(5) Justin. 11, 11. Plut Alex. 27. Diod. 17, 115

parlait ni ouvertement ni clairement, mais qu'il ne cachait pas non plus sa pensée, qu'il l'expliquait (1). Toutefois ces explications, en fait d'oracles, étaient souvent si obscures et si énigmatiques, qu'on pouvait attacher trois, quatre, même dix sens différents à la même prophétie, et que cette fâcheuse incertitude sur sa signification précise plongeait le questionneur dans un embarras plus grand qu'avant d'avoir reçu sa réponse. Aussi y avait-il des individus qui se chargeaient d'expliquer les oracles ambigus ou incompréhensibles. Ils s'appelaient *Chresmologues*, nom qui désignait non-seulement ceux qui interprétaient les prédictions de l'oracle de Delphes et des autres, mais encore ceux qui se livraient à la divination. Dans les temps plus reculés ces Chresmologues appartenaient à certaines familles sacerdotales, dans lesquelles cet art était héréditaire, telle que la famille des Mélampodes, descendants du fameux Mélampe (2). Plus tard le Bachis de la Béotie, qui, sous l'inspiration des Nymphes de la grotte de Corycus, avait prédit la guerre des Perses contre la Grèce, jouit d'une grande réputation, de sorte que ce nom, à en conclure par l'emploi qu'en fait Aristophane (3), devint une espèce de dénomination collective de cette catégorie d'hommes. D'autres Chresmologues, comme Stilbide et Hieroclès (4) dont Aristophane se moquait pareillement, s'occupaient surtout de prédictions anciennes, mais vivant encore dans la bouche du peuple, et de leur explication pour le présent ou un avenir prochain. Grâce au grand nombre des oracles et des Chresmologues, la multitude des prédictions mises

(1) Ap. Plut. de Pythag. orac. c 21 : *οὔτε λέγει, οὔτε κρύπτει, ἀλλὰ σημαίνει.*

(2) Herod. 2, 49.

(3) Aristoph. Pac. 1052—54, 1102. Aves. 963 Equitt. 123.

(4) Schol ad Aristoph. Pac. 1029. 1041.

en circulation (1) était si variée et si considérable, qu'on n'était pas embarrassé, lorsqu'il s'agissait d'avoir sous la main un oracle et son explication pour un cas donné ou pour un but quelconque.

III. — ABLUTIONS RELIGIEUSES.

26. — Avant d'aborder les pratiques et les solennités religieuses des Grecs, leurs sacrifices, leurs prières et leurs fêtes, nous devons nous occuper de leurs ablutions, lesquelles précédaient toujours tous les actes concernant la divinité. Autant qu'il est possible d'approfondir la chose, l'accomplissement de ces ablutions et de ces lustrations était purement mécanique; les prêtres et le peuple ne cherchaient et ne désiraient rien de plus que de se débarrasser de toute souillure, non sous le rapport moral mais sous le rapport physique; et à ces usages hilastiques, au moyen desquels on croyait y parvenir, on accordait une action magique qui, malgré la volonté intérieure constamment dirigée vers le mal, réussissait néanmoins, pourvu que nulle pratique ordonnée par le rite ne fût négligée. Ainsi dans les temps historiques, les ablutions et les fumigations auxquelles on se soumettait, n'étaient aucunement dans l'opinion des Grecs une image de la purification intérieure; lorsque Platon dit : qu'il n'est permis qu'à l'âme pure de l'homme vertueux d'honorer les dieux par des sacrifices, et que les dieux n'acceptent nul présent d'un individu en état de souillure (2), c'est une belle pensée de Platon, mais c'est aussi la pensée d'un philosophe voyant au delà de son siècle et de son

(1) Notamment durant la guerre du Péloponèse. Thucyd. 2, 8 ; 2, 21 ; 8, 1, 8. Aristoph. Aor. 709—25 ; 959—91.

(2) Plat. Legg. 4, p. 716 D.

peuple. L'inscription du temple d'Epidaure, laquelle prescrivait pour pénétrer dans le sanctuaire la pureté nécessaire dans le sens sacré (1), est trop isolée et elle remonte à une époque trop reculée, pour pouvoir être considérée comme l'expression d'une opinion régnante.

27. — A l'entrée des temples il y avait donc des vases remplis d'eau destinée aux aspersions; on sanctifiait cette eau moyennant un tison pris sur l'autel et plongé dans le liquide; les aspersions avaient lieu soit avec la main de ceux qui entraient, soit avec une branche de laurier trempée dans l'eau (2). Les cadavres et les femmes en couches passaient notamment pour devoir être purifiées. En conséquence quiconque avait touché un mort ou une accouchée, ou s'était simplement trouvé dans leur voisinage, ne pouvait pénétrer dans un temple ou procéder à une pratique religieuse qu'après une purification complète (3). C'est pour cela que devant les maisons renfermant un cadavre il y avait des vases pleins d'eau pour s'asperger (4) et après les funérailles, ceux qui y avaient assisté se soumettaient encore à une purification spéciale. Lorsque les Athéniens purifièrent l'île de Délos, il fallut pour cette cérémonie enlever tous les cercueils et tous les tombeaux (5). Quant à la souillure que causait le meurtre d'un homme, peu importait que le fait fût criminel, ou innocent et involontaire. La purification ensuite d'ho-

(1) Porphyr. Abstin 2, 19. Le passage de Clément Alex. Strom. 4, p. 531, que cite K. F. Hermann (antiq. religieus. des Grecs. p. 103, n. 20) donne encore une explication des philosophes qui vécurent plus tard, laquelle s'appuie sur cette inscription.

(2) Hippocr. morb. sacr. c. 2. Poll. onom. 1, 8. Lys. adv. andoc. 255. Athen. 9, 409. — Aristoph. Pac. 957.

(3) Eurip. Iphig. Taur. 380.

(4) Poll. 8, 7.

(5) Thuc. 3, 104.

micide se faisait souvent par une simple ablution, mais pour cet objet il existait aussi des prêtres spéciaux, tels que le *Koes* dans la Samothrace et les Psychagogues à Phigalée en Arcadie (1), et naturellement ils se servaient d'un certain rite et de pratiques particulières. La purification de toute une ville ou de tout un peuple pouvait sembler nécessaire, comme à Athènes, après le carnage de Chylon (2), et à Argos, après la sanglante vengeance accomplie sur les mercenaires de Bryas (3). A Athènes, lors de chaque assemblée du peuple, il était d'habitude d'asperger avec le sang d'un porc immolé les bancs où les citoyens s'asseyaient.

28. — La superstition avait ici devant elle un champ incommensurable. L'usage des purifications, la cathartique formait pour bon nombre de gens un métier fructueux; aussi la grande quantité de méthodes employées s'enrichissait-elle toujours de nouvelles inventions. Le plus fréquemment on se servait pour les ablutions de l'eau de la mer, qui passait pour être très-efficace vu le sel qu'elle contient. Non-seulement on se lavait soi-même avec cette eau, mais encore les vases, avant de les employer pour un sacrifice ou une libation; et Pénélope, avant d'adresser ses prières aux dieux, s'en servit pour laver ses vêtements qu'elle remit ensuite (4). On racontait que des personnes, qui s'étaient approchées de l'autel de Jupiter, sans avoir lavé préalablement leurs mains, avaient été tuées par la foudre. Pour certaines purifications, on arrosait la main avec le sang d'un porc sacrifié, ou l'on foulait du pied gauche la peau d'un bélier immolé à Jupiter (5); on se

(1) Paus. 3, 17, 8.
(2) Diog. Laert. 1, 110.
(3) Paus. 2, 20, 1.
(4) Odyss. 4, 756.
(5) Athen. 6, 78 Hesych. 1, p. 1005.

frottait avec de la terre, ou l'on faisait courir un jeune chien autour de soi (1). Le soufre, la scille et les œufs étaient aussi d'une grande efficacité. Ensuite on enterrait ordinairement ou on jetait à la mer les objets ayant servi à la purification.

IV. — PRIÈRES.

29. — Comme la religion exerçait une influence continuelle sur les actions des Grecs, comme tout ce qui touchait soit à l'état soit aux individus était réglé dans ses rapports avec les divinités, et que tout contact de l'homme avec la nature devenait en même temps un commerce avec les dieux, les prières jouaient aussi un rôle tant dans la vie publique que dans la vie privée. Naturellement le Grec ne pouvait attacher en général à ses prières la signification que la prière a pour le chrétien comme exercice ascétique, comme moyen de purification et de sanctification morale. Ses prières consistaient d'ordinaire en de courtes formules qui se transmettaient aisément parmi les prêtres; et tant que les dieux chez les Hellènes conservèrent leur ancien caractère de puissances naturelles, on attribua, trait commun à tous les peuples païens, à certaines formules un pouvoir irrésistible, obligeant les dieux et assurant infailliblement le succès de la prière. Mais ceci était plus souvent le cas chez les Romains que chez les Grecs, qui considéraient davantage les dieux comme des puissances personnelles indépendantes. Aussi les Grecs n'employaient-ils pas facilement les moyens et les formules de la conjuration contre Jupiter, Apollon et les dieux de l'Olympe, mais bien contre les dieux infer-

(1) Plut. quæst. Rom. 68.

naux moyennant la consécration orphique. Pour cela on se servait des paroles d'Homère ou d'Orphée, de certaines plantes, d'oiseaux, d'ossements d'animaux et de pierres, et l'effet qu'on attendait, c'était la guérison de malades, la ruine d'un ennemi, le pardon de ses propres fautes et la délivrance des morts (1).

30. — Parmi les dieux c'étaient notamment Jupiter, Athéné et Apollon qu'on invoquait ensemble dans une formule (2); sinon on s'adressait naturellement le plus dans chaque état aux divinités qu'on y préférait, et l'on se réglait d'après le genre du besoin qui avait son dieu protecteur particulier. Si, d'après les paroles de Platon, les Barbares et les Grecs avaient partout l'habitude de prier et de s'agenouiller au lever et au coucher du soleil et de la lune (3), si, comme le même philosophe le prétend, tous ceux qui possédaient un peu de sagesse, invoquaient en toute circonstance la divinité dans les grandes et dans les petites choses (4), de sorte que les repas aussi se terminaient par une prière ou un hymne (5), il en résulte que les Grecs en général étaient un peuple qui priait très-assidûment. La question principale est sans contredit celle-ci: quel était le contenu de ces prières? et ici l'affirmation de Bayle, que les Grecs et les Romains ne demandèrent jamais aux dieux ni la vertu ni d'autres qualités morales, mais la victoire, la santé, une longue vie et la fortune, a été vivement blâmée par des écrivains plus modernes (6). Cependant

(1) Plut. Rep. 366. Legg. 10, p. 909. — Dioscorid. 5, 113. — Athen. 12, 553.

(2) Hom. Iliad. 4, 288 et dans un grand nombre de passages de l'Odyssée. Démosth. in Mid. 198. Max. Tyr. 11, 8.

(3) Legg. 10, p. 887.

(4) Tim. p 27. C

(5) Xenoph. symp. 2, 1. Athen. 5, 214.

(6) Symbolique de Creuzer, 3e édit IV, 629 Lasaulx: Prières des

l'opinion de Bayle fut déjà très-positivement émise dans l'antiquité. « Tous les mortels, fait dire Cicéron à son académicien, sont d'accord là-dessus qu'ils ont obtenu des dieux les avantages extérieurs, vignobles, champs de blé, jardins d'oliviers, richesse de la campagne et des arbres fruitiers, enfin toute l'aisance et le bonheur de la vie, mais jamais personne n'a considéré la vertu comme un présent de la divinité. — On appelle Jupiter le dieu le meilleur et le plus grand, non parce qu'il nous rend justes, sobres et sages, mais parce qu'il nous donne la santé, le bonheur, la fortune et l'abondance (1). »

31. — Si de pareilles déclarations, appuyées assurément de faits nombreux, font supposer que telle était l'opinion générale chez les Romains et les Grecs, au siècle de Cicéron, il faut mentionner d'autre part que, déjà d'après la manière de voir d'Homère, la raison et la volonté de l'homme étaient sous l'influence des dieux; que c'étaient eux qui éblouissaient et aveuglaient l'homme, ou qui lui inspiraient aussi de bonnes pensées (2). Plus tard ce sont les trois poètes contemporains, Simonide, Pindare et Eschyle, les deux derniers sans aucun doute, et le premier peut-être aussi, sous l'influence de Pythagore, qui désignent la vertu et la sagesse comme des présents des dieux, ou comme un bien qu'on ne peut acquérir qu'avec leur aide (3). A une époque beaucoup moins reculée, Callimaque d'Alexandrie s'écriait dans son hymne à Jupiter qu'il

Grecs et des Romains, dans ses Etudes de l'antiquité classique 1854. p. 140. Schömann in Vindic Jovis Æschylei, Gryphisw. 1846. p. 13, 14.

(1) Cic N. D. 3, 36.

(2) Les passages de la Théologie d'Homère de Nägelsbach, p. 14 et suiv

(3) Simon fr. p. 16 45 Schneidew Pind. Isthm 3. 6. Ol. 9, 30 Æschyl Agam 927.

donnait la vertu et la richesse; Socrate invoqua les dieux pour leur demander la beauté intérieure, morale: cela est connu de chacun et on ne pouvait attendre autre chose de lui; mais son grand disciple Platon déclare lui-même de nouveau: qu'il dépend de nous et non de la divinité que nous ayons plus ou moins de vertu (1). Si nous ajoutons enfin que l'idée chrétienne de la grâce était étrangère au paganisme, que les sacrifices, sans lesquels une prière était regardée comme à peine efficace, n'étaient jamais accomplis que pour l'obtention de biens extérieurs et matériels, autant qu'on en peut juger par les témoignages — nous reconnaîtrons dans les expressions de quelques poètes des pensées qui, sorties des écoles des philosophes, n'ont aucune signification quant à la généralité du peuple. La preuve la plus forte serait fournie par la prière des Lacédémoniens, qui demandèrent aux dieux de leur donner « les bonnes et les belles choses tout à la fois(2), » mais il s'agit de savoir si par ces mots on réclamait, en même temps que les besoins journaliers de la vie, autre chose que la puissance, la gloire et la splendeur pour la ville de Sparte.

32. — Les Grecs, ennemis de la génuflexion comme d'une coutume barbare et superstitieuse, avaient l'usage de prier debout, à haute voix et les bras étendus vers le ciel; ou si la prière s'adressait aux dieux infernaux, de frapper la terre des pieds ou de la battre avec les mains (3). Pour compléter la prière on envoyait aux dieux des baisers sur les mains (4), ce qui pour les pauvres remplaçait, paraît-il, le sacrifice. On attachait une haute importance à ce que les dieux fussent invoqués

(1) Plut Rep. 10, 617. c.
(2) Plut. Lac. inst. VI, 888 Rsk.
(3) Cic Tusc. 2, 25. 60. Iliad. 9, 568.
(4) Luc. de Salt. 17. de sacrific. 12. Apulej. Met. 4, p. 155. Elm.

sous leur nom exact et le plus agréable à leurs oreilles, mais attendu que souvent ce nom était incertain, on s'exprimait avec le plus de prudence possible et l'on ajoutait: « Quelque soit le nom qui te plaise davantage (1). » Parfois aussi on accumulait les noms et les surnoms de la divinité, de sorte que les hymnes, comme on le remarque dans ceux d'Orphée, ne contenaient souvent autre chose qu'un assemblage de noms empruntés aux lieux du culte et aux qualités du dieu. Fréquemment aussi les formules des prières étaient tenues secrètes, de peur que d'autres ne s'en servissent pour se concilier les premiers la faveur du dieu. C'est ainsi qu'Homère fait avertir les Achéens par Ajax de prier Jupiter en silence, afin que les Troyens ne les entendent pas, attendu que ceux-ci pourraient aisément l'emporter sur eux par la promesse de sacrifices et d'honneurs plus considérables.

33. — De même que les partisans de toutes les religions naturelles, chez lesquels la crainte est beaucoup plus puissante que la confiance et l'amour, les Grecs croyaient aussi beaucoup plus à l'efficacité des imprécations et des malédictions qu'à la force des bénédictions et l'usage de celles-là était beaucoup plus nombreux que de celles-ci. L'usage qu'ont les parents de bénir les enfants avant de mourir ne semble pas avoir été connu des Grecs, quoique Platon cherche à démontrer qu'une prière faite par un père où par une mère pour le bien de l'enfant, devait être d'un effet particulièrement bienfaisant (2); mais dans toute l'antiquité on croyait unanimement qu'une malédiction proférée par les parents contre des fils ingrats ou criminels se réali-

(1) Plut. Cratyl. p. 400, Æschyl. Agam. 168.
(2) Legg. 11, p. 931.

sait inévitablement d'une manière terrible (1). Quoique l'on arma fréquemment les lois politiques d'imprécations contre ceux qui les enfreignaient, ce furent pourtant principalement les lieux sacrés et les mystères que l'on cherchait à protéger par le plus grand appareil possible d'anathèmes solennels. Alcibiade, accusé d'avoir profané les Eleusinies, fut publiquement maudit par tous les prêtres et par toutes les prêtresses qui, présents à Athènes et le visage tourné vers l'Occident, agitaient à cet effet des étoffes couleur de sang (2). Plus tard dans la même ville et lors de chaque délibération du peuple on lançait une malédiction contre quelqu'un qui aurait proposé la paix avec les Perses (3). C'est pourquoi on ajoutait fréquemment aux serments solennels une malédiction de soi-même destinée à frapper le parjure.

V. — SACRIFICES.

34. — Parmi toutes les manifestations du sentiment religieux les sacrifices constituent le rite le plus important et le plus significatif; chez les Grecs aussi ils formaient le centre de tout le système religieux; le sacerdoce, les autels, les temples n'existaient d'abord et primitivement que pour les sacrifices et ceux-ci jusqu'au delà de l'histoire avérée et jusqu'aux cérémonies religieuses remontant au commencement de la vie populaire hellénique — composent un héritage que les Grecs possédaient depuis le temps primitif précédant la séparation des nations; ils l'avaient apporté

(1) Les pièces justificatives chez Lasaulx: Les imprécations chez les Grecs et les Romains dans les études, p. 164 et suivante.

(2) Lys. adv. Andoc. 51.

(3) Isocr. Paneg. 156. 157.

de la patrie Asiatique, quels que soient les changements et l'obscurité qui s'y soient mêlés dans le cours des siècles. De même que chez les autres peuples, les Grecs ne choisirent pas les sacrifices dans la libre nature ; le produit de la nature croissant par lui-même ne devait pas servir de victime, mais bien ce que l'homme s'était approprié à force de peine et de soins et qu'il avait fait entrer dans la sphère humaine.

35. — D'après l'opinion généralement répandue dans la haute antiquité, le sang est siége de l'âme et de la vie, et par cette raison agréable à la divinité, puisqu'il constitue l'essence de tout le monde animal et qu'il forme ce qu'il y a de sublime et de meilleur dans la nature; le sang est donc particulièrement propre à être offert à la divinité comme un don et un témoignage de reconnaissance pour des bienfaits obtenus. Par contre le sang, par ses rapports étroits avec les passions humaines, passe pour la racine et le siége du péché, dont l'expiation doit en conséquence se faire par le sang et dont la faute et la tache doivent être lavés dans le sang. La divinité permettait quelquefois de substituer un sang étranger à son propre sang, ce qu'on regardait comme une grâce particulière. Voilà la signification des sacrifices d'animaux qu'on tuait avec les couteaux même quand on les consacrait à la divinité comme holocauste et sans en manger; ou bien quand on les assommait avec la massue (1) on leur coupait pourtant la gorge afin de recueillir le sang et pouvoir le consacrer à la divinité, en aspergeant l'autel ou en le répandant autour de celui-ci.

36. — Puisque les animaux étaient particulièrement propres à cette substitution, et surtout les animaux qui avaient des rapports et des communications plus étroits

(1) Odyss. 14, 425. Dionys. Halic. 7, 72.

avec l'homme et qui étaient d'une certaine valeur réelle pour lui, la partie la plus essentielle des sacrifices était accomplie quand on avait recueilli et répandu le sang de la victime. La combustion sur l'autel de certaines parties réservées à la divinité à laquelle on procédait ensuite, ne faisait plus partie de la véritable cérémonie du sacrifice et ne constituait qu'une communion qui s'y rattachait; les hommes en signe de réconciliation et de l'établissement d'une liaison plus étroite voulaient s'attabler chez la divinité et la partie qu'on brûlait constituait la part du repas échu à la divinité qui abandonnait le reste aux convives du sacrifice. La fable de la tromperie que Prométhée avait essayé de mettre en œuvre au détriment de Zeus lors du partage d'une victime, en lui faisant choisir les os couverts de graisse a été évidemment imaginée pour expliquer un usage énigmatique pour les Grecs eux-mêmes; car lorsque la signification sérieuse et profonde du sacrifice de sang avait cessé d'être clair pour eux, parce que le véritable remords du péché leur était devenu inconnu et que le sentiment de leur propre culpabilité et d'un état continuel de fautes vis-à-vis de la divinité s'était affaibli, l'usage de consacrer, par la combustion, à la divinité précisément ce qui n'était pas mangeable, devait leur paraître un mépris des dieux. C'est cette idée que ce mythe exprimait.

37. — En attendant, le fait que les sacrifices humains étaient nombreux et communs dans les temps anciens et qu'ils se conservèrent même très-longtemps par ci et par là, semble prouver qu'on connaissait la signification des sacrifices, laquelle signification, dans les temps historiques, était déjà en grande partie effacée du souvenir des Grecs. Or, d'après l'idée de substitution qui servait de base aux sacrifices, surtout quand il s'agissait de la faute ou de l'expiation de toute une

race et de tout un peuple, le sang ou la vie d'un homme appartenant à cette race ou à ce peuple devait être regardé comme le sacrifice le plus noble et le plus digne, et quand le sang d'animaux semblait trop minime ou trop insuffisant à l'homme, on mit sa confiance dans l'abandon d'une vie humaine, surtout lorsque la victime s'offrait volontairement et qu'on pouvait au moins donner aux sacrifices l'apparence d'un dévouement volontaire. Du reste, dans ces sacrifices humains nous voyons la folie et la vérité se confondre dans un mélange peu conforme à la nature. La vérité est, que l'abandon volontaire que l'homme fait de sa personne à la divinité est le sacrifice le plus noble et le plus sublime et couronne tout le culte qu'on lui a consacré; l'illusion païenne consiste en ce que l'abandon volontaire doit être exécuté non par la sanctification mais par la destruction de la vie. La vérité en est encore que de toutes les créatures l'homme est la meilleure, celle qui plaît le plus à la divinité, celle qui est la quintessence de la création; l'erreur païenne y rattache l'idée que l'homme diffère de l'animal par degrés seulement, que sa personnalité n'a point de valeur absolue, mais une valeur relative comme toute autre chose que l'on possède, que la famille, au profit du bien général, jouit d'un droit illimité sur la vie et la mort de ses membres, l'État sur le citoyen, absolument comme le maître sur son esclave. Si les Grecs ont conservé ce sacrifice longtemps et jusqu'à des époques fort avancées, en plusieurs endroits; il roulait sur cette idée vague que ces sacrifices avaient été institués par la volonté manifestée, soit par la divinité elle-même, soit par des oracles, et qu'on ne pouvait les abolir sans danger. Zeus, Dionysos, Artémis, Apollon et Poséidon étaient les divinités auxquelles on sacrifiait le plus souvent

des victimes humaines. La plus ancienne histoire mythique rapporte plusieurs exemples de sacrifices volontaires subis pour le bien public. Quant aux temps historiques, le cas de Cratinus d'Athènes est presque le seul; il s'était offert en victime volontaire lors de la purification de la ville par Epiménides (1). Et c'est précisément ici, dans le berceau de toute civilisation païenne, dans cette ville dont les habitants jouissaient avant tous les Grecs de la réputation d'avoir les mœurs les plus douces et l'âme la plus compatissante, qu'on exécutait tous les ans la tragédie d'un sacrifice humain. A l'occasion de la fête de Thargelies, célébrée en mémoire de la naissance d'Apollon, on parait deux personnes en « Pharmakoi » avec des colliers de figues, ou les conduisait hors de la ville et elles devaient se tuer elles-mêmes en sautant du haut d'un rocher, ou on les brûlait et on en jetait les cendres dans la mer (2). Dans cette même ville d'Athènes on avait l'habitude d'entretenir, aux frais de l'Etat, certains individus réputés sans valeur, et impropres à n'importe quel travail, afin de pouvoir les sacrifier en guise d'expiation (3), au cas où la ville serait frappée d'un malheur, par exemple, d'une maladie pestilentielle. Aussi dans l'île de Leukas pendant la fête d'Apollon on précipitait un homme dans la mer, pour l'expiation des fautes du peuple, mais on cherchait à le repêcher et on lui faisait ensuite passer la frontière (4). Chez les Phocéens c'était à Artémis Tauropolos qu'on offrait tous les ans un homme en holocauste (5).

(1) Athen. 13, 78.
(2) Hellad. ap. Phot. Bibl. c. 279, p. 534. Harpocr. p. 291. Suidas s.v. Tzetz. Chil. 5, 23, 735.
(3) Schol. Aristoph. Equit. 36.
(4) Strab. 10, p. 452.
(5) Pythocl. ap. Clem. Alex. Protrept. p. 12.

38. — Si l'on sacrifiait des hommes à Kronos (1) dans l'île de Rhodes, à Dionysos dans l'île de Chios et ailleurs, c'étaient là, dans l'origine, des coutumes phéniciennes se rattachant au vieux culte de Thalos en Crète, et les deux divinités n'étaient que des imitations hellénisées de l'asiatique Baal-Moloch. Par contre le sacrifice humain qu'on offrait au Zeus lycéen à Lycosyra pendant fort longtemps, était véritablement hellénique (2). On possède même des témoignages certains qui confirment cette coutume générale des Grecs de sacrifier un homme avant le commencement de la guerre ou d'une bataille. On rapporte que les Lacédémoniens offraient des hommes à Arès (3); cette habitude paraît cependant avoir cessé vers les temps de la guerre du Péloponèse. Un autre genre de sacrifices humains, qui confirme en même temps l'ancienne signification sacramentelle du sang versé, est plus doux et a probablement remplacé l'ancienne occision des victimes : il consistait en ce qu'on versait seulement du sang humain en l'honneur de la divinité; on exécutait de semblables sacrifices, offerts à Artémis. Orthia de Sparte, en y fouettant des garçons et on en offrait à Dionysos d'Aléa en flagellant des femmes (4). En d'autres endroits on choisissait pour victimes des criminels qui avaient mérité la mort. A Orchomènes la jeune fille destinée à être immolée à Dionysos pouvait se sauver par la fuite quand elle était arrivée à l'autel (5). Dans quelques endroits on croyait pouvoir déterminer encore le temps où les sacrifices humains usités jus-

(1) Porphyr. Abstin 2, 54.
(2) Théophrast. ap. Porphyr. de abst. 2, 27.
(3) Phylarch. ap. Porph l. c 55. Apollodor. ib. 56.
(4) Paus. 3, 16, 6; 8, 23, 1.
(5) Plut. quaest. gr 38.

qu'alors avaient été remplacés par des sacrifices d'animaux, on allait même jusqu'à nommer la personne à laquelle on avait substitué un animal (1).

39. — Il est absurde de considérer le sacrifice expiatoire comme le seul sacrifice primitif des Grecs et d'en faire dériver toutes les autres formes de cet acte religieux. Dès le commencement beaucoup de sacrifices étaient destinés à constater par un acte la souveraineté et la puissance de la divinité, de lui offrir pour ainsi dire une marque d'hommage et de soumission à sa volonté et de la remercier des dons qu'on en avait reçus et de la protection qu'elle avait accordée aux hommes. En offrant les prémices des fruits de la campagne, on voulait reconnaître qu'on devait la moisson à Zeus, le dieu du temps, et à Déméter, la déesse du blé, et que la moisson aurait pu manquer par suite du mécontentement de ces divinités. Il y avait même au fond de beaucoup de sacrifices l'idée, répandue parmi les Grecs, de la jalousie des dieux et de la nécessité de la calmer par la cession volontaire d'une partie de ce que l'on possédait.

40. — C'est ainsi que se forma toute une série graduée de sacrifices, depuis les choses les plus insignifiantes et les plus minimes jusques aux objets les plus précieux que l'homme puisse posséder; tout ce qui n'était pas digne ou capable d'être possédé, employé ou mangé par l'homme ne pouvait être offert en sacrifice. Parmi les animaux on choisissait le plus souvent de jeunes bœufs, des moutons, des chèvres, des porcs, parfois des chiens; on offrait du gibier à Artémis; on sacrifiait de préférence des porcs à Déméter; des boucs à Dionysos, des bœufs noirs et quelquefois aussi des chevaux à Poséidon, et des béliers noirs à Héraclès.

(1) Paus. 9, 8, 1. Suid. v. Εμβαρος.

En général on ne choisissait pas pour victime un animal qui passait pour être sacré à la divinité. Aristote (1) pense que l'offrande des prémices des fruits a été le plus ancien genre de sacrifices; par conséquent, l'immolation d'animaux n'appartiendrait qu'à une époque postérieure; ensuite on n'aurait d'abord sacrifié que des porcs — mais ce ne sont là évidemment que des suppositions qui, basées sur un examen superficiel des sacrifices postérieurs, ne sont point confirmées par les faits; l'existence de fréquents sacrifices humains dans les plus anciens temps fabuleux et historiques de la Grèce contredit cette assertion.

41. — L'offrande d'un seul animal était dans beaucoup de cas insuffisante; quand on en avait les moyens ou qu'on voulait adresser à la divinité une prière particulièrement pressante, ou qu'un grand nombre de personnes devaient manger de la chair de la victime, on tuait un plus grand nombre d'animaux de la même espèce: c'est ce que faisaient non-seulement les villes mais encore les particuliers. Cent bœufs constituaient une hécatombe, quelquefois il y en avait plus ou moins, ou bien on complétait la centaine par des animaux appartenant à d'autres espèces. On connaît même des sacrifices composés de 450 bœufs offerts à Zeus et de 500 chèvres sacrifiées à Artémis Agrotera (2). Les animaux devaient être purs, saints, bien constitués et ne devaient pas encore avoir servi; les Athéniens ne pouvaient pas s'expliquer que les dieux accordassent si souvent la victoire aux Lacédémoniens, qui traitaient la divinité avec dédain en lui offrant des animaux es-

(1) Ethic. Nicom. 8, 11. De même que Plat. Legg. 6, p. 471 et Porphyr. de abst. 3, 5, 6; 7, 27. Cela s'accorde aussi avec l'opinion de Platon, d'après laquelle les premières divinités des Hellènes ont été les astres.

(2) Diod. 11, 72. Plut. Malign. Herod. c. 26.

tropiés, tandis que de tous les Grecs, les habitants d'Athènes étaient ceux qui offraient aux dieux les plus nombreux et les plus beaux sacrifices (1). En effet le luxe qu'on déployait dans les sacrifices grecs dégénérait: on prodiguait la vie des animaux. Par contre les pauvres qui trouvaient l'immolation de leurs animaux domestiques trop chère, offraient des gâteaux représentant des animaux; il arriva qu'on donna des pommes au lieu de moutons à cause de la ressemblance du nom (2).

42. — Les prémices et autres fruits étaient quelquefois exposés ou suspendus dans les rues ou en plein air; on exposait aussi des peaux remplies de fruits à cosse cuits. Le plus souvent, les sacrifices d'animaux étaient accompagnés de libations composées de vin, de miel, de lait et d'huile; mais celles-ci existaient aussi d'une manière indépendante et consistaient à verser tout simplement le liquide. Il y avait cependant des divinités qui n'acceptaient point de libations et d'autres encore auxquelles on pouvait en offrir de sobres, c'est-à-dire, sans vin. La plupart de ces cérémonies n'étaient pas fondées sur la même pratique et sur la même manière de voir; au contraire les différentes races se réglaient d'après leurs propres traditions. Telles furent les oblations pour lesquelles on se servait autrefois de bois de senteur et ensuite d'encens: on les rencontrait tantôt séparées, tantôt connexes avec d'autres sacrifices; c'est ainsi que lors de la fête de Diasie on offrait des parfums à Zeus Meilichios.

43. — Le feu était l'organe d'appropriation, pour ainsi dire la bouche de la divinité: il recevait les sacrifices en guise d'aliment ou en faisait parvenir à la di-

(1) Plat. Alcib. 11, p. 149.
(2) Pollux. 9, 30, 31.

vinité la substance sous forme de fumée. Cependant les holocaustes, où on livrait la victime tout entière aux flammes, n'étaient point fréquents chez les Grecs; Homère n'en fait pas mention et ce n'est que plus tard qu'on en rencontre des exemples isolés (1). L'opinion d'Hygin que tous les sacrifices avaient été dans l'origine des holocaustes (2), n'est probablement pas fondée. On offrait ces sacrifices exclusivement aux morts, aux héros et aux divinités des enfers; ils ne partageaient rien avec les vivants, mais ils demandaient tout pour eux-mêmes. Si à l'occasion des sacrifices expiatoires, ce qui avait lieu quand où immolait des victimes en l'honneur de Zeus Meilichios, on brûlait entièrement la victime qui était un porc, on le faisait sans doute parce que la faute qu'on venait de transférer sur l'animal, rendait celui-ci impur et par conséquent impropre aux repas de sacrifices, ou bien parce que Zeus expiatoire était dans l'origine le même que Zeus chthonique ou Haès (3). On ne brûlait ordinairement que les os des cuisses entourés de graisse; plus tard aussi (dans les temps postérieurs à Homère,) le foie, le cœur et d'autres parties qu'on n'aimait pas à manger. Les poètes comiques ont beaucoup persifflé le calcul par lequel on voulait se réconcilier ou gagner les dieux, tout en leur abandonnant les plus mauvaises parties de la victime (4), Mais cette idée basse, égoiste, que l'on avait de la cérémonie, et que souvent on fit valoir plus tard, n'était fondée ni dans la chose même, ni dans la cou-

(1) Xenoph. Anab. 7, 8. Apol. Rhod. Arg. 3, 1033.

(2) Astron. Poet. 2, 15.

(3) Eschyl. Euménides de Müller, page 139.

(4) Les passages d'Eubulus, Phérécratès et autres, chez Clem. Alex. Strom. 7, 716.

tume primitive: l'animal tout entier était consacré à la divinité, et par l'acte du sacrifice en était devenu la propriété: ce n'est que dans le festin que l'homme devenait le convive du dieu.

44. — Un caractère particulier du système grec d'expiation et de sacrifices consistait en ce que dans certaines saisons, où les Grecs désiraient obtenir une température favorable, on offrait des victimes à Zeus, dieu du temps, afin de détourner d'avance la colère que le dieu manifestait par une température nuisible. Lors du sacrifice expiatoire qu'on offrait à Zeus Maimaetès (c'est-à-dire l'orageux), au mois de Novembre, la peau même du bélier immolé était sacrée, et constituait un moyen efficace d'expiation: ceux qui étaient conciliés dans d'autres fêtes posaient le pied gauche sur cette peau pendant la cérémonie (1). Le fait suivant est un exemple remarquable d'un autre sacrifice expiatoire destiné au même Zeus: il s'agissait d'un crime fabuleux de sang versé se transmettant dans la famille de père en fils comme un péché originel. L'aîné de la famille des Athamantides, toutes les fois qu'il mettait le pied dans le prytanée ou maison commune, était voué à l'immolation; s'il se soustrayait à ce sort par la fuite en pays étranger, on sacrifiait un bélier à sa place, mais s'il revenait et qu'il se laissait prendre dans le prytanée, on l'enveloppait dans des écharpes de laine et au milieu d'un cortége pompeux on le conduisait à la mort comme victime expiatoire (2).

45. — Pour les sacrifices, on exigeait des participants la pureté, mais seulement la pureté physique; de là le lavement des mains, l'aspersion de

(1) Polem. Fragm. ed. Preller, p. 140.
(2) Herodot. 7, 197.

l'eau et la coutume de mettre préalablement des habits propres. On attachait un grand prix à la contenance de l'animal destiné à être immolé; en cela on reconnaît encore un reste de la signification primitive des sacrifices d'animaux qui remplaçaient les hommes, et l'on croit y voir que la vie de l'animal n'était sacrifiée que pour celle de l'homme. On se gardait bien de le traîner de force à l'autel : s'il y allait de bonne volonté, c'était un signe particulièrement favorable, et alors même le prêtre ne le tuait que quand il semblait avoir donné son consentement par un mouvement de tête. Il est vrai qu'il fallait provoquer ce mouvement en versant de l'eau dans l'oreille de la victime (1); on allait plus loin à Delphes: l'oracle demandé n'était pas rendu avant que, dans le sacrifice préparatoire, les membres de l'animal n'eussent été saisis d'un tremblement, qu'on regardait comme un effet du dieu (2). Le sang qu'on avait recueilli était répandu autour de l'autel, ou bien, quand il s'agissait de sacrifices expiatoires ou mortuaires, il était versé dans une fosse (3). On ne peut cependant pas démontrer que les Grecs, avant l'ère chrétienne, aient attribué une vertu purificative au sang de la victime. On ne mangeait pas de la chair des animaux des holocaustes ni de sacrifices expiatoires ou mortuaires, et bien moins encore de ceux qui en confirmation d'un serment ou d'un traité avaient été chargés d'une malédiction. Les participants mangeaient la viande rôtie de l'animal ; ils buvaient en même temps le vin sacré par la libation et étaient ainsi les convives de la divinité dont ils entouraient la table : cette nourriture

(1) Plut. quaest. symp. 8, 8, 3. Schol Apoll. Arg. 1, 415.
(2) Plut. de def. orac. c. 46.
(3) Athen. 9, 410. a. Paus. 9, 39, 4.

commune, consacrée par la divinité elle-même, était un lien étroit qui les unissait. C'est pourquoi le but principal et le moyen d'union le plus efficace pour des corporations religieuses, se composaient de semblables festins sacrés. Le repas et le sacrifice avaient par conséquent des rapports tellement intimes qu'on confondait même les noms des deux actes (1).

46. — Les Grecs savaient donner à leurs fêtes de sacrifices un caractère gai — destiné à contenter les sens; les sacrifiants avaient des couronnes sur la tête et dans la main : on provoquait la gaîté par des danses exécutées avec des mouvements mimiques de tous les membres autour de l'autel et de la flamme sacrée (2). Des hymnes chantées en l'honneur des dieux faisaient également partie des sacrifices, ou bien remplissaient l'intervalle entre la mort de l'animal et le repas. Même des sarcasmes, des taquineries et des paroles insultantes, adressées à tous ceux qui s'approchaient des acteurs, étaient non-seulement permis mais légalement prescrits pour le culte de certaines divinités, surtout pour celui de Déméter (3). Toutes ces circonstances prouvent que la signification sérieuse du sacrifice, tel au moins qu'elle se manifestait dans divers traits, était tombée en oubli chez les Grecs. Et en effet, il n'y a pas de doute, qu'à cette époque qui nous est connue, tout le système de sacrifices était considéré par la masse du peuple grec comme un tribut ou un don qu'on était obligé de rendre à la divinité. C'était une idée généralement reçue qu'il fallait offrir un don à la divinité pour en obtenir quelque chose : « Les présents gagnent les dieux comme les

(1) Diphil. ap. Athen. 7, 39.
(2) Etymol. Magn. p. 690.
(3) Aristot Polit. 7, 15.

rois (1), » disait un vieux proverbe. Chez Homère déjà, ceux qui se vantent de la protection particulière ou de la faveur d'une divinité, allèguent ordinairement pour cause qu'ils ne s'épargnaient pas les frais et qu'ils chargent fréquemment les autels du dieu des dons les plus agréables. « Les dieux, » pensait-on, « ne font rien pour rien. » Les biens qu'ils abandonnent aux hommes, sont des marchandises, desquelles ils trafiquent contre paiement au comptant. Tout chez eux est vénal et marqué à prix fixe. On peut acheter chez eux la santé pour un veau, les richesses pour quatre bœufs, un royaume pour une hécatombe. Cependant il y a aussi beaucoup de choses qu'ils vendent, paraît-il, pour un coq ou une couronne de fleurs, voire même pour quelques grains d'encens. » Et Lucien, qui est l'auteur de ce tableau, fait en même temps allusion à la fable de Méléagre, où tout le mal, qui désolait la maison d'Œnée, avait été attiré sur elle, parce qu'Œnée à l'occasion des vendanges avait offert des hécatombes à tous les dieux, excepté à Artémis (2).

47. — En dehors des sacrifices on offrait aussi aux dieux des *ex-voto*, qui étaient conservés ensuite dans les temples ou dans d'autres endroits publics. Ils étaient généralement offerts en action de grâces pour une victoire, pour la délivrance d'un danger de mort, pour un bienfait obtenu, ou par suite d'un vœu. Souvent ils n'avaient qu'une valeur très-minime: souvent aussi quand ils étaient offerts par des riches, par des princes ou par des villes entières, ils étaient d'un grand prix, augmenté encore par l'exécution artistique de l'objet. On donnait fréquemment des effets enlevés à l'ennemi et des trépieds: Delphes et Olympie étaient le

(1) Plut. Republ. p 399. F.
(2) Luc. de sacrif. c. 2. III. 68, Bipont.

plus richement dotées de semblables présents. Les jeunes gens avaient l'habitude de couper leur chevelure en l'honneur d'une divinité ou d'un héros: les jeunes filles le faisaient surtout avant leurs noces. C'est ainsi que l'image d'Hygieia de Titane près de Sicyone était entièrement recouverte de chevelures consacrées (1). Dans beaucoup de villes on voyait des figures de membres guéris, suspendus dans les temples, comme dans le temple d'Amphiarée (2) à Orope, ou des tables d'ex-voto offertes par les navigateurs sauvés d'un naufrage.

VI. — FÊTES.

48. — Toutes les fêtes des Grecs avaient un caractère religieux ; c'étaient des fêtes de dieux, de héros et de morts. Dans une religion basée sur la déification de la nature, ce devaient être surtout les scènes de la nature, les phénomènes, les rapports des hommes avec la nature et les produits de celle-ci, qui formaient l'objet de cette fête. Comme dans un climat aussi heureux que celui de la Grèce, la vie dans la nature disposait les hommes à la gaîté, comme le contact de la nature, la soumission à son influence et les sensations qu'elle faisait éprouver aux hommes, invitaient à une agréable gaîté plutôt qu'à une affection mélancolique, la plupart des fêtes grecques portaient l'empreinte d'une jouissance de la vie, tantôt grossièrement sensuelle, tantôt plus fine et plus artistique. Seulement les jours commémoratifs, consacrés aux divinités infernales et aux morts avaient une couleur plus sombre; il arrivait même qu'une fête, dont les pre-

(1) Paus. 2, 11. 5.
(2) Corp. Inscr. Gr. 1, p. 750.

miers jours étaient des jours de deuil, fut terminée par des joyeux festins et par des danses, comme les Hyacinthies, que les Spartiates célébraient en l'honneur tantôt du héros Hyacinthe, tantôt du dieu Apollon (1).

49. — C'est ainsi que les Grecs avaient d'abord des fêtes de température. A Athènes, au mois de Février, on célébrait la fête de Zeus Meilichios, pour le commencement de la température douce: en Novembre on célébrait celle de Zeus l'orageux pour obtenir une bonne température d'automne ou pour demander du temps favorable. De plus ils avaient des fêtes, qui se rattachaient aux saisons, surtout au printemps, à l'agriculture, à la moisson, à la vendange et à la préparation du vin; c'est pourquoi les fêtes de Déméter et de Dionysos étaient les plus nombreuses. Les Athéniens même célébraient tous les ans trois fêtes particulières de la charrue (2), et en outre, Haloa, fête des granges, accompagnées de réjouissances nocturnes. On célébrait aussi des fêtes particulières en mémoire de quelque mythe local, dont on représentait les traits en pantomime, comme la fête de Dédala à Platée, qui avait pour objet les amours de Zeus et de Héra (3). Mais on choisissait aussi pour objet de fêtes solennelles, les événements importants ou glorieux, appartenant aux époques tant fabuleuses qu'historiques; les Athéniens célébraient tous les ans leurs victoires de Marathon, de Salamine, de Platée, de Naxos. Ils célébraient la fusion politique de l'Attique par Thésée, et le rétablissement de la démocratie par Thrasybule.

50. — Les grandes fêtes nationales, communes à tou-

(1) Paus. 3, 16, 2. Strab. 278.
(2) Plut. conjug præce. c. 42.
(3) Plut. ap. Euseb. praep. evang. 3, 1. p. 85.

tes les populations helléniques, étaient célébrées tous les quatre ans à Olympie et à Delphes, et tous les deux ans à Némée et sur l'isthme de Corinthe. Pausanias prétendait que les Olympies d'Elis étaient après les Eleusinies les plus magnifiques fêtes de la Grèce. C'était ici que des envoyés de toutes les villes helléniques sacrifiaient en commun à l'autel de Zeus; mais les cérémonies principales dans celle-ci comme dans les trois autres fêtes étaient les jeux de combat. Les jeux pythiques consacrés à Apollon Pythique, dans la plaine de Crissa, non loin de Delphes, étaient primitivement célébrés par des concours musicaux, puisqu'ils s'adressaient au dieu protecteur de la musique; mais de bonne heure déjà on y ajoutait des luttes gymnastiques et des tournois à l'instar des jeux olympiques. Dans un bois sacré près d'Argos, et plus tard à Argos même, on célébrait les jeux néméens en l'honneur de Zeus Néméios; la fondation des jeux isthmiques, consacrés à Poséidon, était attribuée à Thésée et sous la protection de la ville de Corinthe, si riche et si favorablement située, la fête était très-fréquentée et avait une vogue telle, que la destruction de la ville par Mummius ne put pas même l'interrompre. Une trève de dieu, ou un mois sacré, protégeait les voyageurs qui allaient à ces fêtes ou en revenaient. Tous les quatre ans, durant quatre jours, les Athéniens célébraient de la même manière leur fête principale, les Panathénées, en l'honneur de leur déesse tutélaire. Le principal objet de toutes les cérémonies, était la robe de safran qui, tissée par les femmes attiques pour l'image de la déesse, était portée processionnellement dans le temple de la citadelle. Le cortége était formé avec tout le luxe qu'on savait étaler à Athènes; on portait toutes sortes de vases d'or et d'argent: les habitants des deux sexes, de toutes les conditions et

de tous les âges, depuis les enfants jusqu'aux vieillards, dont on prenait les plus beaux, y prenaient part (1). On célébrait d'une manière analogue, à Délos, la fête d'Apollon et d'Artémis : tous les habitants des îles environnantes s'y donnaient rendez-vous avec une députation solennelle d'Athènes (2).

51. — Le cycle des fêtes d'Athènes, que nous connaissons de la manière la plus complète, nous démontre clairement que le Paganisme hellénique pouvait trouver toujours matière pour de nouvelles fêtes ; la tendance des Grecs d'employer à des fêtes et à des réjouissances les choses les plus futiles et même celles qui ne prêtent à aucune idée spirituelle ou religieuse, était extrêmement forte. L'habillement des images divines, le nettoyage et le lavage des ornements des images divines, sont transformés en véritable fête dans les Callynteries et dans les Plynteries. Dans cette dernière fête, le temple d'Athéné était fermé par les femmes au moyen d'une corde dont on l'entourait, puis on dépouillait la statue de la déesse de ses habits et on la voilait jusqu'à ce qu'elle put se montrer de nouveau dans ses robes lavées à neuf (3). Personne n'osait rien entreprendre ces jours là. A la fête de Scirophories, l'acte principal était une procession où les Etéobutades portaient un grand parasol, en souvenir de ce qu'Athéné avait la première inventé cet instrument pour se garantir des rayons du soleil (4). Ce fut à Athènes aussi que l'on jugea nécessaire de célébrer une fête commémorative, les Hydrophories, en l'honneur de ceux qui, il y a quelques milliers d'années, avaient péri dans le déluge de Deucalion;

(1) Xenoph Symphos. 4, 17. Schol. Aristoph. Vesp. 544.
(2) Plut. nic. c. 3. Plat. Phaed. p. 58.
(3) Pollux. 8, 141.
(4) Harpocr. p 270. Anecd. Bekker, 1, 304.

on versait de l'eau dans une ouverture qu'on avait faite dans la terre et on y jetait des gâteaux (1).

52. — Les fêtes qui se rapportaient aux actes de la vie sociale et domestique, au passage d'une époque de la vie à une autre et à des faits semblables étaient plus significatives. C'est ainsi que les Spartiates avaient une fête, les Tithénides, pour les nourrices et leurs nourrissons; les Apaturies, si particulières à la race Ionienne, qu'Hérodote (2) les cite comme le signe distinctif de nationalité ionienne, étaient destinées à donner de la solennité à l'acte par lequel les enfants nouveau-nés étaient reçus dans la communauté paternelle, la Phratria; à cette occasion on offrait un sacrifice à Zeus Phratrios. Les Gymnopédies étaient une fête de la jeunesse mûre, à Sparte, où les garçons et les adolescents en dansant tout nus par la plus accablante chaleur de l'été, s'habituaient à supporter avec calme les fatigues les plus dures (3). Et, comme les femmes célébraient leurs fêtes et leurs cérémonies particulières, en les cachant le plus souvent à leurs maris, les métiers avaient aussi leurs propres solennités destinées seulement aux membres de la confrérie.

53. — Avant tout les fêtes étaient célébrées par des sacrifices et puis encore par des processions et des jeux gymnastiques, musicaux et théâtraux et par des jeux de course. Plus que tout autre peuple les Grecs aimaient les exercices du corps et les jeux de combats, et, selon Platon, ils se représentaient leurs dieux comme amis des jeux (4). On instituait donc des courses à pied et à cheval aux flambeaux ou avec des armes;

(1) Plut. Syll. 14, Schol. Aristoph. Acharn. 1075.
(2) Herod. 1, 147. cf. Schol. Aristoph. Acharn. 146.
(3) Plat. Legg. 633.
(4) Cratyl. 206.

on jouissait du plaisir des courses en chars à deux et à quatre chevaux, avec des poulains et avec des mules : on se disputait l'honneur d'obtenir la couronne en luttant, en lançant le javelot et le disque, en luttant corps à corps, et au pugilat. Ceux qui demandaient des jouissances plus raffinées se trouvaient satisfaits par des concours de musique, qui étaient institués d'abord dans les fêtes Pythiques et puis aussi dans les jeux isthmiques et néméens. Chez les Mégaréens, lors de la fête de Dioclès, il y avait même des jeux de baisers (1). Des honneurs splendides, une réception brillante attendaient dans leur patrie ceux qui dans une des quatre fêtes nationales étaient sortis vainqueurs de ces luttes. Le nombre de Grecs qui, aspirant à la palme, passaient toute leur vie à s'exercer dans les arts gymnastiques, était considérable. En général, et dans la plupart des fêtes, les jeux solennels, les chœurs, les processions étaient les actes pricipaux pour le peuple et c'est à cause de ces divertissements que ces fêtes, dont on attendait le retour périodique avec impatience et qu'on saluait avec joie, étaient regardées comme le meilleur condiment de la vie grecque. Cette vie et la magnificence de beaucoup de fêtes furent encore augmentées par les « Théories » ou ambassades : les villes de même race avaient l'habitude de se les envoyer pour prendre part aux hommages qu'on offrait à la divinité et mettaient alors tout en œuvre pour faire honneur à leur patrie par l'éclat de leur apparition, par l'ornementation de leurs chars, par la beauté de leurs costumes et par le nombre et l'excellence de leurs animaux de sacrifices ; ainsi, par exemple, à l'occasion des jeux Pythiques, on réunissait un millier de jeunes bœufs et dix mille victimes d'autres espèces.

(1) Theocrit. 12, 27 Schol. ad. 1.

54. — Conformément à la nature des fêtes grecques, la célébration avait lieu en plein air : ainsi on était entouré de ces objets de la nature qu'on servait réellement, après les avoir élevés à la dignité et à la personnification divine. C'est pourquoi chez les Grecs, même dans les temps postérieurs, les autels se trouvaient encore en plein air ; entourés par des arbres ils se prêtaient d'autant mieux à la solennité que la fumée des holocaustes pouvait plus librement monter au ciel. On célébrait également en plein air les sacrifices mortuaires, qu'on répétait périodiquement dans tous les états helléniques, et qui étaient consacrés, non-seulement aux dieux infernaux, mais encore aux ombres des morts, qu'on plaçait en quelque sorte au même rang que les héros ; car on y brûlait sur un bûcher un holocauste avec des objets précieux qu'on voulait envoyer aux morts : on y ajoutait des libations et on versait le sang de la victime dans une fosse.

VII. — TEMPLES ET IMAGES.

55. — En considérant la forme des solennellités, nous reconnaissons que les temples des Grecs n'étaient pas particulièrement destinés à servir de lieu de réunion pour la dévotion en commun ; ils ne devaient offrir qu'un abri pour l'image de dieu, une demeure pour le dieu qu'on se figurait habitant dans sa statue. La plupart des temples étaient étroits, et par l'absence de toute fenêtre, ne présentaient à l'intérieur qu'un espace presque obscur. On n'avait pas besoin d'un jour plus clair puisque les actes religieux n'avaient ordinairement pas lieu dans les temples. Les petits temples recevaient le jour par la porte, les plus grands, ou temples ouverts par le plafond, qui avait une ouverture dans son milieu. Quelquefois aussi le temple était fermé

ou il avait un adyton, c'est-à-dire un sanctuaire accessible aux prêtres seuls, destiné au culte secret et renfermant une image divine qu'on tenait cachée. Lors même que l'image se trouvait dans un espace ouvert, on la cachait par un rideau qu'on ne tirait qu'aux jours de fêtes. Les murs intérieurs du temple étaient ornés de tableaux, sur lesquels on avait représenté le caractère, les faits et les aventures de la divinité; des ex-voto souvent très-brillants comblaient l'espace intérieur ou étaient conservés dans des arrière-cellules. Des constructions profanes ne pouvaient du reste être rapprochées du territoire consacré au temple, et Pausanias exaltait les Tanagréens, parce que seuls parmi les Grecs ils éloignaient le plus leur sanctuaire de toute autre habitation (1). Personne ne pouvait entrer dans le temple avant de s'être consacré, c'est-à-dire, de s'être baigné dans l'eau courante et d'avoir mis des habits neufs ou lavés ; on y ajoutait encore l'aspersion particulière avec l'eau lustrale qui se trouvait dans le « Pronaos» et qu'on prenait de sa propre main ou que dans des occasions solennelles on recevait de la main du prêtre qui se tenait à l'entrée (2). Des couronnes tissées avec le feuillage de l'arbre chéri de la divinité étaient également à la disposition de celui qui entrait (3).

56. — Nous avons déjà parlé des anciennes images, informes, consistant en pierres brutes, en planches, en pieux ; au temps d'Homère, il n'y avait probablement pas encore de belles images divines. Celles qui, provenant d'une époque reculée, étaient particulièrement vénérées, étaient en bois ciselé, grossièrement faites et avaient les pieds d'une seule pièce, les yeux

(1) Paus. 9, 22, 2.
(2) Corp. Inscr. P. II. n 38. Pollux. 1, 1, 8. Herodot. 1, 51.
(3) Paus. 10, 32, 9. Lycs. c. Agovacr. p 500.

étaient marqués par une seule ligne, et la face était peinte en rouge ou en blanc, ou bien dorée. Plus tard seulement le bois a été souvent recouvert d'ivoire ou de feuilles d'or. De telles images étaient régulièrement lavées, habillées et parées : elles représentaient les dieux assis ou debout. Dans les temps postérieurs, où régnait déjà un goût plus raffiné, on conservait partout soigneusement dans quelques localités, les idoles, vieilles, grossières et laides, ou on les réproduisait quand elles étaient tombées en pièces. Mais lorsque l'art plastique fut délivré des entraves du style suranné et religieux, les images colossales faites par Phidias, passaient pour les produits les plus inimitables : on crut que, sans inspiration et révélation divine, d'atteindre dans la représentation la dignité divine et impassible. On regardait comme une merveille du monde son Zeus Olympien, dont la vue délivrait le spectateur du chagrin et de la douleur, et l'on prétendait que c'était un grand malheur que de ne point l'avoir vu avant de mourir. Dans les temps suivants, la décadence des mœurs et des sentiments des Grecs se manifestait aussi dans le caractère des images divines : Praxitèle et d'autres artistes après lui pouvaient même prendre des courtisanes renommées pour modèles des statues destinées au culte d'Aphrodite : celle-ci n'était plus toujours habillée comme auparavant, mais fort souvent toute nue (1).

57. — Platon indique l'idée suivante comme motif de la vénération qu'on vouait aux images divines: « L'adoration, dit-il, qu'on rend à ces choses, quoiqu'elles soient inanimées, est récompensée des dieux vivants et invisibles par beaucoup de bienveillance et de grâce » (2). Mais le culte des images n'était point

(1) Paus. 9, 27, 4. — Athen. 13. p. 591. Plut. de Pyth. orac. 15.
(2) Legg. 11. p. 931.

basé sur cet espoir seul; aux yeux des Grecs comme d'autres peuples païens, les idoles n'étaient point de simples marques de souvenir ou des symboles des divinités invisibles: on pensait, au contraire, servir la divinité qu'on supposait être présente dans l'image. C'est à la consécration, par laquelle on vouait au culte l'image qui venait d'être achevée, qu'on attribuait la vertu d'attirer la divinité elle-même, afin qu'elle demeurât dans l'image comme l'âme dans le corps (1). « Quand nait le Dieu? » dit Minucius, en émettant une opinion commune aux Grecs et aux Romains, — « voyez, on le coule, on le travaille, on le cisèle — il n'est pas encore dieu. Voyez, on le soude, on en monte les pièces, on l'érige et il n'est pas encore dieu. Voyez, il est paré, consacré, adoré: alors enfin il est dieu, si un homme le veut et l'a voué à sa destination (2). » La consécration d'une image était par conséquent regardée comme l'acte par lequel on faisait entrer la divinité dans la statue et qu'on lui y assignait un domicile déterminé (3). Cependant beaucoup d'images divines qui ne devaient servir que de souvenir ou d'ornement restaient même sans consécration.

58. — En considérant le nombre infini d'idoles grandes et petites, de métal, de terre et de bois, que possédaient les Grecs postérieurs, on pouvait bien soutenir qu'en certaines contrées il y avait plus de dieux que d'hommes; car le Grec ne pouvait se contenter des images et des cultes publics, il voulait avoir ses dieux auprès de lui (4); sa maison était, par conséquent, un magasin d'objets sacrés, où se trouvaient la plupart

(1) Aristoph. ap. Poll. 1, 12. Maretho Apotel. 4, 343, 569.
(2) Octav. c. 23.
(3) Quae Deum indncit Quintil. Decl. 322.
(4) Le discours de Lysias contre Andocides, 15-46, démontre particu-

des dieux du culte public. Dans la cour, précédant l'habitation des hommes, se trouvait habituellement un autel consacré à Jupiter Herkeios, protecteur de la maison et quelquefois aussi une image de ce dieu auquel on sacrifiait habituellement un pot rempli de fruits à cosses (1). Ensuite, les dieux particuliers des races et des familles étaient placés dans la galerie entourant la cour antérieure où on les honorait en offrant de l'encens, du flan et des gâteaux. A côté de la chambre à provisions était le sanctuaire des dieux industriels auxquels la famille devait sa fortune ou sa position. On distinguait surtout Jupiter Ctésios dont on conservait l'image dans une capoulière (2); c'est en son honneur qu'on célébrait des fêtes composées de prières, de sacrifices et de repas, et c'est à lui qu'on demandait la santé et les richesses. Hermès, le bon génie et la Déesse de la fortune avaient également dans beaucoup de maisons leur culte et leurs images. Au milieu de la salle des hommes se trouvait l'autel d'Hestia entouré d'une balustrade. Il est vrai que les images de ces dieux étaient pour la plupart petites, d'argile cuite ou de bois, quelquefois aussi elles n'étaient que peintes; on les plaçait dans des armoires adossées contre le mur et ressemblant à des niches en forme de temples.

59. — Chaque père de famille exerçait le sacerdoce dans sa maison pour lui et pour les siens: le culte domestique célébrait surtout les anniversaires de naissance, de mariage et de décès, ainsi que certains jours du calendrier, tels que l'époque de la nouvelle lune ainsi que le quatrième et le septième jour des

lièrement combien était profondément gravée dans l'esprit des Grecs, l'idée que la divinité (au moyen de leurs images) habitait dans leur ville.

(1) Cratin. ap. Athen. 11. p. 460. Cf. Meinecke. Fragm. Com. III, 377.

(2) Suidas. v. Menander ap. Harpocr. s. v. Pausan. 1, 31, 4.

mois, dont celui-ci était consacré à Apollon, celui-là à Hermès. La présence de ces sanctuaires et de ces cultes dans les maisons, devait exposer la religion à l'arbitraire et à l'abus des individus à un plus haut degré que cela n'avait lieu pour les cultes publics; ou, comme dit Platon (1), les hommes qui avaient des sanctuaires et des autels dans les maisons s'imaginaient qu'ils pouvaient secrètement se réconcilier avec les dieux par les sacrifices et les prières, tandis qu'ils s'endurcissaient de plus en plus dans l'iniquité et dans tous les vices. En conséquence le philosophe conseilla de publier une loi, portant que personne ne pouvait avoir le sanctuaire d'un dieu dans sa maison particulière ; mais cela ne fut jamais plus qu'un pieux désir.

VIII. — DÉLITS DE RELIGION ET LEURS PEINES.

60.—La religion de l'Etat avec tout ce qui se rapportait au culte était placée sous l'égide des lois et la peine dont on punissait les actes réputés délits de religion était dans la plupart des cas la peine de mort. C'est pourquoi une accusation d' « asébie, » c'est-à-dire, de blasphème ou d'impiété, était une affaire très-sérieuse et très-menaçante, un moyen dont on pouvait se faire une arme aussi facile qu'efficace pour perdre un adversaire. Comme on manquait, d'une part, d'un dogme religieux déterminé, et que d'autre part, un système de religion basé sur le culte de la nature présentait une sphère extrêmement vaste, l'idée qu'on attachait à l'asébie était tantôt très-restreinte, tantôt fort peu limi-

(1) Legg. 10, p. 910.

tée, et comprenait une foule de choses trop difficiles à embrasser d'un seul coup d'œil. Dans beaucoup de cas on laissait donc un vaste champ à l'interprétation des tribunaux et à leur arbitraire.

61. — C'est plutôt par des exemples historiques que par la connaissance des lois qui existaient sur la matière que nous savons quels actes étaient réputés délits de religion. Le blasphème des dieux par la parole ou par des actes était regardé comme entraînant la peine de mort; on pouvait sans provoquer des marques de déplaisir, soit du peuple soit des autorités, persiffler les dieux en général et certaines divinités en particulier sur le théâtre d'Athènes. Ce qu'on tolérait sur la scène devait aussi être permis à la maison et dans la vie privée. Mais celui qui niait l'existence des dieux, ou qui proférait des paroles qui pouvaient le faire accuser d'athéisme, était puni de mort. Ce qui nous est clairement démontré par les exemples de Diagore de Mélos, dont la tête fut mise à prix par la ville d'Athènes, et de Théodore qui n'échappa à la mort que par la protection de Démétrius (1). Ensuite celui qui avait cherché à introduire à Athènes, sans l'assentiment de l'aréopage et du peuple, un culte non encore autorisé, était condamné à perdre la vie. On sait du reste que la mutilation d'une image divine, la révélation ou l'imitation des coutumes et des symboles usités dans les mystères étaient expiées par la peine capitale. On regardait comme des crimes entraînant une condamnation à mort, la présence d'un homme dans le temple de Déméter lors de la fête des Thesmophories — satisfaire un besoin naturel dans le temple d'Apollon ou arracher le plus petit arbrisseau dans un bois sacré, ou déposer dans l'Eleusinium une

(1) Aelian. V. H. 2, 23. Joseph. c. Apion. 2, 37. Diog. Laert. 2, 8, 15.

branche d'olivier, en signe de supplication, était un crime tout aussi condamnable (1); et l'exécution avait lieu quand même un enfant ou un insensé aurait commis le sacrilége. Il y a cependant des cas où la destruction d'un olivier consacré à Pallas a été punie de bannissement et de confiscation de biens (2). Les Mégariens, ayant défriché un terrain consacré aux dieux, furent poursuivis comme sacriléges, en vertu d'une décision du peuple athénéen. Quand, dans le pays d'Epidaure, on eut consacré un bois à Hyrnetho fille de Téménos, on pouvait n'en enlever des branches sèches sans être déclaré délinquant punissable (3), ce qui entre beaucoup d'autres faits démontre combien il était facile de se rendre coupable d'un délit de religion.

62. — Les exemples d'exécutions capitales pour « Asébie » sont donc assez nombreux, et quelques-uns même prouvent combien l'homme le plus prudent avait peine à se garantir d'une accusation et d'une condamnation de ce chef. Le fabuliste Esope déjà, contemporain de Crésus, fut précipité du haut du rocher d'Hyampé à Delphes pour avoir blasphémé les dieux (4). Atarbès fut exécuté parce qu'il avait frappé un oiseau consacré à Asclépios (5). On accusa Phidias d'un délit de religion parce que dans la bataille des Amazones, ornant le bouclier de la statue de Pallas, il avait placé son portrait et celui de Périclès; il fut jeté en prison et y mourut. En même temps Aspasie fut accusé d'asébie, et ce n'est qu'à force de prières et de larmes que Périclès, son ami, put lui sauver la vie (6).

(1) Andocid. de myst. 54, 57. 58. Aelian. V. H. 5, 17.
(2) Lysias. 293.
(3) Paus. 2, 28. 3.
(4) Herodot. 2, 134. Plut. de ser. num. vind. p. 556.
(5) Aelian. V. H. 5, 17.
(6) Plut. Pericl. 32.

Une semblable accusation exposa plus tard la célèbre Phryné au danger de mort. Puis suivirent à Athènes les décrets contre Anaxagore, Diagore, Protagore et beaucoup d'autres. On pouvait même se rendre coupable du crime d'Asébie en rendant de trop grands honneurs à un mort; c'est ainsi qu'on lança une accusation contre Aristote, parce que journellement pendant les festins il avait chanté un hymne à l'intention de son ami le platonicien Hermias, qui avait été assassiné (1). Plus tôt même, pendant la guerre du Péloponèse, Ninus, prêtresse des Sabaties avait été exécutée pour avoir accordé des initiations étrangères, tandis que plus tard, la mère d'Eschine, Glaucothéa prodiguait les mêmes initiations du consentement de l'état (2). Le fait qu'un prêtre de la mère phrygienne des dieux a été précipité dans le Barathrum d'Athènes, pour avoir introduit un culte étranger (3), semble appartenir à une époque plus reculée.

(1) Athen. 15. 51. v. 551. Schweigh.

(2) Schol ad Demosth. de fals. leg. p. 431. Lobeck. Aglaoph. p 666.

(3) Suid v. Μητραγυρτης. Schol. Plut. 431.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

I. — MONDE PAIEN.

LIVRE PREMIER.

APERÇU GÉNÉRAL. — ÉTAT DE L'UNIVERS.

I. — *Empire Romain.*

LIVRE DEUXIÈME.

RELIGIONS.

RELIGION HELLÉNIQUE.

LIVRE TROISIÈME.

MYSTÈRES ET DOGMES ORPHIQUES.

LIVRE QUATRIÈME.

SACERDOCE. — DIVINATION. — ORACLES. — SACRIFICES. — PRIÈRES. — FÊ[illegible] — TEMPLES. — IMAGES. — CULTE DOMESTIQUE.

1. — *Sacerdoce et Divination.*

2. — *Oracles.*

3. — *Ablutions religieuses.*

4. — *Prières.*

5. — *Sacrifices.*

6. — *Fêtes.*

7. — *Temples et Images.*

8. — *Délits de religion et leurs peines.*

FIN DE LA TABLE.

Bruxelles, imprimerie de H. Goemaere.

